ACTUEL

novapress

qui sont les barbares ?

N°30 AVRIL 1973 MENSUEL 4 F

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS

Bonjour vous tous,

J'ai beau me dire chaque fois que la politique c'est fini, à chaque élection je me reprends à espérer je ne sais quelle prise de conscience du citoyen qui l'amènerait à voter pour un véritable changement, bon ! c'est encore raté... je suis très déprimée, ça ne durera pas trop longtemps rassurez-vous! Mais pour l'instant je préfère penser à **Actuel**, au sexe comme vous dites et toutes sortes de choses plus plaisantes les unes que les autres, les orgies passées et à venir, tendres orgies du reste, car pour moi je ne conçois pas un minimum de plaisir sans un maximum de tendresse. A ce propos, c'est curieux comme les grands esprits se rencontrent !! Je lisais justement votre article si l'on peut dire : Actuel tout nu, au bout d'un moment je m'arrête en pensant, je viens de trouver ce qui manque à ce journal : une certaine tendresse que devrait normalement apporter une présence féminine !!! et comme je poursuis l'article pan, c'est justement de cela dont vous parlez. Bravo pour votre lucidité !!! Personnellement je me fous d'être considérée comme un objet sexuel, d'abord ça ne veux pas dire grand' chose. Et puis je suis toujours très reconnaissante aux chers hommes qui me montrent que je ne leur suis pas trop indifférente, ça me rassure ! et même si je n'ai nullement l'intention de répondre plus concrètement, je leur adresse toujours un petit sourire très amical ; du genre : ça n'ira pas plus loin, mais merci d'y avoir songé ! Parfois aussi je pense qu'il n'est pas très juste qu'il n'y ait que mon cher époux à bénéficier de mes trésors affectifs, car pour aller jusqu'au bout de ma pensée, je ne sais pas si sexuellement parlant nous allons nous libérer, mais ce que je constate c'est que sur le plan purement affectif on est de plus en plus constipé ! les mères n'osent plus caresser leurs enfants de peur de fixations freudiennes ! les maris n'osent plus caresser leurs femmes de peur que celles-ci en redemandent un peu plus, dans l'intimité, nos hommes ne savent plus s'abandonner de peur de ne pas paraître assez virils, on n'ose plus se sourire parce que tout de suite on pense sexualité. Quand je lis votre courrier je me sens des trésors de tendresse inemployés, je lancerais presque un appel, venez, mais venez, je vous apprendrai les caresses qui font frissonner la peau, des caresses qui apaisent, des baisers qui n'engagent à rien, je suis même sûre qu'ils seraient tellement heureux et détendus, que la possibilité de baiser ou pas leur apparaîtrait comme quelque chose de très secondaire !

CLAIRE.

Fait divers

Je suis révoltée. J'habite dans une cité ouvrière à Montreuil et voilà ce qui s'est passé. Jeudi 8 mars 1973 à 20 heures en s'amusant, un enfant a enfermé une camarade à clé, chez elle. Quand les parents sont rentrés le soir, la petite fille était derrière la porte, qui pleurait. Le père frappe de toutes ses forces et menace sa fille de la tuer si elle n'ouvre pas la porte immédiatement. Elle avait 12 ans, et les menaces de ses parents lui ont fait faire un geste horrible. Oui, elle s'est suicidée en buvant de l'eau de javel. Je vous l'écris, parce que j'ai mal d'entendre cela, et je veux qu'on le sache. Pour qu'on ne dise pas que c'est un accident, comme quoi la petite fille se serait trompée de bouteille, elle aurait cru que c'était de la citronnade.
C'est la faute à qui ?

Mémé pop

Moi qui vais gaîment sur mes quarante-trois ans, qui vous lis depuis longtemps avec attention, qui suis la maman réelle ou supposée de plus de freaks que je n'en peux compter, mâles et femelles, je suis toujours surprise et peinée de lire tant de paroles défaitistes sous la plume par exemple du puceau de banlieue du n° 29.
Est-ce que notre belle jeunesse ne peut pas comprendre qu'on est baisé quand et comme on le mérite ? Qu'il faut dans ce joyeux sport un peu d'audace, mais surtout aucun amour propre ? Qu'il faut savoir dire « j'aime bien ça »... ou « arrête »... ou « encore, encore »... comme dans les histoires débiles d'après réveillon... Qu'il faut le dire simplement, de préférence au bon moment, qu'il ne faut pas faire un fromage d'un orgasme avorté, la prochaine fois ce sera mieux, et si ça ne va pas mieux, on peut toujours chercher ailleurs...
Je sais bien qu' « Actuel » ne s'est pas fixé (Dieu merci) de buts éducatifs, mais tout de même, je m'étonne que personne ne prenne la plume pour faire savoir aux naïfs ou aux aigris de tout poil que faire l'amour, ça s'apprend, et qu'il n'y a aucune honte à n'avoir encore pris aucune leçon. C'est comme le permis de conduire... Alors, réconfortez un peu le puceau, mais dites-lui qu'il ait le courage de sauter le pas ; si j'ose dire ! Tout ce que le mignon risque, c'est de tomber sous le regard avide de quelques spécialistes du dépucelage qui le laisseront, soit écœuré, soit équipé d'une technique à toute épreuve. De toute façon, quand faut y aller, faut y aller... Bonne chance à vous tous, dans les banlieues...

Mémé Pop.

Réponse à Guy Hocquenghem, à propos de « La belle vie des gauchistes »

J'ai lu l'article sur le questionnaire et je ne suis absolument pas d'accord avec le commentaire qui accompagnait les citations. Cela laissait une impression de grande confusion et après expérience j'en viens à regretter la parution de cet article. Ce n'est pas un problème personnel mais je n'aime pas que l'on dise qu'il est facile de parler d'amour car alors pourquoi nous battons nous ? Il y a une façon d'écrire aussi, un certain jargon qui sans doute doit beaucoup au défunt V.L.R. et qui me semble ne servir en rien la diffusion des nouvelles idées. Il me semble qu'entre le crétinisme du courrier des lecteurs et le verdict sûr de soi des nouveaux idéologues il devrait y avoir place pour ce quelque chose tumultueux que je me plais à nommer la Vie, l'Amour. Fraternellement,

Gérard Gelas

P.S. Je ne veux pas chiquaner sur le coup de la béquée « papa-maman », mais quand même... Dans le coup des pulls que me mère me tricote il y avait comme qui dirait un sourire et voilà, ce sourire englué dans un jugement. Ceci dit, Maman est vachement contente, elle se marre même, maman.
D'accord. La rédaction fut partagée sur certains des jugements de cet article — mais s'est refusée à les censurer. Nous tolérons le droit de tendance. Arf Arf Arf !

Sommaire

Qui sont les barbares ? 4
Grande Chronologie ..... 8 à 21
Les pépés 10
Les vieux gurus 18
Chez les Mayas 22
Crumb : Hélène Pépé 24
Infirmerie spéciale 25
En attendant le grand soir 27
Ecologie 30
Underground 31
b. d. Moro 34
Mosik 36
Livres 38
Maternelles 40
b. d. Moscoso 42
Petites annonces 48
Pieds divers 56
Dionysos 57
Tagada, tagada, voilà les vandales 60
Ho hisse et ho, voici les pirates 62
Marx et Bakounine 64
Makhno 66
Niais, laids et flippés 68
Musique orientale planante 74
Alchimistes 76
La queue grise 78

Ont participé à ce numéro :
Nathalie Amoureux
Benjamin Baltimore
Basilou le laid
Richard Belfer
Shanghaï « Biquette » Lili
Patrice Blanc-Francard
John Demago
Dominique Desanti
Sylvain Dogué
Patrice Van Eersel
J. Farren
Yves Frémion
Dany Gander-Gosse
Guy Hocquenghem
Jean-Louis Hue
Hugues Henique
Nicole
Janique Laudouar
Claude Mettra
Hyma la Hyène
Olivier Oudiette
Hélène Pépé
Alice Pleasance-Ridell
Roger Piploch'
John W. Taillefine
Antoine Tavera
Vitalis

ACTUEL N° 30
Avril 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Leon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Administration :
Anne
Publicité :
A.B. Kamir
Secrétariat :
Jackie
Anne-Marguerite
Composition :
« Au Manuscrit »
Comporapid
Photogravure montage offset :
Eurographic
32, rue des Annelets
Paris 19e
Tirage :
Edicis
7, rue des Dunes
Paris 19e
Roto-technic-offset
Aubervilliers
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.

Un pantalon tous les six mois

Tu as entre dix et quinze ans, le psychisme en déroute pour différentes raisons, tes résultats scolaires s'en ressentent, on te forge déjà un avenir coloré d'échecs, de métro-boulot-dodo, mais ô miracle, manque de pot pour les devins, au travers de sacro-saints tests, tu te révèle d'une intelligence supérieure à la moyenne, ce n'est pas donné à tout le monde, tu as encore une chance de t'en tirer, tu iras en I.M.P.

A part Institut médico-pédagogique, sais-tu ce qu'est réellement un I.M.P. ? C'est d'abord un lieu fermé où il faut être poli avec les gens plus âgés (assez paradoxal : il faut bien dire bonjour à M. le Directeur et à Mme l'économe, sa femme, mais ne rien dire quand leur fils de 4 ans traite de cons des gars de 14-15 ans).

Il faut bien prendre les médicaments que le médecin psychiatre, qui t'a parlé durant dix minutes, t'a dit de prendre (trois équanil par jour, tu peux dormir en cours, il y a eu seulement une légère erreur dans la prescription). Il faut prendre sur la gueule au moindre écart (les éducateurs ne sont pas responsables, ils utilisent une méthode qui n'est pas interdite par la direction ; comment peuvent-ils vraiment s'occuper de toi, ils n'ont pas fait d'études pour cela, et si par malheur l'un d'eux sympathise un peu trop avec les élèves, il est viré). Il faut accepter de tâter l'univers extérieur deux fois par an seulement, et tu as tant envie d'éclater que l'on te prend pour un fou. Il faut subir les éclaboussures de la propagande qui fait de toi, pour les « gars de la ville » un être d'une débilité éthilique, incapable de tout sinon de piquer des crises de nerfs ?

C'est accepter de cailler dans ton lit par — 15° (car il n'y a pas de crédit pour réparer la vanne de la cuve à mazout). Après cela on dit que tu es sous un contrôle médical sévère. C'est accepter de porter le même futal pendant six mois ou alors deux solutions : — tu le laves toi-même (tu risques la privation de sortie) — tu le craques volontairement, pour en changer. L'économe avait pourtant dit à tes parents que le change des pantalons s'effectuait tous les quinze jours.

C'est accepter de porter des brodequins en été.

Tu as la liberté d'opinion ; mais on surveille tes lectures, on lit ton courrier.

Tu dois clouer ton bec dans n'importe quel cas (même si on sabote ta corvée pour le plaisir de te voir recommencer).

Tu dois aller rendre visite au Dieu auquel tu ne crois pas si tes parents l'exigent.

Tu dois subir l'hypocrisie savante des adultes, tout miel avec tes parents, peaux de vache de première catégorie quand ils ont franchi le portail.

Etre dans un I.M.P. c'est être rabaissé tout le temps car tu as reçu la dénomination de caractériel. Je pourrais en dire encore, mais quand la vérité prend forme de démagogie, il faut mieux se mettre à l'abri.

L'AURORE FLOREALE

Si à chaque baiser
que je t'ai donné
une rose aurait poussé
tout ton visage serait
couvert de petits boutons
Si j'étais une fleur
que tu voudrais amener
dans ta chambre
il y a bien longtemps
que tu aurais coupé ma
[queue.

A PROPOS DE...

L'électeur est une petite bête de papier nocturne à qui il manque la tête et les couilles.
Or, l'élu n'est-il pas ce beau monstre viril que se charge de leur montrer son cul ?

Jean François.

QUI SONT LES BARBARES?

Saint Louis, le bon roi pusillanime qui rend la justice et lave avec le sourire les pieds ulcérés des mendiants. Jeanne d'Arc, l'angélique pucelle, et Bayard, ce bon gros chevalier, digne et courageux, portant des coups d'estoc et résistant comme le roc quand l'ennemi afflue. Une fois morts, les grands héros continuent à servir l'idéologie bourgeoise — ou parfois marxiste —, à conforter l'Etat, à cajoler le nationalisme, à assurer les bases du grand cirque mécanique de la division du travail et du sacrifice au progrès.

L'histoire qu'on nous conte n'est pas le passé, mais plutôt un masque mortuaire, cire froide et blanchâtre qui mérite qu'on la fende. Sous le linceul jeté par des chroniqueurs qui ne sont que les tâcherons des grands brigands couronnés, le réel étouffe. Saint Louis massacre les Cathares, ce germe de division civilisé, et fonde l'inquisition. Jeanne d'Arc apparaît plutôt comme une joyeuse ribaude qui trouve son roi dégénéré et se plaît à pourfendre l'Anglais en lançant de verts jurons. Oubliées, enterrées, les révoltes explosent par centaines. Quelques rares brisures s'inscrivent si profond qu'on n'arrive pas à les gommer — révolutions ou guerres de religion. Mais quel historien bourgeois interprète comme ils le méritent les colonisations et les génocides ? Un pan ressurgit parfois, la Commune, par exemple, lorsqu'on estime après un siècle de silence et de mensonge qu'on ne court plus le risque d'une révolution ouvrière.

Quand nous avons voulu nous libérer de la tradition, nous l'avons rejetée en bloc, assimilant — à juste titre mais superficiellement — culture et idéologie bourgeoise. Sous l'étouffoir pourtant une petite lueur. Le passé offre d'épiques sagas, voire des leçons. L'histoire est parfois curieusement récurrente et englobe de ci de là nos révoltes, nos espoirs et nos rêves. Sauvage et cruel, le Moyen Age labouré par les famines contient des épopées lumineuses et flambantes. L'Antiquité ne se résume pas aux massacres de Rome et de Louqsor. Nous avons voulu retourner, réfléchir, trouver sources et indices, dénouer quelques fils, ricaner sur les illusions prétentieuses de la civilisation industrielle qui réduit tout le reste à ses normes barbares.

Les sauvages sont partout

Barbare, assurément, comme l'Empire Romain sut l'être. Nos pères, ces sages bourgeois, français et laïcs, les Allemands, cette tribu du charbon, de l'acier et de la machine-outil, la plupart ont cautionné les actes qui nous répugnent le plus, cette torture, ce meurtre, ces guerres qu'on attribue aux sauvages. Des générations de ces sauvages sont devenus nos esclaves, classés comme des meubles, mais plus maltraités que des chaises de fer. Et seule notre société enferme les fous et les infirmes.

Claude Levi-Strauss donne un bon exemple : quand les Espagnols arrivèrent dans les Caraïbes, les indigènes les ont pris pour le messie attendu. Pour vérifier cette impression, ils ont noyé un des arrivants. Mort, il infirmait leurs thèses scientifiques, leur agressivité s'arrêtait là. Les Espagnols, quant à eux, s'interrogeaient sur l'humanité de ces bêtes nues et inintelligibles qui s'extasiaient devant des miroirs, et n'ont tranché qu'un siècle plus tard, sur avis du pape, après moult massacres. Un expert de l'Unesco, ayant financé des canalisations dans un village d'Inde, se trouva fort défit lorsque les paysans fâchés exigèrent qu'on enlevât les canalisations : les villageois trouvaient la vie triste depuis qu'ils ne se rassemblaient plus à la fontaine. Qui sont les barbares ?

Deux démarches s'imposaient : une archéologie de l'histoire populaire, libertaire, réelle, qui se profile dans l'ombre de la chronique royale ou impériale et contre elle, révolutions avortées et magnifiques, aventuriers et pirates au cœur large. Une recherche de ces pulsions souterraines qui s'exercent souvent au grand dépit même du matérialisme historique, qui n'arrive pas à s'en saisir ou essaie de réduire tous les changements au conflit des classes. Cette analyse a son prophète honni des clercs, abscons, génial et péremptoire : Marshall McLuhan.

Celui-ci trouve les ruptures de civilisations dans les changements des techniques de communication — les media — et dans la foulée réduit l'histoire à l'affrontement des sens. Les sauvages, la tribu, pour lui, ce sont les hommes qui ont l'exercice égal de tous leurs sens, du toucher, de l'ouïe, de la vue. Ces pauvres eunuques, nos pères, sont empêtrés dans l'alphabet phonétique, ne perçoivent que le raisonnement linéaire, rangés comme les lignes d'un livre, une chose après l'autre. Aliénés dans une visualisation excessive — imprimerie, horloge, mécanique — ils se parent et se lavent mais ne se touchent guère et ne s'entendent pas.

Les gens n'aiment pas la loi

La première démarche, longuement approfondie par les marxistes, est maintenant claire et aboutie. On ne saura jamais tout, trop de documents se sont perdus, par négligence ou censure. Mais face à l'histoire bourgeoise une autre histoire se profile, qui en est souvent, avec fondement, l'exacte inversion des termes. Sa critique est sévère : « manuels, enseignement, feuilletons imbéciles et journaux historiques, l'ensemble est de droite », explique un des professeurs militant qui ont fondé le « Peuple Français », cette revue d'histoire populaire qui fait ressurgir les luttes d'antan (voir page 6). Il faut bien flatter le chauvinisme, cloîtrer l'imaginaire dans des rêves passéistes, chevaliers, princesses et prouesses.

Comme le dit Michel Foucault, l'histoire bourgeoise se définit par deux principes intangibles : elle suppose d'abord que les gens aiment partout et toujours la loi, ensuite — et corrélativement — que la seule histoire possible soit l'histoire de l'Etat. Elle repousse, enfouit, occulte une énorme part de la vie des hommes, celle précisément qu'elle veut réprimer, ici et maintenant comme par le passé.

Il n'est pas vrai que les hommes aiment la loi : comment ignorer l'énorme flux d'illégalisme qui traverse l'humanité, révoltes paysannes tout au long de l'ancien régime, communes libres, bandits qui expriment la résistance de toute une population. Nous savons aujourd'hui que les croisades n'ont pas été cette enthousiaste levée sous l'étendard du Christ, mais plutôt un immense mouvement de fuite et de désocialisation, dont une partie — une partie seulement — a pu être entraînée, à grand peine, vers la Terre Sainte. Pour s'en débarrasser, comme pour trouver a posteriori un but à ce trop plein d'énergie et de dégoût qui menaçait les villes de subversion et les châteaux de pillage. Mais dans les mêmes temps la « croisade des enfants » parcourt la France, irrécupérable, et terrorise les bourgs nantis avant d'être massacrée par l'armée royale. D'autres finissent à Constantinople, dans la mise à sac d'une ville chrétienne.

Plus près de nous, de formidables poussées de désertion affectent l'armée française dès l'automne 1792, l'Empire surtout et ne se résorberont sensiblement que dans les passions revanchardes d'après 1871 pour renaître dans les extraordinaires mutineries de 1917. Qui saura — et ce serait un bon indicateur de la résistance à la loi — l'efficacité d'une mobilisation générale, comme celles de 1914 ou de 1939 : combien d'insoumis ? Les statistiques existent : elles resteront secrètes pendant cent ans, comme en a prudemment décidé le législateur.

Allons, l'histoire est bien autre chose que l'histoire de l'Etat, les querelles au sommet pour le pouvoir, les guerres et l'organisation administrative et sociale. Au niveau de l'Etat, on dit presque tout, complots et révolutions, mais on omet quand même ce qui gêne, comme cette résistance des provinces à l'autorité centrale. Sait-on qu'en 1802 Chaptal, ministre de l'Intérieur, envoie systématiquement des préfets venus du Nord dans les départements du Sud, et ne place ses fonctionnaires qu'au plus loin de leur province d'origine ? Ceux-là, formés par Paris et le centralisme jacobin, débarquent dans leur arrondissement comme des administrateurs coloniaux : étrangers et autoritaires, ils ne parlent pas la langue locale — les patois survivent jusqu'à l'orée du XXe siècle —, ne connaissent rien aux mœurs et aux besoins des indigènes. Les rapports qu'ils envoient à Paris en portent l'empreinte : épouvantés par les populations, ils les considèrent avec dégoût, « de vrais barbares analphabètes, sales et déguenillés... ». En ce sens, la colonisation n'est pas une excroissance de la démocratie bourgeoise, mais l'application à l'extérieur de la métropole — et plus brutalement encore — des méthodes depuis longtemps expérimentées à l'intérieur du pays même. On a trop dit que l'ethnologie était la projection de la sociologie sur les peuples étranges. C'est bien l'inverse : ethnologues conquérants, les administrateurs de l'Empire donnèrent les premiers éléments d'une description des sauvages — leurs propres administrés — dont on fera plus tard une sociologie. Ainsi s'est constituée la Nation et son Etat, et il faudra pour les parachever plus d'un siècle de jacobinisme, d'instruction obligatoire, de service militaire, d'urbanisation et d'exode rural.

Huit cents lits pour dix milles personnes

L'histoire étatique ne dira pas non plus la réalité ouvrière. Misère, injustice, émeutes, certes : on les évoque comme pour souligner les bienfaits de la société contemporaine. Reste la vie des masses ouvrières entraînées et broyées par le capitalisme naissant : des millions d'hommes arrachés aux villages, matraqués par quatorze ou seize heures d'usine, entassés dans les faubourgs et les baraquements. Toutes les structures ont cédé devant le déracinement et l'exploitation. Dans la première moitié du XIXe siècle, il n'y a pas de famille ouvrière : puisqu'hommes et femmes travaillent seize heures par jour, les enfants sont jetés à la rue, où ils se rassemblent en d'innombrables bandes marginales et agressives qu'on retrouvera d'ailleurs au premier rang des barricades de 1830 ou de 1848. Quant aux adultes, ils sont parqués dans leurs quartiers réservés lors du bref repos qu'autorise l'usine. Dans telle agglomération, huit cents lits pour dix mille personnes : comment le couple existerait-il ? Nous ne savons rien de cette vie. Y a-t-il encore une sexualité possible après l'abrutissement du travail ? Et si oui, il est probable qu'elle transgresse tous les interdits fondamentaux de la civilisation en recourant largement à l'homosexualité et à l'inceste : on en trouve la trace dans l'épouvante des moralistes devant les comportements prolétariens. Michel Foucault cite le « Sublime », cet ouvrier très spécialisé du XIXe siècle — souffleur de verre ou charpentier — qui, fort de sa compétence, ne craignait pas le chômage, disait merde au patron et vivait presque à sa guise, individualiste à tout crin, égoïste qui ne s'encombre pas de famille, caïd au petit pied, embryon inconscient d'anarchiste. La grande industrie a tué ces professions et, progressivement, les ouvriers se découvrent une conscience de classe.

Effrayée par le collectivisme et l'immoralité qu'elle a créés dans les masses prolétarisées, la bourgeoisie n'aura de cesse qu'elle n'ait reconstitué la famille ouvrière à grand renfort de bonnes œuvres. La construction des quartiers populaires à la fin du siècle manifeste à sa façon cette volonté de découper enfin le prolétariat selon les normes de la structure familiale : un appartement, même ignoble et minuscule, pour un homme, une femme et leurs enfants. Parallèlement, la bourgeoisie défend sa richesse contre le vol et le pillage, contraint par cette protection même les voleurs à voler leurs frères de classe et, s'appuyant sur les réactions ainsi suscitées, parvient à isoler de l'ensemble des travailleurs les éléments les plus asociaux. Formidable travail de normalisation pour lequel, il faut bien le dire, les classes dirigeantes ont trouvé l'involontaire appui du syndicalisme et du socialisme naissants. Socialisé, « civilisé », politisé — même sous le couvert d'une idéologie révolutionnaire — le prolétariat est enfin digne d'entrer dans l'histoire bourgeoise : à la fin du XIXe siècle.

Quand l'œil devient œillère

A l'utile archéologie des historiens marxistes, Marshall McLuhan apporte un indispensable contrepoint, un éclairage de visionnaire qui crée d'autres reliefs (1). Les media, tous moyens de communication, offrent la clef des civilisations. A l'origine, l'orale, qui passe par le son, médium absorbant qui appelle à la participation et stimule les autres sens. Les hiéroglyphes ne marquent aucun saut qualitatif profond, ils représentent des images et excitent l'imagination. L'alphabet phonétique et le papyrus surtout vont casser cet appel à tous les sens, focaliser l'homme sur ses yeux et bâtir des empires. L'écriture permet le projet, il faut des routes pour véhiculer les consignes, Rome s'organise à grande

(1) Il n'est pas le seul : d'autres auteurs ont des visions originales de l'histoire : Norman Brown qui y voit une libération psychanalytique progressive ; Michel Foucault, dans « L'histoire de la folie » (10-18) ; Levi-Strauss qui a longuement réfléchi sur les « primitifs ».

échelle et s'effondre quand l'Egypte arrête de fabriquer des papyrus. La chevalerie se structure quand les ronces coupent les routes. Après l'invention de l'étrier, le chevalier peut endosser une armure et devenir le nouveau media, véhicule d'organisation, de communication et d'ordre public, au besoin par le fer et le feu. « En 761, écrit McLuhan, dans « Guerre et paix dans le village planétaire » (Libertés-Laffont), un certain Isanhard vendit ses terres et un serf pour un cheval et une épée. L'équipement militaire valait l'équivalent de vingt bœufs... La chevalerie exigeait une refonte complète de l'économie. » Ce fut la féodalité définie en 808 sous Charlemagne par le Capitulaire, « De exercite promovendo », qui distingue les « liberi » — ceux qui peuvent s'équiper — des « pauperes », hommes à pied, et donc sous-hommes au combat comme dans la vie. L'apparition de la poudre va volatiliser les armures et l'imprimerie rendre définitivement caduque la féodalité traditionnelle. La voie est ouverte à la société industrielle — celle qui s'efface aujourd'hui devant l'électronique. Les routes se repavent, les foules sont organisées en armées et en corporations, le processus se raffine lentement. Avec l'argent, l'horlogerie, les nombres, la technique peut essaimer, on produit plus, on vit plus longtemps et moins intensément.

Les sens cèdent donc le pas au visuel, dans une douloureuse castration. En Chine, avant le chronomètre et depuis plusieurs millénaires, on mesurait le temps au moyen d'encens. Jasmin, rose, santal ou violette rythmaient les heures et les saisons. Certains chercheurs ont récemment souligné le rôle de l'odorat dans la mémoire. L'oreille « branche » l'homme et constitue le sens dominant chez les analphabètes. L'œil, quant à lui, permet la distance, l'interprétation, le point de vue. « Le plus important peut-être des dons de la typographie à l'homme, explique McLuhan, est celui du détachement ou du désintéressement : la faculté d'agir sans réagir. » Les sages, les gurus, les touche-à-tout désinvoltes, les hommes universels vont après la flambée de la Renaissance s'effacer devant l'homo productor, individuel, spécialisé et coincé.

Merci Frankenstein

Mais Frankenstein arrive, et la technique se retourne contre l'intention de ses inventeurs. Un grand retour s'amorce, et à l'échelon supérieur. L'électricité d'abord, qui ouvre la nuit et bouscule l'organisation étroite du temps. La machine à écrire qui permet le rythme et module de nouveaux styles littéraires, récits africains d'Hemingway, prosopopées lyriques de James Joyce, incantations de Jack Kerouac ou d'Allen Ginsberg. « La radio sera le grand tam-tam tribal des nouveaux rassemblements de l'âge néo-oral. » Elle a servi Hitler, certes, mais alliée à la télévision — medium qui, selon Mc Luhan, aurait ridiculisé Hitler — elle casse les cloisonnements et crée d'étonnantes résonances. Nous n'en sommes qu'au début, le satellite de télécommunications et l'ordinateur réduisent la terre à la dimension d'un village, à une tribu de trois milliards d'individus qui s'écoutent. Le contenu des media importe peu à la longue : c'est le medium lui-même qui porte le message du changement.

Les signes sont déjà nombreux du retour à l'oreille, au toucher, voire à l'extase. La dansé : collective jusqu'à la Renaissance, elle s'individualise et se codifie peu à peu, du ballet à la valse, pour retomber depuis la guerre dans la transe. Dans le rock, l'oreille se retrouve pleine, accaparante, chatoyante. Rien d'étonnant à ce que les vieux n'y comprennent rien. « Le téléphone abolit les murs, écrit McLuhan dans « Pour comprendre les Media » (Seuil), le phonographe est un music-hall imaginaire, la photographie est un musée imaginaire, le cinéma, la radio et la télévision constituent une salle de cours imaginaire. L'homme glanait jadis sa subsistance : il devient aujourd'hui étrangement glaneur d'information. Et dans ce rôle l'homme électronique n'est pas moins nomade que ses ancêtres paléolithiques. » Le futur transcende le retour à la tribu, d'étonnantes explosions viendront, à travers la technique : c'est le sujet du prochain numéro d'Actuel.

Nous sommes un peu ces barbares enrôlés de force dans l'armée romaine du IVe siècle qui commencèrent par refuser d'abandonner toutes leurs fourrures, puis bientôt leurs noms de Goths ou de Celtes. Peu après les Romains du beau monde s'affublaient à leur tour d'oripeaux et s'appellaient qui Childéric, qui Othon. L'Empire allait mettre cent cinquante ans à mourir. Notre empire de la fragmentation et de l'aliénation subira, à la longue, le même sort, et l'homme « branché » par un système nerveux électronique vivra son aventure.

Le temps des pieds est de retour

D'ici là, tout en gardant les visions de Mc Luhan dans notre viseur, nous avons encore besoin du matérialisme historique, et de la grosse artillerie de la lutte des classes qui est l'ultime mécanisme d'une société mécanique. Même si Marx, Lénine et Trotsky (1), de par leur historicisme, ont fini par croire absolument à leurs mécanismes sans tenir aucun compte des implosions ultérieures, se rangeant presque dans le triste camp des fatalistes, croyant au destin, à l'inéluctable, prolongeant à leur façon la portée rigide des raisonnements linéaires, à peine corrigés par la dialectique.

Alors que le grand retour au tribalisme et aux sens s'amorce, il fait bon se couler un moment dans le passé pour en sortir d'étranges perpectives qui réveillent l'imagination ! chants raffinés de soufis et qui paraissent s'éparpiller mais qui, lorsqu'on laisse aller, mobilisent tous les sens ; organisations libertaires des flibustiers, rires d'adeptes de Dionysos qui ont tenu jusqu'à la révolution industrielle. A cela, nous avons adjoint la monumentale chronologie d'Actuel, la neuvième merveille du monde, parfaite dans son inachèvement sublimé, aussi incomplète qu'une pyramide, et le catalogue des laids, niais et flippés curieux. A chacun son barbare préféré.

Actuel

(1) Cf. « Leur morale et la nôtre de Trotsky, Libertés (J.J. Pauvert) et les « Aventures de la dialectique » de Merleau-Ponty (Gallimard).

Le Peuple français

Oyez bonnes gens, oyez la triste histoire de Joseph, gentil ingénieur des T.P. qui un jour voulut se cultiver et tant lu de revues d'histoires qu'il en perdit la raison. Joseph avait le poil marron, la taille honnête, le dos un peu rond. C'était un garçon normal. Mais un terrible drame dévorait cette âme simple : Joseph n'était pas cultivé. Quand les grands savants tels André Castelot et Alain Decaux prenaient la parole à la télé, ou quand à l'occasion d'une « party » il essayait de soutenir la conversation avec la femme de son chef de service, Joseph se sentait brusquement rougir, l'œil vide et le nez en patate... Il commençait à sombrer dans l'alcool quand un ami notaire un beau jour, lui prêta « Historia ». A moins que ce ne fut « Historama » ou « Miroir de l'Histoire ». Et ce jour-là, sa vie changea. Il apprit à connaître Néron, Raspoutine, la duchesse de Berry et le général Oufkir, tous ces grands personnages qui pèsent sur le destin de l'humanité et dont les vices étaient enfin révélés. Sans complaisance ni compromissions, les revues traquaient la Vérité historique. Elles posaient les vraies questions : le Masque de Fer était-il un homme ou une femme ? Hitler vit-il encore chez les Indiens d'Amazonie ? Où est vraiment caché le trésor des Templiers ? Joseph s'abonna à toutes les revues. Et quand il mourut, c'est le front calme, le regard sûr qu'il quitta un monde dont il avait percé le secret.

Il y a au moins 800 000 Joseph en France. Sans compter ceux qui se cachent. 15 % d'ouvriers, 16 % de techniciens, un chouia de cadres, un petit peu de paysans, 5 % d'avocats - médecins - architectes. Des tas de mecs et de nanas d'origine modeste, assoiffés de culture, de respectabilité, de brillant et de répliques à la Guitry, auxquels on refile un sous-produit épuré et romancé, à la coloration politique plus que douteuse ! « Historama » a un faible pour les militaires « progressistes », Leclerc, Napoléon. « Historia » penche vers un « centre gauche » à la Nixon. (Ouarf.)

L'ennemi numéro un, c'est le communisme, c'est Staline, le maxi-champion de la laideur concentrée. La tendance dominante, le culte des grands hommes, de l'Etat central fort et bon. Vous voyez le genre. L'Histoire des rois, des généraux, des courtisanes et des ministres. Une Histoire qui ment, qui cache, qui sélectionne, qui raconte des histoires. Contre les Historchons qui pullulent aux devantures des librairies, une poignée d'instituteurs de l'Ecole Emancipée ont entrepris de lancer une véritable Revue d'Histoire Populaire qui parle des révoltes ignorées, des événements occultés, des hommes bannis de l'Histoire bourgeoise, et la matière est riche. Ça s'appelle « Le Peuple Français », directeur Gilles Ragache, 16, rue Marthe-Edouard, 92 - Meudon. Ils sont bénévoles et ont besoin d'abonnements pour continuer (1). Leur tâche est rude. L'Histoire aussi est à libérer. Ils nous ont parlé.

Actuel : *Si l'on considère l'Histoire de France, par exemple depuis les débuts du Moyen Age, quels sont à ton avis les événements volontairement occultés, passés sous silence ou dénaturés par l'Histoire officielle ?*

Le peuple français : En général, toutes les révoltes populaires. Et en particulier les révoltes paysannes qui se sont produites régulièrement du Moyen Age jusqu'à la Révolution.

Le plus souvent, ce sont des soulèvements liés au paiement de l'impôt. Les mauvaises années de récolte, les paysans n'ont pas de quoi payer. Ils sont menacés de famine. C'est l'arrivée du collecteur qui déclenche la révolte.

Ce que les manuels d'Histoire ne disent pas, c'est que ces révoltes « sauvages », ces « Jacqueries », sont en fait très organisées, avec chefs élus, programme politique, organisation militaire... Et très réprimées aussi : 25 000 pendaisons en quelques semaines lors de la révolte des Jacques Elles s'étendent souvent à toute une province, comme la révolte des Nu-Pieds en Normandie la croisade des Pastoureaux, le soulèvement des Rustauds en Alsace des Croquants dans le Sud-Ouest. etc. Rien que sous le règne du bon Louis XIV une douzaine de Jacqueries ont enflammé au moins une province. Au XVIIIe siècle, il y en avait chaque année.

La révolte des Croquants par exemple, concernait combien de personnes ?

Un quart de la population de la France. Tout a commencé par le refus de payer l'impôt sur un marché du Périgord. Puis la révolte s'est étendue à tout le Midi, jusqu'à la vallée du Rhône... Elle a duré plus de trois ans. Elle a reçu l'appui de la population des villes et même de petits seigneurs en rupture de ban.

Ils étaient pour la collectivisation des terres ?

Non, ils n'allaient pas jusque là. Mais ils avaient un programme de meilleure répartition. La première chose qu'ils ont faite, c'est de supprimer l'impôt. Pendant trois ans, dans toute la région libérée, l'impôt n'a plus été collecté. C'était déjà énorme...

(1) (C.C.P. 2091-25 Paris. Alain Delale.) — 1 an, 4 numéros : 10 F.

Est-ce qu'ils ont remis en cause l'organisation du village, le pouvoir du seigneur, la propriété...

Le pouvoir du seigneur, oui. Souvent, la révolte a commencé dans le cadre du village, contre le seigneur local. L'autorité du roi, plus lointaine, était acceptée. Quant à la communauté villageoise, elle était déjà très collectiviste : il est faux de dire que le paysan français a toujours été individualiste.

Seul le seigneur possédait une partie des terres. Les autres paysans ne possédaient que la première récolte, c'est-à-dire qu'après la moisson par exemple, n'importe quel habitant du village et même un serf pouvait aller ramasser ce qui restait ou laisser courir sa vache dans le champ du voisin. Dans les communautés les plus solides, dans l'Aisne, en Picardie, en Lorraine, dans les vallées de montagne, il y avait même de nombreuses terres communales où chacun pouvait laisser aller son bétail ou ramasser du bois mort... En fait, c'est la Révolution qui a structuré la propriété privée en instituant le droit de clôture. Les seules terres vraiment privées, c'étaient celles réservées à la chasse du seigneur. Là, la répression était impitoyable : sous Henri IV, pour une perdrix tuée, le braconnier risquait les galères à vie. Pour un cerf, c'était la pendaison immédiate.

L'Histoire officielle présente l'Eglise comme une force « progressiste » pendant le Moyen Age. C'est elle qui conserve les livres, qui les diffuse, qui se charge de l'enseignement, de l'état civil, etc. Comment vois-tu le rôle historique du clergé ?

Négatif et réactionnaire. L'Eglise n'a conservé que les livres chrétiens. Elle a détruit ou censuré tous les autres. La médecine arabe, qui commençait à se répandre en Occident, a été systématiquement interdite par l'Eglise. Le clergé s'est longtemps opposé aux innovations techniques, au progrès des connaissances. Galilée et Copernic sont les exemples les plus connus. Toutes les découvertes de la Renaissance se sont faites contre l'Eglise et le clergé, avec parfois l'appui de quelques souverains moins débiles que les autres, comme François Ier. En plus, dans chaque village et jusqu'au milieu du XIXe, le curé a joué un rôle répressif : il pouvait envoyer les gendarmes à un paysan qui faisait sa récolte le dimanche... En fait, dès que l'Eglise est devenue officielle, sous Constantin, elle n'a plus rien contesté : on autorisait ses pratiques mais les chrétiens renonçaient à l'objection de conscience et se battaient avec l'armée de l'empereur. Le grand reniement.

Et les révoltes ouvrières ?

Elles ont commencé très tôt. Dès le XIIe siècle dans les villes textiles du Nord et de Flandres, avec répression sanglante par les milices bourgeoises. Mais la première grève de type moderne », c'est sans doute celle des ouvriers de l'imprimerie lyonnaise en 1571. Plusieurs milliers de bonshommes en grève avec occupation des locaux pendant plusieurs mois... Ils ont même envoyé des émissaires à Paris et la grève s'est étendue à toute la corporation. Mais ça, les manuels n'en parlent pas. C'est la même chose sous Louis-Philippe. Des grèves ont éclaté partout à peu près tous les ans, mais on n'en cite aucune avant les révoltes des Canuts à Lyon en 1831 et 1834. Pourtant au même moment, il y a la grève des mineurs d'Anzin en 1831, celle du Creusot, etc. Plus tard, celle de Courrières en 1905, après un coup de grisou qui avait fait onze cents morts d'un coup : deux mois de grève avec occupation du pays minier...

On tirait facile à l'époque ?

On tirait toujours. Il n'y avait pas de force spécialisée dans la répression, ni d'armes spécifiques comme les grenades lacrymogènes. On envoyait l'armée. Suivait, généralement, le massacre, comme à Fourmies en 1891, mais aussi quelquefois la fraternisation. Cela s'est produit assez fréquemment au XIXe siècle, puis en 1907 avec les vignerons du Midi, et beaucoup plus récemment lors des grandes grèves de 1947, lorsque le ministre de l'Intérieur socialiste Moch-le-laid a envoyé la troupe contre les mineurs communistes de Saint-Etienne. Les grévistes ont planté le drapeau rouge sur les automitrailleuses, et ils ont pris la mairie d'assaut avec les soldats. Alors on a dissout le bataillon et on a envoyé les mobiles...

L'Histoire bourgeoise est pour une grande part une sordide énumération de batailles, de conquêtes, de massacres de tous poils. En fait, c'est l'histoire de l'Armée...

Jusqu'à la Révolution et pour 90 % de la population, l'armée est une calamité naturelle comme les famines ou les épidémies. Même après, avec les guerres révolutionnaires et surtout avec les campagnes napoléoniennes, la conscription reste une catastrophe : pour une famille paysanne qui n'a que sa force de travail, le départ du père ou du fils, c'est la ruine totale. Ce qui explique le nombre de désertions, de mutilations volontaires qui augmente avec la prolongation des guerres de Napoléon. Bon nombre de conscrits ont préféré se tirer une balle dans le pied ou se couper une main.

On pourrait aussi parler des mutineries de 1917 : environ 1 500 fusillés parmi les troupes françaises qui en avaient marre de pourrir dans les tranchées... Des fraternisations entre les premières lignes allemandes et françaises autour d'un puits : les types se mettant d'accord pour aller chercher de l'eau à tour de rôle sans se tirer dessus plutôt que de crever de soif chacun de leur côté. Parfois même, on observait des trêves tacites, on engageait la conversation d'une tranchée à l'autre... Jusqu'au jour où un officier nouveau dans le secteur faisait tirer sur un gars qui allait chercher de l'eau...

COLOSSALE CHRONOLOGIE

CHINE 1893 : Dans un village du Hounan, madame Mao met au monde un garçon qu'elle prénomme Tse-Toung.

DAHOMEY 1892-1894 : La France s'installe au Dahomey. Le roi Behanzin lâche ses Amazones sur les envahisseurs. Quatre mille guerrières farouches, musclées comme des tracteurs sous leur chemise légère. Il faut deux ans pour les réduire. Behanzin est déporté à la Martinique, puis en Algérie. Une belle victoire française.

FRANCE 1891 : L'Armée ouvre le feu sur les grévistes de Fourmies. Des femmes et des enfants sont tués. A l'Assemblée, les députés s'amusent et s'exclament : « Comme des fourmis, comme des fourmis ! ».

FRANCE 1886 : Lorsque les tous premiers lecteurs d'Arthur Rimbaud lisent dans ses **Illuminations** : « Voici le temps des assassins », ils détournent la prophétie et la traduisent en expliquant à leur savante descendance que l'époque va venir où la règle sera d'égorger allègrement tout individu désigné suspect. Notre bon Arthur est beaucoup plus « illuminé » que cela, et cette parole sanglante détonne dans un ensemble plutôt serein. Il suffit pour s'en persuader de lire honnêtement tout le passage, **Matinée d'ivresse,** qui se clot par ces lignes sans ambiguïté : « Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie entière tous les jours. Voici le temps des **Hachischins** ».

Il est par ailleurs intéressant de se pencher sur le procédé de désamorçage effectué dans les anthologies scolaires. Prenons une strophe du **Bateau Ivre** annotée par Lagarde et Michard (XIXe siècle, p. 524) :

« Libre, fumant, monté de (27) brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur,
Qui porte, confiture (28) exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur, (29),

(27) : Par des... (en guise d'équipage)
(28) : Régal.
(29) : Apprécier cette alliance de mots.

Conclusion libre : « L'imagination de Rimbaud.
Commenter les **images** et les **visions** qui vous frappent le plus ; tenter de monter en quoi elles sont **originales.** » (op. cit. p. 525).

SUISSE 1881 : Frédéric Nietzsche se promenait dans la forêt, le long du lac de Silvaplana, quand il s'arrêta devant un énorme rocher pyramidal. Là il eut la révélation première de son Zarathoustra :

« Je vous en conjure, ô mes frères, **demeurez fidèles à la terre** et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supra-terrestres. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs. »

FRANCE 1873 : Le vieux Mac-Mahon est toujours vivant. Il est bien content. Mieux, il est même Président de la République. Contre la dépravation des mœurs, cause directe de la défaite de 1870, il lance un slogan d'avenir : l'Ordre Moral.

FRANCE 1866 : Cynique Railway. Les chemins de fer français se lancent dans le social. Treize heures de travail par jour pour les ouvriers du Paris-Orléans. Interdiction de s'éloigner à plus d'un quart d'heure du chantier. Un train de vie à filer des vapeurs.

ANGLETERRE 1860 : Disraeli-le-malin, Premier Ministre anglais, entrevoit les beautés de la loi « Maitre et Serviteur » : un patron peut licencier son employé sans explications et sans indemnité. Et l'ouvrier ne peut quitter son travail sous peine de prison. C'est la fortune pour l'Angleterre.

FRANCE 1858 : Le soldat en chef Faidherbe invente le super-aliéné pour le plus grand plaisir de l'impératrice Eugénie : le tirailleur sénégalais, ancêtre du nègre Banania et fierté des armes françaises sur tous les champs de bataille d'Europe et d'ailleurs. Chargé d'aider les laïds à coloniser la profonde Afrique, il est le précurseur jovial du « vietnamien vietnamisé ».

CHINE 1856 : Les européens décident de s'installer en Chine. Les anglais trouvent la meilleure méthode : ils obligent l'empire à tolérer le commerce de l'opium et à ouvrir des fumeries. Les fidèles et les mandarins n'en finissent plus de planer, les coolies ricanent quand on les frappe et Victoria s'enrichit.

FRANCE 2 décembre 1851 : Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République, suspend toutes les libertés, arrête les chefs de l'opposition et occupe militairement Paris. Paris se couvre de barricades. Le 4 décembre l'armée mitraille sans sommation la foule des passants et des curieux **en avant** des barricades, on massacre partout aveuglément, jusqu'au milieu de la nuit. Des milliers d'exécutions sommaires suivent dans vingt départements, dix mille citoyens sont déportés, quarante mille proscrits. (Voir **Napoléon le Petit** de Victor Hugo, Jean-Jacques Pauvert, Libertés).

AMERIQUE 1848 : Henry-David Thoreau écrit **la désobéissance civile,** bible de la non-violence militante. Il se souvenait d'une nuit délicieusement passée à l'ombre de la prison de Concord, près de Boston. Un an et demi plus tôt, il avait été arrêté alors qu'il se rendait chez le cordonnier. On l'accusait de ne pas avoir voulu verser la dîme rituelle au Pasteur du village, et cela depuis six ans. C'était con et exact. Il est entre autres l'auteur lumineux de ce **Walden ou la vie dans les bois** que les éditeurs français ne consentent pas à rééditer.

AMERIQUE 1848 : Le socialiste Cabet fonde Icarie, une communauté non-violente et égalitaire à la Nouvelle-Orléans. A Paris, l'insurrection ouvrière est écrasée par les sbires du sauvage Cavaignac. Pendant quatre jours, on fusille et on déporte. La grande peur précipite Napoléon III à la Présidence de la République.

ALGERIE 1845 : La conquête de l'Algérie par l'armée française a commencé voici quinze ans. Au marché d'Alger, les oreilles d'indigènes valent dix francs la paire. Les femmes sont « du gibier parfait » : on garde les unes comme otages, on en échange d'autres contre des chevaux, on vend à l'enchère celles qui restent. Par trois fois, sur les ordres de Bugeaud, de Cavaignac — le futur fusilleur républicain du peuple parisien en juin 1848 — de Saint-Arnaud, on enfume des tribus entières réfugiées dans des cavernes. En 1851, on massacre et l'on rase plus de trois cents villages.

MARTINIQUE 1840 : Le journal officiel de la Martinique du 22 juin publie cet avis : « Au nom du roi, de la loi et la justice. On fait savoir à tous que le dimanche 26 du courant, sur la place du marché du bourg Saint-Esprit, à l'issue de la messe, il sera procédé à la vente aux enchères de : l'esclave Suzanne, négresse âgée d'environ quarante ans avec ses six enfants âgés de treize, onze, huit, sept et trois ans.

Le même jour, lieu et heure, il sera vendu divers objets, tels que chaises, tables, etc. provenant de la saisie-exécution. Payable comptant. »

FRANCE juillet 1832 : Le marin Joseph Fourmillet est traduit devant la Cour d'assise de Rouen pour avoir participé au trafic des noirs. Les débats révèlent que sur un bateau de 80 tonneaux, 290 noirs avaient été entassés. 179 seulement devaient atteindre le Brésil, ce qui donne une mortalité de 111 personnes pour un mois de navigation. Fourmillet ayant seulement « assuré le commandement du bateau » et non, selon les termes du jury, « sciemment participé à la traite » fut acquitté !

VIETNAM-POLOGNE 1831 : Les impérialistes vietnamiens (et leurs hyènes, leurs valets, leurs laquais, leurs nervis), annexent le Laos. Le tonkinois devient langue officielle à l'opéra de Louang-Prabang. L'absence de soutien international se fait durement sentir à Varsovie écrasée par les Autrichiens.

FRANCE 1820 : L'excellent Villèle prend la tête du gouvernement français et décrète que 90 000 personnes ayant le droit de vote, c'est encore beaucoup trop. Désormais, seuls les 10 000 mâles les plus riches pourront fréquenter l'urne.

FRANCE 1799 : Napoléon rétablit l'esclavage supprimé en 1794 par la Convention.

SAINT-DENIS 1793 : A Saint-Denis, on démolit les sépultures royales et on enlève des cadavres. Celui de Turenne est mis au Museum entre un squelette d'éléphant et celui d'un rhinocéros.

FRANCE 1791 : La banque Greffulhe, créée en mars 1789, publie ses comptes : elle a quadruplé son capital. La révolution est bonne bourgeoise.

FRANCE 1790 : La Constituante établit la propriété industrielle. Tu ne copieras point.

AMERIQUE 1776 : Les colons américains avaient souvent été les meilleurs européens, dégoûtés du despotisme. Indépendants, ils rédigent la première constitution démocratique. Tant que les noirs resteront esclaves et que les Italiens basanés n'immigreront pas, on y respectera les droits du citoyen.

FRANCE 1762 : Publication de « l'Emile » de Jean-Jacques. Rousseau veut emmener les petits enfants dans les bois pour qu'ils apprennent eux-mêmes ce qu'est la vie. Il demande qu'on démaillotte les bébés pour en faire des êtres libres. Névrosé et asociable, Rousseau fait la route et s'arrête parfois près de femmes aimantes pour se ravitailler. On le ramasse un jour près de Lyon alors qu'il dort à la belle étoile. C'est un suspect : il dénonce les pollutions de la société, attaque la science officielle et fait l'éloge de la paresse. C'est, pour l'instant, le seul hippie à être enterré au Panthéon.

FRANCE 1758 : Casanova n'a plus le rond, les filles de marchand deviennent chères, près d'un million la pièce. Il rencontre dans le couloir de Versailles un groupe de nobles qui s'exercent à un jeu curieux. Fûté, l'aventurier propose au roi de créer la Loterie Nationale. On le récompense par un pourcentage sur les recettes. Milliardaire en six mois, il reperd tout dans les orgies de Venise.

ANGLETERRE 1757 : Naissance à Londres de William Blake, visionnaire, poète, graveur. Il chanta l'Innocence, la Liberté, l'Amérique, la Révolution française, l'hallucination biblique et la sagesse. Une phrase de ses **Proverbes d'Enfer** à l'intention des petits veinards qui vont avoir le délice de le découvrir et de s'y plonger : « Les prisons sont bâties avec les pierres de la loi, les bordels avec les briques de la religion. »

(On peut trouver pour 6,50 F une édition bilingue de ses poèmes chez Aubier-Flammarion.)

FRANCE 1754 : Sur le marché de Rodez, Mandrin tient un stand où il vend ouvertement des produits de contrebande — tabac, mousselines, montres, bijoux — passés de Suisse en France. Les gendarmes le regardent sans rien faire. Mandrin est trop puissant — il a une troupe de 300 hommes mieux payés que les soldats du roi — et sa popularité est immense — il pirate le système très inique d'imposition indirecte. Pendant un an, Mandrin va tout se permettre. Il oblige les notables à lui acheter du tabac et leur remet en échange une facture signée du « Capitaine Mandrin ». Il fait payer une amende à un maire qui l'avait insulté. Enfin, génial et ironique il exige la restitution avec intérêt d'une somme d'argent qui avait été confisquée à un contrebandier.

FRANCE 1753 : Anoblie et célébrée, la Pompadour commence à pomper le peuple.

FRANCE 1751 : Le dictionnaire du subversif commence à paraître. C'est **l'Encyclopédie,** qui est moins une compilation qu'une faction. Dès qu'ils en voient un exemplaire, les jésuites sortent leurs allumettes. **L'Encyclopédie** est par deux fois condamnée au bûcher et interdite à la vente en 1758. On reprochait au grand livre rouge du XVIIIe de parler de trop de choses — morale, marine, mathématiques, théologie, etc. — avec le même esprit : celui de la contestation du régime établi et de la foi en la science.

RUSSIE 1745 : La jeune Sophie d'Anhalt-Zerbst (à vos souhaits) épouse Pierre de Holstein. Elle est intelligente et belle, il est borné et déficient. Le benet est assassiné dix-sept ans plus tard par deux amis de sa femme, qui en profite pour régner sous le sobriquet de Catherine II. « Pierre, dit-elle au peuple, a succombé d'une colique hémorroïdale compliquée d'un transport au cerveau. » Ce mensonge ne l'empêche pas de régner brillament, invitant à sa cour bon nombre d'encyclopédistes et de philosophes. Son divan restera comme l'un des haut-lieux de la débauche et du mauvais-goût débridé. C'est elle qui, après avoir écrasé la révolte du cosaque Pougatchev, décide de peupler la Sibérie de force. Une tradition qui aura son succès par la suite, jusqu'à aujourd'hui.

FRANCE 1726 : Après avoir sagement dit sa messe, le curé Meslier s'en va écrire chez lui des œuvres d'une violence inouïe. Il est athée, communiste et révolutionnaire. Pour lui, Jésus n'est qu'un individu vil, méprisable et fou. Louis XIV ne vaut guère mieux. Son règne est une accumulation de « grandes voleries, grandes usurpations, grandes désolations et grands ravages et carnages d'hommes ». Le petit curé lance un appel frémissant au tyrannicide et au régicide et chante le « plaisir d'assommer tous ces monstres d'erreur et d'iniquité qui font gémir si pitoyablement tous les peuples de la terre ». Après la chute du roi et des seigneurs, les prêtres devront disparaître progressivement. La propriété individuelle des terres et des usines sera abolie. La nourriture, l'habitat et l'éducation seront l'objet d'un égalitarisme absolu. Et les paysans pourront s'aimer librement et s'unir au gré de leurs fantaisies.

FRANCE 18 février 1725 : L'infante d'Espagne ne plaît pas à Louis XV. On la renvoie, et la royauté passe une annonce : 99 candidats se présentent, le cœur sur la main. 25 catholiques imbéciles, 13 calvinistes desséchées, 55 luthériennes intéressées, et 3 grecques noiraudes. Le roi s'interroge, et prend l'habitude d'avoir le choix.

FRANCE 1713 : Naissance à Langres de l'auteur du XVIIIe siècle le plus malmené par les manuels scolaires, Denis Diderot. On en fait d'ordinaire un touche-à-tout talentueux en rejetant dans l'ombre ses œuvres les plus importantes. **La lettre aux aveugles** où il s'attache à repenser tous les sens sur le même plan, et condamne la civilisation de l'œil ; sa part importante à la rédaction de **l'Histoire des deux Indes** de l'abbé Raynal où il se révèle un farouche adversaire du colonialisme et de l'église, défend dans un même mouvement la flibuste et les noirs opprimés, appelle à la révolte contre les rois. Justice lui a été rendue il y a quelques années par un professeur exclu de l'enseignement secondaire pour « incompétence » : Yves Bénot (« Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme ». Maspero).

FRANCE 1704 : Jean Martin Wendel acquiert des forges à Hayange, et, fort du succès, achète le titre d'Hayange. L'entreprise se développe, les De Wendel font partie du beau monde, on se conduit en seigneur. 270 ans ? ! ?

FRANCE 1702 : Les protestants ont pris le maquis. Sous le nom de Camisards ils contrôlent les Cévennes : soixante d'entre eux taillent en petits morceaux sept cents dragons du roi, et transforment en mine vivante leur capitaine, qui explose. Les dragons se vengent de l'affront en terrorisant les populations désarmées, Louis XIV, excédé, ordonnera la déportation en masse de tous les Cévenoles. Il enverra par la même occasion toute une armée qui aura bien du mal à venir à bout des rebelles. A force de trahisons et de promesses non tenues, les Camisards sont acculés à l'armistice. René Allio, récemment, a réalisé un film remarquable sur leur aventure.

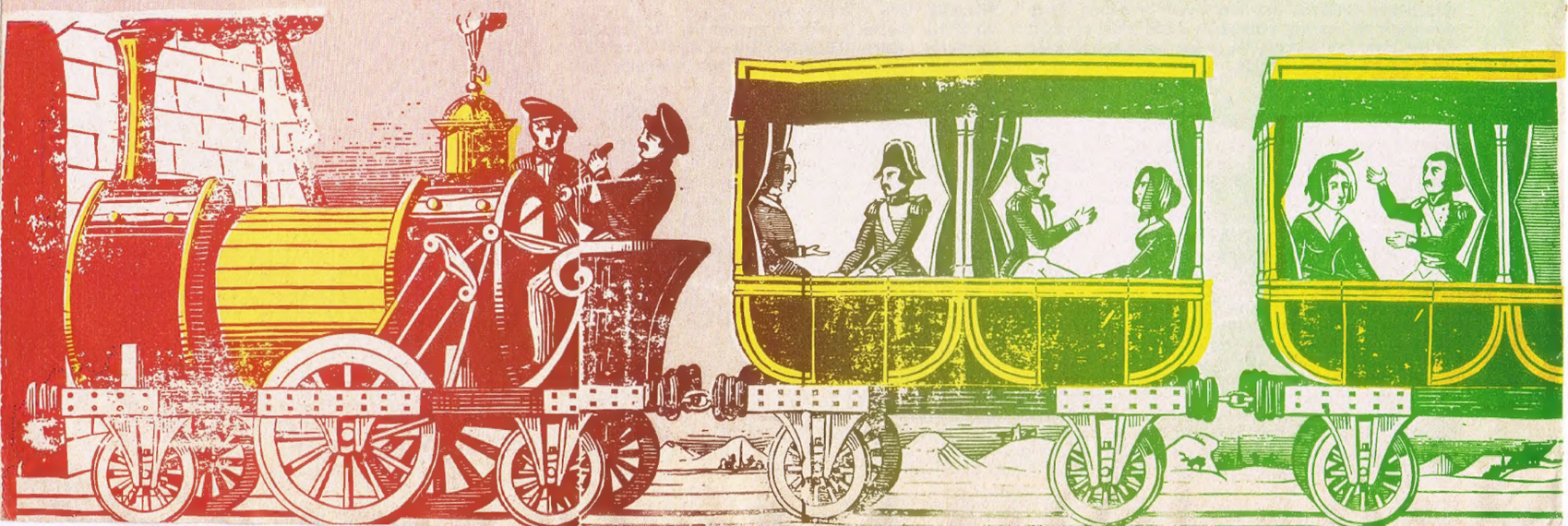
Marcellin Albert, 1907 : le Nicoud du pinard

Quand le père Clemenceau sentit bouillir le vin juste sous sa moustache, il sut que l'affaire était sérieuse. A Narbonne, des milliers de vignerons excédés noient le pavé sous le gros rouge. Ils sont 100 000 à Béziers, 150 000 à Perpignan, 700 000 à Montpellier, 25 000 à Carcassonne, tous jetés à la rue par la mévente de leur pinard. Des bagarres éclatent à Montpellier. Le 2 juin 1907, le sang coule à Narbonne. Clemenceau, grand pourfendeur des gueux et des grévistes, envoie la troupe pour rétablir l'ordre : le 17e régiment d'infanterie de Béziers se mutine — « braves soldats du 17e ». Les voies ferrées sont barrées. Les municipalités démissionnent par centaines, les mairies sont murées, on fait la grève de l'impôt. La Jacquerie tourne à l'insurrection. Marcellin Albert, un tribun naïf et populaire, est l'âme de la révolte. C'est le monstre rouge, le séparatiste, l'anarchiste sanglant qui fait peur à la capitale. En réalité, Marcellin Albert est tout autre : un timide réformiste, qui proteste contre les fraudes, la misère, la mévente et qui compte sur Paris pour apporter des solutions. Ce n'est pas Makhno, c'est Nicoud. Quand il monte à Paris, Clemenceau le ridiculise en lui payant son billet de retour.

A côté de lui, d'autres hommes comme Ferroul, le maire de Narbonne expriment une révolte socialiste et autonomiste. La vieille Occitanie remonte à la surface, on se rappelle Montségur, les Cathares, le massacre des Albigeois, la conquête franque et l'étouffement de la langue d'Oc. Ferroul plante le drapeau noir sur la mairie de Narbonne, dénonce la centralisation, la colonisation, le pouvoir des « barons du Nord qui nous ont envahi et ruiné »... Il est arrêté et emprisonné. Une loi sur le sucrage des vins met fin à la révolte.

Notre Proper qui êtes aux cieux

Le chant couvrait l'écho des fusillades :
« Salut, Père, salut !
Salut et gloire à Dieu...
Père, Apôtres !
Vous commencez le nouveau temple
Voici nos bras...
Nous voulons travailler pour vous
Tous nos jours sont pour le peuple... »
Confit de dignité, imposant de prestance, le Père avait revêtu le pantalon blanc, couleur de l'amour, la tunique violette, couleur de la foi. Sous le soleil éclatant de ce 6 juin 1832, il traversa la pelouse encadrées de lilas. Il endossa le gilet rouge aux couleurs du travail. Le gilet se fermait par derrière et la disciple élue se pencha pour boutonner le premier bouton. Le Père parcourut l'assistance d'un œil profond : « Ce gilet est le symbole de la fraternité ; on ne peut le revêtir à moins d'être assisté par un de ses frères... Il a l'avantage de rappeler chaque fois au sentiment de l'association. » Maintenant, les disciples se boutonnaient respectueusement les uns les autres. Et la foule admirait, amassée devant cette maison de Ménilmontant où quarante des fils en Saint-Simon et leur Père Enfantin choisissaient la retraite. De temps à autre on dressait la tête : là-bas, au-delà de l'allée des tilleuls centenaires, le Paris républicain jouait une partie perdue et les barricades des faubourgs, une fois de plus, tombaient aux mains des soldats de Louis-Philippe. La pluie se mêlait au soleil, le canon de Saint-Méry couvrait un instant la voix du Père qui haranguait la foule. Puis on rompit les cercles et les Saint-Simoniens regagnèrent leur nouvelle demeure, solennelle procession qui psalmodiait sa dernière litanie :
« Allons, bourgeois et prolétaires
Le travail nous a fait égaux
Ensemble remuant la terre
Montrons à tous l'homme nouveau... »
Le Père s'écarta de ses disciples assemblés dans l'immense salle commune et se retira dans la bibliothèque pour méditer. Il revivait en silence cette lente ascension qui l'avait conduit à la Vérité. Lui Barthélémi-Prosper Enfantin, fils d'un petit banquier failli, demi-polytechnicien chassé de l'école, employé de commerce besogneux à Romans. Dieu l'avait désigné entre tous pour émanciper le monde. Il revoyait ce jour où sept ans plus tôt il avait rencontré le Socrate du Nouveau Christianisme, Henri de Rouvroy, ci-devant comte de Saint-Simon. « A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres », disait le Maître qui brandissait son cathéchisme industriel en fulminant contre l'oisiveté des riches, la nocivité de l'héritage, du prêt à intérêt, de la rente et du profit. Saint-Simon avait rendu l'âme quelques mois plus tard, mais Enfantin s'était aussitôt hissé au rang des meilleurs disciples pour recueillir et enrichir le Message : organiser les producteurs, entrepreneurs et ouvriers, libérer l'essor industriel de ses parasites, prélats et aristocrates, ouvrir à tous le crédit, multiplier les sociétés par actions, servir la fraternité et la vie communautaire, rendre enfin justice à la classe la plus nombreuse et la plus accablée — le prolétariat. Comment y parvenir sans fonder, par-delà l'organisation industrielle, une nouvelle morale et une nouvelle religion ?
Prosper Enfantin avait tout abandonné pour l'apostolat. Journaux, plans de réformes financières et économiques, création d'ateliers et de communautés ouvrières, il avait prêché par le verbe et par l'exemple. Il avait rassemblé un groupe de fidèles, anciens polytechniciens pour beaucoup, républicains révolutionnaires en rupture de ban ou « Templiers » progressistes. Exaltant la mystique de la famille humaine, il avait été élu avec un autre disciple Saint-Amand Bazard, « Père suprême, tabernacle de la loi vivante ». Puis les Saint-Simoniens avaient fait don de tous leurs biens à l'Ordre et s'étaient installés en communauté à l'hôtel de Gesvres, rue Montigny.
Tant de vertu fut suspecte aux bourgeois. On les accusa vite de pratiquer, outre la communauté des biens, celles des femmes. Calomnie : tous se récrièrent, sauf Enfantin, qui y songeait vraiment et en appliquait parfois le principe en secret. Le Père vit là l'occasion de développer un nouvel aspect de la théorie : abolition de la propriété sexuelle d'abord, puis appel au règne de la Femme. Les hommes avaient régenté le monde pendant des millénaires, le tour de la femme viendrait, de mâle l'univers sera femelle. Affolés par l'audace et soucieux de préserver leurs épouses, une part des dirigeants Saints-Simoniens abandonnèrent l'Ordre après de pathétiques querelles.
Pour bien souligner le sérieux de cette attente de la Femme, voilà donc Enfantin et ses quarante meilleurs disciples enfermés à Ménilmontant, dans le plus strict célibat, astreints à la méditation, aux homélies et aux travaux ménagers. Le peuple de Paris les visite deux fois par semaine, jusqu'à dix mille personnes. Les disciples passent leurs nuits à débattre du nouveau catéchisme, d'une nouvelle genèse, de nouvelles villes qui devraient épouser les formes harmonieuses du corps humain. Les horaires sont stricts, la rotation des tâches obligatoire, la règle énergique, chacun s'épuisant dans cette sourcilleuse introspection collective, sous le regard du Pére. Au début tout est symbole, on découvre les voies de Dieu jusque dans l'épluchage des pommes de terre. Frère Ribes allant un jour couper un potiron au jardin, un coup de tonnerre arrête son couteau. Nouvel Abraham il s'écrie : « Dieu ne veut pas que je coupe le potiron ! »
« Et moi, dit le Père tout de même inquiet pour son déjeuner et la santé mentale de son disciple, j'entends tout autre chose dans le coup de tonnerre ; il me dit à moi : il faut couper le potiron. » Le raffinement dans l'utopie et la montée des chimères finissent par angoisser Enfantin. Très vite, l'expérience s'étire dans l'ennui, l'argent commence à manquer, les raisons chancellent. Les moins convaincus désertent. A tous le célibat pèse lourdement. Au bout de six mois, le règne de la femme ne vient toujours pas, mais la police. La communauté puise dans la répression un renouveau d'énergie, se retrouve au tribunal, et Enfantin en prison pour un an, avec d'autres, à Sainte-Pélagie.
Le Père pardonne à ses gardiens, accueille le défilé de ses disciples, qui avec un poulet, qui avec des fleurs ou une chanson, et fait l'admiration de ses compagnons d'infortune pourtant malandrins endurcis. Dans l'obscur cachot, il est derechef pénétré d'une grande lumière : « J'entends du fond de ma prison l'Orient qui s'éveille. » Aussitôt libéré il part pour l'Egypte.
Là, il tate de l'opium, du hachisch, et probablement de quelques hallucinogènes plus énergiques, songe à se faire initier aux vénérables religions de l'antique Thèbes et propose carrément à Méhémet Ali le percement d'un canal à Suez. C'était en 1833. On le pousse plutôt à construire un barrage sur le Nil, qu'il entreprend, puis on le décourage. Pour s'en remettre, il batifole un temps avec « la Barbarine, la Bédouine, la Noire et l'Abyssine », rentre en France — où les disciples sont dispersés — lance soixante ans avant Herzl, l'idée de la création de l'Etat d'Israël, repart pour l'Algérie — où il condamne les méthodes et l'appétit du colonialisme français —, regagne la métropole, définitivement cette fois, et se jette à corps perdu dans la construction des chemins de fer.
S'il a privilégié la nouvelle religion et la morale dans la première partie de sa vie, il veut désormais poser les bases matérielles de la fraternité universelle : un projet de canal à Suez, mais aussi à Panama, et, pour le moment, une liaison ferroviaire entre Paris et Marseille. 1848 : la révolution s'en-



lise dans un parlementarisme conservateur, néglige les programmes de nationalisation des Saints-Simoniens et se jette dans les bras de Louis-Napoléon Bonaparte. 1854 : Ferdinand de Lesseps écarte Enfantin des travaux de percement de l'isthme de Suez. Sans acrimonie, le Père poursuit son action dans les chemins de fer, dresse des plans d'urbanisme, fonde à Lyon la société des rails omnibus, la société d'éclairage au gaz puis la compagnie générale des eaux — dans l'attente de temps meilleurs où les locomotives véhiculeront dans le pays entier la bonne parole saint-simonienne. Les disciples, eux, abandonnent la doctrine pour l'industrie tout court. Enfantin s'accroche à son fantasme, tout à la pensée de l'association future malgré les défections. Il soupire : « Les soufflets de mes enfants sont durs à porter. » On l'oublie, ne gardant souvenir que de la mascarade de Ménilmontant. A sa mort, en 1864, il ne sait pas qu'un certain Karl Marx a vigoureusement assaisonné le Saint-Simonisme à la sauce de l'économie politique anglaise et de la philosophie allemande pour en faire un socialisme scientifique qui eut sans doute gagné à tenir compte des folies et des générosités du Père ; il veut ignorer que ses appels à l'industrialisation nourrissent, de l'autre côté, des technocrates qui auront nombre d'indignes successeurs ; il n'a pas compris les dangers ultérieurs d'un socialisme religieux, austère et hiérarchisé. Il rêve toujours, embrassant tout cela dans une géniale confusion, aux fêtes et aux tendres communions de l'hôtel de Gesvres ou de Ménilmontant, à cette vieille pulsion souterraine qu'il a contribué à sublimer avec Fourier son concurrent : la grande joie des hommes dans un collectivisme délivré de l'argent et des répressions sociales et sexuelles.

M.-A.B.

(voir le livre de Sébastien Charléty, **Histoire des Saint-Simoniens,** Gonthier Médiations.)

Le tribun est dans l'arène

On en causait dans les chaumières, dans les chambrées sordides du quartier Saint-Antoine : « Babeuf cognera bientôt. » Les prisonniers des commissariats raillaient les mouchards : « Eh bien vous l'avez trouvé Babeuf ? » Dans les filatures, de cinq heures du matin à sept heures du soir, les femmes amaigries aux doigts gourds grondaient leur dernier espoir : « Vous verrez ça, avec Babeuf ! »

Les députés, les littérateurs, les avocats, les ambassadeurs étrangers sont perplexes : « Pourquoi Babeuf ? » en 1795, Paris joue à la décadence romaine, la révolution est aux mains des Muscadins, des agioteurs rapaces, niais ou jouisseurs. Les salons ont pour déesse Teresa Cabarrus, une ci-devant putain, la maîtresse de Tallien et de Barras, qui nimbe de dentelle d'or ses cheveux frisés et sa poitrine un peu grasse. A l'écart des flatteurs, un petit général au teint basané, qu'on estime dépourvu d'ambition, Napolione Buonaparte.

Eh oui, pourquoi Babeuf ? Qu'un paysan picard prénommé François puisse devenir un jour Gracchus Babeuf, tribun du peuple, justifie les révolutions. Voyez-le, les yeux sombres, le nez mince et busqué, la lèvre gonflée d'une adorable naïveté ! Employé archiviste chez les seigneurs de son terroir, il lit dans les parchemins « le mystère des usurpations de la caste noble ». Juillet 1789, il est à Paris et s'étonne de la barbarie des insurgés.

Prison, grenier miséreux, éphémères retours chez les siens Picards, la famine qui tue son gosse, prison encore, la chute de Danton et celle d'Hébert l'Enragé, cette erreur de Robespierre qui frappe au plus près et se coupe de ses troupes, Thermidor enfin. Babeuf est journaliste, il sort à trois mille exemplaires le Tribun du Peuple, **feuille underground que la police pourchasse en vain. Homme d'action, il n'est d'aucune faction, connaît tout le monde, tient Robespierre pour un « tyran et profond scélérat », se fie étrangement à Foucher le fourbe.**

Sa pensée enfin s'affine. Le Manifeste des Plébéiens **expose le processus de concentrations des richesses et jette ce cri millénariste : « Ces effets déterminent l'époque des grandes révolutions, faisaient ces périodes mémorables, prédites dans le livre des Temps et du Destin, où un bouleversement général dans le système des propriétés devient inévitable, où la révolte des pauvres contre les riches est d'une nécessité que rien ne peut vaincre. »**

Babeuf conspire. On se réunit au Panthéon, dans un souterrain du couvent des Génovéfains : aux côtés du tribun, Buonarroti, italien et aristocrate, Darthé le fanatique, Sylvain Maréchal le malfoutu, auteur d'élégies qui veut abolir les Arts. La police ferme le Panthéon, les Egaux se transportent aux « Bains chinois » : un café extravagant du boulevard des Italiens, dont la façade baroque se couvre de divinités chauves, d'ombrelles, de clochettes et d'incompréhensibles caractères. Sophie Lapierre, grande et rousse, y déclame les Chants des Faubourgs :

« Mourant de faim, mourant de froid

Peuple dépouillé de tout droit

Tout bas tu te désoles... »

Le bourgeois qui passe sur le trottoir serre les fesses à ces accents démoniaques. Il a raison. La Conjuration des Egaux est en train de naître dans le vin et les chinoiseries. Sylvain Maréchal en rédige le manifeste, le quartier Saint-Antoine fait plus que murmurer, les dragons chargent quotidiennement la foule place de Grève. Les ouvriers se révoltent et c'est bien normal : leur condition est cruelle, la Convention vend au filateur Butel cinq cents gamines de moins de dix ans prises dans les hospices, et qui travaillent gratuitement. Pour le prolo moyen, seize heures par jour ne donnent droit qu'à une soupe à l'eau, et la grève est assimilée au brigandage. Comment renverser le Directoire ? Avec le peuple, et quelques complicités. Les soldats ne tireront pas, et les agents révolutionnaires travaillent les cabarets et les ateliers. La Conjuration réalisera le communisme agraire: tous devront travailler, excepté les vieillards et les invalides, les tâches pénibles seront exécutées à tour de rôle. Repas aux tables communes. Vêtements, ustensiles de ménage seront distribués selon les besoins, les produits répartis par la « communauté nationale » grâce aux arithméticiens. L'argent est aboli, le commerce extérieur réservé à des agents spécialisés de la communauté. La population est divisée en deux catégories, les « citoyens » et les « étrangers ». Sont citoyens : les ouvriers, laboureurs, artisans et soldats ; étrangers : tous les autres.

A la veille d'éclater, la Conjuration fut vendue par un mouchard nommé Grisel. Babeuf écrivait les derniers mots du « Manifeste au peuple victorieux » quand il fut empoigné. Paris se tut.

Ils furent jugés à Vendôme, un bourg roupillant connu pour son saucisson. Darthé et Babeuf condamnés à mort, les autres iront au bagne. La sentence les fait se dresser tous deux de leur siège ; ils brandissent des poignards, ils se frappent, ils voulaient choisir leur mort.

A l'aube du 27 mai 1797, le Tribun du Peuple déjà agonisant est guillotiné sur la place d'armes de Vendôme. Ses yeux troublés s'emplissent de soleil. Il distingue Marie sa femme, et ses enfants. Il se raidit, il dit : « Adieu peuple ! Je meurs avec amour ! ». La révolution est finie.

L. M.

Romantiques

Quand il naît en 1820 dans la tête des jeunes gens, le romantisme proclame saint l'aventurier qui s'insurge, l'escroc qui bafoue la banque, la courtisane qui grimace au seul mot de mariage, le débauché qui noit dans les tavernes sales et enfumées ce moralisme bêta que ramena un semblant de royauté. Michelet, Hugo, Dumas renouent avec l'épopée dont on les a sevré, et derrière le fantôme de Napoléon, c'est la résurgence du temps des chevaliers et du chant épique. On est volontiers prophète au siècle du marchandage et de l'industrie naissante, on trouve dans le scandale sa foi et sa loi. L'accoutrement en témoigne, on exhibe des gilets écarlates, des crinières hirsutes et des barbes de tribuns. Sous l'un de ses portraits, le plus grand d'entre eux n'hésite pas à écrire : « Victor Hugo causant avec Dieu. » En 1830, la raison est balayée d'un coup le soir de la première d'Hernani.

C'est la joyeuse époque des Cénacles, véritables laboratoires où se rencontraient entre amis les poètes, les peintres et les voyageurs de passage. On s'y montrait érudit, mais on y dansait aussi et la porte était ouverte. En jouant avec les expériences et avec les vers, on élaborait l'expression nouvelle. La communication avec le lecteur devint chose acquise et la jeunesse n'était plus honnie par la littérature. On osait enfin parler de soi, souvent à tort et à travers, et la rigueur des Parnassiens, des naturalistes, des réalistes comme des symbolistes ne pourront plus inverser ce courant : les auteurs ne se masqueront plus. Dans un petit appartement de l'île Saint Louis, Gautier, et Nerval, et Baudelaire, d'autres encore se livrent à d'étranges rituels autour d'une confiture magique qui leur ouvre l'extase. Nerval voyage en Orient et sur le Rhin, l'ivresse à l'ordre, l'amour vénal au pur idéal, le sarcasme à la volupté. Et Tristan Corbière vint, grinçant et tendre, perdu dans sa maison de Roscoff qu'il prenait pour un bateau. Ses amours jaunes le mènent au sommet. Et Rimbaud vint, pour vivre tous ces rêves, chenapan, trafiquant, sans morale enfin.

FRANCE, 1685 : On promulgue le code noir, préparé par Colbert : les esclaves sont des meubles.

CHINE, XVIIe SIECLE : Dans les dernières années du XVIIe siècle, on s'aperçut avec stupeur que les jésuites envoyés en Chine à seul dessein d'évangéliser les barbares jaunes s'étaient fait Chinois. L'empereur K'ang-hi les aimait bien, il délivra même en leur faveur un édit de tolérance. Il est vrai que les jésuites avaient abandonné toute théologie pour s'occuper de sciences et de fonderie. Moins tolérants, les bons chrétiens de France les firent remplacer par des missionnaires matraqueurs qui se firent tous empaler. Bien fait.

FRANCE, 1661 : Trapu et massif, travailleur acharné, parvenu ambitieux, dur pour lui-même et pour les autres, ignoble et détesté, Colbert invente le capitalisme d'Etat. Jugeant les ouvriers français trop paresseux, il fait appel à la main-d'œuvre étrangère. De fréquentes altercations l'opposent à Louis XIV dont il veut diminuer l'argent de poche.

FRANCE, 1652 : Bataille de Bléneau, ou « combat de la hallebarde sanglante ». Sans commentaire.

FRANCE, 1638 : Deux grands malheurs s'abattent sur la Normandie : la peste et l'impôt, deux fléaux fort impopulaires. Alors, Louis XIII a un éclair de génie : il interdit le commerce du sel, principale ressource de la région. On assassine ses percepteurs. Les paysans insurgés prennent le nom de Nu-Pieds et établissent leur capitale à Avranches. Ils sont six mille, en armes. L'ordre sera promptement rétabli, grâce à la collaboration des bourgeois et des nobles.

FRANCE, 1637 : René Descartes se procure une gloire facile en proclamant « cogito ergo sum », phrase qu'il venait de piquer à Avicenne, penseur arabe du XIe siècle.

FRANCE, 1635 : Richelieu, fin politique et vilain centralisateur s'aperçoit que la science invente des objets utiles qui peuvent saper son pouvoir s'il ne les contrôle point. Il fonde l'Académie de Paris, et y parque tous les savants qui veulent vivre en paix avec l'Etat. Les autres, comme Descartes, n'ont qu'à aller à Amsterdam, ou ailleurs, ou se faire pendre.

ITALIE, 1633 : Pour empêcher la terre de tourner autour du soleil, la Sainte et très Savante Inquisition condamne Galilée pour hérésie. La punition consiste à pousser les ouvrages incriminés à la trappe, à fourrer son auteur dans les geôles du Saint Office et à lui infliger la récitation hebdomadaire des sept Psaumes Pénitentiaires, pendant trois années. Encore s'en tira-t-il de justesse en jurant qu'il avait tort.

REGNE DE LOUIS XIV : voir flippés p. 71.

BRESIL, 1630 : Des esclaves angolais fugitifs constituent une république noire dans le Nord-Est du Brésil, du côté de Pernambouc. La République de Palmares (capitale Macoco) compte bientôt plus de 20 000 habitants. Pendant un demi-siècle, toutes les tentatives portugaises de reconquête sont repoussées. Ce n'est qu'en 1697 qu'une armée de « bandeirantes », mercenaires indiens recrutés par les Portugais, parvient à anéantir la rébellion. Les survivants du massacre sont revendus comme esclaves, mais pas cher à cause de leur mauvaise réputation.

FRANCE, 1615 : Le mégot aux lèvres, les paysans contemplent longuement leurs charrues et se vautrent dans l'herbe fraîche. Ils s'adonnent aux douces rêveries que leur procure le tabac. Cette drogue malsaine vient d'être introduite en France. Dans les chaumières pouilleuses, les êtres mous et débiles se multiplient.

FRANCE, 1611 : Louis XIII améliore le record de France du toucher des scrofuleux : 2 210 en un an contre 2 092 à Charles IX. Deux ans plus tard, le jour de Pâques, il palpe 1 070 malades affligés d'écrouelles suintantes... Dans le même temps, son médecin Charles Bouvard veille sur sa santé : en un an, il fait administrer au jeune roi 215 purgations, 212 clystères et 47 saignées. Louis XIII réussit néanmoins à vivre jusqu'à 42 ans.
La médecine fait des progrès considérables. La thèse obligatoire apparaît dans les études universitaires. Parmi les grands sujets : Le fœtus ressemble-t-il plus à la mère qu'au père ? (1597). Doit-on saigner une fille folle d'amour ? (1639). Les jolies femmes sont-elles plus fécondes que les autres ? (1648). Le libertinage mène-t-il à la calvitie ? (1662), etc.

CHINE, 1557 : Cédant aux sollicitations répétées de négociants portugais, l'empereur de Chine autorise ceux-ci à s'établir librement à Macao. Ces bons chrétiens n'ont rien de plus pressé que d'y établir de vastes manufactures d'opium, dont le produit est répandu dans toute la région et rapporte à l'administration lusitanienne plusieurs centaines de millions de nos francs. Le gouvernement chinois eut beau tenter de limiter la consommation ; en 1795, celle-ci s'élève déjà à quatre mille caisses, dont le commerce était entièrement aux mains d'étrangers.

LYON, 1546 : Exécution d'Etienne Dolet, éditeur lyonnais libre-penseur et athée. Le premier à crier bien fort que « la vie de l'âme ne diffère en rien de celle des chiens et des pourceaux » et autres insanités. Haï des protestants, vomi par les catholiques, il est condamné comme hérétique, pendu et brûlé.

FRANCE, 1545 : François Ier, vieillard édenté et flappi, massacre les Vaudois. Depuis trois cents ans, cette poignée d'irréductibles alpestres rejette tout le bric-à-brac catholique, images pieuses, croix, chasubles dorées, eau bénite, immaculée conception, etc., et pratique un christianisme primitif et égalitaire. Hérésie ! François Ier fait raser Mérindol et Cabrières, occire 3 000 paysans sans défense et envoie le reste aux galères.

ALLEMAGNE, 1525 : Pendant la Réforme, des luthériens fanatiques, les Anabaptistes, conduits par Thomas Munzer, généralement tous paysans, partent en guerre contre la féodalité. C'est la Guerre des Paysans. Martin Luther bien entendu ne l'entend pas ainsi, la féodalité est sacrée, et il donne ordre de traiter les paysans comme « des chiens enragés ». A Frankenhausen, la dernière bataille a lieu, mais les paysans ne savaient que piller, pas se battre. Ils grimpent sur une colline et y attendent les légions d'anges qui doivent les délivrer. Munzer poignarde l'envoyé ennemi qui leur propose la vie sauve. Les anges n'arrivent pas et l'artillerie les met en bouillie. Munzer est exécuté.

Dix ans plus tard, ils se reconstituent à Munster, dans une communauté appelée la Nouvelle-Sion. C'est une République qui a la Bible pour code et une communauté de biens totale. Ils seront anéantis. Il est à noter que leurs adversaires aussi croyaient aux anges.

FRANCE, 1520 : Entrevue du camp du Drap d'Or. Pour s'allier avec lui contre Charles-Quint, François Ier invite Henri VIII, roi d'Angleterre, à un frugal pique-nique. Le roi de France arrive avec 5 172 personnes, 2 865 chevaux, et une smalah de 300 tentes de drap d'or et d'argent. Henri VIII, qui approche en pantoufles et en salopette, est vexé. Il se couvre de perles et de rubis et fait bâtir en vitesse un palais de velours et de soie. Pendant vingt-cinq jours, le temps se passe en fêtes, dîners, joutes et tournois sous le regard esbaudi des dames de Cour. Henri VIII est impressionné : aussitôt parti, il court s'allier avec Charles-Quint. Pour François, c'est le bide intégral.

François Ier avait un joli train de vie. Sa dot annuelle équivalait à 40 millions de francs actuels. Son tailleur féru en pourpoints et en fraises de soie blanche lui présentait des notes de 60 000 F à la fin de la saison. Pour la chasse d'automne, on prévoyait 5 000 000 de F. Vers 1518 le déficit annuel de la caisse royale s'élevait à 5 millions de francs. Le panache coûte cher.

Bénin, XVe s. : qui vend son frère, perd un empire

Ozoloua, fier Oba du Benin, planait en suçotant du kola sous un palétuvier rose quand un favori tremblant vint se pelotonner dans son hamac. Des Blancs débarquaient sur la côte, venus du golfe de Guinée. Le chef des soudards, un portugais, arrive en grand appareil. Il a un fusil, une culotte courte, une âme et un chapeau à plumes. Benin City lui plaît tout de suite. En 1472, c'est encore une ville calme et prospère derrière ses remparts, la plus grande en pays Yoruba du Niger à la Volta. Le navigateur portugais n'en revient pas : « Des routes tracées au cordeau, des villes propres, rien à voir avec les dépotoirs de Lisbonne... Il y a même un tribunal où on juge librement ». Le roi peut en un jour lever vingt mille hommes. Il vit comme un nabab dans un palais somptueux : murs couverts de bas-reliefs en laiton, colonnes de bois sculpté, bronzes d'Ifé de superbe facture, ivoires élégants ».
Le roi, ou Oba, est le rejeton direct du Dieu suprême Oloroun. On dit qu'il ne mange pas, ne boit pas, ne dort pas, ne meurt pas. De temps en temps seulement, il change d'enveloppe visible. Alors, on l'enterre avec ses serviteurs vivants. Son successeur fait allumer un grand feu, rôtir de la viande, et la distribue au peuple : c'est bombance. Puis il sacrifie quelques criminels soigneusement conservés pour cette occasion.
Aussitôt prévenu, Dieu envoie ses missionnaires de choc courir sus au Démon. Mais la Bible, son Grand Livre Magique, jette l'hilarité sur les faces païennes. Après cinquante années d'échecs, écœurés, les prédicateurs musclés détalent. Des aventures de Dieu, les Yorubas fripons n'ont retenu qu'un épisode : celui de la crucifixion dont ils ont fait leur torture favorite.
Rebelles à l'Evangile, les Yoruba se tournent vers le négoce : à l'époque, la « pièce d'Inde » se vend bien. Douze à quinze bracelets de cuivre pour un beau noir de 15 à 30 ans sans vérole et sans caries. C'est la richesse pour le Benin.
Grâce aux fusils français, anglais ou portugais, des troupeaux d'Igala et d'Hausa sont drivés de la forêt vers la côte. Sur la plage, le médecin européen fait mettre tout le monde à poil. Il examine les yeux, la bouche, le sexe. Il fait marcher, tousser, courir. Il cherche à déceler la hernie, le ver de Guinée, le pian, la lèpre purulente. On met de côté les « macrons » : les malades, les vieux ridés, les femmes aux mamelles flasques, les débiles... Et on entasse le reste dans les cales, six à sept cents par navire, direction Cuba, le Brésil, les Antilles. Du XVIe au XIXe siècle, au rythme de 30 000 par an, près de 10 millions d'esclaves quittent les rives du Benin. Plus de 20 % meurent en route : épidémies, suicides, révoltes...
Puis, c'est le déclin de la Grande Chasse. La razzia saine et sportive ne paye plus. Benin croule sous les commandes. Au milieu du XVIIe, un Yoruba laid et cupide s'aperçoit que le Blanc, ce con, ne connaît rien aux Noirs. Et qu'un frère Yoruba est tout aussi vendable qu'un sauvage Igala... Combine géniale. Les affaires reprennent. Les forts vendent les faibles, les gros les maigres, les riches les pauvres... Les parents vendent leurs gosses. Il faut faire vite. Vendre avant d'être vendu. La guerre civile nourrit la traite. Les invendus sont massacrés ou crucifiés. C'est la fête et la mort d'une civilisation saignée. En Europe, les crocodiles de salon pleurent sur le bon sauvage... Quand ils cessent de pleurer, fin XIXe, les Yoruba cessent de rire. Le capitaine Phillips débarque au Bénin : il interdit le commerce d'esclaves et les sacrifices humains. Furieux, les Yorubas l'étripent, lui coupent la tête, et tout ce qui dépasse. Les Anglais incendient la ville, déportent l'Oba, massacrent les « anthropophages ». L'Afrique est retournée à l'âge de la pierre, le racisme a raison, les noirs sont des cannibales. La civilisation s'avance avec sa grande robe blanche, et sa couronne lumineuse. Dieu est content : il a gagné.

France, 1650 : arrivée à la force de son luth

Lorsqu'elle avait quatre-vingts ans, on se battait encore dans son antichambre tapissée de Flandres et meublée des sobres fauteuils droits du règne précédent : Ninon de Lenclos avait tant d'esprit que l'on en oubliait les flaccidités de l'âge. Il faisait bon visiter ce temple antique où s'étaient consumés les encens de myriades de fameux libertins ; esprits forts de leur temps, menés par Saint Evremond, le meilleur d'entre eux, écrivain aux libellés concis, épicurien indolent qui finit — sous Louis XIV — en exil pour cause d'épigramme. Le Roi Soleil n'aimait pas qu'on soit franc, l'intelligence s'endormait pour un siècle (voir dans les flippés p. 71).
Ninon de Lenclos, née de hobereau et orpheline à douze ans, était arrivée dans les salons à la force de son luth qu'elle pinçait avec sentiment. Forcée à quinze ans par Charles Beaumont de Saint Etienne, elle décide de jouer le jeu des hommes, de les prendre de vitesse, puis de les chasser aussitôt : le Grand Condé, Richelieu, hommes de guerre, poètes, abbés d'avant le jansénisme, et Molière qui s'y fait les dents et lui soumet ses pièces.
Ninon a du panache et de la santé. « Sans jamais boire de vin, elle était ivre dès le potage. » **Elle se lave et se pare avec soin, une habileté rare en ce siècle où le roi se faisait des cataplasmes de crottin, où les discussions tournaient souvent court pour cause d'haleine méphitique et où les rapports avec Mme de Maintenon se terminaient par une chasse au morpion. Les précieuses de l'époque, ses amies, ne furent ridicules que pour les laids : elles s'affranchissaient.** Dans leurs salons, on ricane des barbons, on refuse le mariage de convenance, **on mange de la viande en carême. Christine de Suède, bas bleu et gouine rouge du temps, lui déclare sa passion. Plus tard, sur le retour, Ninon professe l'amour : le gandin se dégourdit dans son boudoir et repart avec un style d'explorateur. Ninon n'aime pas les cachotteries du couple, les mécanismes et les propriétés.** A 79 ans, dit-on, un jeune abbé l'aime encore, **elle met des mois à céder. Enfin : « J'ai voulu fêter mes quatre-vingts ans par cette résistance ultime. »**
Quand elle meurt, c'est toujours avec style. Elle lègue 10 000 francs d'aujourd'hui à François Marie Arouet, un petit bourgeois pauvre qui aime lire. Ce sera Voltaire. Les libertins ont enjambé Louis XIV.

AIX-LA-CHAPELLE, 1519 : Election de l'Empereur d'Occident. Deux candidats : Charles-Quint, roi d'Espagne, qui veut poser ses fesses dans le palanquin moelleux du vieux Charlemagne, et François Ier qui rêve d'un casque à pointe pardessus son béret. Sept potentats teutons, archevêques et noblaillons, forment le corps électoral.

Le roi de France n'aime pas les jeux de hasard. Dès 1516, il soudoie à prix d'or les plus avides : le margrave de Brandebourg, le comte Palatin, les archevêques de Mayence et de Trêves. Charles les récupère moyennant 514 000 florins. Puis, les enchères montent. François Ier se place un court instant en ballottage favorable, mais Charles brise sa tirelire et jette 10 000 florins dans le débat démocratique. Malgré 400 000 écus de dernière minute, François Ier est battu. L'expression « Elections, piège à cons ! » date de cette époque.

INDE, 1498 : Vasco de Gama est reçu par le Raja hindou de Malabar qui lui remet un petit mot extrêmement courtois pour le roi du Portugal : « Vasco de Gama, gentilhomme de votre entourage, m'a rendu visite et cette visite m'a fait grand plaisir. Mon royaume renferme en abondance de la cannelle, des clous de girofle, du poivre et des pierres précieuses. Ce que je désire de votre royaume, c'est de l'or, de l'argent, du corail et du drap rouge. » Comme le roi du Portugal était très grossier, il répondit en envoyant sa flotte de guerre pour annexer l'Inde. Les Portugais furent chassés au XVIIIe siècle par les Hollandais et les Hollandais, un siècle plus tard par les Anglais et les Français.

GUERRE DE CENT ANS : La Normandie s'organise contre l'occupant anglais, qui tient les villes. Les paysans égorgent au coin des bois les collecteurs d'impôts grands bretons, arrêtent les courriers et entravent l'administration. L'envahisseur promet six livres de récompense pour chaque maquisard capturé. Prêtres, marchands, nobles, qui côtoient cordonniers et paysans dans cette guérilla, reprennent à la fin de la guerre leurs querelles imbéciles.

ESPAGNE, 1492 : A Grenade, les derniers souverains musulmans sont victimes de la Reconquête chrétienne qui devait laisser à l'abandon les cultures irriguées, brûler les poètes et chasser les juifs d'Espagne.

FRANCE, 1423 : Un jour de jeûne à midi, une petite paysanne auvergnate nommée Paulette-Radegonde Plouffe vit Dieu descendre du Ciel sur sa corde à nœuds phosphorescente, en crachant de grands éclairs roses. Il lui dit : « Paulette, sois bonne et sage fille, va délivrer ton roi et lui rends son royaume. » Elle courut voir son père qui lui dit en mauvais français : « Toi, feignante ! Toi, pas monter à Paris. Toi aller garder les vaches et courir à confesse tout de suite ! » Et de souffleter proprement l'impertinente ribaude. Personne n'entendit jamais parler de Paulette-Radegonde Plouffe et heureusement, car Dieu avait le même jour contacté Jeanne d'Arc à Domrémy, et deux vierges anglophobes et libératrices pour la France, c'était trop.

ROME, XIVe SIECLE : Urbain VI, très coléreux, à moitié fou, furieux d'avoir été maintenu trop longtemps dans des postes subalternes, engueule les cardinaux le jour de son investiture, employant l'argot des bas quartiers napolitains, les insultant un par un, traitant l'un d'imbécile, l'autre de menteur, le troisième de bandit, le quatrième qui voulait répliquer se voit ordonner le « la fermer », le tout entrecoupé de jurons choisis. D'où la naissance d'un complot contre lui qui provoquera le schisme de 1378.

FRANCE, 1392 : Charles VI, qui aime rire, se déguise en satyre pour la noce d'une princesse allemande. Cinq chevaliers de France l'accompagnent, cousus dans une toile enduite de poix et couverts d'une toison d'étoupe qui les fait paraître velus comme des boucs. Pendant que le royal travesti lutine sa jeune tante, la capiteuse duchesse de Berri, les cinq satyres prennent feu. Le roi est éteint de justesse. Les autres, très applaudis, brûlent pendant une demi-heure et mettent trois jours à mourir.

EUROPE, 1390 : La belle époque. Charles VI, roi français, est irrémédiablement fou ; Wenceslas, empereur allemand, célèbre quotidiennement le culte sacré de la cuite ; Richard II, roi anglais, a des absences, et qu'on ne compte pas sur le pape Urbain VI, qui est complètement dégénéré. Le règne de la folie est donc général, et, dans les classes nobles, on ne vénère plus tellement les hauts faits d'armes. Les affaires du royaume sont aux mains des « Marmousets », austères laïcs. **Le Décaméron** de Boccace n'est pas loin : les sexes, soigneusement cachés pendant des siècles, se dénudent peu à peu. Les femmes exhibent leurs seins, et, cette fois, elles ne sont pas prisonnières de contraignantes ceintures de chasteté. L'adultère fait fureur, surtout depuis que le roi interdit aux hommes d'emmurer leurs femmes coupables. Bacchanale sur les tombeaux en l'honneur des fils du duc d'Anjou. Trois jours d'orgie à St-Denis avec toute la noblesse de France, d'Angleterre et d'Allemagne. On ripaille sur les autels, on twiste dans la sacristie, on fornique dans les cellules monastiques. « Mainte demoiselle s'oublia. Plusieurs maris pâtirent », dit Michelet. Les moines regrettèrent d'être moines, les morts d'être morts, et les vivants se promirent de remettre ça à la première occasion. « Pervigilium veneris »...

PARIS, 1382 : Le ventre de Paris s'insurge contre l'impôt. Aux Halles, une cressonnière assomme un percepteur. Les émeutiers saccagent l'Hôtel de Ville, pillent un stock de maillets et matraquent les collecteurs. Rouen, Reims, Orléans, les villes de Flandre et de Languedoc se soulèvent. Charles VI rançonne Paris et supprime les libertés communales. A Paris, les Maillotins s'insurgent et frappent tout ce qui a l'allure d'un collecteur d'impôts. Les temps sont durs pour les agents du fisc, et la place n'est pas stable ! Les révoltes foisonnent, essentiellement bourgeoises et ouvrières, d'autant plus faciles à réprimer, que les rebelles ne sont pas habiles au maniement des armes. A Gand, si les

Quand saint François s'éclate...

1182. Giovanni naît à Assise dans la famille d'un riche drapier. On le surnomme Francesco. Deux mots à son propos. Quand elle veut perdre un prophète, l'Eglise en fait un saint. C'est classique et méchant. Des générations entières de moutards ont bavé sur les belles images fades des catéchismes made in Saint-Sulpice. On y voyait, entre autres niais, un moine barbu au sourire torve qui causait avec les moineaux et les arbres. Pendant des années, l'image de François d'Assise est celle d'un demeuré doublé d'un redoutable fondateur d'ordre régulier. C'est faux. Cet ancien troubadour ramena de chez les sarrazins la science des derviches et le grand art de ne pas faire chier ses semblables par d'interminables prêches moraux. François libéra l'émotion, prépara la venue de Giotto, de Dante et de Pétrarque : il fit éclater la Renaissance et annonça le grand doute du XVIIIe siècle — le premier il affirma que la nature était bonne tout entière, chanta le soleil et vomit l'organisation sociale qui corrompt l'homme. A une autre époque, nous aurions sans doute eu un Saint Jean-Jacques Rousseau, et nous lui aurions craché à la gueule. A la fin de sa vie, François regrettait de ne s'être pas assez occupé de lui-même.

An mil : même les loups avaient peur

An mil : Le Grand Serpent est apparu dans le ciel. La baleine géante souffle sur les mers du Septentrion à l'Occident. Les chrétiens ont lu dans l'Apocalypse de Saint Jean que le monde ne survivrait pas à la fin du premier millénaire. Satan répand la peste et la lèpre qui ravagent le quart du pays. Le Mal des Ardents dévore les corps délabrés. Les étoiles s'affrontent en un combat sinistre. Il pleut depuis trois ans sur les terres stériles, le blé est mort, pourri, noyé... Les riches arrogants pâlissent et maigrissent. Les pauvres rongent l'écorce des arbres et broutent l'herbe souillée des champs marécageux... Des errants affamés attaquent les voyageurs, déchirent leurs membres et les dévorent grillés au feu de bois. La chair humaine s'arrache sur le marché de Tournus. Déjà, on dresse les bûchers.
Au coin d'un bois pouilleux, un égorgeur attire un enfant misérable avec un œuf, un fruit, avant de l'immoler à son ventre rapace.
Les Eglises sont pleines. Les croyants éperdus se piétinent devant les reliques. On prie tous azimuts. Le 29 juin 1033, huitième jour de la lune, mille ans exactement après la Passion du Christ, le soleil devint bleu. Les choses baignaient dans une vapeur de safran. Les hommes se regardèrent et se virent pâles comme des morts. Toute la nuit, on attendit en vain la trompette des sept anges, hommes, femmes, enfants, vieillards, tétanisés par l'effroi. L'aurore jaillit comme d'habitude. Alors ils crurent que c'était pour demain. Et même les loups avaient peur. Il ne se passa rien. Pour remercier le Seigneur, on bâtit des cathédrales.

tisserands, afin de résister aux soldats du roi, ne s'étaient pas liés les uns aux autres, peut-être auraient-ils eu une petite chance de s'en sortir ? Car il a suffi de les pousser pour qu'ils s'étouffent eux-mêmes, les Flamands meurent par milliers sans même avoir livré bataille. De toute façon, la fraude fiscale ne passe pas, et le roi rentre victorieux et gonflé d'orgueil à Paris où il exécute quelques Maillotins et rançonne le peuple parisien plus encore qu'avant sa révolte.

FRANCE, 1349 : La Grande Peste ballonne les ventres de la Provence à l'Allemagne ; 80 000 morts à Paris, l'Europe perd le tiers de ses habitants. En France, la Sainte Eglise hurle à la chair. A son appel, 800 000 sado-chrétiens flippés, les « flagellants », entament une course frénétique. De ville en ville, pendant trente-trois jours et demi, ils se flagellent nus sur les places publiques avec des fouets armés de pointes de fer et chantent des cantiques. Un grand mois de défonce mystico-jouissive et de super-transe à l'hémoglobine. De toute façon, dès que quelque chose va mal on massacre les juifs. A l'époque des Flagellants, on en brûle quelques milliers autour de Lyon.

L'OR, XIVe SIECLE : Le butin des Croisades a enrichi les républiques italiennes, l'afflux d'or, de pierreries et d'idées volées prépare la Renaissance. Cela ne suffit pas à enrichir toute l'Europe chrétienne. L'Espagne et le Portugal vont aller rançonner l'Amérique et l'Afrique. On commence par chiper l'or des palais avant d'enchaîner les Indiens à la pioche dans les mines des Andes. En cent cinquante ans, avec leurs caisses pleines de trois cents tonnes d'or et de dix-huit mille tonnes d'argent, les Espagnols dégénèrent et la monnaie se dévalue. Qu'importe, le grand capitalisme est né, il trafique l'or et les Noirs d'Afrique.

UTRECHT, 1278 : Deux cents personnes, saisies d'un mal fort étrange, commencent à danser sur un pont. On tente en vain de les calmer. Le pont se rompt et toutes sont noyées.

XIIIe SIECLE FRANÇAIS : Les Cathares ont amplement contribué à l'éclatement du mariage romain : l'amour le plus débridé n'était pas un péché, disaient-ils, pour les « simples croyants ». Maints seigneurs et maintes dames ne se le firent pas répéter deux fois. L'ordre Cathare, qui assurait l'égalité des sexes et des classes sociales, s'insurgeait en outre contre la royauté — ce qui ne lui fut pas pardonné.

ITALIE, 1260 : Les Italiens croient que l'heure du jugement dernier va sonner d'une minute à l'autre. Ils s'en vont nus sur les routes ennei-gées, se prosternant longuement devant chaque édifice religieux et se fouettant à tour de bras. Bientôt des centaines de processions de milliers de pénitents sillonnent la péninsule ; l'épidémie gagne la France et l'Allemagne. Ça durera toute une année.

ISLAM, 1258 : Saadi rapporte cette anecdote dans le **Gulistan** ou **jardin des roses.** « Un roi injuste demanda à un saint homme : « Qu'est-ce qui est meilleur encore que la prière ? » Le saint homme répondit : « Pour toi c'est de dormir jusqu'à midi car pendant ce temps-là tu ne tourmentes pas l'humanité. »

ISLAM, 1250 : Un ancien esclave, Aybak, fonde au Caire la dynastie Mameluk, terme qui signifie « possédé » et s'applique en général à des Turcs ou à des Mongols, employés comme gardes par les sultans ayyouhites. Durant 267 ans — de 1250 à 1517, les Mameluks règneront sur l'Egypte et la Syrie. Ils rougirent la capitale de leurs crimes et l'embellirent de leur art, mirent un terme à l'invasion mongole en 1260 à Jalut. On les vilipendie dans les manuels d'histoire pour avoir sauvé la Palestine des Francs et bouté hors d'Asie le dernier guerrier chrétien.

ROME, 1231 : Le pape Grégoire IX créera en 1231 l'Inquisition, institution charmante qui distraiera les marginaux de tout le Moyen Age et même après.

BOUVINES, 1214 : Subtile distinction de la dialectique sacerdotale, très fine casuistique d'avant Saint Thomas : l'évêque de Beauvais qui se bat à Bouvines a l'interdiction du pape de se battre avec une épée et de répandre par le tranchant le sang du Teuton. Armé d'une grosse masse d'armes, il broie force cervelles que le heaume ne suffit pas à protéger.

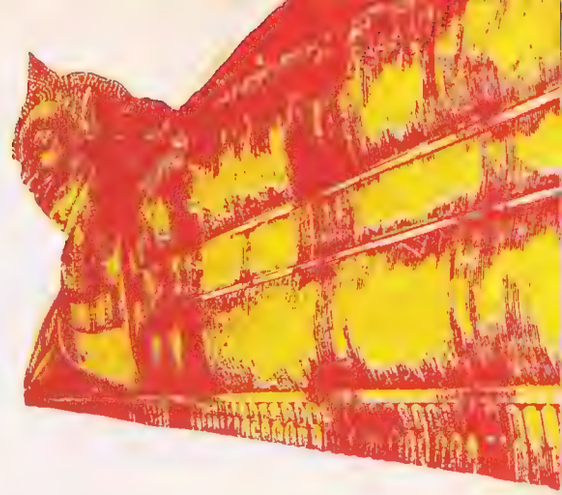
ROME, XIIIe SIECLE : La légende de la papesse Jeanne, très populaire parce que scabreuse, se répand en Europe. Elle repose en fait sur l'histoire de deux prostituées (ou du moins femmes très légères) qui tinrent le pouvoir temporel et spirituel à Rome en ce temps-là. Théodora fera monter son amant sur le trône pontifical (Jean X),

France, XIIe s. : l'escadron des couilles noires

La vielle en bandoulière, la rose à la main et le sourire pur et chaste, les troubadours courent les grands chemins de l'amour platonique. Ils guettent un sourire de leur mie qui suffira à les combler d'aise. Ils chantonnent le soir dans les douves des châteaux, on leur lance parfois un mouchoir et sur leurs gais palefrois ils ruminent des passions malheureuses. Un clin d'œil de leur belle et ils meurent de joie. Ils ont l'air de doux crétins. Pourtant, erreur et mystification, la réalité n'a rien à voir, l'histoire convenable nous a menti, les troubadours étaient en réalité de vilains ribauds, toujours à l'affût de cons et de culs à corner. Leurs textes les plus nobles portent des titres gaillards : De l'Anneau qui faisait les vits grands et roides, De celles qui se fit foutre sur la Fosse de son Mari, Des Putains et des Ribauds, La Couille noire, La femme écouillée, Du Chevalier qui faisait Cons et Culs parler.
A la lecture de certains de ces textes, les chausses vous en tombent. Dans l'un d'eux, Ramon de Durfort note ainsi les conseils d'une gente dame à son chevalier bavant : « Elle mit sa main en travers de la cuisse et lui montra le trou du bas, et lui dit : si vous me cornez **bien je ferai de vous mon amant de cœur, mais si vous ne voulez me servir ainsi, sachez-le, je ne me dédirai pas... » Et l'auteur encourage l'amant : « cornez ce cor, vous voyez bien qu'ainsi vous en aurez plus de réputation que si vous en corniez dix autres ! » Autre exemple, aussi exactement traduit que possible à partir du texte du manuscrit de la Bibliothèque Nationale (un peu corrompu par endroits), une pièce attribuée à un troubadour providentiellement nommé En Montant (le Monteur) :**
— Je viens à vous, seigneur, la jupe haute, ayant entendu dire qu'on vous nomme Le Monteur ; car jamais de foutre, je ne fus rassasiée ; et pendant deux ans j'ai occupé un chapelain et ses clercs et toute sa mesnie ; et j'ai gros cul épais et mouvementé et plus grand con qu'aucune autre femme
— Et je viens à vous, dame, chausses basses, avec le plus grand vit de meilleur confort et d'étendue, et je vous fouterai si fougueusement que vous tordrez les draps le lendemain, et puis direz qu'il faut faire la lessive ; je n'ai réputation d'être vif ni n'ai couillon grand si je ne vous fous tant que vous en pâmiez.
— Puisque vous m'avez tant de foutre menacée, je voudrais bien, seigneur, connaître votre vantard, car cela plaît à mon fourre-sabre de bien soutenir les coups des grandes couilles, et après je commencerai à ruer tant que vous pourrez bien vous tenir aux crins devant, au moment qu'il vous faudra faire machine arrière.
— Sachez, maîtresse, que tout agrément me plaît ; pourvu que nous soyons ensemble le lendemain, je vous en donnerai dans votre fourre-sabre, de mon vit ! Et pour lors vous connaîtrez si je suis un truand : je vous ferai faire mon éloge par le cul à tels pets qu'il vous semblera entendre un cor — et sur telle mesure ferez telle danse.

Voici le temps des assassins

Il s'appelait Hasan ibn-al-Sabbah, dit « le Vieux de la Montagne », et ses disciples les « hashischins ». Au nord de l'Iran, en 1090, il avait installé derrière sa forteresse d'Alamut un grand jardin peuplé de gentes damoiselles et de doux garçons, qui, comme au paradis promis par Mahomet, badinaient avec les hommes et les comblaient. Les postulants mâles recevaient dès leur arrivée une coupe pleine d'une décoction de hashisch. Une fois frappés par la drogue maligne, on les transportait dans le jardin : lorsqu'ils recouvraient leurs sens, on les persuadait qu'ils étaient au paradis. Après quatre ou cinq jours de vin et de plaisir, on les droguait à nouveau et on les sortait du jardin. A leur réveil, ils s'informaient du paradis perdu : on leur répondait qu'ils y reviendraient, et pour toujours, s'ils obéissaient fidèlement au maître, ou se faisaient tuer à son service. On les envoyait alors liquider un féodal cruel, un marchand cupide, ou un chevalier arrogant. Ces jeunes gens furent tout naturellement nommés les « hashischins », les « assassins » pour ceux qui parlent la bouche pleine. Le Vieux de la Montagne régna ainsi trente-quatre ans. Son organisation lui survécut longtemps. Elle saisit de nombreux forts et tua nombre de Croisés. En 1256, Alamut fut prise par Hulagu le mongol. L'ordre des hashischins subsista néanmoins et devint, avec le temps, pacifique et respectable. Ses zélateurs de l'Inde, de Perse, de Syrie et d'Afrique reconnaissent l'Aga Khan comme leur chef et lui versent annuellement un dixième de leurs revenus.



Jérusalem, vide-ordures de l'Occident

Une bonne façon de lutter contre la surpopulation : les barons entraînent les paysans oisifs vers la Palestine pour délivrer le tombeau du Christ. Dirigés par Godefroy de Bouillon, ils massacrent et violent tout au long de leur chemin. Arrivés au Bosphore, ils s'extasient devant la beauté de Constantinople. C'est la fameuse rencontre de l'Orient et de l'Occident ; les croisés montent sur les Coupoles arracher le plomb et l'or pour les revendre aux Grecs. En Turquie, ils meurent de soif, cinq cents d'un coup en un seul jour, sans compter les animaux. A Tarse, ils se battent entre eux, chaque faction prétendant être entrée la première dans la ville — que l'on rase pour mettre fin au débat. Enfin, ils prennent Antioche qui le leur rend bien : d'abord une épidémie meurtrière, puis les Turcs qui viennent les assiéger. Sérieuse famine : on mange les harnachements, on suce les veines des chevaux, on finit par embrocher des Turcs, et quand le Turc frais vient à manquer, on déterre les cadavres qu'on accommode en ragoût. Hugues de France, Etienne de Blois, et bien d'autres, sont pris de parano et se font la veste. On ne rattrape que de justesse Pierre l'Hermite lui-même.
Après avoir miraculeusement massacré les Turcs pendant leur sieste, les Croisés parviennent enfin à Jérusalem. Des cinq cent mille partis d'Europe, il en reste à peine vingt cinq mille — bien assez pour noyer les Sarrasins dans leur sang. Après une courte prière sur le tombeau du Christ, certains vont fonder de bien curieux royaumes, d'autres retournent à Pénélope : dix mille rescapés, deux pour cent du total. Mélangés à de la chaux, les ossements des combattants morts servent de liant aux forts des Templiers.

parce qu'elle ne le voyait pas assez. Sa fille, Marozia, verra son fils (déjà bâtard d'un pape, Sergius) puis son petit-fils, son arrière-petit-fils, devenir papes à leur tour et baiser des pèlerines dans St-Jean-de-Latran.

ROME, 1198 : Le pape Innocent III déclare aux princes chrétiens qui préparent la IVe Croisade : « Si vous devez de l'argent à un juif, gardez-le, nous en aurons besoin pour aller guerroyer. »

VAUDOIS, 1163 : Les Vaudois, disciples de Pierre Valdo, sympathique bourgeois lyonnais qui a distribué ses biens aux pauvres, se répandent en braillant sur les places publiques que l'Eglise n'est qu'une imposture, que le Christ n'honore pas l'hostie de sa présence rayonnante, que les Saints ne sont pas, et que le Purgatoire n'est qu'un attrape-nigaud, bref qu'il est temps de retourner à la Bible. Quand ils font leur jonction avec les Cathares, les clercs et Innocent III en ont assez et brûlent tout le monde.

INDE, XIIe SIECLE : Inévitable contrecoup des invasions musulmanes puis chrétiennes, la religion philosophique de l'Inde se transforme en un culte rigide et fermé. Les Brahmanes préservent la sagesse millénaire en l'enfermant dans des commentaires ésotériques sur lesquels les doctes Européens se cassent le nez et l'entendement.

NORMANDS, 1030 : Les Normands aiment encore l'aventure. L'un des fils de Tancrède de Hauteville, Robert dit Guiscard, le frère de Guillaume Bras de Fer, en a marre de la vie rurale de Coutances, la bourgade où l'on troque le bœuf. Suivi de cinq cavaliers et de huit hommes de pied, il traverse l'Italie et s'installe en Calabre, en haut d'une montagne. Grand détrousseur pardevant l'Eternel, il vit en brigand au cœur large, donnant le trop perçu aux pauvres. Ses bandes s'étoffent, il prend des châteaux ; le pape finit par s'allier à lui et le nomme duc de Pouille. Son neveu finira roi de Sicile. Cinq épées, huit piques, treize braves, un royaume, le bon trip.

FRANCE, 1022 : On juge les premiers hérétiques. Ils prétendent qu'ils peuvent affronter le feu sans crainte car Dieu les protège. Treize d'entre eux sautent dans les flammes fort gaîment et s'y consument comme des minables. La mode est lancée.

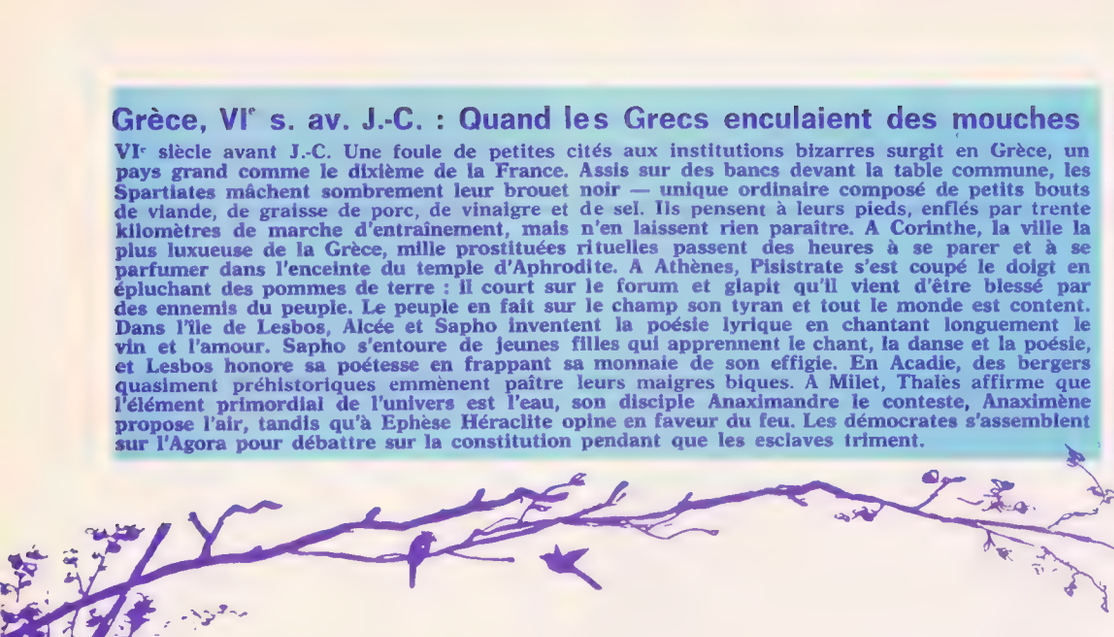
ISLAM, Xe SIECLE : Des mystiques musulmans revêtus d'une tunique de laine brute, le souf, parcourent l'Empire arabe et font partout des adeptes. On les appelle Soufis. Leur rayonnement fut considérable. L'un d'eux, Abou Saïd, disait du savant Avicenne : « Ce que je vois, il le sait », ce à quoi le philosophe répondait : « Ce que je sais, il le voit. »

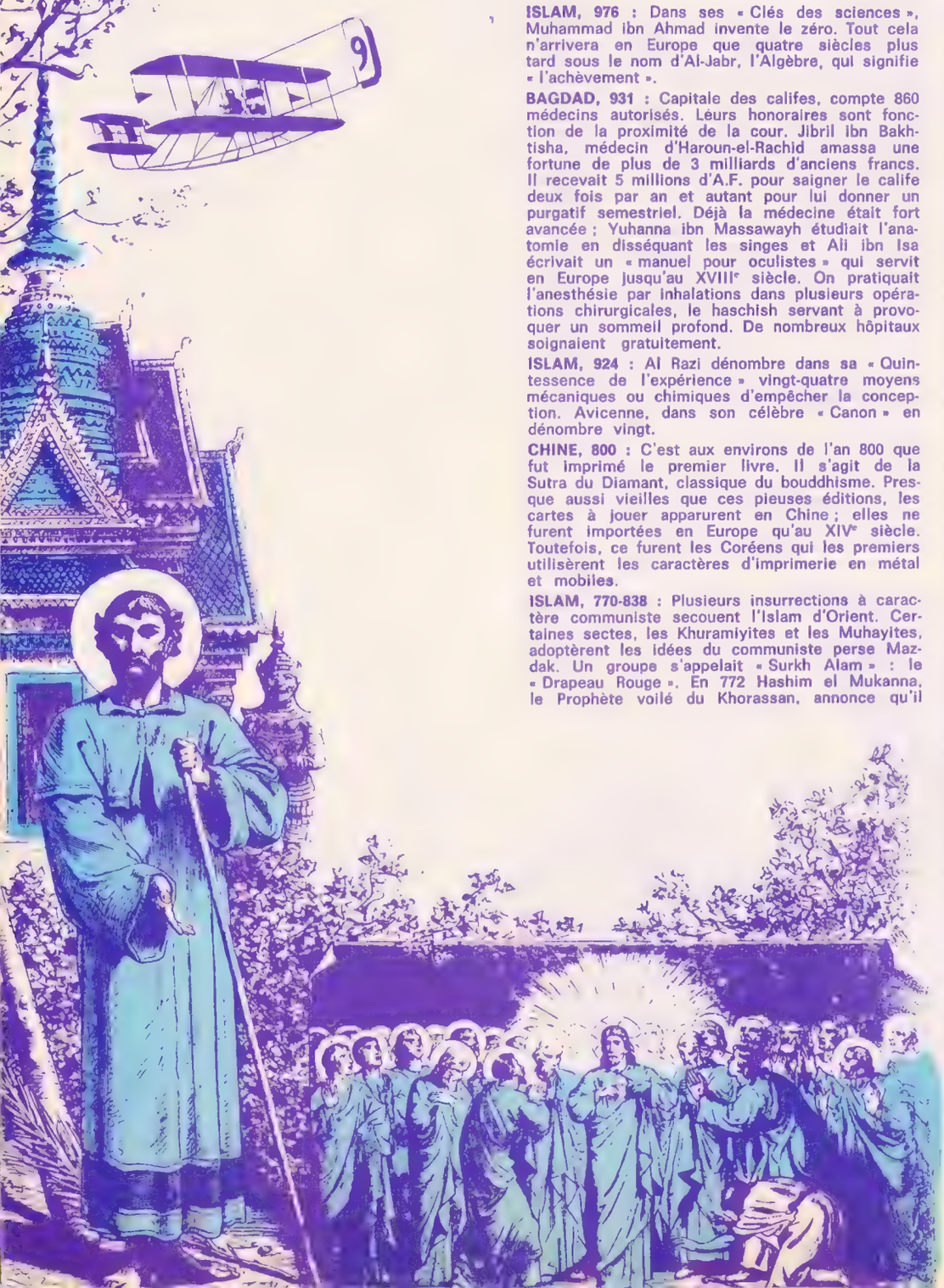
Trois siècles de révoltes

1027. Les féodaux chauffent les oreilles des paysans et les révoltes deviennent fréquentes. Le bâton frappe, un chroniqueur s'en félicite : « Les paysans à l'unanimité se rassemblèrent en petites réunions et décrétèrent de vivre selon leurs caprices. Quand le duc de Normandie l'apprit, il envoya contre eux le comte Raoul pour comprimer cette férocité agreste et dissiper le rassemblement paysan. Celui-ci s'empara de tous les délégués et de quelques autres, leur fit couper les mains et les pieds et les renvoya hors de service aux leurs... Les paysans, instruits de la sorte, cessèrent leurs assemblées et retournèrent à leurs charrues... » Mais quand la pression populaire est trop forte et les gens d'armes trop courbatus, il arrive au seigneur de négocier.
Les bourgeois auront plus de chance. Pour s'enrichir, le seigneur a besoin d'eux. On leur lâchera du lest après cent ans de « communes » souvent sanglantes. La première en 1072, celle du Mans, est brisée par les féodaux et les évêques qui contrôlent les grandes villes. Associations de commerçants, d'artisans, de citadins, les communes organisent en un même lieu travail et vie quotidienne, court-circuitent l'autorité féodale, et ne payent d'impôts qu'à la commune elle-même. En cas de coup dur (incendie, rançon, etc.), chaque habitant doit verser un écu au sinistré.
Paris se révolte en dernier, sous Etienne Marcel. Quant aux paysans, ils s'énervent périodiquement. Les jacqueries du XIIIe siècle voient se lever des armées qui réclament la suppression de l'impôt : on y répond par le massacre.

Grèce, VIe s. av. J.-C. : Quand les Grecs enculaient des mouches

VIe siècle avant J.-C. Une foule de petites cités aux institutions bizarres surgit en Grèce, un pays grand comme le dixième de la France. Assis sur des bancs devant la table commune, les Spartiates mâchent sombrement leur brouet noir — unique ordinaire composé de petits bouts de viande, de graisse de porc, de vinaigre et de sel. Ils pensent à leurs pieds, enflés par trente kilomètres de marche d'entraînement, mais n'en laissent rien paraître. A Corinthe, la ville la plus luxueuse de la Grèce, mille prostituées rituelles passent des heures à se parer et à se parfumer dans l'enceinte du temple d'Aphrodite. A Athènes, Pisistrate s'est coupé le doigt en épluchant des pommes de terre : il court sur le forum et glapit qu'il vient d'être blessé par des ennemis du peuple. Le peuple en fait sur le champ son tyran et tout le monde est content. Dans l'île de Lesbos, Alcée et Sapho inventent la poésie lyrique en chantant longuement le vin et l'amour. Sapho s'entoure de jeunes filles qui apprennent le chant, la danse et la poésie, et Lesbos honore sa poétesse en frappant sa monnaie de son effigie. En Acadie, des bergers quasiment préhistoriques emmènent paître leurs maigres biques. A Milet, Thalès affirme que l'élément primordial de l'univers est l'eau, son disciple Anaximandre le conteste, Anaximène propose l'air, tandis qu'à Ephèse Héraclite opine en faveur du feu. Les démocrates s'assemblent sur l'Agora pour débattre sur la constitution pendant que les esclaves triment.





ISLAM, 976 : Dans ses « Clés des sciences », Muhammad ibn Ahmad invente le zéro. Tout cela n'arrivera en Europe que quatre siècles plus tard sous le nom d'Al-Jabr, l'Algèbre, qui signifie « l'achèvement ».

BAGDAD, 931 : Capitale des califes, compte 860 médecins autorisés. Leurs honoraires sont fonction de la proximité de la cour. Jibril ibn Bakhtisha, médecin d'Haroun-el-Rachid amassa une fortune de plus de 3 milliards d'anciens francs. Il recevait 5 millions d'A.F. pour saigner le calife deux fois par an et autant pour lui donner un purgatif semestriel. Déjà la médecine était fort avancée ; Yuhanna ibn Massawayh étudiait l'anatomie en disséquant les singes et Ali ibn Isa écrivait un « manuel pour oculistes » qui servit en Europe jusqu'au XVIIIe siècle. On pratiquait l'anesthésie par inhalations dans plusieurs opérations chirurgicales, le haschish servant à provoquer un sommeil profond. De nombreux hôpitaux soignaient gratuitement.

ISLAM, 924 : Al Razi dénombre dans sa « Quintessence de l'expérience » vingt-quatre moyens mécaniques ou chimiques d'empêcher la conception. Avicenne, dans son célèbre « Canon » en dénombre vingt.

CHINE, 800 : C'est aux environs de l'an 800 que fut imprimé le premier livre. Il s'agit de la Sutra du Diamant, classique du bouddhisme. Presque aussi vieilles que ces pieuses éditions, les cartes à jouer apparurent en Chine ; elles ne furent importées en Europe qu'au XIVe siècle. Toutefois, ce furent les Coréens qui les premiers utilisèrent les caractères d'imprimerie en métal et mobiles.

ISLAM, 770-838 : Plusieurs insurrections à caractère communiste secouent l'Islam d'Orient. Certaines sectes, les Khuramiyites et les Muhayites, adoptèrent les idées du communiste perse Mazdak. Un groupe s'appelait « Surkh Alam » : le « Drapeau Rouge ». En 772 Hashim el Mukanna, le Prophète voilé du Khorassan, annonce qu'il est venu établir le communisme. Il gouverna quatorze ans. En 838, Babik al Khunanni renouvela cette tentative et avec l'aide des Muhammira, c'est-à-dire des Rouges, prit l'Azerbaïdjan, le tint pendant vingt-deux ans et finit coupé en petits morceaux ; sa tête fut exposée dans les villages du Khorasan pour rappeler aux habitants que les hommes ne naissent ni libres ni égaux.

BYZANCE, 790 : Quand Constantin VI eut l'âge de régner, il exila la régente Irène, sa mère, devenue encombrante. Puis ce bon fils se ravisa, il la ramena auprès de lui et régna avec elle. Il en fut bien puni car elle lui creva les yeux, le fit jeter en prison et s'empara du pouvoir. Par la suite elle réduisit les impôts, fonda des institutions charitables et embellit sa ville. Tout le monde l'aimait sauf son armée. Elle fut donc remplacée par Nicéphore, son trésorier, et finit comme couturière à Lesbos. L'église la canonisa.

ROME, 767 : A la mort du pontife, un petit noble du coin se précipite pour prendre la place libre. Il est ordonné, le même jour, clerc, sous-diacre, diacre, prêtre, puis sacré évêque et enfin élu pape. Une journée bien remplie. Dans les jours qui suivent, deux autres papes rivaux apparaissent et tout ce joyeux monde s'étripe jusqu'à ce que tous disparaissent.

ISLAM, 717-720 : Omar II s'habillait si simplement, et de vêtements si rapiécés, que personne ne le prenait pour un roi. Il invita sa femme à rendre au trésor public les coûteux bijoux que son père lui avait offert et elle obéit. Il réduisit systématiquement les impôts, encourageant ainsi les conversions à l'Islam. A son ministre des Finances inquiet, il répondit : « Je serais heureux de voir tout le monde devenir musulman afin que vous et moi ayons à labourer la terre de nos propres mains pour vivre. »

ROME, 686 : Le pape s'appelle Conon. Son pontificat fut bref (une année), et probablement des plus insipides car on en ignore tout.

WISIGOTHS, 673 : Wamba est prince des Wisigoths. Plus pour longtemps, car le comte Ervigius est un fin comploteur. Une nuit de banquet, il endort Wamba par quelque drogue, le fait tonsurer et revêtir d'un froc de moine pendant son sommeil. Emoi de Wamba à son réveil ; il flippe considérablement et se retire dans un monastère.

CHINE, 627-650 : L'empereur T'ai Tsung, en visitant les prisons de Ch'ang-Su, vit deux cent quatre-vingt dix condamnés à mort. Il les envoya travailler aux champs sur une simple promesse de retour. Tous revinrent et furent libérés dans l'instant. De surcroît, T'ai Tsung décida qu'à l'avenir aucun empereur ne devrait ratifier une condamnation à mort avant d'avoir jeûné pendant trois jours.

CHRETIENTE, 581 : Concile de Mâcon : après de longs débats, beaucoup de Mâcon blanc et de nombreuses expériences, les pères de l'Eglise votent à bulletins secrets : les femmes ont bien une âme, à trois voix de majorité.

BALKANS, 572 : Alboin, roi des Lombards, occit dans les Balkans Cunimond, roi des Gépides. Sa fille Rosamonde lui plaît, il l'épouse. Mais un soir de ripaille, il invite Rosamonde à boire joyeusement dans le crâne de son père, évidé en forme de coupe. Rosamonde conçoit alors une profonde haine pour son mari, et le fait assassiner par un valet. « Sic pereat Albovinus. »

BYZANCE, 532 : Deux passions agitent les masses, les courses de char et les discussions théologiques. La ville est partagée. Les uns tiennent pour les cochers verts et les théories de l'hérésiarque Eutychès, les autres pour les Bleus et le catholicisme. L'empereur Justinien traite un jour les Verts d'ivrognes. Au comble de la fureur, ces derniers lui crient qu'il n'est qu'un âne idolâtre, et déchaînent un affreux tumulte. Le préfet en ayant fait pendre quelques-uns, Verts et Bleus s'unissent contre la police et prennent le pouvoir aux cris de « Nika ! Nika ! ». Le meneur Hypatius est proclamé empereur et se fait couronner au cirque d'un collier de perles fauché dans du matériel de théâtre.

ITALIE, 493 : Le siège de Ravenne, sur l'Adriatique, dure depuis deux ans. Odoacre et ses Hérules se défendent contre Théodoric et ses Ostrogoths. Un accord étant intervenu, les Ostrogoths offrent à tout le monde un gigantesque banquet. Des tables chargées de mets succu-

lents sont dressées dans des bois de lauriers, les guerriers des deux troupes mêlent leur ivresse en une fête barbare et fraternelle. A la fin du festin, Théodoric se lève brusquement, brandissant le couteau à trancher le gibier, et égorge Odoacre assis à ses côtés. Ce geste ignoble le fait roi d'Italie.

ROME, 472 : Du 11 juillet au 2 septembre, règne éclair de l'empereur Olybrius. Un drôle de zig.

ROME, 301 : L'empereur Dioclétien, afin d'enrayer l'inflation, fixe par décret tous les prix et les salaires. Un grand citron vaut 24 deniers, un petit citron 16 deniers, les honoraires d'un avocat pour un procès 1 000 deniers. Peu de temps après, frappé par la déprime, l'empereur Dioclétien abandonne le pouvoir sans rien dire à personne. Il se retire dans la lointaine Dacie et s'y consacre au jardinage. Aux amis qui viennent le visiter, et s'étonnent, il répond par ces mots lourds de sens : « Regardez donc comme ces choux sont bien plantés. »

INDE, IVe SIECLE : Sous la dynastie Goupta, les voyageurs s'émerveillent de la prospérité de l'Inde, de la liberté dont jouissent les habitants, de la légèreté de l'impôt, de la pureté des mœurs et de la modicité des peines. Apparition des premières free cliniques, financées par les citoyens les plus fortunés.

CHINE, 132 : Chang Heng invente le premier sismographe. Son appareil est constitué de huit dragons en cuivre montés sur des ressorts très sensibles, tout autour d'un bol au centre duquel est accroupi un crapaud, la bouche ouverte. Chaque dragon tient dans sa gueule une boule de cuivre. Quand un tremblement de terre se produisait, le dragon le plus secoué laissait tomber sa boule de cuivre dans la gueule du crapaud. Il arriva qu'un dragon lâchât sa boule sans que l'on ressentit la moindre secousse. On allait traiter Chang Heng de charlatan lorsqu'un messager arriva essoufflé, annonçant un terrible séisme dans la province la plus éloignée du royaume.

Mais oui, Mahomet se teignait les cheveux

N'ayant rien fait jusqu'ici pour se distinguer, Mahomet, âgé de 40 ans, sent monter en lui une vocation nouvelle. L'ange Gabriel lui rend visite dans sa grotte et lui montre un livre. « Je sais pas lire », pleurniche Mahomet. L'ange Gabriel le prend alors par les cheveux et le jette par terre, recommençant à trois reprises. « Alors, tu sais lire, maintenant ? ». Et Mahomet sut lire aussitôt, battant ainsi tous les records de la méthode Assimil. Au lieu de faire profiter ses semblables de cette façon marrante d'apprendre à lire, il se met à prêcher oralement. C'est bien moins efficace puisqu'il lui faudra trois ans entiers pour convaincre ses premiers disciples : sa femme, son cousin et son esclave.
Soixante-treize citoyens de Médine invitent un jour Mahomet à établir sa résidence dans leur ville. Ils jurent de le protéger contre tous les dangers, en échange le Prophète leur promet le paradis. A son arrivée dans la ville, plusieurs citoyens crient : « Descends ici, ô prophète... Habite avec nous. » Certains saisirent les rênes de son chameau pour l'arrêter. Sa réponse fut d'une parfaite diplomatie : « Le choix dépend du chameau, laissez-le avancer librement. » Selon plusieurs historiens, le prophète, quoique de mœurs fort simples, consacrait un temps considérable à sa toilette, parfumait son corps, fardait ses yeux, teignait ses cheveux et portait une bague avec l'inscription : « Mahomet, messager d'Allah. » Il ne pouvait supporter les mauvaises odeurs, les sons discordants ou les propos bruyants. « Modère ton pas en marchant, enseignait-il, baisse la voix. En vérité la plus désagréable des voix est la voix des ânes. »

d'unifier la Chine, fait édifier, sur deux mille quatre cents kilomètres, une muraille pour protéger le pays. C'est la plus importante construction humaine. La main-d'œuvre fut fournie par l'opposition intérieure, notamment les intellectuels qui refusaient de jeter leurs livres au feu comme un édit impérial l'avait ordonné, afin que l'histoire de la Chine commence avec son règne. A sa mort on fit brûler dans sa tombe des clercs qui devaient se consumer pendant plusieurs dizaines d'années ; des machines installées dans les combles devaient assurer automatiquement la mort des intrus qui chercheraient à y pénétrer, et les coolies qui y menèrent son cercueil furent enterrés vivants afin de ne pas révéler le chemin de la chambre mortuaire. Cela n'empêcha pas des générations de Chinois de manifester les sentiments que leur inspirait sa mémoire en souillant régulièrement sa tombe.

INDE, 273 AV. J.-C. : Début du règne d'Açoka Vardhana. On raconte qu'ayant fait jeter en prison un moine bouddhiste il le condamna à être

Alexandrie, IIe s. av. J.-C. : une bibliothèque qui chauffe

200 avant Jésus-Christ : Ptolémée II, successeur d'Alexandre, fonde la bibliothèque d'Alexandrie : tout le savoir de l'antiquité. Ses émissaires ont couru l'Euphrate, marchandé le papyrus de l'Indus, fouillé les greniers de Thrace et de Macédoine et rassemblé plus de cent mille opuscules différents. On a ramené les techniques chirurgicales des médecins indiens qui savaient soigner le nerf optique et redresser le nez. Epicure sait que la matière est composée d'atomes qui se relient selon les lois de l'indéterminisme. Il y a longtemps qu'on a compris que la terre est ronde. Eratosthène, devenu bibliothécaire en chef, mesure sans trop se tromper la circonférence de la terre en calculant l'angle du méridien : il trouve 39 000 kilomètres. Il y a deux siècles, Aristote, a inventé la biologie et classé les espèces, en pratiquant la dissection. Il a deviné, seul de son temps, que la baleine est un mammifère. Euclide jette les bases rayonnantes de sa géométrie. On a presque compris le monde.
Trois imbéciles courant sur six siècles en tireront un joli feu. Quarante-sept ans avant Jésus-Christ, un soldat de César, jetant un sureau maléfique, brûle l'une des bibliothèques, celle du grand public. Cléopâtre, qui a du nez, restaure et enrichit l'autre, auparavant réservée aux érudits. Les chrétiens fanatiques du patriarche Théophile en détruisent la moitié en 392. Quant aux arabes d'Omar l'Armoricain de Syrie, ils vont en 642 se servir des livres pour alimenter les 4 000 chaudières des bains publics.
Les califes de Bagdad sauveront quand même une partie du savoir pour fonder des bibliothèques, développer l'algèbre et la chimie, bref se racheter. En Occident, on a tout oublié, et on brûle ceux qui prétendent que la terre est ronde.

ROME, 69 : Règne de Vitellius, le plus glouton des empereurs romains. Entouré d'une joyeuse bande de soûlards de basse extraction, il occupe les huit mois de son règne à dépenser l'intégralité du trésor public en festins, fait venir des aliments rares du monde entier, et accomplit le seul acte créateur de sa vie : l'invention du « bouclier de Minerve », un plat de taille gigantesque où l'on mêle « des foies de scares, des cervelles de faisans et de paons, des langues de phénicoptères, des laitances de murènes... ». Dès la première révolte il abdique précipitamment et vient implorer le peuple en habit de deuil. Le peuple le lynche.

7 AV. J.-C. : Naissance de JésusChrist. Eh oui.

47 AV. J.-C. : Jules César vient d'être nommé « dictateur pour dix ans » et célèbre son retour à Rome après plusieurs années de guerre. Il offre un gigantesque festin au peuple romain : vingt-deux mille tables à trois lits, toutes abondamment approvisionnées. Les jours suivants, ses spectacles rassemblent quatre cents lions, des milliers de gladiateurs, et la reconstitution d'une bataille avec deux armées de cinq cents fantassins, trois cents cavaliers et vingt éléphants chacune. Cette semaine inaugure le style de l'empire romain.

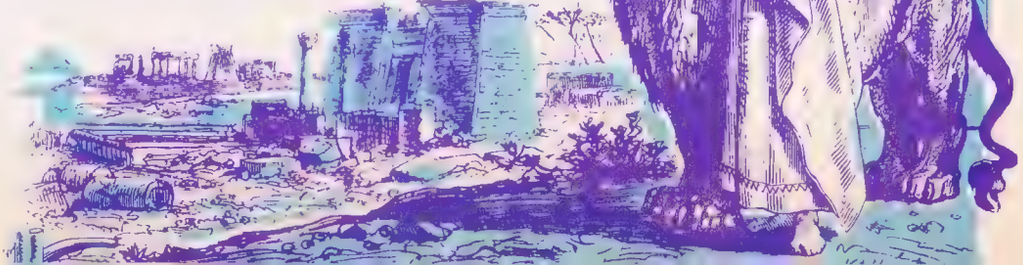
ROME : Voir les Romains sont laids, p. 71.

GAULE, 62 AV. J.-C. : Un chroniqueur romain, Pomponius Mellia signale l'arrivée d'hommes à la peau cuivrée sur les rivages gaulois : nous sommes découverts par les Mayas.

CHINE, 220 AV. J.-C. : Shih Huang Ti, qui vient

précipité tout vif dans une grosse marmite. Mais le moine refusa obstinément de bouillir, alors on jeta le geôlier dans le chaudron — dix minutes plus tard il ressemblait tristement à un homard. Açoka rentra au palais très pensif, puis donna l'ordre de démolir la prison. Mauvaise journée, il apprenait une heure plus tard que ses troupes avaient mis en pièces des milliers de rebelles. Remords effroyables : il se fit bouddhiste sur-le-champ et tenta d'adapter l'enseignement du Bouddha aux affaires de l'Etat. Il fit ainsi bâtir 84 000 monastères, couvrit le pays d'hôpitaux, et envoya des missionnaires jusqu'en Egypte et en Grèce. Il mourut très satisfait, quoique fort vaniteux.

ALEXANDRE, 335 à 323 AV. J.-C. : Véritable Genghis Khan européen, se prenant à la fois pour Achille et pour Dionysos, Alexandre va jusqu'en Inde et provoque de gigantesques courts-circuits entre civilisations : les cultures indienne, égyptienne ou perse s'imprègnent d'innovations grecques, et vice-versa. De plus, Alexandre rapporte de prodigieuses quantités d'or qu'il met en circulation. Inflation générale.



les vieux gurus

Diogène, veuf de Mme Poignet

Un faux monayeur vivait à Sinoja, sur la côte du Pont-Euxin, au IVe siècle avant Jésus-Christ. Etait-ce Ikésios le banquier ou Diogène son fils ? Peu importe. Diogène en tout cas s'accusa d'avoir frappé de fausses pièces et s'enfuit pour échapper au châtiment. Le voilà donc exilé à Athènes, pauvre, philosophe et malheureux. Passe une souris heureuse, indifférente à la crainte et aux désirs insensés des hommes. Diogène, converti, décida d'imiter la souris.

Comme on tardait à lui offrir une maison, il s'installa résolument dans un tonneau et n'eut pour tout bien qu'une besace, un bâton et une écuelle. Encore brisa-t-il cette dernière le jour où un enfant lui donna l'idée de boire dans ses mains. A ce régime, il devint étrangement méprisant, nommait l'école d'Euclide école de bile et l'enseignement de Platon jeu de cons. Il ne savait rien de plus fou que les prêtres, les riches et les puissants. Il se mit à enseigner cette grande sagesse. Les jeunes gens se pressaient, méfiants et intéressés. « O jeunes gens, disait Diogène, qu'est-il de plus louable que devoir se marier et ne point le faire, que devoir prendre la mer et rester sur terre, qu'être appelé au pouvoir et y renoncer, que devoir élever des enfants et n'en pas avoir, que se préparer à fréquenter les puissants et les fuir. » Un jour qu'il se branlait sur la place publique — car il avait l'habitude de tout faire en plein jour — l'amour, et dormir, et manger — il dit : Plût au ciel qu'il suffit aussi de se frotter le ventre pour ne plus avoir faim ». Et si, lorsqu'il mendiait durant un repas, on lui jetait un os comme à un chien, il s'approchait des convives et leur pissait dessus. Il voulait la communauté des femmes et celle des enfants, préconisait l'union libre au gré de chacun. Il ne voyait pas qu'il fut mal d'emporter les objets d'un temple, affirmait que le monde était la propriété des dieux, et donc à la disposition des sages, amis des dieux. Mais pour lui qui vivait d'aumônes, il ne voulait jamais rien. Il marchait nu-pied dans la neige, traînait volontiers avec une ficelle quelque amphore cassée ou quelque vieille bouteille et s'essaya même à manger sa viande crue. Quand on lui demandait quel était son vin favori, il répondait : « Celui des autres. » Les Athéniens l'aimaient beaucoup. Ils fessèrent un jeune homme qui avait brisé son tonneau et lui en offrirent un autre.

Quelqu'un voulut étudier la philosophie avec lui. Diogène l'invita donc à le suivre par les rues en tirant un hareng derrière lui. L'homme eut honte, jeta le hareng et s'enfuit. Sur quoi Diogène, le croisant peu après, le fixa et lui dit : « Un hareng a rompu notre amitié ». Un jour, un individu fort riche le convia chez lui et le prévint : « Surtout, ne crache pas par terre ». Diogène, qui avait grande envie de cracher, lui cracha au visage : « C'est le seul endroit sale que j'ai trouvé ! » Une fois qu'il parlait sérieusement et qu'on ne l'écoutait pas, il se mit à gazouiller tel le moineau : aussitôt il y eut foule autour de lui. Il chassa alors les badauds d'un grand moulinet de son bâton noueux, ravi de leur avoir démontré qu'ils préféraient les sottises aux propos intelligents. A l'inverse il interrompit définitivement une harangue de l'orateur Anaximène en brandissant son hareng favori au milieu de l'auditoire.

De passage à Corinthe, Alexandre le Grand voulut rencontrer le fameux philosophe. Il faisait un temps splendide. Alexandre arriva devant le tonneau : « Salut à toi ! Je suis Alexandre le grand » — « Et moi Diogène le chien. » — « Le chien ? Pourquoi ? » — « Parce que je caresse ceux qui me donnent, j'aboie contre ceux qui ne me donnent pas, et je mords ceux qui sont méchants. » — « Demande-moi ce que tu veux, dit Alexandre, tu l'auras. » — « Ote-toi de mon soleil », dit simplement Diogène. Alexandre, hypocrite, s'exclama : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Et Platon : « Diogène est un Socrate devenu fou ». Il est vrai que Platon était plus respectueux, assidu à la table de Denys le Tyran. Il s'approcha un jour de Diogène qui lavait sa salade et lui dit doucement : « Si tu avais été aimable pour Denys, tu ne laverais pas de la salade » — Sur quoi Diogène réplique tout aussi doucement : « Et toi, si tu avais lavé ta salade, tu n'aurais pas été l'esclave de Denys. » Parce que Platon avait défini l'homme comme un animal à deux pieds sans plume, Diogène apporta dans son école un coq plumé et lança : « Voilà l'homme selon Platon. » Aussi Platon ajouta-t-il à sa définition : « ... et qui a des ongles plats et larges. » Propos fort insuffisants pour Diogène qui persévérait à errer en pleine foule et en plein jour, une lanterne allumée à la main, et à se lamenter : « Je cherche un homme ». Et, voyant le fils d'une putain jeter des pierres à la foule : « Prends garde, tu pourrais blesser ton père ! »

Lorsqu'on l'interrogeait sur sa patrie, il disait : « Je suis citoyen du monde. » Quand on lui reprochait d'aller au bordel, il assurait : « Le soleil va bien dans les chiottes, et ne s'y souille pas. » Il entrait au théâtre par la porte de sortie, et si l'on s'en étonnait : « Je m'efforce de faire dans ma vie le contraire de tout le monde. » Voyant un archer malhabile, il s'assit tout à côté de la cible, afin, déclara-t-il, d'être sûr de ne pas être touché.

Il mourut à près de quatre-vingt-dix ans. Les uns prétendent qu'il périt du choléra pour avoir mangé une pieuvre tout cru, d'autres qu'il disputa la pieuvre aux chiens, fut mordu et en trépassa, d'autres enfin — dont ses amis — qu'il s'asphyxia volontairement en retenant sa respiration. Toujours est-il qu'on se disputa son cadavre pour savoir qui aurait l'honneur de l'ensevelir, et peu s'en fallut qu'on en vienne aux coups. Ses proches y mirent bon ordre, l'inhumèrent près de la porte qui mène à l'isthme de Corinthe et placèrent sur sa tombe une simple colonne surmontée d'un chien en marbre de Paros.

D'après Diogène Laërce

Les confessions d'un avaleur de tao

La bibliothèque royale de Chou avait un conservateur peu commode. Un matin, il quitta son bureau sur un coup de tête et décida de se retirer dans un coin de campagne. Comme il s'en allait, son baluchon sur le dos, le gardien Yin Hsi l'interpella : « Puisque tu te retires à la campagne, écrit donc un livre pour moi. » — « D'accord », fit Lao Tseu, car tel était son nom, et il se mit aussitôt au travail. Il envoya bientôt à son ami un ouvrage de cinq mille mots sur le Tao et le Te : Le Tao Te King, « Livre de la route et de la vertu », texte majeur de la culture chinoise. Pour les Taoïstes, la pensée est affaire de peu d'importance, qui ne sert que dans la discussion, et s'avère dans la vie plus nuisible qu'utile. On trouve la Voie en rejetant l'intellect et toutes ses balivernes. En vivant modestement dans une retraite rustique et en contemplant la nature. Le mieux est de s'abstenir de toute pensée et de toute action, qui fatiguent et ne servent à rien. « Si vous refusez de vous disputer, dit Lao Tseu, personne sur terre ne pourra se disputer avec vous... » « Envers ceux qui se montrent bon, je me montre bon, envers ceux qui ne se montrent pas bon, je me montre également bon... Il n'y a rien dans le monde de plus doux ou de plus faible que l'eau et cependant il n'existe rien qui vienne plus sûrement à bout des choses les plus résistantes et les plus solides. » Dans l'ordre social le Taoïsme s'oppose à tout chef, à tout règlement, à tout interdit.

« La multiplicité des prohibitions ne fait qu'accroître la misère du peuple. Plus l'homme possède d'habileté technique et plus nombreux apparaissent les objets étranges ; plus il y a de lois, plus il y a de voleurs et de filous. (...) Je voudrais que les gens revinssent à l'usage des cordes nouées en guise d'écriture. Ils trouveraient leur rude nourriture agréable ; leurs simples vêtements, beaux ; leurs pauvres demeures et leurs faibles moyens seraient pour eux des sources de joie. »

Ceci était écrit vingt siècles avant Rousseau, vingt-deux avant Fournier.

Cette philosophie agaçait beaucoup un jeune instituteur de trente-quatre ans, Kung-le-Maître ou K'Ung-Fu-Tze (Confucius). Il se rendit pourtant à Lo-Yang, capitale des Chou, pour consulter le vieux sage qui avait alors quatre-vingt-dix-sept ans, l'interroger sur quelques points d'histoire et sans doute pour le contester. Lao Tseu répondit avec aigreur : « Débarrasse-toi un peu de tes ma-

nières affectées et de tes visées extravagantes. Ton caractère y gagnera, telle est mon opinion ». Kung Fu Tze ne s'en offensa nullement. Il raconta à ses élèves qu'il « avait vu un dragon capable de voler sur les nuages et d'atteindre le ciel ». Tout son enseignement pourtant contredit celui de Lao Tseu. Ce Socrate chinois ne pouvait s'empêcher de donner des leçons à tout le monde. Trois matières : l'histoire, la poésie et les règles de la propriété.

Il désirait fortement la célébrité et les emplois, mais restait incapable des moindres compromissions pour les acquérir ou pour les conserver : « Ce qui me préoccupe, disait-il, ce n'est pas d'avoir une place ou de n'en avoir point, c'est de me mettre en mesure d'en mériter une. Il importe peu que je ne soit pas connu, je cherche seulement à mériter d'être connu. » Le mérite : c'est un peu la clef de voûte du système Confuséen. Pauvre Confucius, qui aura de tristes exégètes : ils établiront des ouvrages de mérites et démérites permettant à l'honnête homme d'examiner son âme avec précision.

Ainsi le péché de Tche-Yin — « débauche folle poussée par une passion aveugle » pouvait coûter deux cents démérites s'il était commis avec une femme mariée ; cinq cents avec une vierge ; mille avec une nonne et cent seulement avec une prostituée. En revanche, le Wong-Yin ou « débauche prétendue pour se vanter » ne coûtait que cinquante à cent démérites. Un autre tableau enregistrait en détail les gestes de la vie quotidienne :

— montrer sa nudité en se soulageant la nuit : un démérite ;
— rêve lubrique : un démérite à chaque rêve ;
— si pareil rêve occasionne un acte impudique : cinq démérites ;
— lire des romans : cinq démérites par livre ;
— porter sur soi de l'encens aphrodisiaque : un démérite ;
— se coucher tôt et se lever tard afin de consacrer son temps aux ébats sexuels : vingt démérites, etc.

Kung Fu Tze se montra en politique comme dans la vie grand défenseur de la vertu, de la modération et de l'ordre : il voulait un gouvernement juste et généreux. Sur le tard il tourna à l'utopie socialiste ; il décrivit ainsi l'an 01 : « Le monde entier ne formera qu'une république... alors les hommes ne traiteront pas seulement leurs parents comme leurs enfants. On assurera des ressources aux gens âgés jusqu'à leur mort, du travail aux gens dans la force de l'âge et aux jeunes les moyens de se former, les hommes produiront des richesses mais ils ne voudront ni qu'elles soient gaspillées ni les conserver pour leur propre satisfaction... On combattra tous les projets de caractère égoïste et on les empêchera d'aboutir. Il n'y aura plus ni voleurs ni filous : on pourra désormais laisser les portes extérieures des maisons toutes ouvertes ; c'est l'état de choses que j'appelle la Grande Similitude ». Confucius eut, paradoxalement, une mort très taoïste, loin des bruits de la ville et de l'agitation des puissants. Septuagénaire et à la veille d'expirer, il fit un bilan de sa vie : « A quinze ans, j'étais passionné pour apprendre, à trente ans, j'étais d'aplomb, à quarante ans le doute m'avait quitté, à cinquante ans je n'ignorais plus rien des volontés du ciel, à soixante ans mon oreille était devenue extrêmement accueillante à la vérité : à soixante-dix ans je pus enfin suivre les penchants de mon cœur sans faire aucun mal ».

Les deux siècles qui suivirent la mort de Confucius furent voués à la controverse et à l'hérésie. Les philosophes affluèrent à Lo Yang, comme ils affluaient vers le même temps à Bénarès et à Athènes. Les sophistes envahirent les places. Et puis Mencius qui avait chaussé les bottes de Confucius, Chuang-tze le plus grand des adeptes de Lao Tseu, Hsün tze qui prêchait le péché originel et Mo Ti, prophète de l'amour universel. Le plus original fut Yang Chu, dont le raisonnement était simple : la vie étant faite de souffrances, il s'agit de chercher avant tout son plaisir ; les bons souffrent comme les méchants, mais ceux-ci s'amusent bien davantage. « Aucune bonne renommée ne peut procurer la réalité du plaisir, conclut-il, ce n'est donc pas la réputation que recherchent les hommes qui ont le sens du réel. Vous pouvez célébrer la mémoire des sages, ils n'en savent rien, louez-les : ils ignorent vos louanges. Leur gloire n'a pas plus de valeur pour eux qu'elle n'en a pour un tronc d'arbre ou une motte de terre. »

J.P.R.

Le Théocrate de Chéops

Sisithros est un tâcheron, mais un tâcheron grandiose. Pendant vingt ans il a surveillé la construction de la grande pyramide, bâtie sur les plans de Melchisedech l'inspiré. Sans génie, Sisithros explique, comment et pourquoi, une cathédrale au bord du Nil.

Actuel : On parle de « grande pyramide » ; la pyramide édifiée par le roi Khéops est-elle vraiment la plus grande ?

Sisithros : Oui, le bâtiment est sans équivalent par sa masse, 6 millions de tonnes, ses dimensions, 137 mètres de haut et 227 mètres de côté du carré de base, et la durée des travaux, vingt ans. L'ouvrage comporte 203 marches de grès couvertes de calcaire.

Actuel : Les gauchistes affirment que la construction n'a été possible que grâce à l'emploi de travailleurs immigrés.

Sisithros : Les dimensions du chantier ont imposé, il est vrai, la recherche d'une importante main-d'œuvre, environ cent mille hommes. Mais je ne voudrais pas que l'on donne une coloration péjorative à cet emploi de main-d'œuvre étrangère. Nous participons tous à la même tâche. Par exemple, lorsque quelques milliers d'ouvriers sont attelés à un bloc de pierre, il m'arrive souvent de m'asseoir sur ce bloc et de taper dans mes mains afin de rythmer leur effort et de rendre leur traction moins pénible.

Actuel : Comment est organisé le travail ?

Sisithros : Des O.S. s'acquittent des tâches d'extraction, de taille et d'assemblage des pierres. L'essentiel de la main-d'œuvre effectue des travaux de manutention. Certaines des pierres pèsent jusqu'à 500 000 kilos. Nous les tractons sur des plans inclinés. Parfois, il faut aménager des routes qui font jusqu'à un kilomètre pour amener les pierres. Mais le plus souvent elles arrivent depuis les carrières de Haute-Egypte par bateaux et sont déposées à une trentaine de mètres de la grande pyramide au moment des grandes crues du Nil. Pour le reste nous avons des instruments de levage simples qui peuvent être manipulés par seulement quelques dizaines de milliers d'ouvriers.

Actuel : A quoi sert la pyramide ?

Sisithros : Elle n'est évidemment pas un tombeau, mais plutôt le regroupement d'un ensemble de connaissances mathématiques et astronomiques...

Actuel : ... qui sont réservés à une certaine élite.

Sisithros : Pas absolument, la pyramide peut être utilisée par tout le monde comme cadran solaire, soit par la réflexion des rayons sur les parois, soit par le jeu des ombres sur le sol. Elle fournit de même des indications pratiques, par exemple, quand l'ombre de midi apparaît à la face Nord de la pyramide, les habitants du delta, seuls placés pour le voir, savent que l'on est le 14 octobre et qu'ils peuvent commencer les semailles.

Actuel : Quelles sont les unités de mesure utilisées dans le travail ?

Sisithros : Les unités de mesure sont la coudée sacrée et le pouce pyramidal. Ces mesures ne sont utilisées que par la partie instruite de la population. La coudée pyramidale ou sacrée (0,635660 mètre) est la dix-millième partie du rayon polaire de la terre. Le pouce pyramidal est, lui aussi, une sous-mesure astronomique ; en le multipliant par cent milliards on obtient la longueur du parcours effectué par la terre sur son orbite en 24 heures. Nous parlons peu, mais nous en savons long.

Actuel : En dehors de l'emploi de ces unités, quelles connaissances sont inscrites dans l'édifice ?

Sisithros : En multipliant la hauteur de la pyramide par un milliard, vous obtenez la distance de la terre au soleil. La pyramide est orientée avec une face regardant chaque point cardinal (1). Nous nous sommes d'ailleurs amusés à glisser la solution de la quadrature du cercle dans le bâtiment : additionnez les quatre côtés et divisez le tout par deux fois la hauteur, vous trouverez exactement le nombre pi.

Actuel : Et à l'intérieur ?

Sisithros : C'est fou. Rien qu'un mot : la viande placée au centre de la pyramide sèche, sans pourrir, durant quatre mois.

Actuel : Mais qui donc accumule toutes ces connaissances, et pourquoi le menu peuple n'a-t-il pas accès à ces arcanes ?

Sisithros : Il n'est pas bon que le peuple comprenne, trop d'intelligence menacerait l'autorité et affaiblirait l'empire. Seuls mes frères, les prêtres organisés en théocratie, ont droit aux grands secrets. Ils en savent long, et le pharaon suit la voie qu'ils lui tracent par leurs recherches astrologiques, eux seuls connaissent les herbes magiques qui guérissent et le feu des métaux. Voyez Babylone : à côté des temples, les astrologues scrutent le soleil du haut de leurs grandes tours, impressionnent la populace en annonçant des éclipses, en tirent le droit de prédire. Savoir, c'est pouvoir.

(1) L'erreur d'orientation de la pyramide est de quatre minutes et demi. L'Observatoire de Paris présente une erreur d'orientation de vingt minutes.

Avant les Gaulois : la plaine

Ni les Gaulois, ni les Romains, ni les Barbares n'ont mérité le nom d'architectes du pays français. Nos racines sont plus anciennes et plus heureuses. Notre histoire commence trois ou quatre millénaires avant Jésus-Christ et s'achève définitivement lorsque Rome, dans le feu et le sang, fait main basse sur les terres jusqu'à l'océan. Durant trois ou quatre mille ans des hommes, qui ne constituent ni une race ni une nation, ont façonné des paysages que nous pouvons encore et provisoirement contempler. Emergeant lentement de la forêt, des landes ou des marécages primitifs, ils ont poursuivi pacifiquement avec la nature un dialogue laborieux dont sont nés peu à peu les clairières, les villages, les routes, les fontaines et jusqu'à ces champs en ruban que l'on découvre dans leur rigoureuse structure quand on voyage en avion. Ils n'ont pas laissé d'histoire parce qu'ils ont vécu loin des violences et des asservissements, loi suprême des civilisations du Proche-Orient et de la Méditerranée. Ils ont eu entre eux des relations paisibles puisque nulle guerre de Troie, nulle destruction du Temple ne figurent dans leurs archives. Avec la nature elle-même ils se sont montrés amicaux et attentifs : ils ont aménagé la forêt, donné au sol la culture qu'il pouvait nourrir, ici le blé, là l'herbe ; ils ont aidé l'eau à sortir des ténèbres. Ils ont obéi au rythme des collines et à celui des chevaux pour tracer ces chemins dont nos petites routes, aujourd'hui encore, conservent le tracé. Dans les sources ils ont trouvé le visage des fées, dans la forêt les empreintes des génies gardiens de la communauté. Au cours du premier millénaire, ils accueillent les Celtes et mêlent leur expérience à la leur.

Ni le droit romain ni le dieu de la Bible, ni la raison grecque ne parviendront à éroder les certitudes de ce monde. Le paysage subsiste, et aussi les rites domestiques, l'amitié du village et l'extraordinaire résistance aux désordres des guerres, des révolutions et des diverses inquisitions. Les savoirs et les églises s'useront longtemps contre le silence habité de ce peuple. L'histoire de France raconte pour l'essentiel la lutte des puissants — politiques, prêtres ou clercs — contre ce peuple sans voix auquel Michelet tenta de donner la parole.

La femme fut la première victime de cette invasion violente de la Méditerranée. Jean Markale le rappelle dans un livre, La femme celte (Payot) : elle était libre et participait autant que l'homme à la vie matérielle et spirituelle de la communauté. Son asservissement commence avec la colonisation romaine. Sa liberté ressurgit dans notre paysage mental, mais aux confins du délire, comme en témoignent la longue aventure de la sorcellerie ou les détournements païens du culte de Marie.

Au moment où César envahit la Gaule, la non-violence absolue constitue la règle dans certains groupes. Dans la région de Bourges, les Romains s'étonnent de découvrir des gens solides et actifs, nullement lâches, qui refusent tout simplement de se battre. Ce mauvais exemple risque de semer le doute dans les esprits bien dressés des légionnaires : César ordonne qu'on les massacre tous.

Claude Mettra

GRECE, 356 AV. J.-C. : Un nommé Erostrate incendie le temple de Diane à Ephèse — l'une des sept merveilles du monde — afin, dit-il, de laisser une trace dans l'histoire. Les Ephésiens interdisent sous peine de mort de prononcer le nom d'Erostrate : raté. On a oublié en revanche le nom du constructeur du temple.

ATHENES, IVe SIECLE AV. J.-C. : Un système de crédit se développe en Grèce, et surtout à Athènes, avec ses banquiers, ses prêts, ses lettres de changes et ses chèques. Certains banquiers, comme l'esclave Pasion, fournissent des effets honorés dans tout le monde grec.

ATHENES, 435 AV. J.-C. : L'Eglise catholique n'a pas le monopole de la débilité : le philosophe Anaxagore doit quitter Athènes pour « opinions hérétiques sur la nature des corps célestes ». Il pensait notamment que le soleil consistait en une immense roche en feu tournant autour de la terre.

ARABIE, Ve SIECLE AV. J.-C. : Au sein des familles, on met les biens en commun, et les femmes, l'ivoire, la soie, le riz, le poivre, les esclaves et les singes. Au centre du pays, les Bédouins vivent de razzias — qui sont une forme traditionnelle de redistribution sociale. Plusieurs Arabes feront fortune à Rome. Septime Sévère épouse l'une de leurs femmes, Julia Domna — qui règnera pendant l'enfance de Caracalla (211-217).

GRECE, 480 AV. J.-C. : Xerxès, roi des Perses en guerre contre la Grèce, perd deux ponts de bateaux, détruits par la tempête : il fait battre la mer de deux cents coups de verges, la fait insulter grossièrement par ses soldats et y jette une paire d'entraves. Il n'oublie pas non plus de trancher la tête de ceux qui ont construit les deux ponts.

INDE, VIe SIECLE AV. J.-C. : Les sages se mettent à tourner en ridicule les brahmanes dépositaires du savoir et des lois. Ils expliquent qu'ils ne voient pas la moindre différence entre Vishnou et un bouledogue crotté et que l'enseignement des prêtres est tout juste bon à flanquer dans le Gange. Avant l'apparition du Bouddha, les nihilistes prolifèrent. Certain sophistes ambulants courent les routes à la recherche d'antagonistes. Ils affirment entre autres choses que la vérité ne peut être saisie que par les sens.

GRECE, VIe SIECLE AV. J.-C. : En Grèce, le sage Solon, et à Rome, le roi Servius Tullius, mettent au point une organisation sociale nouvelle, divisant la société en classes bien séparées, division fondée sur la fortune (ce qui est nouveau). Les plus riches seront les plus hauts placés. Cette idée de génie dure encore. C'est Servius Tullius qui fixa donc la notion de « Prolétaire », qui désignait la classe la plus basse, celle de ceux qui ne « possèdent rien », ne peuvent servir l'Etat que par leur descendance et n'ont pour cela droit qu'à une seule voix sur les cent soixante-quinze réparties en quatre classes.

INDE, VIe SIECLE AV. J.-C. : Un jour qu'un imbécile l'injuriait, le Bouddha lui demanda avec un large sourire : « Si quelqu'un refuse d'accepter le cadeau qu'on lui offre, à qui appartient le cadeau ? » L'autre répond, logique : « A celui qui voulait l'offrir. » Et Bouddha : « Comme je refuse d'accepter tes injures, garde-les pour toi. »

754 AV. J.-C. : Romulus et Rémus ne fondent pas Rome.

PALESTINE, VIIIe SIECLE AV. J.-C. : « Aimez-vous, bande de cons ! Vivez dans la paix et dans la fraternité ! A quoi sert votre or parmi tant de misère ? Et à quoi bon ces prêtres hypocrites, ces prières stériles, ces offrandes inutiles, ce faste, ce délire de luxe ? Pourquoi entasser maison à maison jusqu'à manger la terre et les moissons sous vos constructions imbéciles ? » Ainsi parlait à peu près le prophète Isaïe, le premier des grands socialistes de l'ère judéo-chrétienne.

EGYPTE, XIIIe SIECLE AV. J.-C. : Menephtah, le fils de Ramsès II, était franchement médiocre. Son cousin Hosarsiph, qui le valait mille fois, devenait un rival sérieux, aussi fallait-il l'écarter du trône. On l'envoya inspecter le val de Gossen où le peuple hébreu taillait des pierres pour le compte de pharaon. Et ne voila-t-il pas que l'impétueux Hosarsiph prit le parti de cette horde de nomades querelleurs, allant jusqu'à étrangler de ses mains un soldat de Ramsès qui malmenait l'un d'eux. Il dut chercher refuge au temple de Madian, entre le désert et la Mer Rouge. Là, il épousa Séphora, fille de l'Ethiopien Jétro, grand prêtre d'Aelohim. Il prit alors le nom de Moïse (= le Sauvé) et conduisit le peuple des Hébreux aux portes de la Terre Promise (d'après Manéthon, prêtre égyptien et grand historien des dynasties pharaoniques. Dans le cas présent, il n'avait pas la moindre raison de raconter des

bobards. Si Moïse avait été juif, il en aurait été ravi).

TROIE, XIIIe SIECLE AV. J.-C. : La chronologie tirée des auteurs grecs est impitoyable ; d'après leurs calculs, lorsqu'Hélène fut enlevée à Ménélas par Pâris, elle avait au bas mot soixante ans, et le beau Troyen une bonne cinquantaine. D'après Eusèbe, Hélène aurait même été centenaire lors de l'enlèvement.

INDE, 1600 AV. J.-C. : Invasion de l'Inde par les Aryens qui lui empruntent son système de communauté de village, son système foncier et son régime fiscal. La conquête fut facile. Les immigrants du Nord connaissaient la science de la guerre, les envahis du Sud connaissaient la science, l'art et le commerce. Les conquérants n'exprimaient que le « désir d'avoir plus de vaches ».

Puis leurs tribus se divisèrent en petits Etats gouvernés par des rois et des conseils de guerriers. La première division de castes fut ainsi fondée sur la race. D'un côté le conquérant noble, qui ne voulait à aucun prix se mêler aux peuplades soumises. Les conquis de l'autre. Puis les professions elles-mêmes devinrent héréditaires : à la tête vinrent les guerriers (1000-500 av. J.-C.).

CHINE, 2000 AV. J.-C. : « Sans le grand ingénieur Yü, disent les Chinois, nous serions devenus des poissons. » 2000 ans avant J.-C. il dota la Chine d'un immense système de digues. A la même époque la Chine sombra dans l'alcoolisme. La dynastie s'achève avec un dénommé Chieh qui s'amusa un jour, avec sa femme, à forcer trois mille de ses concitoyens à se donner la mort en sautant dans un lac de vin.

Quelques siècles plus tard, c'est une autre dynastie, les Hsia, qui s'achève non plus dans l'alcool mais dans le sang et la débauche. Chou-Hsin, qui inventa les baguettes, dit un jour : « Il paraît que le cœur de l'homme a sept orifices, j'ai bien envie d'aller vérifier le fait sur Pi Kan », son premier ministre. Et il le fit. La femme de Chou, Do Gué, était un monstre de débauche et de méchanceté : elle faisait exécuter devant toute la cour des danses licencieuses où les acteurs s'accouplaient entre eux ou avec des animaux, et dans ses jardins, hommes et femmes gambadaient entièrement nus. Sa distraction favorite était de faire marcher des condamnés, préalablement enduits de graisse, sur le rebord d'une fosse pleine de charbons ardents. Tchan Po'Tié, son maître de cérémonie fut, à la suite d'une malencontreuse boutade, percé de 48 orifices en forme de cœur, et son corps suspendu au faîte de la pagode à titre d'exemple.

EGYPTE, 2000 AV. J.-C. : A la suite de la première grande révolution dont l'histoire ait gardé le souvenir, celle qui abattit l'Ancien Empire, le peuple égyptien gagne le droit à une vie surnaturelle après la mort, droit jusqu'ici réservé aux pharaons et aux nobles qui étaient inhumés à leurs côtés.

INDE, ENTRE 2500 ET 1700 AV. J.-C. : Une grande civilisation bourgeoise apparaît dans la vallée de l'Indus. Immeubles à étages, larges avenues se coupant à angle droit, les villes se comptent par dizaines. Les édifices sont construits suivant un plan d'ensemble, les habitations possèdent des salles de bains et des chiottes en brique, les rues un réseau méthodique de canaux de décharge. Le niveau de vie est assez élevé et les classes moyennes nombreuses : rien à voir avec les empires totalitaires d'Egypte ou de Mésopotamie. Mais au fur et à mesure que grandissent les villes, l'urbanisme et le niveau de vie se dégradent. Plus on construit, plus la maçonnerie et le dallage deviennent défectueux, les édifices anciens sont démantelés, la spéculation foncière conduit à lotir jusqu'aux cours et aux jardins intérieurs des immeubles. Pour cuire les millions de briques nécessaires, on coupe des hectares de bois, ce qui finit par modifier sensiblement le climat. Les villes étouffent lentement sur elles-mêmes et disparaissent un beau jour pour mille ans.

CHINE, VERS 2500 AV. J.-C. : Yao, qui régna cent ans, était si bienfaisant que Confucius — dix-huit siècles plus tard — dira de lui qu'il marque le sommet de la civilisation chinoise. Les gens devenaient vertueux rien qu'en le regardant. Il donne à la Chine la roue, la boussole, la réforme agraire et le goût d'étudier les astres.

MESOPOTAMIE, 2800 AV. J.-C. : Couronnées de leurs temples-ziggurat aux colossales formes géométriques, blocs et pans coupés, à l'ombre des immenses tours à étages, voici Uruk, Ur — la ville d'Abraham — Mari, Lagash, les grandes cités-Etat. Pour la première fois, des villes indépendantes se gouvernent sans roi, les activités de l'industrie et du commerce supplantent l'agriculture. La vieille civilisation de Sumer et sa religion fécondent tous les mythes du monde : ses héritiers akkadiens, assyriens ou babyloniens, mais aussi Israël, la Perse, les civilisations bourgeoises de l'Indus au-travers des navigateurs de Dilmoun, puis, plus tard, la Grèce, la Gaule, l'Espagne, jusqu'à l'Afrique et Carthage, que vont toucher les Phéniciens de Tyr et de Sidon. De là nous viennent la nostalgie du paradis terrestre, Eve, la pomme et le serpent, le déluge et bien d'autres rêves : songez-y, garçons, car sans eux, nous ne serions pas ce que nous sommes.

EGYPTE, 4228 AV. J.-C. : Mais oui, on a retrouvé la date qui marque le démarrage du calendrier égyptien.

GOLFE PERSIQUE, ENTRE 5000 ET 4000 AV. J.-C. : C'est à Dilmoun qu'échoua l'unique rescapé du grand déluge qui anéantit l'humanité sur ordre des dieux courroucés. Ainsi le consignèrent les Sumériens dans leurs genèses, sur qui la Bible le recopia. Et c'est donc à Dilmoun que surgit la plus vieille civilisation du monde — au pays où le soleil se lève — aujourd'hui l'émirat de Barheim renaissant sous les derricks plantés par la Compagnie française des pétroles.

PALESTINE, 6000 AV. J.-C. : Apparition à Jéricho de la première ville connue de l'histoire. Destructions et reconstructions diverses — rien qu'au IIIe millénaire les remparts sont abattus et relevés seize fois, chaque nouvelle cité renaît sur les ruines de la précédente : au bout de quatre à cinq mille ans, Jéricho, qui était à l'origine dans la plaine, se retrouve au sommet d'une petite montagne.

8560 AV. J.-C. : Enfin ! la communauté d'Ishango vit de la pêche sur les rives d'un lac bleu. Sources du Nil et d'un bonheur lacustre, tout de noix de coco, de contemplations stellaires et de sable alangui ! Le premier des Noirs a les membres délicats, le front haut et le sourcil discret. Un soir de fatigue mauve après la moisson du millet, Nya-hra s'étonne de la minceur de la lune, plus grêle que la veille. Chaque nuit le revoit couché sur sa pirogue, suivant l'effritement puis le gonflement nouveau de cet astre. De ses méditations naît un calendrier, gravé au quartz pâle sur un fémur de rhinocéros (pour se plonger dans les délices de l'érudition préhistorique : Alexandre Marschakh, « Les Racines de la Civilisation », Plon).

UKRAINE, 27000 AV. J.-C. : L'auroch et le mammouth migrateur de l'immense toundra slavonique sont traqués par un être exceptionnellement habile. L'homme d'Ukraine vit dans de grandes villas de pierre et de bois, se chauffe au charbon. Il part dans la plaine vêtu d'une parka de cuir. Des figurines d'ivoire ciselé, des bracelets et des bagues décorent avec goût le sol de sable fin.

FRANCE, 30000 AV. J.-C. : Des carottes mijotent avec du thym dans une calebasse. Un Périgourdin supérieur s'en pourlèche d'avance les babines, qu'il a velues. Il se félicite de son idée : pour cuire les légumes, déposer dans l'eau une pierre chauffée au feu. Un quart d'heure plus tard, il a fini ses carottes et vide le récipient dans un fossé creusé à cet effet. Se déroulant au regard, la Dordogne conte la douceur de vivre et reflète un ciel d'une vibrante pureté.

2000000 AV. J.-C. : Une éternité de paix s'achève sur la planète. Le temps reprend son vol, sonnant l'heure de l'Histoire. Les grands singes s'interrogent au milieu d'immenses fougères rouges qui verdissent avec regret.

CHINE, 2229000 AV. J.-C. : P'An Ku, le premier homme réussit à façonner le monde après 18 000 ans d'efforts. Sa respiration se transforma en vents et nuages, sa voix devint tonnerre, ses veines les plaines, sa chair la terre, ses cheveux l'herbe et les arbres, ses os les métaux, sa sueur la pluie ; enfin les insectes parasites qui étaient attachés à son corps devinrent la race humaine. Et si c'était vrai ?

Les maisons boomerang de Babylone 595 av. J.-C.

C'était au début du mois d'Arahsamna, la dixième année du règne de Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, roi de Babylone. Comme les intempéries avaient empêché les observations astronomiques sur lesquelles on s'appuyait pour annoncer avec précision le mois nouveau, le souverain en avait selon la coûtume décrété le premier jour. Ishtarshum-eresh, le grand architecte de Babylone, se promenait sur le rempart, l'une des sept merveilles du monde, large de dix mètres, haute de trente, flanqué de ses quatre-vingt-dix tours. Depuis dix ans, Ishtar avait bien travaillé pour la ville colossale circonscrite par seize kilomètres d'enceinte. Il pensait aux peines et aux bénéfices de la reconstruction de cette cité deux fois millénaire, au grand temple de Marduk qui s'étendait sur vingt-cinq hectares, et à cette immense tour de cent mètres de haut qu'il avait restaurée et que les Hébreux appelaient tour de Babel. Là-bas, près de la voie des Processions, les jardins suspendus, autre merveille du monde. Et puis çà et là dans l'extraordinaire désordre des rues et des maisons populaires, les cinquante-trois temples des grands dieux, les cinquante-cinq chapelles de Marduk et les trois cents petites chapelles.

Tout à ses songes, Ishtar n'entendait pas venir les deux archers. Il fut brutalement empoigné et sans plus d'explications entraîné devant les juges royaux du quartier de Merkès. Là, on lui apprit que la maison qu'il avait construite pour Pushukin le marchand s'était écroulée le matin même, tuant son propriétaire. Lésinant sur les matériaux, comme le prouvait l'enquête, Ishtar avait utilisé une bonne quantité de briques simplement séchées au soleil plutôt que des briques cuites, plus chères, dont il avait pourtant garanti l'usage sur une tablette marquée de son sceau. En vertu du vieux code d'Hammourabi, il était donc tenu pour responsable de la mort du marchand et condamné à la peine capitale. Ishtar ne protesta pas : il savait que le code établissait la responsabilité des architectes, comme celle des armateurs, des chirurgiens, des marchands d'esclaves... Il avait eu lui-même gain de cause contre un potier aux amphores trop friables. Il se confessa donc au prêtre de Marduk, énumérant le plus de fautes possibles pour avoir une chance que les siennes, mêmes inconnues, fussent comprises dans la liste, et fut promptement expédié par le bourreau dans le monde souterrain aux sept enceintes le pays sans retour d'Arallu, priant Nergal et Adad que son exemple fasse réfléchir tous les architectes des Babylones futures.

LES AZTÉQUES TARTARES

20000 AV. J.-C. : A la suite d'une dispute dont toute la Mongolie se souvient encore, un groupe d'Asiatiques particulièrement belliqueux quitte son Himalaya natal, franchit le détroit de Behring sans billet de réduction et pique un sprint vers le sud de l'Amérique. Il est historiquement admis que les plus doués couraient plus vite.

400 AV. J.-C. : Le prince héritier de Colombie, Suchkatwatl, vient d'atteindre sa majorité, 18 ans. **« Quel pied »**, souffle-t-il avant qu'on lui perce les oreilles et le nez afin d'y glisser les fins anneaux d'or qui sont le signe distinctif des Chibchas. Pied d'autant plus planant qu'il vient de passer dix-huit ans dans un cul de basse fosse, comme l'exige la coutume. Dix-huit ans de fouet, de pain sec et d'eau. Le sacrifice de cent adolescents en son honneur lui semble la plus exquise friandise. Cent puceaux achetés exprès pour lui en Amazonie, engraissés et plus doués les uns que les autres pour le chant religieux et la caresse amoureuse. Cent petits cœurs qui battent un instant sur l'autel, au soleil. C'est l'âme sereine qu'il se laisse ensuite couvrir de poudre d'or, avant de se laisser couler tout doucement dans le lac sacré.

100 AV. J.C. : La jeune peuplade Maya se mord les doigts. A force de brûler la forêt vierge, dans tout le Guatemala, elle a fini par se retrouver en pleine savane : beaucoup trop compliquée à cultiver pour elle. Descartes a manqué une belle carrière là-bas : inventeurs d'un calendrier vénusien remontant 98 000 000 d'années en arrière, les Mayas sont infoutus d'inventer la moindre charrue ; ça ne les intéresse pas.

450 AP. J.-C. : Maya est une belle jeune femme. De plus en plus folle : les grandes cités et les palais de pierres qu'elle construit sont inutilisables. Pas de fenêtres, pas de cheminée, beaucoup d'humidité, les 9/10e de la surface sont encombrés par des statues énormes. Du coup les gens habitent dans des huttes et ne viennent dans la cité que pour assister aux matches de pelote sacrée.

460 : Toute la ville de Copan est en émoi, et Quetza-coatl lui-même, l'oiseau-serpent si doux à la mâchoire de puma, Dieu du maïs, de l'eau et du vent, danse sur place : un vieillard à nez busqué vient d'inventer le zéro mathématique. 800 ans avant nous, plus d'un siècle et demi avant les Arabes.

650 : Inauguration des égouts couverts de Copan. On y accède par des barreaux nacrés, les rats y sont sacrés.

801 : Le Dieu des super-laids fait son entrée dans l'histoire : Huitzlipotchli de son prénom. Il a des circonstances atténuantes, il faut l'avouer : tout jeune encore il lui a fallu sortir brusquement du ventre de sa mère afin de tuer quelques oncles aux intentions douteuses. D'où un traumatisme bien compréhensible, et un caractère de cochon. A cette époque, donc, il prend la tête d'une petite troupe de sauvages Aztèques et s'active à tout brûler, sur le chemin d'une lointaine terre promise. Imitant platement un Dieu à nous, il met 40 ans à traverser le désert du Nouveau Mexique, soumet sa bande à quelques bonnes vieilles tentations (cf. en particulier le coup du lac entouré de lauriers roses dont les mecs ne veulent plus décoller), en profite pour inaugurer tout de suite son sacrifice préféré : l'ablation du cœur encore palpitant de ceux qui ont désobéi ; et fonde enfin sa capitale sous un opane dont le feuillage épais protège un aigle rouge jaune et vert : Mexico.

833 : Un barbu à la peau blanche débarque à Uaxactun. Sa beauté est celle des Mayas de l'âge classique : crâne artificiellement déformé, le front très fuyant, les yeux presque en amandes, un grand nez courbe, la lèvre inférieure pendante et le menton légèrement effacé. Ce dernier détail est masqué au demeurant par sa barbe noire. Rassemblant les débris que sont les derniers Mayas, il leur tient ces propos bizarres : **« Soyez chastes, mes frères, cessez ces sacrifices, mes sœurs, quel gâchis ne trouvez-vous pas ? Prenez plutôt du plaisir à vous offrir les uns aux autres du pain, des roses et autres gourmandises. »** Ce barbu n'est autre que Quetzalcoatl, le bon dieu serpent à plumes. Les Itzal ont bien envie de le sacrifier, pour lui rendre hommage.

851 : Un vaste mouvement connu sous le nom de **« Rasiebotl »** parcourt le pays de Yucatan. Les paysans montent à la ville et zigouillent quelques centaines de prêtres et de nobles.

860 : Les âmes desdits nobles ricanent grassement : les paysans ignorants ne savent pas réparer les temples qui s'écroûlent de-ci de-là. Leur seule trouvaille est de bloquer les portes ouvertes. Les enfants des paysans s'enrhument constamment.

861 : Le moral maya est bas : la fin du monde est annoncée pour l'an 34000.

1185 : Trois cents ans après avoir envahi le royaume maya, les Itzal terminent de quadriller le pays militairement. Les paysans du Yucatan se mettent à regretter leurs anciens prêtres.

1200 : Manco Capac fonde l'empire incasique, qui végète deux cents ans sur les hauteurs du Pérou. Le neuvième Inca, Pachacutec, se prend vers 1440 du goût des voyages et l'empire s'étend le long de la cordillière des Andes. En cinquante ans, il s'étend de 5° de latitude nord à 37° de latitude sud. 4 000 kilomètres de long qu'on parcourait en une semaine par relais, auberges d'Etat, provinces organisées. Un imposant despotisme éclairé. Des querelles intestines et l'Espagnol Pizarre mettent fin à l'épopée. (Pour plus d'informations sur la civilisation de l'empire Inca, lire Raphaël Karsten, Payot, ou prendre la route vers Cuzco.)

1200 : Un moine danois débarque au Groenland et passe quelque temps avec les indigènes qu'il appelle « Eskimansik » ou « mangeurs de viande crue ». Au début tout à fait ravi par les coutumes sexuelles très ouvertes de ces gens à l'haleine fétide, le moine déchante assez vite : on lui prête des femmes à droite et à gauche, mais il ne peut rien offrir en échange. Les chefs esquimaux décident de se le payer et il doit fuir, laissant lâchement derrière lui une méchante syphillis. Un moine jésuite découvrira plus tard que son confrère l'a échappé belle : absolument tous les esquimaux ont tué au moins une fois dans leur vie, pour venger une offense sexuelle.

1276 : Les Uroks de Californie se suicident en masse. Habitant un véritable paradis, où le saumon pullule et où les glands sont gros comme le poing, les Uroks sont les super-paranos de l'époque : hypocondriaques, pessimistes, et très superstitieux, ils ne supportent pas une telle chance et se lavent toute la journée.

1380 : Le grand roi inca Viracocha se prend les pieds dans ses lacets et se casse la gueule dans un escalier de son palais de Cuzco. Mais il vient d'avoir une idée géniale, qui lui fait oublier instantanément sa bosse : au lieu de faire crever d'épuisement ses messagers d'un bout à l'autre de son vaste empire, il suffit de les faire se relayer. Dès le lendemain on construit le long des deux routes nationales une cabane tous les deux kilomètres ; dans chaque cabane se tiennent deux messagers, ce qui fait quelque chose comme 3 000 messagers en tout. Chaque cabane est remplie en permanence de galettes de maïs. La première grève des postiers incas, réclamant autre chose que du maïs, fut impitoyablement réprimée la même année.

1428 : Les Aztèques réunissent à Mexico 10 000 prisonniers de guerre des quatre coins du Mexique, et les sacrifient à Klazotéotl, **« le dieu mangeur d'immondices »**. Une cérémonie simple, émouvante, sans grand tralala : les victimes commencent par se battre entre elles dans une sorte d'arène ; puis on les fait courir jusqu'au sommet d'une très belle pyramide où on leur perce les tympans. Ils redescendent en ville, les bras chargés de Dieux en pâte qu'ils distribuent aux fidèles voraces. Ils sont enfin physiquement liquidés par ablation du cœur, dans l'allégresse générale. Les victimes sont tenues de chanter joyeusement jusqu'à la fin, et semblent effectivement en pleine extase.

1492 : Christophe Colomb.

1521 : Cortez arrive à Mexico. On y joue à cette époque **« Aztèques, si vous saviez »**. Les scandales du palais sont tous les jours plus criants. Le roi Montezuma accueille les Espagnols par ces mots : **« Je suis inquiet. Etes-vous ceux que nous attendons ? »** Cortez interloqué tarde à répondre. Un Aztèque croyant son roi déshonoré, le tue d'une flèche empoisonnée. Cortez est sur le cul. Il entreprend de civiliser les quelque 25 millions de sauvages qui vivent au Mexique.

1517 : Coke en stock. Les Espagnols importent en caravelles des travailleurs africains peu désireux de découvrir l'Amérique.

1525 : Déception dans le monde de gauche : les Mayas passent en bloc du côté des Espagnols contre leurs frères de race. Ils aident l'infâme Alvarado à conquérir le Guatemala.

1541 : Pizarre se voit percer la gorge d'une dague espagnole. Bien fait. Son œuvre fut axée sur la destruction systématique des Incas et autres monstres andins.

1550 : Grosses importations de fièvre jaune et de paludisme en provenance d'Espagne. Les Mexicains imprévoyants ne se font pas vacciner : 21 millions de morts. En 1620, il ne restera qu'un million de Mexicains vivants.

1573 : Un sage descendant des Mayas et civilisé par les Espagnols écrit le « Popol-Vuh », ou histoire culturelle des Mayas (il vient d'être publié par Payot).

1600 : Les Iroquois tentent de soulager l'amour-propre de leurs mâles humiliés : le pouvoir législatif reste aux mains des femmes, l'exécutif passe à un conseil de vieux hommes, le « Conseil des Sachems ». Les sachems sont révocables à tout moment si les femmes le désirent.

1er NOVEMBRE 1634 : Les Wineisagows rassemblés autour du feu offrent du tabac aux Dieux, puis racontent leurs rêves. M. Nicollet, visiteur français, constate assez stupéfait que ces sauvages en savent presque autant que Sigmund Freud dans ce domaine : ils lui expliquent en particulier que les rêves correspondent à des refoulements, que l'âme a des désirs cachés, des transports aveugles vers certains objets, que la frustration de ses transports peut occasionner des maladies mentales et même physiques.

1697 : Tayasal, la dernière ville Maya indépendante, située au Guatemala, est détruite par les Espagnols ; pour en savoir plus, lisez l'excellent Roulement de tambour pur Rancas chez Grasset.

1700 : Les Espagnols écrasent les pueblos et les derniers Itzal, pillent les villages et envoient de somptueux cadeaux à la couronne madrilène :

400 paquets de plumes fines,
200 sacs de cacao,
40 peaux de tigre,
160 oiseaux de couleurs,
40 lingots d'or,
20 sacs de cochenilles,
1 600 balles de caoutchouc,
600 mesures de miel,
400 jarres d'ocre rouge,
40 plats ronds en or,
100 mesures de turquoises fines.

1704 : Après la syphilis, la fièvre jaune et la variole, les Européens font deux beaux cadeaux au Nouveau Monde : l'alcool et le cheval. Les Indiens Paiuti, très sains et vertueux, se précipitent sur ces animaux qui ont tant effrayé les Aztèques, les mangent, puis se soûlent la gueule.

1780 : 98 % de la population indienne du Canada va rejoindre son grand manitou à la suite d'une petite vérole.

1800 : Le cheval est un animal très macluhanien : en un siècle il fait ressembler les Indiens des plaines à ceux que l'on voit au cinéma : braves, portant des plumes sur la tête, le visage soigneusement peint de signes géométriques. Tous se mettent à danser de la même manière, la danse du soleil.

1827 : Jededia Smith découvre les « Diggers Indians », ou « mangeurs de racines ». Du haut de sa calèche, il voit en eux le plus lamentable type d'humanité : « Ils n'ont pas de village, pas de huttes et vivent sous des haillons posés sur les buissons d'épines. Nus comme au premier jour, leur seule richesse semble être un bâton à l'aide duquel ils fouillent le sol à la recherche de racines. »

En réalité les Diggers sont très civilisés. La preuve, ils ont inventé une Coopérative de la Chasse au Lapin qui est leur grande fierté.

1850 : Le cactus Peyotl atteint les grandes plaines du Nord. Sioux, Iroquois, Cheyennes encore en vie font bombance, ne tenant aucun compte du mode d'emploi qui recommande d'en faire un usage modéré. Peyotl et Whisky sont les deux mamelles du flip indien du XIXe siècle.

1868 : William Shermann, pacificateur américain, découvre le « truc » : il fait annoncer aux Iroquois qu'il paiera très cher les langues de bison. Dès le lendemain, les langues affluent, et il fait d'une pierre deux coups : une délicatesse pour les dames, et le massacre définitif des derniers bisons.

1876 : Little Big Horn ! Levons-nous en entendant ce nom terrible : le 18 juin, les 260 braves du général Custer sont ignoblement massacrés par une armée de Sioux et de Cheyennes. A la suite de quoi, bien sûr, les derniers sauvages sont impitoyablement traqués de point d'eau en point d'eau, leurs femmes et leurs enfants massacrés ou prostitués.

Paraguay, XIVe s. : les goupillons qui tuent

Il était des Indiens Guaranis qui vivaient heureux depuis des siècles dans l'Amérique qu'on dire latine, tous nus dans leurs forêts, paresseux, hilares et insouciants. Ils passaient leurs journées en fornications et beuveries immondes, ignoraient le mariage et s'épuisaient avec délices dans l'hétérosexualité, la sodomie et autres bestialités. A tel point qu'on douta qu'ils fussent des hommes jusqu'au jour où notre Saint-Père le pape Paul III décida en 1537, qu'ils avaient eux aussi des âmes. Débarquent les Esspagnols, et à leur suite des théories de jésuites. Ceux-ci parcourent la forêt, poursuivent les nomades, apprennent les langues locales, distribuent de pieuses images et n'ont de cesse d'avoir rassemblé dans des villages au beau nom de « réductions » les gais Guaranis. Les jésuites usent de la force, de la ruse et de la charité. Ils ne craignent ni la fatigue ni la misère, ni surtout l'incroyable apathie de leurs ouailles devant la Bonne Parole. Ils poursuivent quelques anté-Christs qui se lèvent ici ou là, ressuscitent un ou deux morts et plantent la vigne pour leur vin de messe. Ils organisent la culture et l'élevage, convertissent à tour de bras. En quelques décennies, voici au Paraguay près de deux cent mille indiens regroupés en trente bourgades de plusieurs milliers d'habitants, véritables cités de Dieu, chacune dirigée par deux jésuites qui mettent les Indiens au travail et les traînent à la messe chaque matin.

Débonnaires et rigolards, relativement protégés de l'esclavagisme des Espagnols, les Indiens finissent par s'abandonner aux bons pères qui s'occupent de tout : offices quotidiens obligatoires, catéchisme permanent, rosaires, réfectoires comunautaires, mariages réglementés, horaires stricts, confessions énergiques et coups de fouet, les jésuites établissent une extraordinaire république, austère et collectiviste. Au-delà du strict nécessaire évangélique, toute l'industrie se tourne vers la production d'objets du culte, églises somptueuses, chasubles et christs dorés, un festival de luxe sacré et de cérémonie. Devant l'autorité nourricière et bienveillante, les Indiens se lancent dans des grands élans mystiques mâtinés d'une paresse convaincue et troublée de débauches diverses et réprimées.

Les jésuites gardent toute indépendance vis-à-vis du roi d'Espagne comme des évêques cupides. La hiérarchie civile et religieuse s'en irrite : au bout de cent-cinquante ans, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les jésuites sont chassés du Paraguay par une conjuration de Madrid, de Lisbonne et du Pape. Décimés par les mauvais traitements, expédiés en Europe, emprisonnés, les bons pères se soumettent à leurs tourmenteurs très chrétiens tandis que les « réductions » disparaissent sous les coups des soldats et des esclavagistes espagnols et portugais. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde.

HELENE PEPPE
dans
HELENE RESTE A LA MAISON
by
R. Crumb
YAOURT TAILLEFIN
CAVARD TRES SEC

FLICS PSYCHIATRES : ASSEZ !

Perray-Vaucluse. Pieds nus parmi les nénuphars, un jeune homme en pyjama bleu patauge mollement dans un bassin à poissons rouges. A trois sauts de puce de là, un vieillard aux allures de clochard mendie des cigarettes. De ses ongles noirs de crasse, il se gratte jusqu'au sang par l'entrebaillement de sa veste. Cheveux blancs ébouriffés, le visage rongé par la barbe, il porte la panoplie de l'interné moyen : un pyjama rayé, délavé, auréolé de taches, un vieux caban sans boutons qu'il essaie de maintenir fermé et une paire de savates béantes.

Dedans, les petites bêtes lui tiennent compagnie. Des poux en particulier. Sur sa peau, des pieds à la tête, ils ont laissé les traces de leurs mignonnes pattes velues. Dans les chambres, on les voit courir sur les plumards, et se tordre de rire quand on essaie de les attraper... Pas la peine de vous crever les yeux à chercher sur la carte Michelin : Vaucluse, c'est un asile d'aliénés, du côté d'Epinay-sur-Orge. Dans cette banlieue autoroutière où la campagne se fait terrain vague et dépôt d'ordures. Douze cents « fous » entassés dans des baraquements jaune pisseux, à mi-chemin entre le coron et le stalag. Pour eux, c'est le bout de la route.

A 43 ans, M. B... en est à son sixième internement. Le premier en 1962, après une petite bagarre avec un voisin trop bruyant. Mesquin et rancunier, le voisin porte plainte : « J'ai été convoqué au commissariat de police. J'ai attendu plus d'une heure dans le couloir. J'étais inquiet, il y avait du bruit, c'était la première fois que j'avais affaire à la police... Puis le commissaire m'a reçu. Je lui ai tout expliqué : depuis cinq ans les portes qui claquent, les gosses qui hurlent, les coups contre les murs, les soirées de beuverie jusqu'à une heure du matin, etc... A la fin, il m'a dit : « En somme, vous avez l'impression qu'on vous en veut... » Des agents m'ont emmené, ils ont commencé à me tutoyer, puis ils m'ont fouillé et ils ont découvert dans ma poche mon pistolet d'alarme. « Mais le dingue, il est armé ! » Aussitôt des hommes en blanc m'ont conduit à l'Infirmerie Spécial du Dépôt, à l'Hôtel-Dieu. On m'a fait déshabiller, et j'ai passé la nuit dans une cellule capitonnée. Le lendemain, un médecin m'a posé des tas de questions : « Avez-vous fait votre service militaire ? Avez-vous une petite amie ? Vous avez toujours été maigre ? » Pas question de téléphoner pour prévenir ma famille. On m'a emmené à Sainte-Anne, sans chaussures, attaché sur un siège dans une voiture matelassée. J'y suis resté deux nuits, bourré de somnifères. Et j'ai atterri à Vaucluse, en placement d'office... »

Le placement d'office, c'est un répugnant petit monstre de procédure, craché un soir d'orgie de 1838 par le cerveau fêlé d'un législateur. Avec ça, parfaitement démocratique. Tout le monde peut jouer, tout le monde a sa chance.

Exemple : samedi soir en sortant de la chaîne, un type prend son pied au beaujolais dans un bistrot de banlieue. Sur le zinc, son ballon de rouge heurte le petit blanc sec d'un vinophile catarrheux. Dispute. Insultes. Bagarre. Coups de pied, coups de poing, le patron se planque sous le comptoir et appelle Police-Secours : trois minutes après, tout le monde se retrouve dans le panier à salade. Au commissariat, le gars complètement flippé tient des propos incohérents. Il passe de la prostration à la franche rigolade, il tutoie les flics, il parle de chiens

J'ai été interne pendant six mois à l'Infirmerie Spéciale en 1971. Je peux certifier que ce qui en est dit dans cet article est hélas exact. C'est même un peu pire.

C'est vrai, une petite moitié des arrivants quotidiens à l'I.S. (le « diagnostic » de départ est celui du flic du quartier) ne sont pas plus « fous » que moi. Mais le pire, c'est presque les autres. Ceux qui font une méchante bouffée d'angoisse ou délirante ou autre, ou qui ont des avatars en public ou en famille avec leur bonne nevro-psychose habituelle... Ce serait peut-être utile qu'ils trouvent à qui causer à ce moment-là... Les autres aussi d'ailleurs.

Au lieu de cela, l'hyper commissariat... à poil, les injures racistes des infirmiers d'autant plus agressifs qu'au fond mal à l'aise, le Largactil nocturne par l'interne qui finit par préférer une nuit calme pour lui et les entrants plutôt que les cassages de gueule discrets dans les cellules (propres, neuves, beau, pas caca) des « agités » — est « agitée » toute personne qui demande quelque chose. Et le lendemain, le verdict en deux à cinq minutes par le médecin de service reconnu loyal par Marcellin.

Quoi de plus... vous dites le reste. La « liberté » merdique et fliquée si on ne montre vraiment aucun « symptôme »... Le transfert musclé en P.O. ou P.V. dans des hôpitaux-dortoirs de la banlieue parisienne dans la majeure partie des cas.

Evidemment 90 % des gens que l'on amène à I.S. viennent des banlieues pauvres, du XIXe, XXe, XIe, ou sont Yougoslaves, Arabes ou je ne sais quoi de pas joli. Faut voir la gène quand une fois tous les trois mois y a un médecin ou un P.D.G. qui débarque !

Il suffit pas de bonne volonté, de bons sentiments. Ils sont pas « méchants », les gens qui travaillent à l'I.S. Certains y croient, ou font semblant (défense de la société, protection des malades, etc.). D'autres s'y trouvent le job peinard, et deviennent de bons sadiques. Ça se changera pas, un truc comme ça. Ça se fout en l'air. Ça veut pas dire qu'il y ait pas des moments où on déconne et où on ait besoin d'être entendu, voire même de médicaments psychotropes. Il s'agit pas de nier la « folie », en refusant et en dénonçant des saloperies comme l'I.S., il s'agit de l'accepter et de voir à faire avec chacun, pas tout seul.

Docteur Pierre-Yves Bouchard,
Assistant des Hôpitaux Psychiatriques.

verts et d'éléphants roses... Le commissaire lui trouve l'air « bizarre » et se demande s'il n'est pas un peu cinglé. Il rédige alors un rapport relatant les faits, où il estime que « l'interpellé ne semble pas jouir de toutes ses facultés » et paraît « dangereux pour lui et pour autrui ».

Avec une pareille carte de visite, le type est mûr pour l'Infirmerie Psychiatrique de la Préfecture de Police, dite « Infirmerie Spéciale » (aujourd'hui 3, rue Cabanis, 14e). L'I.S., c'est une gare de triage. On y trouve deux sortes de gens chargés d'actionner les aiguillages : des fonctionnaires de la Préfecture et des médecins-psychiatres. Leur rôle : dire si une personne amenée par la police pour un délit quelconque (ivresse publique, vagabondage, menaces, tapage nocturne, etc...) est « normale » ou pas. Notez que le commissaire, fin psychologue, a déjà fait un tri préalable... En arrivant, « l'interpellé » est remis aux infirmiers.

Il est entièrement déshabillé, dépouillé de tous ses objets personnels, y compris montre et alliance, revêtu d'un pyjama et enfermé en cellule. Un interne réalise une « observation initiale » et prescrit illico des médicaments. Un seul but : calmer au maximum les « nouveaux ».

L'expertise a lieu le lendemain matin. Une petite séance de confessionnal et le médecin-chef décide de la libération ou de l'internement.

« Libéré », le gars est reconnu responsable de ses actes. Dans ce cas, il quittera aussitôt l'infirmerie pour la prison. Si le délit commis est vraiment mineur, il sera parfois remis en circulation, avec l'obligation éventuelle d'aller suivre un traitement (désintoxication par exemple) dans un dispensaire du secteur. Mais de toute façon, il reste à la disposition de la Justice.

Deuxième possibilité, la plus fréquente : l'internement d'office. Au moment de l'expertise, le type continue à planer. Le médecin, qui connaît son boulot, traque le symptôme, débusque l'araignée dans un coin du plafond, évalue les chances de récidive, la « dangerosité » de l'individu et le déclare irresponsable. Le petit veinard bénéficie de l'article 64 du Code pénal. Il n'est pas coupable, il est malade. Au lieu d'aller en taule, il ira à l'asile.

Le médecin-psychiatre n'est pas là pour soigner. Il cautionne ou non la décision du commissaire de police. C'est le fonctionnaire de la Préfecture qui signe la « libération » ou le placement d'office qui vous envoie trois semaines minimum chez les porteurs d'entonnoirs.

En 1972, à l'Infirmerie Spéciale, les P.O. se sont arrachés comme les tracts du Dr Carpentier à la sortie d'un pensionnat de bonnes sœurs : sur 3.000 individus louches « expertisés », quatre médecins assistés dans leur œuvre de salubrité publique par deux fonctionnaires, en ont envoyés 1.294 se faire taquiner les veines par les aiguilles creuses. Parmi eux, quelques « furieux » : un gars en complet veston qui s'était allongé sur un trottoir en juin dernier « pour prendre le frais ». Un autre qui, un soir de bamboula, se baladait sur les rails du métro, et un troisième qui se prenait pour la Loterie nationale et distribuait de l'argent dans la rue.

A tous, les psychiatres-flics de la rue Cabanis ont trouvé quelque chose : éthylique chronique, paranoïde, catatonique, apragmatique, schizophrène, psychotique, psychasténique, maniaco-dépressif, etc...

Tout ça, en moins de 24 heures. Alors que leurs collègues commencent à s'apercevoir que la folie n'a pas de symptômes irréfutables (voir l'expérience du Dr Rosenhan, l'**Express** numéro 1127). « Pour moi, dit un médecin de Perray-Vaucluse, les psychiatres de l'Infirmerie Spéciale font un travail de police. Ce sont des colleurs d'étiquettes, des machines à signer des P.O. »

Interné ou libéré, de toute façon vous êtes cuit. Pour une simple ivresse, vous serez fiché au sommier des « aliénés dangereux » (400.000 fiches). Vous êtes passé à l'I.S., donc vous êtes un « mental », un « barjo ». Pour prouver le contraire, coco, va falloir filer doux. Et en cas de récidive, alors là, tu plonges...

Jusqu'à présent, le P.O. était une gâterie spécifiquement parisienne. L'Infirmerie Spéciale aussi. Mais aujourd'hui la province réclame : Lyon s'est vu attribuer un beau Préfet de Police pour balayer ses trottoirs. Marseille, Lille, Bordeaux suivront peut-être. Qui empêchera le nouveau venu de créer « son » I.S. ?

Si vous êtes fou en province, rassurez-vous : la loi de 1838 ne vous a pas oublié. Elle a prévu le « placement volontaire », ainsi nommé parce que n'importe qui, sauf l'intéressé, peut décider de l'internement. Un individu « bizarre » est signalé à l'attention d'un psychiatre par sa concierge, son patron, son voisin, par un membre de sa famile ou par un passant qui l'a vu faire les pieds au mur en hurlant à la lune. Un simple certificat médical, et c'est l'hôpital psychiatrique : une bonne combine pour se débarrasser de la grand-mère impotente ,du frère alcoolique ou de la cousine à moustache qui dérape un peu dans les virages. Le fou, c'est la honte. Ça vous bouffe une réputation. Ça vous jette le discrédit sur une famille honnête. Et surtout, ça fait peur. P.O. ou P.V., que la police intervienne ou non, le fou, lui, n'a rien à voir là-dedans : c'est toujours un internement forcé. En principe il peut se pourvoir devant le Tribunal du lieu de situation de l'hôpital pour protester contre son internement. Mais un fou, ça ne sait pas porter plainte. A Vaucluse, 99 % des malades proviennent des milieux les plus pauvres. La plupart n'ont même pas cinquante centimes en poche pour se payer un jus à la cafétéria... « et 50 % des P.O., dit un psychiatre de Vaucluse, sont des travailleurs imigrés. Des types que l'on garde à l'asile juste le temps nécessaire pour prendre un arrêté d'expulsion... » Pas d'avocat. Procédure secrète. Décision secrète. Dossier secret aussi. « L'asile, dit Gérard, un ancien interné de Vaucluse, c'est pire que la taule. On ne sait jamais quand on en sort. L'argent des internés est confisqué. Leur courrier est intercepté et ouvert. La tenue du malade, c'est celle du prisonnier ; le vocabulaire, celui des maisons d'arrêt, on parle de « pécule », d' « évasion », de « libération »...

L'autre jour, je suis allé rendre visite à un copain à Maisons-Blanche (Neuilly-sur-Marne) : un vrai truc de flic. J'aurais eu une mitraillette, j'aurais défouraillé dans tous les carreaux. Je sais que c'est une réaction typique schizo : mais il n'y a pas que cela... »

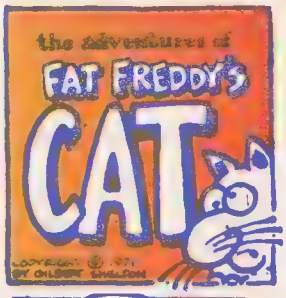
Le fou n'a pas accès à son dossier médical. Pas le droit non plus de discuter du

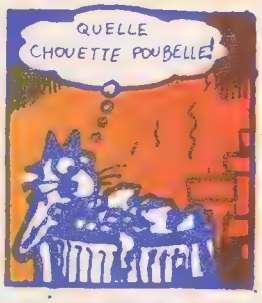
traitement : le fou est muet. A la moindre protestation, vous êtes « agité » et vous méritez une bonne dose de neuroleptiques. La seule solution : ingurgiter tous les cocktails-maison (Haloperidol, Opiran, Laroxyl, Valium, etc...) sans rouspétance.
« Une fois, dit Gérard, des infirmiers ont fait prendre de force de l'Haloperidol à un malade. Ils se sont aperçus après qu'ils s'étaient trompés de bonhomme. Il a fallu lui donner un contre-poison... Un autre est devenu aveugle après l'absorption d'un médicament nouveau. Le malade est pris dans une véritable camisole chimique... »
Un bon fou est discipliné : les cigarettes sont distribuées tous les dix jours à 6 heures du matin. Si un malade, matraqué par les somnifères, fait la grasse matinée, ses clopes lui passent sous le nez.
Un bon fou est un fou utile : pour 3,50 F par jour, il peut faire le ménage dans les dortoirs, la cuisine, ou la lessive à la buanderie. C'est parfois le premier pas vers l'extérieur. Après un mois ou deux, ou plus. A la sortie, y'a souvent personne. Parfois y'a quelqu'un : vous avez commis un délit avant d'être interné. Le Tribunal demande s'il est possible de vous faire comparaître. Le médecin-chef pense que oui. Il convertit le P.O. en P.V. et annonce votre libération. Vous sortez. Vous franchissez les grilles. Le panier à salade vous attend. Vous montez dedans. Vous êtes guéri.
Mais le plus souvent, y'a personne : « En sortant, dit un psychiatre de Vaucluse, le malade n'a plus de travail. Parfois plus de domicile. Presque toujours pas d'argent. Il est lessivé, humilié, dépersonnalisé, assommé par les médicaments, souvent inapte à travailler dans le bruit ou à une cadence « normale ». Pour lui, rien n'est prévu. Alors il va coucher à l'Armée du Salut, ou avec les clochards. Ou il retourne dans sa famille qui, souvent, est à l'origine de son internement... Et comme il est fiché, à la première occasion, il revient. »
En fait, il n'est jamais sorti. Dehors, le traitement continue. Il est asilisé, muré, aliéné. Il n'est pas guéri, seulement « en rémission ». Jusqu'à la prochaine ivresse, la prochaine « bouffée », la prochaine « déviance ». Jusqu'à ce qu'un commissaire ou un médecin lui dise comme à Artaud : « Je vois que votre délire vous reprend. Quelques électrochocs y mettront bon ordre. »

Jean Tonnoir.

Pour les fous, deux organisations, une adresse.
— l'A.R.M., Association pour la Réinsertion du Malade Mental, ou Association contre la Répression Médico-Policière (au choix). Animée par des internés ou exinternés de Vaucluse, elle se propose de lutter à l'intérieur même des asiles.
— le G.I.A., Groupe d'Information sur les Asiles. En liaison avec l'A.R.M., rassemble des psychiatres, médecins, infirmiers, malades et toutes les bonnes volontés pour en finir avec le « terrorisme du silence, de la loi, et du discours médical ».
Adresse : A.R.M. - G.I.A., 73, rue Buffon, Paris V^e^. Permanence le jeudi de 13 à 14 heures.
Réunion hebdomadaire ouverte à tous le lundi, 18 h 30, à Paris VIIe, 2, place Jussieu. Tour 45-46. 4e étage, salle 09.

en attendant...





« On se demande ce qu'ils veulent », déclare M. Josepn Fontanet, notre benoît ministre de l'éducation nationale parlant de ceux qui s'insurgent contre la loi Debré. C'est pourtant simplet : personne, jamais, n'a vraiment appris un métier à l'armée. Personne, jamais, n'en est ressorti plus intelligent. Personne, jamais, n'y a appris grand chose d'autre que le racisme, la boisson, le mensonge, le vol, la petitesse d'esprit, le mépris, la servilité envers des chefs qui se boufferaient entre eux pour avoir l'honneur d'être le mieux planqué ou le plus borné. Peu d'appelés ont eu à manier d'autres armes que l'escarpolette, la serpillère ou le tampon. Dans le meilleur des cas, on vous apprend à jouir en visant des cibles à forme humaine. Ce n'est pas forcément dans la merde qu'on apprend le mieux à nager. Le grand brassage social du service militaire, c'est plutôt le grand bouillon et la mise au pas des désirs au profit des bas instincts. Certains prétendent qu'il suffirait d'une armée de métier — voilà qui n'est guère mieux : les mercenaires menacent toujours les libertés. Quant au « service civique » proposé par les réformateurs, il y faudrait un autre cadre. On peut envisager, dans une société socialiste et égalitaire, de passer un an à l'usine ou à vider les poubelles si cela sert à supprimer par le travail de tous l'aliénation abjecte de certains. Mais servir gratis l'intérêt des ploutocrates et des médiocres, ce serait un comble.

Toute une longue journée j'ai cherché en vain l'entonnoir que ma grande sœur, qui tient un café près de Pantin, m'avait demandé de lui acheter. Un par un les quincaillers, la mine tantôt triste tantôt réjouie, se récusaient. Jamais on avait vu ça. « Même en 39, les stockeurs ne s'intéressaient pas à cet article là », me dit l'un d'eux. Rumeur de guerre pensai-je en moi-même. Je n'étais pas loin de la vérité. J'appris le soir même à la télé qu'il s'agissait bien d'une histoire militaire. Des jeunes par milliers coiffés par dérision de cet étrange instrument, défiaient ouvertement l'autorité militaire supérieure au cri répété de « des sursis, des sursis ». La raison : désormais les lycéens attardés et les étudiants hâtifs devraient troquer livres et cahiers contre un balai et un casque avant leur majorité. Passé 20 ans on ne fait pas un bon soldat, la pâte n'est plus malléable, ça répond mal aux grognements des ilotes, bref une bonne armée c'est une armée de mineurs. Un certain Debré fit donc voter une loi par un parlement docile — 430 pour et seule face à la marée tricolore la voix menue de Michel Rocard. C'était en 1970, on l'oublia. Et puis ces derniers jours les premières feuilles de route saisirent leurs destinataires à la gorge ; les urnes s'étaient vidées, la gauche plus ou moins enflée d'une centaine de sièges se rangeait sagement derrière les pupitres d'un hémicycle poussiéreux. Tristesse. Mais voilà, c'était le printemps, on l'avait oublié et d'un seul coup on redécouvrit la rue et depuis on ne la quitte plus. La presse commença par ne pas y croire, donc à ne pas en parler. Et pourtant à Toulouse 13 000 lycéens et lycéennes défilèrent derrière une haie de piques ou brinquebalaient, ridicules, encore eux, les entonnoirs maléfiques. Dans un grand geste tragique et quelque peu répétitif le recteur Chalin — qui ferma la Sorbonne en Mai 1968 — apporta son aide involontaire au mouvement en bouclant tous les lycées de la ville. A Paris la grève s'étend vite, elle est totale le 19 mars. Plus de 55 lycées envoient leurs délégués aux A.G. de coordination. La manœuvre plutôt crapuleuse de la « gauche unie » qui annonça une manifestation à la veille du 22 mars, journée choisie de longue date par le « comités de lutte contre la loi Debré », ressembla fort à un désastre ; pas un seul entonnoir dans ce triste cortège de 5 000 personnes, qui gagna poussivement la Nation. Quelques heures après on apprenait, quelle coïncidence, l'interdiction de la manif du lendemain.

Et pourtant elle eut lieu, et ce fut une assez formidable poussée de cette sève qui nous donne chaque année des moments où l'on se sent battre au rythme des saisons. Dans le métro déjà, ça par-

...le grand soir

tait très fort ; une fille de Condorcet devenait Passionaria l'espace de deux stations; sa voix portait loin des « c'est l'amer Michel qui a perdu sa loi », air connu chaque printemps renouvelé. Beaucoup de filles d'ailleurs, comme pour montrer qu'au-delà des sursis, du service national où l'on apprend chaque année à quatre cent mille jeunes qui s'en foutent toutes les subtilités du maniement du balai, il y a des tas de raisons de vouloir être ensemble, de se retrouver joyeux, forts et amis face aux sinistres gesticulations adultes. Bien sûr, il y avait des mots d'ordre, les banderolles et le service d'ordre de la Ligue, rompu à ce genre de fête, casqué et omniprésent, efficace et doucement répressif. Ce n'était pas très important, et n'a nullement empêché qu'il circule un étrange courant lorsqu'à la porte de Paris un soleil rouge illumina un instant les visages et les boucles déjà teintées de henné. Quant aux flics, ils ne s'approchaient pas beaucoup, préférant cracher de loin leur venin fumigène qui fait pleurer. Plus d'un visait les marroniers, ou le bord d'un autre trottoir, craignant de voir son fils rentrer tout écharpé.

Voilà ! J'écris cela au soir du 22 mars et il est bien sûr permis de s'interroger sur l'avenir du mouvement. De plan Fouchet en circulaires Guichard, lycéens et étudiants avaient bien des raisons de se sentir malmenés. Aujourd'hui Debré s'en est mêlé et cette fois l'explosion semble plus vive. D'autant qu'au même moment on tentait de mettre en vigueur le DEUG (Diplôme d'Etudes Universitaires Générales), sorte de super-bac, au demeurant sans aucune valeur sur le marché du travail, essentiellement destiné à être un barrage de plus à la poursuite d'études universitaires. Ce qui offre au mec de 18 ans ce choix intéressant : le bac - le - service - le - Deug ou bien le bac-le Deug-le service. Même résultat dans les deux cas : on aborde les études supérieures écœuré, ou mieux on ne les aborde pas, s'il faut en plus gagner sa vie. Il y a pourtant une petite contradiction dans tout cela. Au moment ou déserteurs et insoumis se multiplient — et nous en reparlerons dans un mois —, en un temps où l'attrait des études supérieures est pour le moins terni, que s'agit-il de faire ? Hâter la venue d'un an 01 joyeux, sans armée et sans facs ? En tout cas pour beaucoup de ceux à qui l'on parlait de Mai 68 comme d'une bataille de l'antiquité et de l'affaire Guiot comme des guerres napoléoniennes, le printemps 73 aura servi de première leçon d'irrespect massif et d'illégalisme joyeux. L'Histoire quant à elle, tant interrogée par nous ce mois-ci se trouvera enrichie dans son Panthéon martial d'un symbole nouveau : l'entonnoir, irrémédiablement associé dans l'esprit d'une génération au nom bref et claquant du ministre des armées et, pourquoi pas, à ses fonctions.

Ce même entonnoir maléfique qui sied si bien à certaines poupines physionomies, le voilà brandi telle l'épée de madame Oclès sur la tête de deux jeunes profs du lycée Nodier de Dole (Jura). Oyez : ayant soutenu Nicole Mercier de la façon la plus logique, distribuer le tract coupable du corrupteur Carpentier, Jean-Claude Loueilh et son complice François Vuillez se virent convoqués non chez l'inspecteur habituel mais chez le psychiatre du coin, le çi-devant Duplessis de Pouzilhac qui les condamna au repos absolu. Le tout, bien sûr, était organisé par « M. le Rectum d'Académie », ainsi que le révélait un tract distribué le lendemain par les élèves, s'étonnant que l'on jetât ainsi l'inquiétude dans leurs esprits d'adolescents en pleine fermentation. En deuxième ligne, les parents d'élèves qui, eux, s'attirèrent une réponse trop longue pour que je la publie ici, mais que vous pouvez vous procurer en écrivant à Loueilh, 28, Grande rue, 25, Besançon. Aux dernières nouvelles, Loueilh et Vuillez sont suspendus et doivent comparaître devant le conseil académique.

Non loin de là, une autre ville de province dont je tairai le nom. Une dizaine de filles et de mecs décident de faire quelque chose à propos d'avortement. Déjà quelques-uns, étudiants en médecine, posaient des sondes gratuitement dans les chambres de la Cité Universitaire. Mais problème : les médecins établis se défilaient tous au moment du curetage, bref c'était insuffisant. On leur parle un jour d'un américain nommé Karman qui depuis dix ans a mis au point une méthode d'avortement par aspiration, simple, sûre, relativement peu douloureuse et surtout qui présente l'avantage énorme de pouvoir être pratiquée par des para-médicaux, voire même par des gens comme vous et moi. Dans la free-clinic qu'il a organisé à Los Angeles, les praticiens sont en majorité d'anciennes avortées. Une méthode identique est utilisée depuis treize ans en Chine populaire par des infirmières, avec un taux extrêmement faible d'échecs ou de complications. A son retour du Bengladesh, Karman s'arrête dans leur ville, expose sa méthode, leur file son matériel. En un an, dans la clandestinité, ils ont réalisé plus de trois cents avortements. Il ne s'agit pas pour eux de jouer les bonnes sœurs rouges mais surtout de démolir par la pratique les baratins immondes tressés autour de l'avortement et les comportements du sacro-saint corps médical : non, l'avortement n'est pas forcément traumatisant ni culpabilisant. Plusieurs femmes témoigneront d'ailleurs de leur surprise ; elles croyaient se trouver en face de gens en blouses blanches, avoir à subir une opération compliquée. Il n'en fut rien. L'équipe au contraire s'est organisée en intermédiaires qui expliquent aux futures avortées ce qui va se passer et le plus souvent restent avec elles pendant l'aspiration, et en praticiens entraînés à l'utilisation du matériel et possédant de bonnes connaissances en gynécologie. Cette expérience, le bilan précis de ces trois cents avortements, cela fait un livre qui paraît le 8 avril sous le titre un peu ringard de Libérons l'avortement. C'est peut-être, silencieuse et efficace, l'arrivée de ces médecins aux pieds nus, soigneurs mais amicaux et proches.

John Demago,
lycéen avorté

THÉATRE

Le théâtre du Double, jeune troupe dirigée par P. Guinand et J. Gremion, présente « La mort de l'ange ». Enfermés dans un espace scénique en forme de matrice, comédiens et spectateurs vivent chaque soir ensemble le « voyage » intérieur de ceux que les analystes et les psychiatres ont baptisé « schizophrènes ». Tout est sombre. Des créatures vêtues de draps se lèvent, poussés par une source d'énergie sonore. Ces créatures se cherchent, elles rejettent leurs masques. Ce sont des humains qui jouent à trouver leur moitié... et qui échouent. Ils se retrouvent psychiquement nus sous une lumière vive, cruelle, impudique. Et chacun individuellement, fait le trip de sa quête, de sa détresse... hystérie, mutisme profond, obsession sur un mouvement. Le tout est servi par un travail corporel intense qui n'élimine pas toujours les clichés avangardistes. Le texte abondant est extrait de très beaux propos recueillis par Laing chez les « malades ». Le reste est soutenu par des bruitages vocaux puissants et par de la musique (flûte thaïlandaise, cymbale, etc.). Ça ne sort jamais d'un magnéto, c'est tout du direct. Si le spectacle vous semble discutable, ne vous gênez pas pour aller les trouver, ils sont sympas et pas bêtes. Et ils sont huit. Ils jouent du 17 au 22 avril au Théâtre des Deux Portes et du 23 avril au 8 mai au Festival de Nancy. Reprise à Paris en mai et juin.

C. Huitorel

Val-de-Marne Circus : L'histoire commence le jour où on le vit débarquer, triste silhouette courbant l'échine, pour nous conter ses malheurs. Lui, c'est l'artiste, le petit besogneux de la culture, qui régnait en maître sur le théâtre du Val-de-Marne, jusqu'au jour où il se vit retirer sa subvention.

Nous, c'est une dizaine d'individus formant un groupe d'intervention, cherchant un champ d'application à leur pratique subversive.

Nous avons décidé de faire un bout de

Ça va bien du côté des papiers militants, quoique le terme ici ait quelque chose d'impropre. D'abord, à tout seigneur tout honneur. **L'entonnoir**, journal très 22 Mars réalisé par les lycéens de Lille. Il fait bon voir ressurgir, tel le primevère et le bouclier, ces feuilles nées de la circonstance et qui connaissent parfois de belles carrières : souvenez-vous d'**Action**. Lycées encore avec **Libérons l'école**. « Si tous les élèves prenaient leurs rêves pour des réalités, il n'y aurait pas assez de pompiers. » Des milliers de papillons blancs s'abattaient sur la manif : un supplément à **Libérons l'école** (des lettres et des tracts d'élèves et de profs). Quand l'école fait chier, on la brûle. A qui la faute si elle fait chier, à qui la faute si un bâtiment ultra-moderne brûle en un quart d'heure ? **Libérons l'école** demande la liberté immédiate pour Patrick et Marc, « coupables » d'avoir incendié le C.E.S. Edouard Pailleron, en taule depuis un mois.

Enfin, haro sur la censure, voici **L'insaisissable**. Comme son nom l'indique, c'est un journal qui est fait pour ne pouvoir être saisi. Au sens judiciaire du terme, s'entend. Il se différencie de ses semblables en ce sens qu'il a 200 « directeurs de publication » au lieu d'un. Ils sont d'autant plus difficiles à inculper que parmi eux on compte beaucoup de gens connus, entre autres Sartre et Beauvoir (comment faire un journal sans eux ?), l'équipe Hara-Kiri, Etienne Bolo, Emile Opferman, Françoise D'Eaubonne, Régine Desforges, Maspero, Jérôme Martineau, Pierre Guyotat, Sollers, Daniel Guérin, Alain Jaubert, Losfeld, Marcellin Pleynet, Denis Langlois et le collectif Tribune Socialiste au complet. Le moindre procès fait au journal ne manquerait pas de faire beaucoup parler de lui ; aussi l'attendons-nous avec confiance. La grande course au ridicule est engagée avec la Justice. Les bornes de ce ridicule ont singulièrement reculé depuis un certain temps. « L'Insaisissable » publie des textes, dessins et documents interdits ou poursuivis par la Censure de la Ve République. Cela va des éditeurs (Maspero, Losfeld, Desforges) aux journaux (Hara-Kiri, Africasia, Guignol) en passant par les dessinateurs (Gébé, Cabu, Siné), la TV, le cinéma et même les propres textes de la Loi, avec la célèbre loi sur l'objection de conscience, aujourd'hui connue de tous. Ayant rappelé les liens de la « Pieuvre Verte » Hachette avec la collaboration pétainiste, puis son « sauvetage » par Chaban-Delmas à la Libération (la pieuvre s'en souviendra), ils signalent une excellente adresse pour tous ceux que la lutte contre le monopole d'Hachette intéresse : F.P.A.C., 20, rue Rochechouart, Paris 9e.

Rappel enfin : le **CAP**, journal des prisonniers, N° 3. Suite du manifeste des taulards, lettres de prison, et aussi besoin d'argent pour continuer (C.C.P. : CAP 30.655.00 La Source).

Debré n'est pas sorti de l'auberge. Le 6 mai, une marche internationale se dirigera de toute l'Europe vers Paris pour obtenir, enfin, l'arrêt des imbéciles essais atomiques de notre grand pays. Ils arrivent le 3 juin pour une manif. Et pour conclure, **Actuel** a l'honneur de vous signaler que l'Australie devient enfin un pays fréquentable. Le nouveau premier ministre, de gôche et, pour une fois, libéral a décriminalisé la marijuana, et libéré les objecteurs de conscience.

chemin ensemble. Sauver son théâtre... la belle affaire ! Qu'en reste-t-il maintenant ? Un homme qui s'effraie de ce qu'il a déclenché.

Il voulait un théâtre réellement populaire, mais comment diriger des comédiens d'occasion dont le sens esthétique se borne à dire ce qu'ils ont dans les tripes. Il voulait un lieu de travail ouvert à tous, mais comment contrôler la créativité de dizaines d'individus ?

Le théâtre du Val-de-Marne, ce n'est plus qu'une étiquette sur 1 500 m2 de locaux, un chapiteau, un peu de matériel, une conception illusoire du spectacle et du créateur.

Alors ? Ceci est un appel au peuple, à tous ceux pour qui ce théâtre peut devenir une plate-forme d'expression de leurs idées, ou un exutoire à leur détermination.

Ah ! au fait, le théâtre, il est 18, rue de la Liberté à Saint-Maur, et vous pouvez contacter E.L.F.C. au 54 bis, rue de Lancry, 75010 Paris.

ET LA FETE CONTINUE.

Le 27 avril au Palais des Sports de St-Ouen aura lieu un festival de rock'n'roll. Organisé par le Trône Cheval Fou, béni de Dieu par Europe 1 et retransmis par une radio républicaine dont nous ne dirons le nom que moyennant finance.

Pourquoi un concert de rock'n'roll ? D'abord parce qu'on en avait envie et ensuite parce qu'il nous a semblé que beaucoup d'autres partageaient cette envie. Nous n'en voulons qu'une preuve, à Nevers, dans un ne peut vraiment dire qu'ils sont des Rockers, ils se sont serrés pour nous faire de la place et sans les avoir menacés. Il est certain que d'une manière générale et plus particulièrement en France le rock effectue un retour sournois (ou peut-être parce que la musique pop en particulier se sont un peu égarées dans un esthétisme à base de vapeurs d'acide. Enfin acide ou pas acide, pour l'italien c'est le bad trip ou le bas de triples remuer on voudra, tout ce qu'on peut en dire c'est que le monde pop et ses environs se sont un peu « gazéifiés ». On a donc cru comprendre qu'il y avait dans l'air comme un besoin de ce rythme physique, pur et dur comme une vulgaire Ve République, je veux parler du rock... Ce rock que les Noirs ont prêté aux Blancs qui n'avaient pas de musique pour exprimer la révolte. Peut-être bien qu'en France on en a jamais autant eu besoin de cette musique révoltée, noyés qu'on est dans la médiocrité toute marron et qui sent pas bon. Et c'est parce qu'on pense comme ça qu'on monte ce truc. En quelque sorte par optimisme incurable.

Et maintenant, voici le programme :

1) des Anglais : Shakin Stevens, Wild Angels, Lord Sutch ;

2) des Belges : Burt Blanca ;

3) des Français : Le Bonheur des Dames, Le Poing.

Le prix des places c'est 20 F, il faut retenir d'avance, en s'adressant à Actuel par lettre (ou sur place de 15 à 18 heures tous les jours), au Culbuteur, 12, rue de la Forge-Royale, Paris — à R.T.L., rue Bayard.

Pour les autres renseignements, écoutez la radio ou regardez les affiches.

écologie

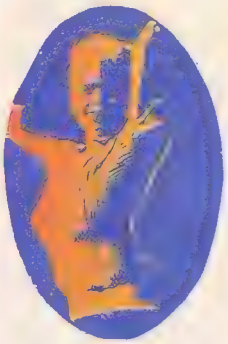
Les habitants de la baie de Minamata au Japon sont heureux : ils n'auront plus besoin d'exhiber leurs béquilles et les portraits de leurs parents défunts devant des juges renfrognés. Après quatre procès « Chisso corporation » a été condamnée à verser 3,6 millions de dollars aux familles vivant à Minamata : son usine avait procédé à des déversements de mercure dans la baie qui avaient entraîné la mort de soixante-huit personnes et avaient rendu 329 autres infirmes. Les dirigeants de la Montedison rigolent pour leur part : les « boues rouges » n'ont fait crever que des cétacés jusqu'à aujourd'hui. Et les Corses ne sont pas près d'obtenir un procès car les Italiens rappelleront que les Français font la même chose qu'eux dans la Manche. Et les Français ont autre chose à faire qu'à se défendre des Italiens puisque les Allemands viennent de les accuser d'envoyer des pommes contenant de l'arsenic en Allemagne. La pollution nous vaudra peut-être une guerre et des échauffourées sûrement. Impossible d'y échapper. Nixon lui-même ne peut plus tremper son maillot de bain dans la baie de Biscayne où il se rend chaque week-end : pour une raison inconnue, les poissons y twistent par milliers avant de crever avec leur petit ventre blanc en surface. M. Nixon ne sait pas twister.

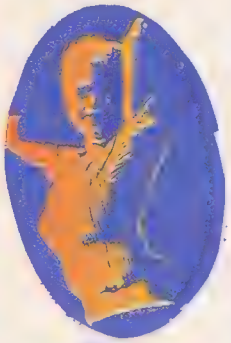
Dans la série « Les fourbasses ne s'affichent pas sous leur vrai nom », on a pu remarquer l'un des stands de la section environnement du dernier Salon de l'agriculture. Des tracts hostiles à l'agriculture biologique y étaient distribués sur un élégant comptoir surmonté de l'écriteau : « Engrais, Fertilité, Qualité ». Derrière cette trilogie prometteuse, l'Association Nationale des Producteurs d'Engrais Azotés avait tenu à rester anonyme.

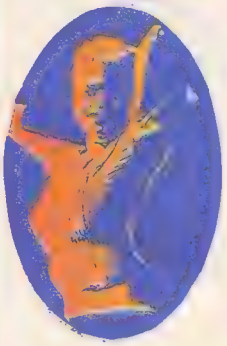
Et maintenant un frisson de modernisme sur les écotactiques de managers : Chrysler a mis au point aux Etats-Unis les premières chiottes écologiques. Pas d'eau gaspillée en voulant rincer la cuvette. Chrysler a créé un liquide proche de l'huile et très fluide qui emporte d'un coup les matières les plus grasses. Un sélecteur permet ensuite de séparer d'un côté les excréments qui iront engraisser les terres ou les composts, et de l'autre le liquide qui peut resservir indéfiniment. La science a le vertige et les solutions les plus folles sont avancées dans la campagne pour l'air pur. Le département de l'agriculture de l'Etat du Nebraska a pour sa part annoncé que trois de ses camionnettes avaient accompli 160 000 kilomètres en utilisant un carburant très peu polluant tiré des céréales et essentiellement du blé. Laboureur, mécano, même combat.

Une écotactique plus rapidement utilisable pour ceux qui veulent bâtir, ou plutôt modeler eux-mêmes leurs maisons. Le plâtre est le matériau le moins cher. Pourquoi ne pas l'utiliser en le remplaçant, pour quatre cinquièmes par du papier journal qui est quasiment gratuit ? Déchiquetez du papier et mettez-le à tremper dans l'eau. Lorsque la mixture a la consistance du yaourt, ajoutez-y de la colle « Persax » préparée dans la proportion de trois bols de colle pour un seau de **France-Soir.** Mélangez bien la bouillie obtenue et utilisez-la, comme de l'eau, pour « mouiller » votre plâtre. Ce matériau est plus solide que le ciment et il peut être peint. Si vous désirez l'utiliser durablement à l'extérieur il est toutefois plus sage de le badigeonner avec un produit hydrofuge. Toujours dans les écotactiques, deux petits bouquins. L'un, le **Guide des fournisseurs,** publié par « Nature et Progrès » (3, chemin de la Bergerie, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois, un francs) contient toutes les bonnes adresses concernant l'agriculture et le jardinage biologiques. L'autre, au tirage très limité, a été réalisé par **« Survivre... et Vivre »** (5, rue Thorel, 75002 Paris) et rassemble la traduction des principaux articles publiés par John Todd sur la pisciculture, la construction des dômes géodésiques, et autres pratiques des doux technologues établis dans les campagnes. A **Survivre et Vivre,** encore et toujours en tirage limité, vous verrez s'ébattre « les requins du naturel » dans un grand aquarium garni de riz complet : pour un franc, braves gens, vous soulèverez les jupes de la Vie Claire. Autre chose, guettez la sortie du **Sauvage,** à partir d'avril. C'est le supplément démagécologique du **Nouvel Observateur.** Soixante-huit pages pour quatre francs. Il y a gros à parier que les plus angoissés des gens de gauche y trouveront consolation. On leur expliquera en mille et une recettes que le port de l'attaché-case n'est plus incompatible avec la très peu polluante culture des aubergines. Ce Robinson-là, égaré chaque week-end dans un amour de village en ruines, pourra à loisir s'extasier sur la vivacité des mousses et prendre des leçons en observant les moutons (ceux qui, au moins, ont leur laine à donner). Et puis, au sommaire du premier numéro, l'inévitable dossier sur l'énergie nucléaire, cette toujours inconnue. Un témoignage aussi sur une expérience d'autarcie en Ardèche, et le récit de la vie des pélicans par l'un d'eux, lassé d'un long voyage, que d'habiles reporters sont parvenus à dénicher dans ses roseaux et dans les brouillards du soir. Ses petits affamés couraient tout autour du micro. Aux Etats-Unis, **Clear Creek,** le meilleur journal écologique du monde, est mort car il n'avait plus de sous. Pour le remplacer, deux revues publiées par une même équipe de margibouseux : **Life style** qui parle du mouvement de retour à la terre et théorise un peu, et **The Mother earth news** qui est bourré d'écotactiques et de papiers du genre « faites-le vous-même ». Les deux journaux paraissent tous les deux mois (abonnement : 8 dollars l'an pour chacun ; The Mother Earth News, inc., P.O., Box 1, Unionville, Ohio 44088).

En France, toujours solide, **L'or vert** a publié son cinquième numéro. Il y parle toujours d'écologie libertaire (abonne-







La dope chez les taupes

John Fitzgerald Kennedy était un speed freak. Son médecin, Max Jacobson, « Magic Max » pour tous ses clients, se tenait toujours à ses côtés, une seringue juteuse à la main. Dans les grandes occasions — la rencontre avec Krouchtchev à Vienne ou le discours aux Nations Unies sur le désarmement, J.F.K. frôle l'overdose. Kennedy n'était pas le seul client de Magic Max : Tenessee Williams, Truman Capote, Eddie Fisher, Cecil B. De Mille ou Otto Preminger tâtèrent tous de la seringue enchantée. Aux plus prudes il prétendait injecter de la vitamine B 12 ou des décoctions secrètes de son invention. Il faisait visiter son laboratoire, véritable antre de Frankenstein où des liquides colorés bouillonnaient gaiement dans des cornues à moitié remplies de petits cailloux car, disait-il, il extrayait les pouvoirs bénéfiques des pierres par bombardement ultrasonique. Ce maniaque des amphétamines traitait également les pauvres et les humbles, et les vieilles dames percluses de rhumatismes et d'arthrite se pressaient chez lui pour ses injections miracles. Magic Max a aujourd'hui sur le dos la brigade fédérale des stupéfiants, le fisc, le F.B.I., la police de New York et plusieurs procès.

Pour dix dollars, tout dealer ou défoncé américain peut obtenir une analyse chimique complète de ses poudres maléfiques. Il suffit d'envoyer un échantillon aux laboratoires Pharm Chem de Palo-Alto (Californie), avec un numéro de code. Les résultats paraissent dans Newsletter, **leur bulletin gratuit.** Analysis Anonymous — **c'est le nom de l'opération — publie régulièrement des statistiques : pas de baisse dans la consommation du LSD, mais on le vend de plus en plus sous d'autres noms, mescaline ou psilocybine. Les substances décrites sous le nom de mescaline n'en sont jamais : au mieux, il s'agit de LSD, et plus souvent d'acide mélangé à un somnifère. Ces constatations valent probablement aussi pour la France.**

On fabrique de l'acide en U.R.S.S., à l'Institut des Composés chimiques de l'Académie des Sciences, pour être précis, où la police a saisi un kilo et arrêté plusieurs chercheurs. Et on consomme toujours des tranquillisants à base de méthaqualone (sopor, quaalude ou mandrax) aux Etats-Unis. Ils ont même fait leur première mort par overdose parmi les musiciens de rock : Danny Whitten, qui jouait avec Crazy Horse.

French connection

Rockin Yaset, qui a, dit-on, trouvé le trésor de son grand-père au fond de son jardin potager, publie grâce à ce don du ciel le tome 212 de **Quetton.** Rockin Yaset en profite pour nous annoncer, entre deux dessins de Willem, la naissance de son fils André, dont Quettonia serait l'heureuse mère. (**Quetton**/B.P. 44 - 50104 Cherbourg : 3 F.)

« **Chaman,** revue de la renaissance cosmique », réincarnation de **Mosaïque** et d'**Ashoka,** numéro spécial sur Thoreau, boîte de conserve contenant en vrac du réglisse Zen, des textes de jours de pluie, du blue grass, beaucoup de blue grass, des taches d'encre en tant qu'art, Tao « the wao » to king... (**Chaman,** 3,50 F, Michel Jourdan, B.P. 9, 84240 La Tour d'Aigues.)

Spécial Folie, dernier né hors série de la revue **Soi-même,** titre dont on cherche en vain le reflet au milieu des pages, car on s'y perd dans les glaces. (**Spécial Folie** : 2 F ; **Soi-même** : 1 F ; adresse : Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel de Ville, 83340 Le Luc.)

L'antinorm, journal des groupes du F.H.A.R. publie son numéro 2, et dévoile en couverture les visages, jusqu'alors masqués, de la présidente Nicole Bley et de la vice-présidente « Marlène », de cette obscure secte. (**L'antinorm** : 2,50 F : Guy Maës, 8, rue Saigne, 93100 Montreuil.)

Le huitième numéro de **L'Ecchymose,** (43, rue Ecuyère, 14000 Caen) pour 2 F.

Gertrude, journal de lutte pour la destruction des horloges et des réveils, sort à l'heure son troisième numéro. (**Gertrude** : 2 F : A. Valma, 36, rue de Dunkerque, 75010 Paris.)

Electrolyz de la Marquyz de Sévigné vient d'accoucher d'un intéressant premier numéro dans la série télévisée « l'épopée du cinéma underground » un premier épisode consacré à Ron Rice, une ode à Andy Warhol et à « Pork », une série de proverbes de Dashiell Hedayat... (**Electrolyz** : 2 F : B.P. 78, 33 Mérignac.)

Bonne nouvelle : enfin **Le Tamanoir** se saborde, les pilotis qui soutiennent le

passé sont moins beaux que les colonnades de l'Opéra comique. Une fin de règne prévue par Docteur Breton, en 1949 : « Ainsi le bestiaire surréaliste, sur toutes les autres espèces, accorde la prééminence à des types hors série, d'aspect aberrant ou fin de règne comme l'ornitorynque, la mante religieuse ou le tamanoir. » Cette énergie aussitôt dissoute se reconstitue autour d'un nouveau journal **Mort Pour Rien** ! (**Mort Pour Rien,** c./o. Richard Belfer, 3, rue Monbel, 75017 Paris ; la collection complète du **Tamanoir,** jusqu'au n° 14, est vendue 20 F, le numéro est vendu 2 F, écrivez à l'adresse ci-dessus.)

Vroutsch, dans la série « La Marge », publie une brochure « Luttes de classe en Chine », qui se veut une analyse de la révolution chinoise (en vente à 4 F à **Vroutsch,** 7, quai de La Bruche, 67000 Strasbourg).

Star Screwer, n° 1 publie des textes de la beat generation et a l'intention de publier un deuxième numéro sous peu. Au sommaire du premier : des textes de Ginsberg, Pélieu, Leary, Ed. Sanders, Gregory Corso, Tuli Kupferberg, Rockin Yaset, etc. (**The Star Screwer** : B.P. 2, 24290 Montignac, France. Prix : 2 F.)

Richard Belfer

Recherches, revue de la fgeri. Il est enfin paru. Vous allez tous savoir comment les pédés couchent avec les Arabes, comment on drague dans les espaces verts, pourquoi se masturber n'a rien de solitaire, ce qu'est la vie d'un travesti, que penser du détournement de mineurs, ce que font deux femmes ensemble, les désirs cachés sous l'idéologie scoute, pourquoi les pédés n'aiment ni les prisons ni les médecins.

Des folles nihilistes du fhar, des gouines rouges suaves du Mlf, un tas d'illustrations, des photos et des noms, Deleuze et des bandes dessinées, Foucault, Sartre et Genêt vous expliquent encyclopédiquement comment en finir avec l'homosexualité de papa. 272 pages en 21 x 27 pour 23 F. C'est le numéro spécial de la revue **Recherches** qui s'appelle finalement **Trois milliards de pervers.** Ça se commande à « Recherches », 103, boulevard Beaumarchais, 75003 Paris avec chèque à l'ordre de la revue, C.C.P. 15 25 75 Paris.

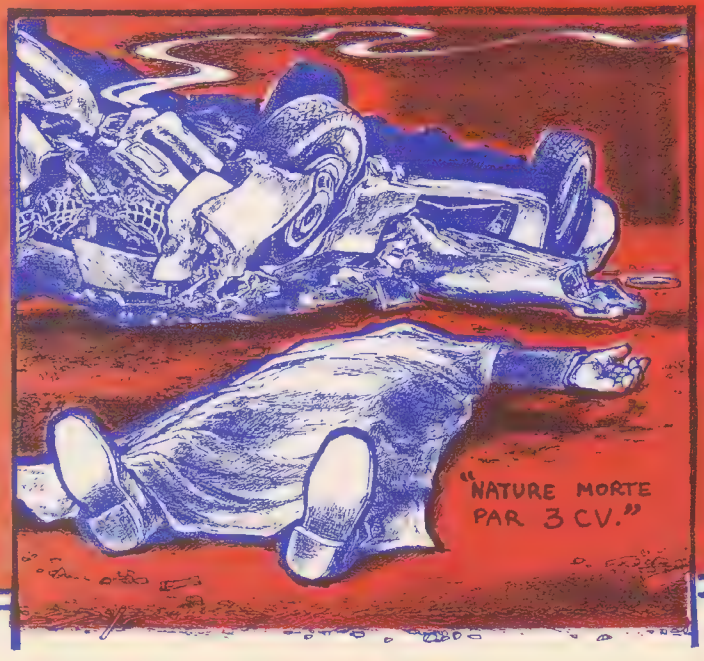
Can

Mais où sont donc passées les masses compactes et velues qui d'ordinaire s'amoncellent aux concerts de **Pop 2** ? « A la manif » me répond-on. « Quelle manif ? » dis-je, candide. On me met au courant et j'adresse une action de grâce émue et silencieuse à M. Debré, qui me permet d'écouter mon groupe favori sans subir la poussée des corps agglutinés et du métro à six heures du soir. Comme je suis réformé depuis trois mois, j'ai l'âme en paix et l'esprit tranquille lorsque **Can** saisit ses instruments. Ah ! Le beau concert, rageur, anarchique, sans pitié pour les oreilles ! **Can** joue la musique ultra-violente et libre dont nous avons rêvé pendant des années sans trouver de groupes assez gonflés pour la jouer (lançons quand même un discret coup de chapeau à **Red Noise,** qui faisait pas mal de potin lui aussi). Irmin Schmidt attaque ses claviers du poing, du coude et du plat de la main, sautille comme un gros ours apprivoisé en boxant l'orgue, enfonce toutes les touches les plus aiguës en montant le volume à fond avec une grimace de gloutonnerie. Jacqui Liebezeit le batteur frappe éperdument, la basse peut tenir deux notes pendant dix minutes, Damo le chanteur sourit de toutes ses dents et s'apprête à croquer le micro. Par moments ils entrent tous en convulsion, font hurler tous les amplis, en tremblent de la tête au pied. Seul le guitariste garde figure humaine et place de longues notes modulées, du velours à côté des grésillements maniaques de ses compagnons. On reconnaît au passage deux morceaux d'**Ege Bamyasi,** le dernier album, entre deux crises de folie furieuse. Le reste est un unique et fascinant balancement. Le groupe entier est une section rythmique, une grêle de coups sur les peaux, les cordes et les touches, la pulsation d'un monstrueux cœur électronique, l'agonie d'un tétanisé. On sort hors d'haleine et défoulé. Exactement comme à la manif.

ment : 12 numéros, 24 francs. B.P. 151, 13654 Salon, un numéro contre 2 francs).

L'armée peuple toujours les cauchemars des militants. L'affaire de Rivesaltes semble désamorcée à l'issue d'un assez laid négoce de Debré qui donne un terrain militaire pour édifier une zone industrielle. A Biscarosse en revanche, dans les Landes, un gros champignon qui ressemble fort au Larzac est en train de pousser. Le Centre d'Essai des Landes a décidé de s'étendre et de dresser une clôture de quatre mètres de haut autour de son terrain. Résultat : le lac de Biscarosse bousillé, le paysage item et d'intéressants exercices pour les pompiers en cas d'incendie ; pour franchir quatre mètres, il leur faudra prendre un rude élan. Le grand jour approche : le 6 mai, une marche à travers Paris rassemblera tous ceux qui entendent soutenir le moratoire pour l'énergie nucléaire. Y aura-t-il plus ou moins de monde que pour la manif à vélo ? Les **Amis de la Terre** ont décidé de ne pas attendre les résultats et mettent déjà au point une manif pour la fin juin. Une manif pour quoi ? Une manif pour rien. Pour le plaisir ? Pour prendre l'air ? Non. Pour rien. Quels slogans ? Quelles pancartes ? Tout est à créer. On voit d'ici le communiqué du ministère de l'Intérieur : « La manif pour rien est interdite. Motif : aucun. »

Jean-François Reuterre



CINEMA

Faut-il attendre que Visconti tourne **Voyage dans l'enfer des passions érotiques** pour rétablir le mauvais goût ? Le critique néglige par définition, à moins que la mode ne l'y pousse temporairement, les films prétendus niais, hâtifs, bâclés et aguicheurs. Etrangement, les mêmes se repaissent de Fantomas ou d'Arsène Lupin. Pourtant, on peut avaler du péplum au kilo, du western à la chaîne ou du cul aseptisé, et y trouver un charme jusque dans le jeu ringard des comédiens, les décors laids, le texte débile. Une traînée de poudre; tous les cinéastes qui se livrent à ce jeu ne sont pas des cons, et j'en sais de rusés, de drôles et de talentueux. C'est Francis Leroi **(Les tentations de Marianne)** qui égratigne en la personne de son héroïne les pauvres gourdes piégées par l'idéologie de **Jours de France** et de **Salut les copains.** C'est Luc Moullet **(Une aventure de Billy the Kid, Les Contrebandières)**, Mario Bava, remarquable depuis fort longtemps par ses impossibles éclairages mauves **(Danger : Diabolik)** ou Vittorio Cottafavi **(Le fils du Cid, Les Légions de Cléopatre).** N'oublions pas le seul qui parvienne au tragique dans la niaiserie, José Benazéraf, qui nous donne avec **French Love** l'un des plus beaux fleurons du film raté de long en large, et prétentieux en plus — ce qui ne gâte en rien et devient franchement irrésistible. Il ressort de tout cela que les patrons sont de fieffés crétins et les princes charmants de beaux salauds : comme on le voit, c'est la vie toute crue.

Je vous parlerai donc de ces salles où personne ne va sinon quelques obsédés sexuels qui espèrent y trouver le grand frisson.

L'art populaire vise à montrer plus qu'à expliquer. Les affichettes, les panneaux annonces, les photos contribuent à créer une atmosphère bien sympathique.

Tandis que les façades des cinémas des Champs-Elysées ou du Quartier rivalisent de virtuosité et de délicatesse, celles des salles populaires de Strasbourg Saint-Denis ou de Pigalle sont très simples, dépourvues de toute recherche. Comme dans cette salle, **le Louxor,** située dans le dix-huitième arrondissement, spécialisée dans le film d'aventures et d'espionnage, le western européen ou la reconstitution historique italo - hispano - greco - germano - anglo - portugaise.

Action, aventure et bagarre pour trois francs seulement. Entrez, entrez dans

underguide Lyon

Lyon ! Le monde underground y est tellement souterrain que bon nombre de freaks de la région n'en ont pratiquement jamais entendu parler, et à plus forte raison ceux qui ne se sentent pas touchés (ôtez vos mains sales !) par le mouvement.
Mais un mouvement ça bouge, ça s'agite, ça cogite. Sans quoi ce ne serait pas un mouvement.
Quelques bulles viennent crever à la surface.

LIBRAIRIES :
Le Péristyle (sous les arches de l'Opéra), dirigé par le sympathique Jean-Louis Bury — maître ès science-fiction et fantastique.
Cadence, rue du Palais de Justice, où se retrouvent tous les amateurs de pop et de presse parallèle. Ambiance très sympa. Disques pirates.
Le Soleil Noir, librairie de la C.F.D.T. (rue de Créqui dans le 3e)
La librairie des Canuts (rue Burdeau à la Croix-Rousse)
La librairie Federops (rue des Trois-Marie, dans le vieux Lyon)
Il y avait également, il y a quelques années, **« La Proue »,** mais cette librairie est devenue beaucoup trop bourgeoise. Genre : On veut bien distribuer des fanzines - conditions que ces fanzines nous fassent de la pub ou alors n'en fassent pas aux autres libraires — mais pas des torchons comme les « Equevilles ».

COMMERCES DIVERS
Trazibul, ventes, trocs divers, rencontres. Au 65, rue Cuvier, rue Doyenné et rue de la Barre : fringues africaines, indiennes, orientales.
Rhône - Lumière : disques pop-jazz-folk importés. Certainement le mieux informé à Lyon pour la discographie jazz. Bernard Seux y offre aux amateurs de blues pas dégénérés des disques pratiquement introuvables chez les autres disquaires lyonnais ou régionaux.
Marché aux Puces actuellement à Villeurbanne, prochainement à Vaulx-en-Velin.

RESTOS
Dans le quartier « La Guillotière », nombreux bistrots très beaux pas chers, rue Passey, resto végétarien. Grande Rue de la Guillotière, frites, rue de Marseille, café du Commerce et les environs de la place du Pont. Derrière le Prisunic, dans le quartier arabe de La Guille, merguez, couscous et ça sont bon. Dans le Centre, place Antonin Poncet, **Le Caveau**. A Perrache, le **Midi-Minuit** et la **Brasserie Georges** raviront les amateurs de choucroute. A la Croix Rousse, nombreux bistroquets avec cochonaille et beaujolais. A Saint-Jean Joseph, préférer le **Caveau Henri IV**, le **Témoin** ou le **Pont de Pierre**. Un inconvénient : de plus en plus de menus touristiques, donc de moins en moins économiques.
Pour le reste, se rabattre sur les restos universitaires ou partir à la découverte. En ultime recours, pour les vrais amateurs de [illegible] et les [illegible] de [illegible] en tous genres, il y a la soupe municipale et ses [illegible] gastronomiques.
A Villeurbanne, le **Café de la Poste** est un [illegible] pour ramasser une cuite et casse-croûter jusqu'à une heure avancée de la nuit. A [illegible] fréquents, le **Moulin Joli**, place des Terreaux.

CLUBS and BARS
[illegible] en passant :
— **La Maisonnee** (Le Barbu), rue Désirée dans le 1er. Assez chouette.
— **Le Hot Club** (4, rue de l'Arbre Sec) avec son excellent ensemble de musique créative.
— **Le Chicago Club,** [illegible] du cinéma « Mary ».
— **La Chanterelle** - Club Folk. Tous les mardis à 20 h [illegible] Colbert)
— **L'Araignee.**
On peut à la rigueur fréquenter quelques boîtes comme la Colline (minettes) ou Poncho Cav (folkmanes).
Le [illegible] Club, la M.J.C. des Etats Unis, l'INSA, La Cigale, peuvent prêter ou louer des salles pour l'organisation de concerts pop.
A St-Chamond, festival annuel de jazz.

COIN-COIN
Les canards ne manquent pas à Lyon. On peut en voir sur le lac du « Parc de la Tête d'Or ». On en voit également à la devanture des librairies citées plus haut.
En passant, saluons le fameux **Guignol**, qui se débat avec courage de procès en procès.
Bien sûr Lyon est avant tout la ville du fantastique et de la science-fiction. Les éditions Lug sortent toujours **Strange** et **Futura**, qui essayent de passer entre les mailles de la censure.
Chez les fanzines **Nyarlathotep** (Marc Michalet, 26 bis, rue Duquesne, Lyon 6) reste d'une grande qualité : Photos, bandes dessinées, nouvelles, articles, illustrations et couverture en couleurs, plus un dossier. Etre le Nécronomicon sera au programme du n° 7. Ce qui se fait de mieux dans la presse à petit tirage.
Pour rester dans le domaine de la Science-Fiction, faisons **un petit tour à** Saint-Fons, à la maison **des jeunes, où siège** le club **Aleph** (Jacques Soulier, 3, allée de Béziers, 69 Saint-Fons).
Là on ne lésine pas sur les moyens. En plus des débats bimensuels (Bandes dessinées, Idéologie, Fantastique), le club publie un bulletin mensuel gratuit pour les membres. Ainsi qu'un zine trimestriel dont deux numéros sont déjà parus. Aleph prépare, en collaboration avec le club « ABC - La toile » une semaine de la science-fiction pour juin. Sans compter de nombreux débats un peu partout dans la région et un ciné-club qui marche une ou deux fois par mois.
Amériane (Jean-Marc Leger - 10, rue Louis [illegible], Bloc 1 B, 69004 Lyon) publie contes, poèmes et articles. Dans le n° 1, une interview de J.P. Andrevon. Dans le n° 2 « Société de consommation et causes profondes du malaise des intellectuels dans le monde ». Et dans chaque numéro des poèmes de toutes les écoles poétiques : libres, classiques, modernes... Cette revue bimestrielle a de très nombreux projets. En particulier l'édition de deux plaquettes de poésie par an. Chaque plaquette étant entièrement consacrée à un des collaborateurs de la revue.
En dehors des zines littéraires il existe une presse qui proteste, qui s'insurge, qui dénonce. Et parfois même qui ne se prend pas au sérieux tel **Les Equevilles** dont le numéro 5 « spécial pornographie » est à lire absolument avant qu'il ne soit épuisé. (G. Mas, 27, rue René Leynaud)
Comme partout les journaux lycéens pullulent. **Changer l'école** (13, rue des Capucins dans le 1er) présente un « Spécial affaire Olivier ». Quant à **Signe** (12, quai Rambaud) il vient de sortir son n° 6.

MOUVEMENTS
Côté militantisme, ça n'a pas l'air de marcher très fort malgré la création récente d'un Groupe Insoumission Totale, responsable d'une manif en novembre place de la République. Le M.L.F., nous dit-on, est quasiment inexistant. Attendons des gens. Le F.H.A.R. et le M.L.H. semblent à l'état embryonnaire et leurs activités très restreintes. Quand même, les anars lyonnais tiennent une permanence le samedi après-midi, 25, rue René Leynaud (GALSIA). On peut aller causer et se mettre au chaud en leur tenant compagnie. Le P.S.U. siège 45, montée de la Grande-Côte. A Cuire, les pacifistes de tous poils peuvent rejoindre le GARM (Groupe d'Action et de Résistance à la Militarisation).

GROUPES
De moins en moins de groupes originaux. Parmi les survivants on peut écouter Capharnaum, Free [illegible], Volume, Nemo, Je-he-hidee, Bernadette, Fury After, Live Group, Tiba, Pulsar, Prisms, Ajax, ou Booz sans risque de devenir sourd. **Le Fokamakasé** monte en flèche. C'est un groupe qui essaie d'aller plus loin dans le style free-jazz. Trois de ses membres sur six sont des percussionnistes, d'où sonorité très particulière. Et on nous en voudrait sûrement si on ne citait pas avec émotion le jovial **Déroulède Debil's Band.**

Markus Leicht.
Hubert Francillart.

la grande féérie du cinématographe. Vous y verrez des blondes charmantes en venir aux prises avec des méchants aux gueules patibulaires, secourus à la dernière bobine par un séducteur droit sorti de l'univers sirupeux de Walt Disney.

Zorro arrive toujours au bon moment, mais parfois, il peut se tromper de bobine et se mêler à des aventures galantes ou à des chevauchées amoureuses à vous couper le souffle, comme cela lui est récemment arrivé au célèbre **Midi-Minuit**, l'une des plus vieilles salles spécialisées de Paris.

A l'**Abri-Etoile**, près de la place des Ternes, une ambiance tout autre. On y retrouve les mêmes fidèles, de génération en génération profitant d'une vie de famille bien méritée...

Au **Club** pour 3,50 F de 12 h à 13 h et 4,50 F après vous oublierez l'atmosphère polluée de Paris en contemplant le ciel bleu d'Hawaï. C'est aussi beau qu'au **Rex** et c'est même plus intime car ici le ciel est à vous.

Des salles populaires, il y en a environ une quarantaine à Paris, certaines réservées à l'exclusivité, comme le **Cigale**, cet ancien caf' conc' qui fit les beaux jours de Maurice Chevalier, du comique-troupier Milton et de la géniale Gaby Deslys dans son grand succès **« Allo ! my dearie »**, d'autres à des genres précis : le fantastique (le **Colorado**, où l'on évite de faire le point), le nanar français (Au **France**, avec deux films superkitschs par semaine, comme par exemple **« Nous irons à Monte Carlo »**, avec Ray Ventura et son orchestre et **« Ah ! quelle équipe »** ! avec Sydney Bechet), le « musical » (au **Bosphore**, avec une rétrospective Joselito ou au **Delta** avec des comédies arabes calquées sur le modèle américain), le policier et l'espionnage (au **Cinex**, où l'on a le rare privilège de s'asseoir sur des sièges en bois), le western italien (au **Bastille-Palace**, où l'on risque à chaque fois de descendre plus rapidement que prévu le grand escalier du casino de Paris) et enfin le peplum (au **Far West**, quel paradoxe, les exploits de virils athlètes musclés y sont malheureusement représentés sur un écran format timbre-poste).

Et pour terminer, pensons aux banlieusards et provinciaux, épris de cinéma et d'underground, qui trouveront l'apaisement de leurs tracas quotidiens au **Cinevog**, avec son complexe de quatre salles. A deux pas de la gare Saint-Lazare.

On peut y passer une journée bien remplie en commençant dès dix heures, par **« Les matins d'un garçon sage »**, enchaîner sur **« Minette de cinq à sexe »**, ensuite **« Sept heures en feu »** et en terminant, en beauté, avec **« Les Folles nuits de la Bovary »** (transcription scrupuleuse du bouquin de Flaubert, précisons-le).

A un de ces jours. Good Clean Fun.

J. Farren

Ça nous arrangerait bien si vous vous abonniez :

C'est encore le meilleur moyen d'aider le journal

Alors quoi !
Il reste encore des albums de Crumb.

40 F pour 12 numéros
+ offre exceptionnelle
l'album de Crumb

ou

45 F pour 12 numéros
+ 1 disque
à choisir dans de nouveaux disques de l'histoire du pop :

au choix l'un des 33 tours suivants :

☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
☐ Rod Steward et Steam Packet.
☐ Les débuts du Soft Machine.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case qui correspond à votre choix).

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à **Actuel**.

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger :

courrier ordinaire : 50 F
par avion : 60 F
(sans disque ni Crumb)

Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.

Rappelez-vous :

Nos 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
Nos 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

?!
TIENS. TU AS FAILLI LE PERDRE DANS MA CHAIR...
JE L'AURAIS RÉTU PERÉ OÙ QU'IL SOIT PLANTÉ !
HÉÉ !... !!! VIOLENTE PETITE FEMELLE !!
QU'EST-CE QU'ELLE VEUT-TU ?
RÉPONDS !
JE VEUX CE QUE TU VEUX...
TIENS PARE CE COUP-LÀ !!!
ÇA SUFFIT MAINTENANT.
TU SAIS CE QUE JE VEUX ?
JE SAIS CE QUE JE VEUX..
AH.
ET SI JE DEVIENS RONDE COMME UN FRUIT ?
IL Y A DES HERBES POUR ÇA : LA KÉTARA, LE SEATH, TU SAIS BIEN.

ET SI JE VEUX UN PETIT HOMME COMME TOI ?. MM HHAAAA!...
RROOAR HHAAA
WEEii
SHAC
FIN

TUTTI FRUITTI

Reporté de mois en mois, il est enfin sorti. C'est David Crosby qui l'a produit, oubliant pour cette occasion les querelles du passé. Il s'appelle tout simplement **Byrds** (Asylum - Imp. Givaudan). Avec tous les anciens, Gene Clark, Chris Hillman, Michel Clarke, David Crosby, qui sont venus rejoindre Roger Mc Guinn pour se retrouver, le temps d'un disque, au beau milieu de ces folles années 60. Ça ne nous rajeunit pas. Onze plages, deux compositions pour chaque musicien : pas de jaloux. Des trois compositions restantes, une est de Joni Mitchell (For Free) et les deux autres, surprise, de Neil Young ! Voilà pour la fiche signalétique. En ce qui concerne la qualité du disque, no problem, c'est irréprochable. Les voix sont parfaites, ça fait plaisir de réentendre Gene Clark et David, peut-être le vainqueur de cette confrontation au sommet. Un ratage, d'envergure : La version de « Cowgirl in the sand ». Neil Young ne méritait pas ça. Le seul défaut important du disque, pourtant, ne se laisse pas cerner en termes techniques : il tient à l'esprit même de cette confrontation-commémoration. Etait-ce vraiment bien utile de se rendre compte que huit ans après les Byrds sont toujours les Byrds ? La popmusic ne gagnera rien à regarder en arrière. Les musées sentent le renfermé.

A Pleyel le 12 mars, devant un public clairsemé, les Fab Five : The Temptations. Avec Junior Walker en première partie, qui soufflait comme un fol dans son ténor. C'était très bien. A l'entracte j'ai entendu un crétin dire : « Ouaf c'mec-là il a dix ans de retard.. » De retard sur quoi dukhonnot ? Sur Claude François, sur David Bowie, sur Terry Riley, sur John Cage ?... Et la musique indienne, elle a combien de retard ? Et le sourd, là, Beethoven, ça fait pas mal lui aussi ! Et la musique des aborigènes de Nouvelle-Zélande !

L'entracte terminé, les Temps sont arrivés. 45 minutes, pas plus, propre et très professionnel, mais décevant : les cuivres qui les accompagnaient n'avaient que peu de chose à voir avec l'instrumentation, les arrangements super-sophistiqués de Norman Whitfield et les possibilités techniques des studios Tamla, éléments indispensables au « sound » des Temps 73. Différence d'autant plus frappante que le nouvel album des Temptations vient de sortir aux U.S.A. **Masterpiece** (Gordy Imp. Givaudan).

Sur la première face, un morceau de 14 minutes « Masterpiece ». Whitfield a tenté de refaire le coup de « Papa was a rollingstone » mais là, échec total. Malgré le nombre considérable de musiciens qui contribuèrent à ce « Chef d'œuvre », Masterpiece a tous les atours du Remake-loukhoum. L'autre face, par contre, est époustouflante. Pas un temps mort, de « Ma » à « Hurry tomorrow », mort lente d'un junkie vue de l'intérieur, terrifiant.

Jazz-Héritage c'est le nom d'une série de réédition M.C.A. Barclay d'une qualité tout à fait rare : 24 volumes sont sortis depuis le début de l'année, couvrant une période impressionnante de l'Histoire du Jazz Ouatre **Armstron**, de 1924 à 40 avec des pièces rares comme « Words » avec Fletcher Henderson en 24 ou, deux ans plus tard « Static strut » et « Stomp off, let's go » avec l'orchestre d'Erskine Tate.

Swing au Grand Hôtel

Qui écoutait Procol Harum dans les années 67-70 ? D'abord les musiciens américains, dont le Band, plutôt dix fois qu'une. Ensuite les pauvres blancs qui arrivaient trop tard chez le disquaire et, faute de Moody Blues, se retrouvaient tout flappis après une heure d'agression inespérée. Le premier album manquait de cohésion et d'unité directrice, le second, **Shine on brightly** impose déjà une sonorité pleine et grandiose. Sur une face, une longue suite théâtrale décrit les incroyables névroses du parolier, Keith Reid au verbe prolixe et cruel. Le disque ne se vend pas, personne n'en souffle mot nulle part. Avec le suivant, **A salty dog**, Gary Brooker et les siens ont poli leur ouvrage. L'organiste féérique, Matthew Fisher et le petit guitariste au cri rageur, Robin Trower, composent aussi chacun deux ou trois morceaux. C'est vraiment un travail d'orfèvre et Procol Harum en attendait beaucoup.

L'album est un demi-échec. Fisher quitte le groupe désormais frappé de l'estampille « Maudit » très prisée dans les milieux marginaux de l'Amérique gloutonne où Procol se réfugie. C'est là-bas seulement qu'il peut tourner devant un public inconditionnel avec, en prime, une impression nauséabonde d'impuissance. Un quatrième album témoigne de cette époque à la fois glorieuse et sinistre. **Home**, en ricanant. La réputation du groupe, qui est surtout celle de sa malchance, a refranchi l'océan en même temps que celle, toute neuve et fascinante, du Velvet. Les journaux versés dans l'Underground reprennent sa légende et l'amplifient. Ainsi le public ne s'élargit pas et, disque après disque, ingurgite la musique de Procol comme un rond de vieilles marquises. Au contraire, un parti-pris anti-elitaire pousse le groupe à se faire connaître par l'intermédiaire de **Broken Barricades**, album léger, attrayant et parfaitement réalisé. Les marquises protestent, hurlent à la muse tarie.

Il fallait de toute urgence échapper à l'emprise sclérosante du mythe underground, et, pour cela, l'industrie si bien rôdée du show biz n'offre qu'une seule possibilité : un album accessible immédiatement, facile à promouvoir. C'est ce que consentit Zappa avec **Hot Rats** et les « New Mothers », Alice Cooper avec **Love it to death**. Mais Zappa, l'équilibre une fois retrouvé (et même un peu dépassé) est reparti vers de nouvelles trouvailles. Au contraire, le cher Alice, trop heureux que la pâte ait enfin pris, s'est emmêlé les pieds dans son python et ne gueule plus que pour les bons dollars de Warner Bros.

Trower s'en va jouer le blues. La perspective d'enregistrer dans la poussiéreuse compagnie d'un grand orchestre le fait fuir, on ne sait pas encore où. Brooker redevient ce qu'il était à l'origine, c'est-à-dire absolument seul maître à bord du vieux navire. **Live with the Edmonton Philharmonic Oschestra and the da camera singers**, par le seul fait de se réussite technique, prouve qu'il ne s'agit pas de rock enrobé de caramel mou par souci de considération, contrairement à d'autres tentatives grotesques et réactionnaires qui prirent toutes de fameux bides. Brooker a enfin revêtu ses compositions des pourpres qu'il leur destinait. Les ventes sont considérables et l'album grimpe jusqu'à la cinquième place du Bilboard. Les vieux fans frémissent d'un orgueil fat : ah, revoilà le vrai Procol. ô foules enfin soumises, couronné comme il le méritait. Et puis finalement, peut-être que ça vieillit drôlement, ces pompes, qu'il risque le formol...

L'Angleterre et le vieux continent redécouvrent P. H., ce groupe d'un été disparu dans un ronflement d'orgue. Soudain, tout le monde aime P. H. Tous les critiques l'ont toujours affirmé depuis cinq ans : Procol ca c'est beau, voilà des musiciens, c'est du sérieux, c'est construit, c'est du Rock et bluesy des fois et grandiose et poétique et dantesque et ah merde, un disque d'or comme Emerson Lake Palmer.

Traumatisé par le succès de « Whiter shade of pale », Brooker craint sans doute un autre malentendu. Il met tout en œuvre pour montrer qu'il ne s'agissait entre **Home** et **Grand-Hotel** que d'une étape indispensable à la survie du groupe et de sa musique. Brooker lui-même parle de rock Viennois et Grand-Hotel, c'est bien ça, l'atmosphère de ces palaces si chers à Brooker et Keith Reid le parolier. D'abord un long morceau grandiose et désuet, la langueur de la valse, la voix et le ton à la fois nostalgiques et méchants, tout ça jure comme les horribles couleurs vieillottes des années trente à Cannes, dans l'Europe pourrissante. Tous les groupes de la rock music des Seventies tentent d'assumer les outrances de la culture occidentale, dans la caricature la plupart du temps, puisque elle convient si bien au Show-Biz alléché. Valse tzigane, rock viennois ; recréer l'ambiance de ces plages chics d'avant le Front populaire, un peu comme Genesis et réminiscences moyen-ageuses.

Le Grand-Hotel en question, il est déjà sur la pochette, une sorte de gros lupanar à colonnes où Keith Reid et son plateau d'argent nous invite, cinq jeunes ringards aux allures de rastaquouères déposent un regard sinistre sur le visiteur. La dérision a payé. Le vieux palace de Brooker pue le vin noble et suinte le stupre, tant mieux, **nous sommes honorés d'y être bienvenus.**

Guillaume Flip
Ferdinand Flop

et un fantastique pianiste qui mourut aux Indes dans les années 40, Teddy Weatherford. Dans le volume 3, **Louis and the guest stars** figurent les 4 chefs d'œuvre de la session Armstrong-Bechet de 1940, introuvables depuis un bout de temps.

Pour **Count Basie** deux volumes (37-39) avec les fameux duels de ténor Lester-Hershel Evans, bien sûr, mais aussi les solos de trompette de Buck Clayton et puis « The all american rhythm section », Basie, Walter Page, Jo Jones et déjà, en 1937, Freddie Greene à la guitare !

Les débuts d'**Ellington**, aussi, et des tas d'autres encore. Le design des pochettes est tout à fait dans la note modern'style de l'époque et les couleurs génialement reconstituées. Notes discographiques du dernier méticuleux, avec ordre des solos, numéros de matrice et tout ça.

Maintenant pour ceux qui n'aiment pas le jaze, vous pouvez continuer à lire, c'est par ici que ça se passe. On va en parler de votre musique de sauvages, quoiqu'en passant il serait bon de rappeler qu'en son temps c'est la musique dont au sujet de laquelle que je vous causais plus haut qui était la musique de sauvages, pour le bourgeois ..

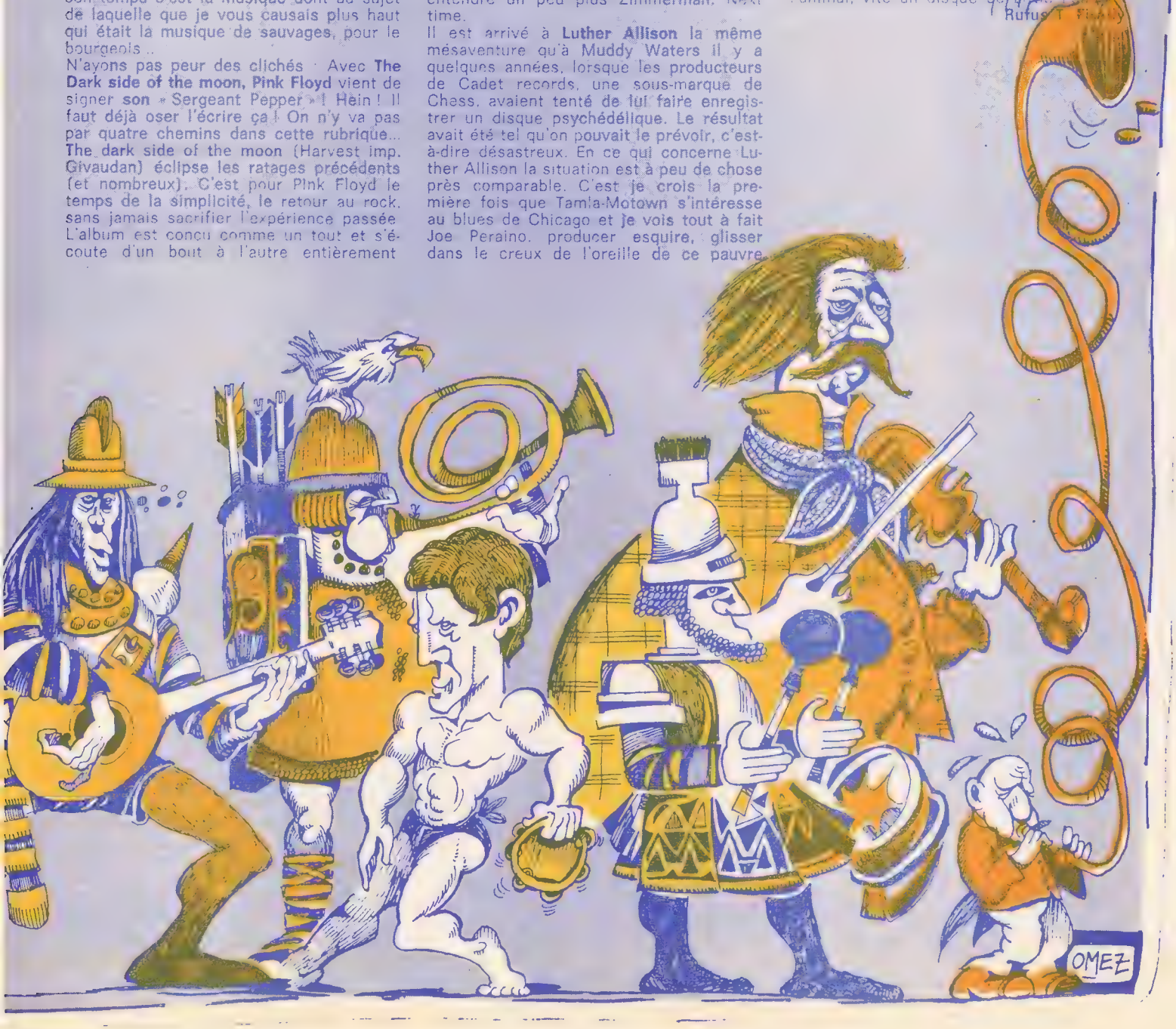
N'ayons pas peur des clichés : Avec **The Dark side of the moon, Pink Floyd** vient de signer **son** « Sergeant Pepper » ! Hein ! Il faut déjà oser l'écrire ça ! On n'y va pas par quatre chemins dans cette rubrique... **The dark side of the moon** (Harvest imp. Givaudan) éclipse les ratages précédents (et nombreux). C'est pour Pink Floyd le temps de la simplicité, le retour au rock, sans jamais sacrifier l'expérience passée. L'album est conçu comme un tout et s'écoute d'un bout à l'autre entièrement. Paroles superbes de Roger Waters sur des thèmes qu'il est rare de leur voir aborder (vieillir, le temps, le fric, la guerre, la folie, l'absurde). Pour les dingues de l'oreille en bois c'est l'album le mieux enregistré de ces deux dernières années, en un mot s'il n'y en a qu'un ce sera celui-là. **Bob Dylan** n'est pas né de la dernière pluie. On le savait. Mais son dernier coup est vraiment au point. Il est retourné en studio. Pas pour son compte, mais pour aider son copain **Doug Sahm** (Sir Douglas Quintet), qui a un nom à ne pas vendre un seul disque ! Aussi Bobby a-t-il prêté main forte : un coup d'harmonica par ci, un bout de guitare par là, et une deuxième voix de temps en temps. Pas tout seul du reste, parce qu'il y avait du monde dans les studios Atlantic ce jour-là ; David Newman (ex-ténor de Ray Charles, John, David Bromberg entre autres. Tout ça fait un album pas désagréable du tout à écouter, assez bluesy, et pas prétentieux pour un sou : (Doug Sahm and Band-Atlantic - imp. Wea). Moi j'aurais bien aimé entendre un peu plus Zimmerman. Next time.

Il est arrivé à **Luther Allison** la même mésaventure qu'à Muddy Waters il y a quelques années, lorsque les producteurs de Cadet records, une sous-marque de Chess, avaient tenté de lui faire enregistrer un disque psychédélique. Le résultat avait été tel qu'on pouvait le prévoir, c'est-à-dire désastreux. En ce qui concerne Luther Allison la situation est à peu de chose près comparable. C'est je crois la première fois que Tamla-Motown s'intéresse au blues de Chicago et je vois tout à fait Joe Peraino, producer esquire, glisser dans le creux de l'oreille de ce pauvre Luther : « Coco, on va faire un disque Heavy ! » **Bad news are coming** (Tamla - Pathé) l'ambiance est tellement tendue que Luther Allison peut difficilement s'exprimer façon relax comme a l'accoutumée. Ni un bon, ni un mauvais disque. Le blues normand, quoi.

S'il ne se faisait pas si tard, je vous dirais bien un mot du troisième album de **Little Feat, Dixie Chicken** (Warner - Imp. WEA).

Depuis le départ de Roy Estrada avec les loustics à Bifartte, Lowel George n'a pas chômé. Reste de l'ancien groupe trois musiciens : Le batteur, Richard Hayward, le pianiste Bill Payne et bien sûr Lowell George himself (guitares, cowbells, vocals — comme c'est écrit sur la pochette). Les nouveaux venus sont le bassiste Kenny Gradney, Sam Clayton aux congas et un autre guitariste, Paul Barrere. Un Little Feat beaucoup plus noir que d'habitude (l'influence d'Allen Toussaint ? Les percussions ?) et Lowell George... inutile d'en dire plus. Si vous ne connaissez pas l'animal, vite un disque de Little Feat.

Rufus T. Firefly



Be bop a Lula

Le football, les capsules de bouteilles de soda, le papier-cul, les feuilletons télévisés et les films d'horreur japonais : Ralph Meltzer, qui inventa la critique de rock éthylique et divagante, parle de tout sauf de rock dans son recueil **Gulcher, post-rock cultural pluralism in America.** Le rock, explique-t-il, a perdu sa position d'expression privilégiée d'une génération, le critique finaud doit se recycler d'urgence. Observez donc les vieux journaux de rock américains : au sommaire de **Rolling Stone,** l'arrestation de Timothy Leary, une journée de Robert Mitchum (en couverture), la vie dans l'espace. A celui de **Crawdaddy** : Jack Nicholson et le nouveau cinéma américain (en couverture) et l'Irlande. Personne ne veut plus parler de rock.

Et nous, pauvres tâcherons français, où trouverions-nous un dernier reste d'enthousiasme pour chanter ces « nouveaux albums » qui se ressemblent et se rabâchent ? Je viens de passer un mois dans l'extase, je me suis régalé de voluptueuses musiques indiennes, d'enivrantes mélancolies persanes, de pandemoniums africains et de préciosités balinaises. Quel pénible atterrissage que de retrouver les albums de rock qui m'attendaient au tournant, musiques ternes dans des pochettes rutilantes, production en série, accablant tarissement de toute imagination !

Soft Machine, enfin un pied ! se dit-on en ouvrant le beau double album tout chatoyant de couleurs sous le papier cellophane de l'emballage-importation. On se souvient des années où, presque seul, Soft Machine symbolisait un rock riche, expérimental, plein de dissonances et de brisures, hybride fait de rock, de jazz et de musique contemporaine, et mille fois plus excitant que les trois réunis. Puis on pense à la musique floue et irrésolue des derniers albums, au départ de musiciens essentiels. De plus, on ne se laisse plus impressionner facilement, on est devenu exigeant, on connaît désormais Terry Riley, le jazz d'après Miles Davis, Kraftwerk. Va-t-on oui ou non prendre un pied ? Dans les premières minutes, un sourire se dessine sur nos visages ravagés par les ans. On s'enfonce dans son fauteuil et les pieds battent doucement la mesure. Ils sont revenus, les rythmes posés et euphorisants de **Third,** les thèmes tarabiscotés qui caressent délicatement les lobes cervicaux, la construction rigoureuse des morceaux. Puis l'attention faiblit, on n'écoute plus que distraitement, et la fin de la face nous surprend. Décidément il faut se resigner : **Sixth** n'est, une fois de plus, qu'un bruit de fond confortable, une musique de chambre électrifiée qui coule harmonieusement mais n'arrive plus à passionner. Et dans ce plaisir mou, à la limite de l'indifférence, se glissent peu à peu des aigreurs et des récriminations : ces solos de soprano à l'anglaise nous fatiguent, imitations exsangues de Coltrane. Le son de l'orgue, qui nous électrisait il y a cinq ans, détone dans cette musique sobre et grise comme un monsieur en complet-veston, les solos de Mike Ratledge font penser de plus en plus au labeur d'un constipé. Enfin, après quelques jours, on oublie ces griefs, on met le disque machinalement, sans l'écouter, pour faire la vaisselle, en prenant son bain ou en noircissant des feuilles de papier dans les bureaux d'**Actuel.** On se rejouit de posséder un disque aussi poli, qui ne force jamais l'attention et poursuit son chemin sans ruptures. F.I.P. 514 doit en raffoler. On l'entend déjà dans les grands magasins. Il en faut des comme ça, si, si. Vous trouvez ces lignes un peu tristes ? Moi aussi.

Comme des dizaines de groupes européens, **Supersister,** un groupe hollandais, doit au Soft Machine d'il y a cinq ans le premier coup de pouce, le désir de se libérer des rythmes binaires trop familiers, du rock qu'on apprend en rejouant les vieux morceaux des Rolling Stones. La suite de leur histoire ressemble aussi à celle de beaucoup d'autres : après un premier album plein de respect pour le Soft, ils trouvent leur style, fait de compositions complexes exécutées au quart de seconde près, puis repartent vers les terres inquiétantes de l'improvisation. **Pudding and Gistern,** leur troisième album, que Polydor se décide à sortir avec quelque huit mois de retard, appartient à la seconde période : une musique sautillante et enchevêtrée aux couleurs de sucre d'orge et de films de Walt Disney.

Moins réussie, mais néanmoins méritoire, voici une autre feerie orchestrale pop, un gros bonbon à la fraise baigné d'hectolitres de crème à l'orgue hammond et de sirop de synthétiser : **The six wives of Henry VIII** (A. & M. - import. Music Action), l'album de **Rick Wakemen.** Wakman c'est le joli blondinet qui tapote sur ses claviers au sein de **Yes.** Seul, il s'accorde plus de réminiscences classiques mais moins de virtuosité sterile. Vu de loin ça sent l'**E.L.P.** à plein nez mais en moins tarte. A déconseiller aux foies fragiles.

Il existe tout de même ce mois un pied indiscutable, souverain, dévastateur : le premier album de **Kraftwerk,** disponible en importation Phonogram. Ah ! petits coquins qui vous apprêtez à découvrir Kraftwerk, je vous envie !

J'ai encore proféré de honteuses menteries dans le dernier numéro. Si **Triphallucinex** est bien sorti du sein de **Stradyvarius,** ce dernier n'en existe pas moins, et ne s'est pas séparé comme je l'avais écrit, pardon, pardon. Et **Crève Vite Charogne** est venu nous voir, écumant de rage, parce que nous avions parlé d'eux. Ah, zut alors ! « Dire que nous sommes musiciens ou artistes, c'est passer très à côté de nos désirs », écrivent-ils dans un texte de vingt-et-une lignes où ils vomis-

LIVRES

Le noble Chronologos manda auprès de lui Hyma la Hyène, grand Scribe du mont Lebouis, et lui parla en ces termes : « Va, et interroge autour de toi le petit peuple des Actuéliens. Qu'ils te nomment les grands ouvrages de notre lointain passé, ceux qu'ils entassent à leur chevet pour y plonger les soirs de grande liesse. » Hyma s'en fut aussitôt à reculons et ramena au grand Chronologos, Maître Incontesté de Toutes Chronologies, les perles que voici : « Les Actuéliens, digne souverain, prennent un pied fumant à déguster les épopées. Ils me parlèrent les yeux scintillants des **Mille et une nuits,** qu'ils lisent à haute voix, et **l'Odyssée** du vieil Homère, et cette **Bible** foisonnante où chantent Isaïe et Salomon. Ils se repaissent des romans picaresques chargés de mythologie, le **Don Quichotte** de Cervantès comme le **Tom Jones** de Fielding, et les grands monuments hyper-aériens dont la scolarité les écarta trop longtemps et qu'ils dévorent maintenant avec délice : les grands Hugo pleins de tempêtes, le **Salammbô** de Flaubert, ou ses **Tentations de Saint Antoine, le Quo Vadis** en cinérama de Sienkiewycz et la très planante **Guerre du Feu** de Rosny-Ainé. Ils y joignent les légendes du Graal et de Merlin aux vieux textes persans, iraniens et soufis, El-Ghazali ou Nasrudin, et le **Livre Thibétain des morts** qui fit bander Tim Leary. Ils vénèrent Kropotkine comme Suétone, Dante comme le Swift de **Gulliver,** et les bons vieux romans populaires du siècle passé, pleins de poussières, d'amidon et de capes volantes, Eugène Sue, Zevaco, Dumas et Leroux, tout près de nous. Ces coquins adulent Rabelais, Aristophane et Pétrone, et ce **Faublas** méconnu de Louvet, l'inventeur du roman. Ils se perdent dans les friponneries des **Dames Galantes** de Brantôme, dans l'**Aphrodite** de Pierre Louys, la **Justine** de Sade, les souvenirs de Casanova ou la **Guerre amoureuse des Gaules** de Bussy-Rabutin. Pour les plus avertis, ils recommandent la lecture attentive de la Comtesse de Ségur, ou de l'hypocrite Machiavel. Ils n'oublient pas le George Darien du **Voleur** et de l'**Epaulette,** ni Rimbaud de A à Z, ni Gautier son frère, et se sentent bien proches de Rousseau, comme du Diderot inconnu et précurseur de **la Lettre aux aveugles,** ou de **l'Histoire de l'abbé Raynal... »**

« Mais, s'interrogea Chronologos, où trouver ces ouvrages ? »

— « Ne me pompe pas trop, courageux seigneur, et va chez ton libraire. Ces livres sont presque tous parus dans des collections populaires à portée de ta maigre bourse ! » Chronologos se rendit donc chez le Sergent Roger Piploch', bibliothécaire du palais. Celui-ci, dans la foulée, lui vanta les mérites de sa dernière livraison. Il dit : « Tu ne l'ignores pas, vaillant d'entre les vaillants, qu'au-delà du mont Lebouis règne Pompincœud le Mauvais, cent fois plébiscité par un peuple esclave et sans force. Certains fins politiques, qui le combattent, écrivent sans relâche sur les abominations de son règne. Je vois ici **Le métier de militant,** de Daniel Mothé (Seuil. Coll. Politique). Cet ancien ouvrier du suzerain Renault, malveillant fabricant d'engins automobiles, démonte habilement les rouages grippés de cette molle machine. Nous voyons vivre sous sa plume les espoirs des opposants de toujours, affiliés aux grandes organisations syndicales ou gauchistes de base. C'est aussi **Le froid pénitentiaire,** de Simone Buffard (Seuil) qui dénonce la société carcérale où l'on jette pêle-mêle malandrins et réprouvés. Et la vie abominable qu'on leur y fait mener, sous prétexte de les réinsérer dans ce qu'on nomme « la vie active ». C'est bien effrayant, savez-vous... **Et Ligne n° 12,** de Raymond Jean (Seuil toujours) : dans ces temps où les romanciers se branlent — prenez le démago **H.** de Philippe Sollers — voici un récit remarquable. Le racisme des Français sourd à chaque page de ce livre consacré aux travailleurs immigrés... »

sent sur « la chose pop », « la déconfiture des musiciens gauchistes » et « les séniles tentatives de replâtrage telles que l'ouverture d'un circuit parallèle ». Right on ! S'il vous sied d'entendre Gilles Deleuze, « guest star », lire un texte de Nietzsche sur fond de guitares, pianos électriques et synthetisers déferlant en grasses bourrasques, vous pouvez recevoir la chose contre un franc en timbres pour l'envoi. Le groupe se nommait **Schizo**, il a enregistré un quarante-cinq tours à ses frais. Schizo s'étant dissout, il fait cadeau de son disque. Il suffit d'écrire à Schizo, 127, avenue Malakoff, 75016 Paris.

Daevid Allen vient de terminer à Londres le mixage de **Radio Gnome**, le nouvel album du **Gong**. Quant au **Gong** sans Daevid Allen, il est loin d'avoir perdu ses moyens, et mérite impérativement un détour. Il a enfin trouvé une section rythmique qui lui convient, et Didier Malherbe, Tim Blake et Steve Hillage s'envolent très très haut, surtout au milieu des grandes plantes vertes du restaurant « La Serre », géniale trouvaille d'Aspekt à Orléans, où l'on put les entendre un soir de mars.

« Champions, les jeunes ! », clamait Renard pour conclure la « Galère cosmique » à l'Opéra comique, et nous ne pouvons que répéter après lui : Champions les jeunes ! Notre belle jeunesse parisienne a de l'énergie à revendre, elle l'a abondamment prouvé ce soir-là, et **Crium Delirium** avait quelques difficultés pour respirer au milieu des bacchants qui envahissaient la scène, piétinant joyeusement les câbles, les micros et tout ce qui craque agréablement sous la chaussure. Nous pûmes également assister à une scène grandiose aux dimensions rituelles, déjà célébrée lors des concerts au T.O.P. : l'homme danse seul sur la scène et s'exhibe avec un ravissement croissant. **Nico** flippe. Des gladiateurs aux ordres de Ponce Pilate le vident de la scène. Crucifixion ! Il s'ensuit une ébauche de bataille rangée entre les deux moitiés de la salle, l'Opéra comique prend des allures de Colisée romain, qu'est-ce qu'on rigole ! **Zao**, qui ouvrit le concert, joue avec beaucoup d'habileté, puise un peu chez Soft Machine, un peu chez Magma, very nice. **Agitaton Free** obtient le kolossal triomphe de la soirée avec ses alternances d'improvisations rock tonitruantes et de brumes électro-acoustiques. Mais aurons-nous droit à une nouvelle galère cosmique en avril ?

Enfin, voici la nouvelle que tous les petits garçons et les petites filles bien sages attendaient : l'illustre **Dagon**, dit « les rossignols de Montigny-le-Gannelon », s'est remis en état de nuire après six mois d'écœurante oisiveté : six musiciens, des amplificateurs gonflables, beaucoup de bruit pour pas cher, un mode d'emploi particulièrement simple, cinq parfums, quatre cylindres, le label « qualité France », 12° d'appellation contrôlée. Engagez-nous, rengagez-nous !

Jean-Pierre Lentin, pauvre pomme

« Mais, s'enquit Chronologos, n'y a-t-il pas une ligne sur les temps futurs ? »

« Bien sûr, et fort heureusement. Tiens, digne émule de Wao, je te propose **Bambois, ou la vie verte**, de Claudie et Francis Hunzinger. Elle, on l'a vue récemment, à la queue d'une émission littéraire compassée de la Télévision Couleur. Après trois critiques rances, elle semblait une fenêtre ouverte sur les champs. Ces deux là se sont enfuis voilà huit années pour retrouver les brebis des Vosges. Ils se sont assis, l'herbe et la laine ont poussé sous leurs yeux, ils ont cherché dans les montagnes et dans les mousses, sous les rochers et sous la neige, le secret des couleurs. Et leurs images ressemblent aux coulées de l'Etna, des jaunes étincelants, des fauves chaleureux, tout le feu des vieux vitraux. Ça respire la tartine de myrtilles trempée dans le bol de lait chaud, la fraise des bois et le large (Stock II, 15 F). Dans le même esprit, un volumineux almanach pastel et fleuri : **Savoir revivre**, de Jacques Massenet, publicitaire repenti qui bat joliement sa coupe en engrangeant mille recettes pour les joyeux communautaires des mois à venir. On y apprend une moisson de trucs, depuis l'utilisation des eaux de pluie et le bon voisinage des plantes potagères, jusqu'aux régimes alimentaires, la confection des bougies ou le code des étoiles (Albin-Michel). C'est le type même du cadeau intelligent. Mais restons dans les étoiles, avec **L'homme et les influences astrales**, de Pierre Heckel, autrefois marin, agriculteur, colonial, juge, économiste et professeur devenu astronome et cosmologue, (L'Epi) et découvrons les mystères du feu avec **La symbolique du feu**, de Jean-Pierre Bayard (Payot, 30,55 F) : ce livre vous transporte, vous découvre l'âge d'or où nos grands ancêtres bénissaient la chaleur et l'énergie des éléments. »

« Mais, gémit Chronologos qui se méfie des sciences irrationnelles, quelle est l'œuvre sublime à dévorer avant toute autre ? »

« Tu as de la chance, Grand Génie des Dates, le deuxième livre de Carlos Castaneda notre Maître vient de sortir chez Gallimard. **Voir** ou **Les enseignements d'un sorcier yaqui**. On y retrouve le Don Juan de l'Herbe du diable (Soleil Noir) converti à la sagesse un esprit occidental qui s'y prête corps et âme. Il y a deux manières de considérer le monde, il s'agit de les combiner. Voir, c'est prendre la volonté le dimension cosmique, perdre la prétention et la connaissance acquise, se détacher de l'événement et adopter le point de vue des dieux.

Regarder, en revanche, c'est l'attention que nous daignons porter à ce qui nous entoure, le plaisir des rencontres et des labeurs. Si tu parviens au bout du chemin en compagnie de Don Juan, tu en sortiras moins sot et l'agitation extérieure n'aura plus de prise sur toi. On pénètre dans **Voir** comme dans le désert : on ne sait où l'on va, on s'arrête parfois à des mirages, on poursuit la route sans craindre la soif ni les vautours. Au bout, il y a Tombouctou, Eun Génie, des lieux sacrés — je veux dire paisibles. »

— « Alors il suffit de lire ce livre ? »

— Ce serait le transformer en guide, et n'y rien comprendre. Son enseignement est autre. Il t'ouvre au contraire tous les horizons. Cela ne t'empêche pas de prendre ton pied en dégustant **La Cagliostro se venge**, de Maurice Leblanc (Livre de poche), ou **Face aux feux du soleil**, d'Asimov (J'ai lu), **La clé des champs** de Breton (10 × 18) et **La guerre des Salamandres** de Jean-Luc Capel (Mercure de France), cette longue fable toute pleine de prophéties et d'éclairs. »

« Ah, comment lire tout cela... »

« Qui te parle de tout lire, Commandeur du Passé ? »

(D'après le « Commentaires sur la guerre des Gauches », par Hyma le Hyène, sache-à-écrire de l'Ere Chronologienne).

Note : Le numéro 2 de **Post-Scriptum** (4 F) est paru, c'est une tribune littéraire superouverte qui tourne bien (146, rue Montmartre, Paris-2e - 508-48-91). Lire également **Minuit - 3**, où l'on trouvera « La sexualité chez les crétins » de Tony Duvert, article qui en réjouira plus d'un. **Quant au grand prix des irrécupérables, il revient de droit à l'incontesté roi de la laideur : Bretecher (qui est très belle depuis qu'elle porte la petite croix Vibrafor), Gotlib (qui bande dessine à l'encre de Chine, encre câline, encre d'amour) et Mandryka (qui mal y pense). En un mot : courez toute bave dehors sur le n° 3 du glorieux Echo des savanes, en vente chez tous les adultes. On peut se procurer le numéro dans les librairies sympas, ou à l'Echo des savanes lui-même, 39, rue des Abesses, 75018 Paris (le numéro 5 francs, abonnement 4 numéros : 18 F).**

à strasbourg
les petits canards déchaînés

Il faut se lever très tôt pour être libre, disions-nous en vibrante conclusion d'articles peu optimistes sur une école qui ne nous donne aucune raison de l'être. Très tôt, dix-huit mois par exemple : déjà ça marche, ça attrape tout, ça ne parle pas mais ça devrait savoir écouter et pourquoi pas obéir ; l'heure du dressage a sonné, en piste les petits. Quoi ? on peut faire autrement ? A Berlin, oui. On se souvient des militantes qui inventèrent les Kinderlaeden, boutiques d'enfants anti-autoritaires et gauchistes. Mais ici rien de tel, sauf ces quelques crèches sauvages, buttes témoin d'un Mai passablement défraichi. Las, la crèche de Jussieu vient juste de brûler, celle des Beaux Arts croule sous le nombre d'enfants que des parents distraits déposent et reprennent à heure fixe, celle de Censier se heurte aux tracasseries policières. Et puis, au cours d'un voyage à Strasbourg c'est la découverte ; dans une petite rue tranquille, une maison, des enfants...

Sept heures du matin : mal réveillé je me fais un café dans la cuisine du « centre pédagogique coopératif pour la petite enfance » dénomination légale et on ne peut plus ringarde d'une réalité qui heureusement ne l'est pas. Dans quelques minutes les premiers enfants vont arriver. Richard vient d'ouvrir la maison et baille tout autant que moi. Débarquent deux petits blonds, le frère et la sœur, puis d'autres. Manteaux vite enlevés, un sourire à l'adulte qui s'en va, on se précipite dans l'énorme éléphant de bois qui occupe toute une pièce et dont jaillit un toboggan, on plonge dans une caisse pleine d'objets hétéroclites, on fait quoi ? ça ne me regarde pas, on existe très bien sans moi. Ici, pas d'activités organisées, alors la première fois on se pose des questions. A chaque moment, il est dur de retenir l'adulte, c'est-à-dire le juge ou le maître qui ne demande qu'à s'exprimer. Je regarde autour de moi : Françoise, une des deux « permanentes » du centre, Marie-Thérèse, Eddy semblent y arriver beaucoup mieux que moi.

Marie-Thérèse : « Certains parents ont cessé d'envoyer leurs enfants, ils trouvaient que l'on ne « s'occupait » pas assez d'eux. Mais précisément ce qui m'intéresse, c'est qu'il y a là un groupe d'enfants qui vit ; je ne veux surtout pas m'y introduire abusivement. Il arrive, bien sûr, que des enfants te sollicitent, et dans ce cas je m'efforce d'être disponible. Il arrive aussi qu'on aie très envie de faire l'enfant, de jouer. Mais tu sais, mois je les regarde, et je crois qu'ils ont tout un tas de choses à vivre ensemble et qu'ils les vivent très fort. Je ne voudrais pas leur donner autre chose que de vivre avec eux, d'être comme je suis. »

Le centre est ouvert depuis le 4 janvier. Vingt-cinq enfants y viennent chaque jour, sauf le dimanche, y vivent de sept heures du matin à sept heures du soir. La plus petite, Barbara, a quinze mois, les plus grands ont quatre ans. En principe on paye 180 F pour un mois entier avec les repas. En réalité, c'est plus souple. La maison à douze pièces, trois étages, une cave immense, un jardin. Comme c'est à Strasbourg, le loyer n'est que de 1 250 F par mois ! Tout a été refait à l'intérieur : murs aux couleurs claires, et déjà recouverts de mille gribouillages ou traces de mains colorées, revêtements de sols et même un système d'alarme en cas d'incendie. On a rempli toutes les dispositions exigées par la commission d'hygiène et de sécurité, qui reste néanmoins maîtresse de sa décision car la loi est ainsi faite que l'on peut toujours trouver qu'un escalier est mal placé, une fenêtre trop petite : en définitive c'est l'arbitraire qui règne. Pour se conformer, toujours, aux règlements, deux puéricultrices di-plô-mées ont été formellement embauchées. Détail intéressant : il n'existe pas de puériculteur, les écoles qui préparent le diplôme n'admettent en effet que des filles. Deuxième détail intéressant : les puéricultrices ont fait, parait-il, une grève d'avertissement, estimant que leur statut de salariées les met à une place à part dans le groupe. Chaque jour l'ouverture, la cuisine, les travaux ménagers sont assurés par des volontaires, parents ou non — une dizaine d'adultes se relaient ainsi, une trentaine viennent régulièrement aux réunions du vendredi où l'on débat de tout. Pas mal d'enseignants, des employés, un couple d'ouvriers, quelques « marginaux ».

Il faut, pour être clair, vous raconter aussi l'histoire du projet, ses avatars : au départ Jean-Louis et Janine puis un groupe de parents qui veulent créer une halte-garderie-jardin d'enfants-cantine et créent une association de type 1901. Des soutiens variés : une association de quartier proche du P.C. et plutôt traditionnaliste — qui, depuis, a fait marche arrière —, et paradoxalement certains éléments de la municipalité, dont le maire, M. Pflimlin. Début 1973 — au moment de l'ouverture — une crise interne qui couvait depuis pas mal de temps éclate : la majorité des membres du groupe reproche à Jean-Louis un certain autoritarisme, la volonté de faire cavalier seul ; il est mis à l'extérieur et poursuit aujourd'hui d'autres projets. Enfin c'est l'ouverture.

Cela représente une véritable course d'obstacles, des journées entières passées dans les antichambres de bureaux administratifs, des heures de palabres, des chapelets de formulaires remplis, complétés, renvoyés... Pour le fric, on ne s'inquiète pas trop : la municipalité a promis une subvention, et sur cette promesse, avec la caution de l'Association Populaire Familiale, une banque a prêté six millions et accepté un découvert de deux autres millions. Comme la subvention tarde à venir, le groupe alerte la presse locale, une date est fixée. Réunion du conseil municipal : quarante-deux millions pour une salle de concert, six millions pour un parvis d'église, etc. Enfin c'est le tour du centre. Le maire : « Bien sûr, il ne nous ressemblent pas tout à fait, ils ont leur langage et leur façon de s'habiller, mais ils ont de l'initiative. Donnons leur un an pour voir. » Objection formelle de l'UDR. Le député Radius, son suppléant Grossman, ex-président de l'UJP (hihi) mènent la bagarre. Vote à bulletin secret. Fait quasi unique dans les annales de Strasbourg, la proposition du maire est repoussée. Règlement de compte politique, disent certains, en tout cas il fut bien peu question d'enfants... Alors il faut trouver huit millions pour rembourser les dettes, 5 à 7 000 F par mois pour continuer, la bagarre sera dure.

Bien sûr tout cela est important : la maison — c'est-à-dire les murs —, la bataille du fric qui doit absolument être gagnée, la bataille contre les voisins — pas tous heureusement — mais les quelques cons qui pétitionnent contre les enfants qui excitent leurs chiens. L'essentiel pourtant est ailleurs : il se passe quelque chose entre une vingtaine d'enfants, il se passe quelque chose entre une vingtaine d'adultes. Du côté des enfants, chaque jour amène des comportements nouveaux. Nadine au début ne parlait à personne, se renfrognait, avait peur, elle est aujourd'hui en pleine explosion, se frotte à tout le monde, rit. Jérôme au contraire avait au début une position de caïd, il l'a perdue, du coup régression : il parle peu, mal. D'autres qui étaient arrivés « propres », c'est à dire répulsifs à l'égard de leurs excréments, ont changé : ils font à nouveau dans leur culotte et en rient beaucoup ; pour la plupart une autre attitude à cet égard est née ; ils vont d'eux mêmes s'asseoir sur les cuvettes des chiottes (à leur taille).

Maintenant les parents « nouveaux » sont prévenus : ceux qui disent « mon enfant est propre » comme on le dit d'un chat auront souvent de mauvaises surprises. Il va falloir dans la plupart des cas qu'il désaprenne son dressage.

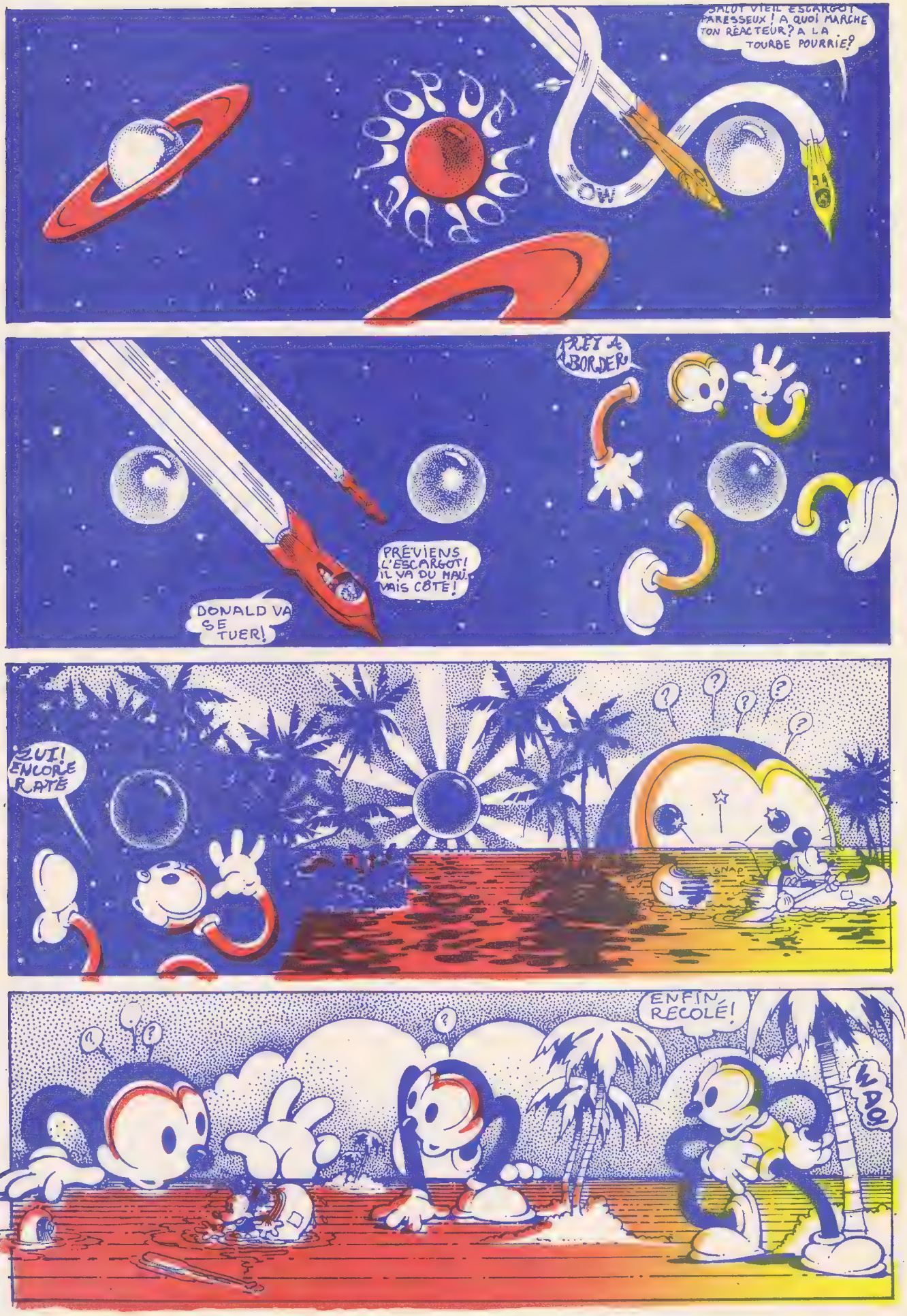
L'agressivité aussi va se libérer : on se bouscule, on s'arrache les objets des mains, on se griffe. Mais après un petit temps d'adaptation on n'appelle plus l'adulte pour trancher le débat : on s'exprime. Hors du regard de l'adulte l'agressivité sera rarement violente ; les termes s'égalisent vite et ceux qui bousculaient au début Barbara — parce que c'est la plus petite — ou Sophie — parce qu'elle est aveugle — ont changé : ils cajolent Barbara ; et s'ils continuent à s'interroger sur le pourquoi des mains en avant de Sophie, ils s'accrochent moins avec elle. Bien sûr je simplifie pour les besoins du récit ; il n'y a pas de voie droite mais des cycles, comme dans toute communauté, et ici nous n'en percevons qu'une assez faible partie. « On parle des enfants en général, dit Marie-Thérèse, mais les relations ne sont pas les mêmes avec tous, pas un seul en tout cas, qui ne soit transformé au cours de ces deux derniers mois. Maintenant il existe un groupe, sans leader, mais avec une masse de relations en mouvement. Chaque gosse entretient des liens privilégiés avec un autre ou d'autres gosses. Laura et Sophie par exemple ont des moment très intenses : elles s'appellent, rient, se caressent. C'est presque difficile d'en parler. On a l'impression que le groupe des gosses va beaucoup plus vite que celui des adultes ; souvent en fait, on a l'air con par rapport à eux. »

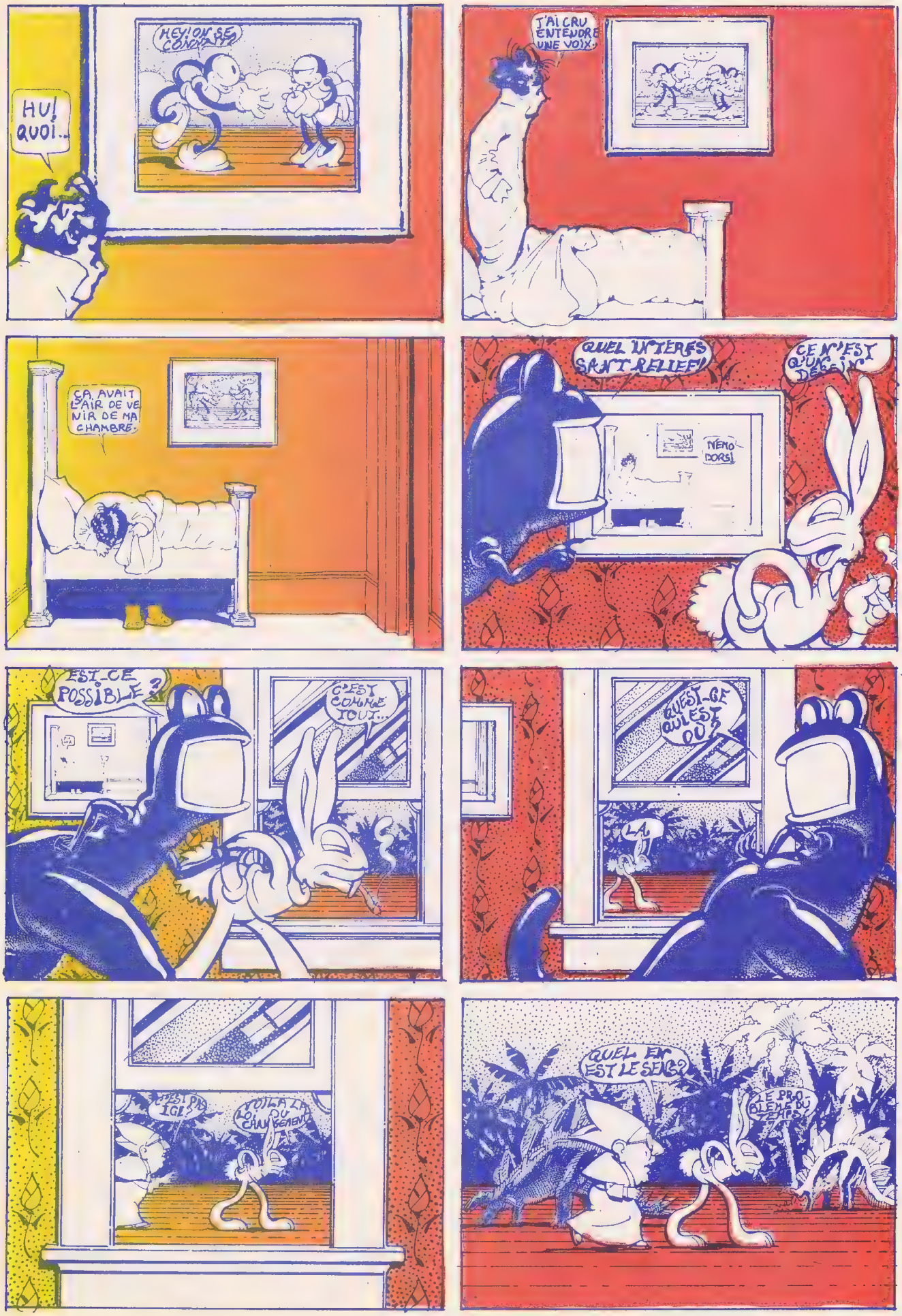
Ne pas théoriser : c'est la règle que se sont donnés les membres du groupe adulte, aussi ne vais-je pas le faire à leur place ; il suffit de décrire. Les petites filles qui se déhabillent parce qu'on est vraiment mieux tout nu, puis quelques garçons qui s'y mettent aussi. La joie des enfants qui prennent, le soir, une douche collective. Les vêtements aussi qu'on échange : en trois jours Julien a changé trois fois de blouson, l'opulence ! Le jouet qu'on peut emporter, et déjà l'étonnante réaction, violente, à l'égard de Djelâne le jour où elle vint avec **son** livre, qu'elle voulait garder pour elle.

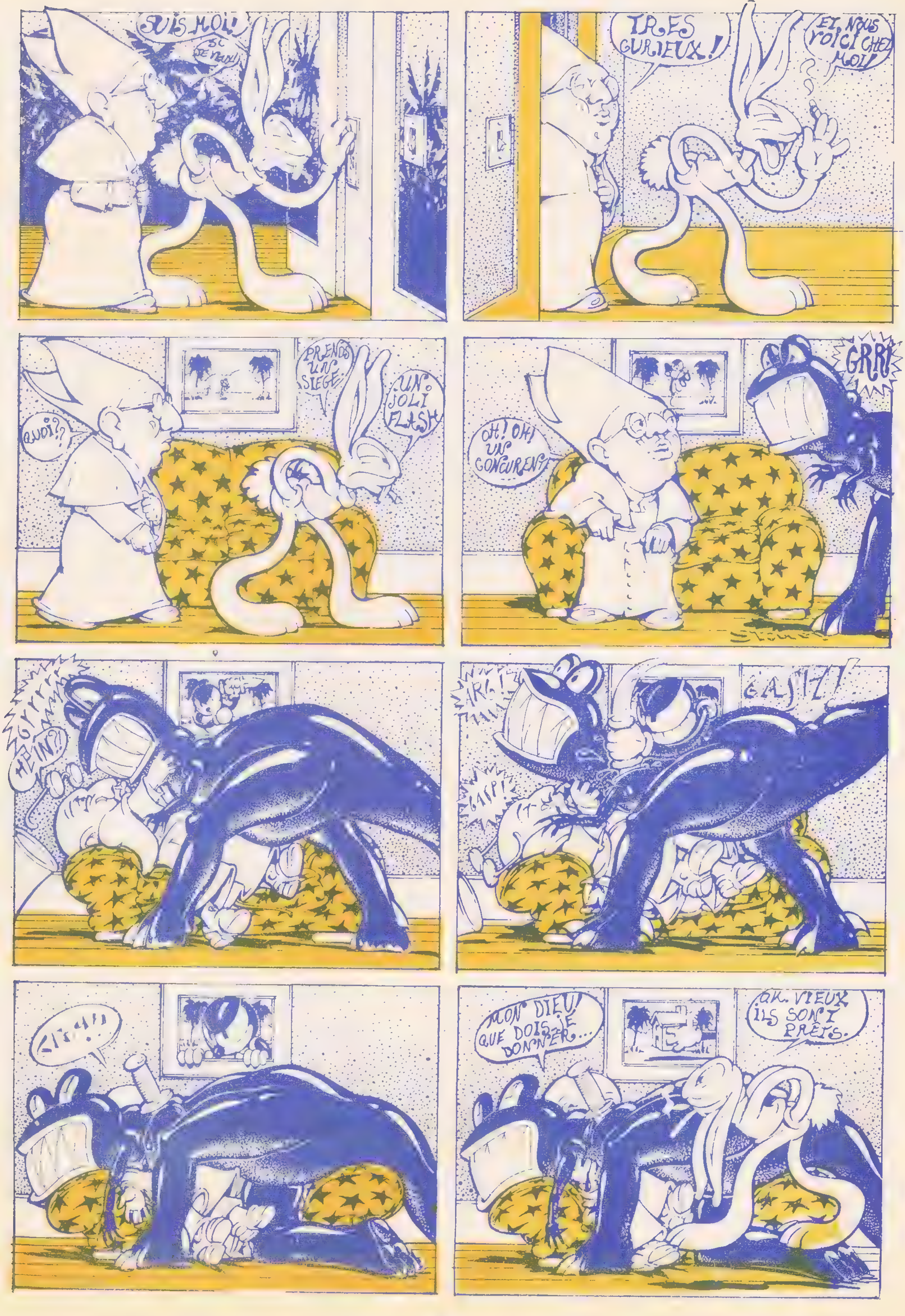
Du côté des adultes, ça va aussi très vite. Le groupe a eu des débuts difficiles, en fait il s'agissait de gens qui se connaissaient fort peu, ne savaient pas très bien ce qu'ils avaient en commun. Pour certains, il s'agissait de faire une institution non conformiste, mais rien de plus. Tout était super légaliste, ne pas effrayer le bourgeois ou le prolo était la règle. On voulait que ça rende service, tout en étant quand même plus libéral qu'ailleurs. Cette tendance s'est exprimée pour la dernière fois lors d'une A.G. à laquelle j'assistais : pendant deux heures, elle tenta d'empêcher la mention « anti-autoritaire » dans les statuts de l'association. De l'autre côté, un noyau s'est affirmé, non dépourvu de contradictions, mais dont une conception commune semble émerger. « Nous sommes dans une cité, et chaque fois que nous agissons, nous sommes politiques. Alors, cessons de nous cacher ! Nous sommes politiques, même en ceci que nous refusons de faire de la politique, de faire des concessions à l'U.D.R., de passer sous le contrôle de la Ligue ou de faire de la pédagogie. « L'idée commence à être admise. Mais que d'agressions ! A partir des enfants, tout remonte, les couples volent en éclat ou se fissurent, les désirs se dévoilent, une communauté de fait s'établit. Au départ, personne ne dormait au centre. Maintenant, on vient y coucher, on ne veut plus en sortir, plus se quitter. Refuser de jouer au papa, à la maman, au pédagogue, saisir un rapport avec l'enfant fondé sur autre chose que cette « antériorité = autorité », ce « je t'ai fait » donc je vais te faire. Essayer autre chose. Un rapport de jouissance, ne rien enlever aux potentialités de l'autre, fut-il un très petit être de quelques dizaines de mois. Et pourtant, ce n'est pas l'idylle. On s'agresse allègrement à tous les coins de porte, mais il y a aussi des moment de tendresse et d'affection, comme ce samedi soir où nous avons fait une grande bouffe au centre, écouté de la musique et rêvé ensemble. Bref : ça vit. Un courant communautaire est né et s'épanouit. S'il doit se passer quelque chose à Strasbourg, malgré les difficultés actuelles, c'est bien de là que ça viendra.

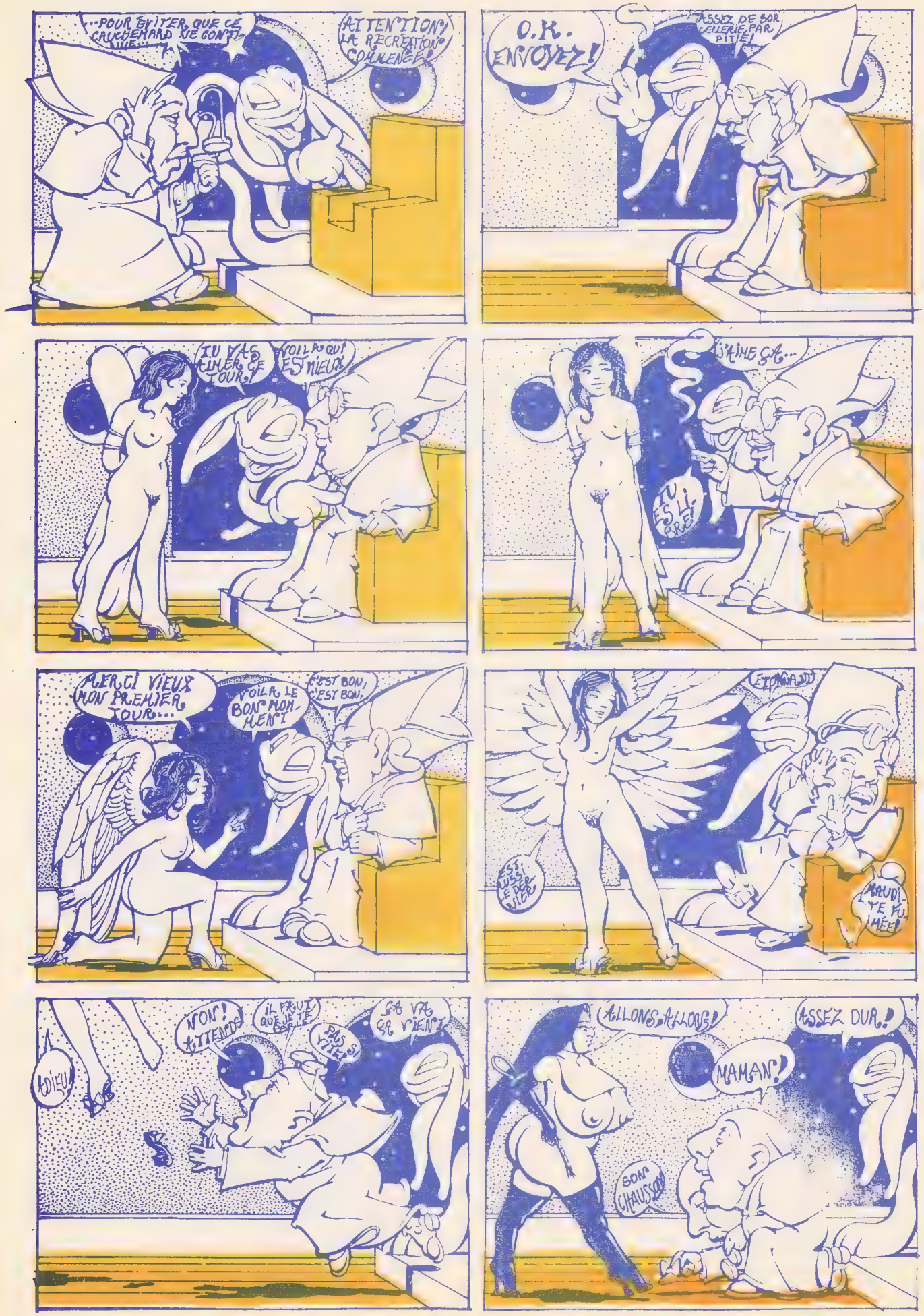
J.-P. Ribes

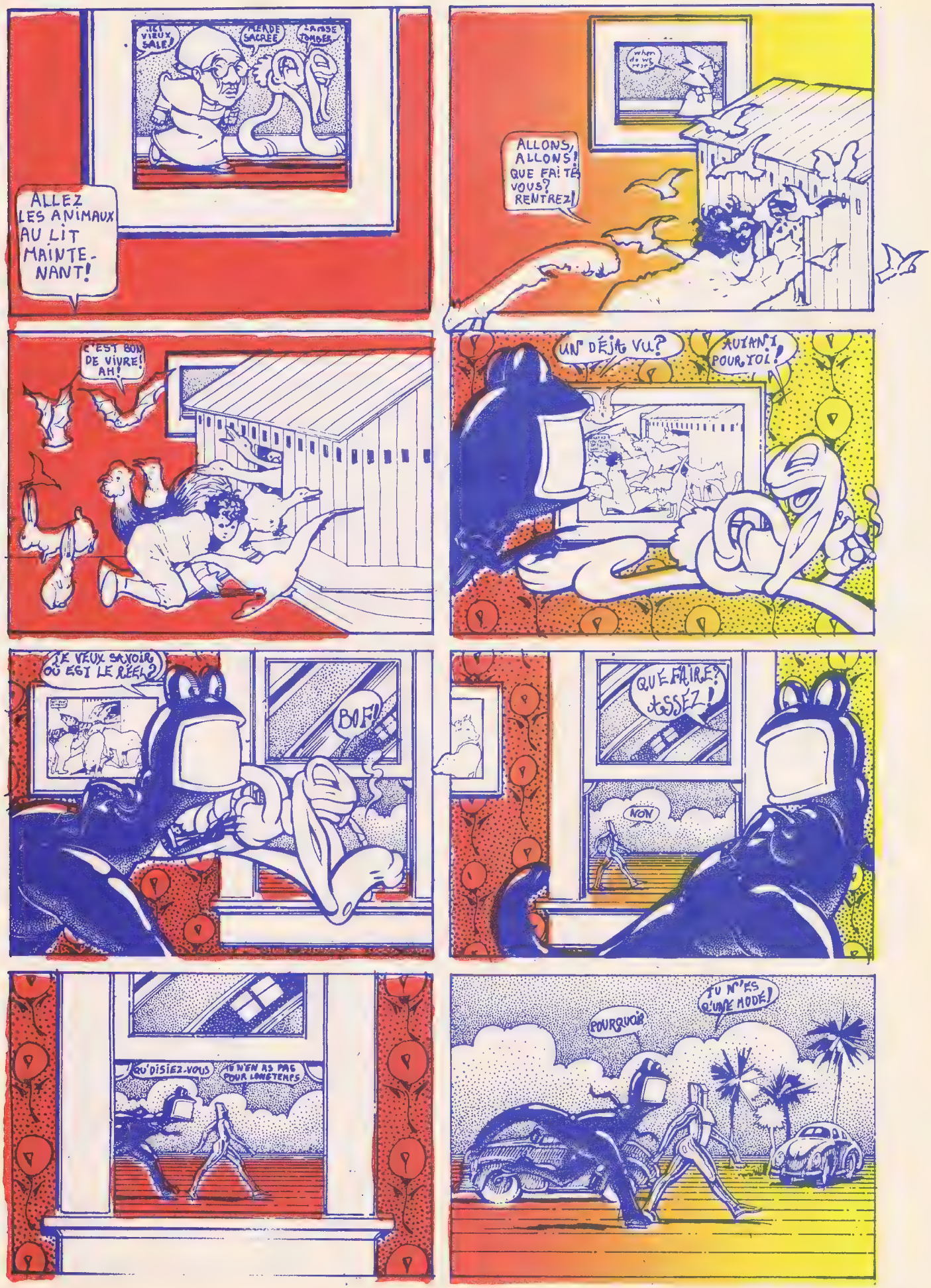
P.S. — Je ne vous donne pas l'adresse du centre. Ils ont besoin d'espace et, dans une certaine mesure, de calme. Ecrivez-moi, je ferai suivre. En revanche, n'hésitez pas à donner à tous les mécènes que vous croisez le numéro du C.C.P. : Edwards 166.159 Strasbourg.

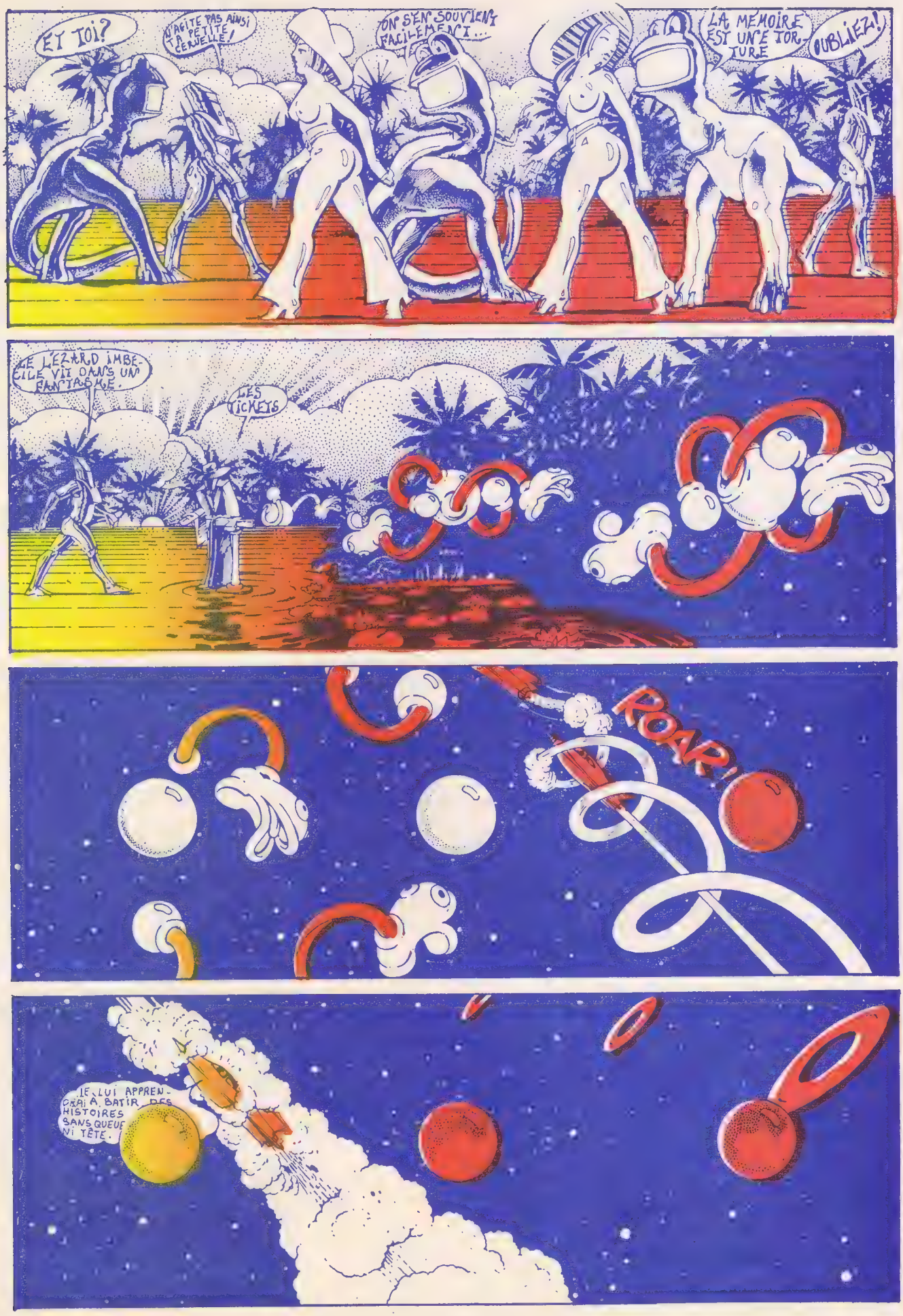

SALUT VIEIL ESCARGOT PARESSEUX ! A QUOI MARCHE TON RÉACTEUR ? A LA TOURBE POURRIE ?
WOW
PRÊT À ABORDER
PRÉVIENS L'ESCARGOT ! IL VA DU MAL... MAIS CÔTÉ !
DONALD VA SE TUER !
ZUI ! ENCORE RATÉ
SNAP
ENFIN RECOLÉ !
WOO


HU! QUOI..
HEY! ON SE CONNAIT!
J'AI CRU ENTENDRE UNE VOIX.
ÇA AVAIT L'AIR DE VENIR DE MA CHAMBRE.
QUEL INTÉRÊT SPÉCIAL RELIEF!
CE N'EST QU'UN DESSIN
NÉMO DORS!
EST-CE POSSIBLE?
C'EST COMME TOUT...
QU'EST-CE QU'EST DO?
LÀ
C'EST PAS ICI!
VOILÀ LA LOI DU CHANGEMENT
QUEL EST LE SENS?
LE PROBLÈME DU TEMPS


SUIS MOI!
SI JE VEUX!
TRES CURIEUX!
ET NOUS VOICI CHEZ MOI!
PRENDS UN SIEGE
UN JOLI FLASH
QUOI??
OH! OH! UN CONCURENT!
GRR!
HEIN?!
ARG!
GASP!
OK. VIEUX ILS SONT PRETS.
MON DIEU! QUE DOIS JE DONNER...


...POUR ÉVITER QUE CE CRUCHEMARD NE CONTINUE...
ATTENTION! LA RÉCRÉATION COMMENCE!
O.K. ENVOYEZ!
ASSEZ DE SORCELLERIE PAR PITIÉ!
TU VAS AIMER CE TOUR!
VOILÀ QUI EST MIEUX
J'AIME ÇA...
TU ES LIBRE!
MERCI VIEUX MON PREMIER TOUR...
VOILÀ LE BON MOMMENT
C'EST BON, C'EST BON.
ÉTONNANT
EST AUSSI LE DERNIER
MAUDITE FUMÉE!
ADIEU!
NON! ATTENDS!
IL FAUT QUE JE TE PARLE
PAS SI VITE!
ÇA VA ÇA VIENT
ALLONS, ALLONS!
ASSEZ DUR!
MAMAN!
SON CHAUSSON


ALLEZ LES ANIMAUX AU LIT MAINTE-NANT!
VIEUX SALE!
MERDE SACREE
LAISSE TOMBER
ALLONS, ALLONS! QUE FAITES VOUS? RENTREZ!
C'EST BON DE VIVRE! AH!
UN DÉJÀ VU?
AUTANT POUR TOI!
JE VEUX SAVOIR OÙ EST LE RÉEL?
BOF!
QUE FAIRE? DORMIR!
NON
QU'DISIEZ-VOUS
TU N'EN AS PAS POUR LONGTEMPS
POURQUOI?
TU N'ES QU'UNE MODE!


ET TOI?
N'AGITE PAS AINSI TA PETITE CERVELLE!
ON S'EN SOUVIENT FACILEMENT...
LA MÉMOIRE EST UNE TORTURE
OUBLIEZ!
LE LÉZARD IMBÉCILE VIT DANS UN FANTASME.
LES TICKETS
ROAR!
JE LUI APPRENDRAI À BÂTIR DES HISTOIRES SANS QUEUE NI TÊTE.

Petites annonces

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boite postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 13 avril. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Projets

GRIPSOUS : Pour thèse, recherche tous documents sur la tirelire. Jean-Michel Lacroix, 6, rue de Wailly, 63 - Clermont-Ferrand.

PROSFANES : Jeune compagnie ch. comédiens et comédiennes professionnels et amateurs en vue d'une tournée de deux mois cet été. Tri. 42-43. Travail sur les clowns et la Comedia dell' Arte. Théâtre sans nom, 54, rue Taitbout, 75009 Paris.

BLUE MOOVIE : Ch. gens très divers pour jouer dans film de long métrage. Se présenter le 13 avril 1973 de 8 h à 23 h. Alexandre Film, 3, rue Turbigo, 75009 Paris. Tél. à Yvan le plus vite possible au 878-70-42.

GRILLONS : Nous vous offrons les moyens de ne pas vous embêter, de créer, et s'exprimer dans une maison. Libre. Photo, expression libre, atelier artistique, journal, radio, modélisme, etc. Tout ce qui peut se créer. Foyer culturel, 02300 Chauny. Tél. 52-10-52.

LILLE : Jeune cinéaste (moyens 16 mm) recherche primo dessinateur, designer ou humoristique en vue confection dessins animés ou expérience graphique Underground. Secondo preneur de son syncro de film possédant minimum de matériel. Tél. : Gérard Conceur, 57-40-93, le soir après 20 h 30.

PAPIER ATHER : 1 pied = 5 F. 2 pieds = 10 F. 3 pieds = 15 F, etc. Avant fin mars car départ (restons pratiques). Forestier Bruno, C./O. Michelet, 56 - Languedoc-par-Sarzeau.

COMBINES : 2 groupes faisant partie du réseau J.R.R. « Jeunes en route et en révolte » : 1. Collectif chambres : met en contact tous ceux qui désirent se grouper pour louer en commun, voire acheter, chambres et appartements, surtout dans la région parisienne (pour éviter des prix inabordables ainsi que bicoques et terrains, et pour vivre ensemble, à Paris, en banlieue ou en Province). 2. Collectif évasion : met en contact tous ceux qui désirent se grouper pour aller en balade sur les routes de France et d'ailleurs. Allez, hop, partons tous à la campagne ! D. Ducoulombier, 5, rue Baudin, 93 - Noisy-le-Sec.

AVIS : On voudrait dire à tes lecteurs que nous, la communauté de Frayssinous, on en a un peu marre d'être envahis pendant la saison chaude et ce pour les raisons suivantes : la razzia occasionnée par les nombreux visiteurs sur le jardin et nos réserves qui ne sont pas celles d'une coopérative agricole, les relations interpersonnelles et fatigantes du fait du grand nombre parmi lequel des gens qui s'attendent à trouver chez nous un service d'accueil et une prise en charge quasi thérapeutique de tous leurs tics, leurs manies et habitudes, celles-ci pouvant parfaitement s'insérer dans le contexte social d'où proviennent ces gars et filles, contexte qu'ils tentent, on le sait bien, de rejeter. Mais le groupe existant ici dépensant une quantité énorme d'énergie pour sa survie ne peut risquer une démoralisation complète, suivie, comme il en a été depuis le début, du départ d'un grand nombre de membres ; il ne peut assumer le rôle que tous ces envahisseurs souhaiteraient de notre part. Par conséquent, ceux qui, bien qu'ayant lu cette lettre, viendraient quand même, devront s'attendre de notre part à une attitude peu enthousiaste.

KOULTOURE : Pour animation soirée rétrospective pop 60-70. Nous recherchons des jeunes gens et femmes possédant une bonne connaissance du sujet. Ecrivez-moi : Francis Boussard, 87 bis, av. du Général-Leclerc, 75014 Paris.

AU BONHEUR DES JEUNES : Responsable photo et spectacle rech. G. ou F. pour création de groupe, naturiste, théâtre, afin de venir en aide à nos amis(es) et familles défavorisées. Pas sérieux s'abstenir, gros cachets assurés. Robert Boulant, Poste restante, 14, rue du Colisée, 75008 Paris.

PAS SI VITE : Pour qu'une communauté marche, il faut qu'on se connaisse depuis longtemps. Alors écris-nous vite. Pour réalisation dans 1, 2 ou 3 ans. François Ficheur, 37, avenue Jehan-de-Bric, 77120 Coulommiers.

QUOI FAIRE ? : Les bons concerts sont rares et trop centralisés. Que ceux qui veulent des concerts dans leur ville avec de bons groupes m'écrivent en indiquant les salles où pourraient éventuellement se dérouler ces concerts avec le nombre de places assises — mini 500 — leur adresse et n° de tél. Réponse assurée. Jean-Luc Marville, 84, rue de Balagny, 93600 Aulnay-sous-Bois.

DEBRE-MARCHAIS : Mecs volontaires pour faire chier Debré (ou son successeur) à Mururoa. Lisez article de Jérôme Gauthier dans le « Canard Enchaîné » du 7/3 et tél. à Neko (16.1) 783-87-82. Pied garanti.

COOL GOLIATH : Chanteur rock-blues cherche groupe au point pour faire quelque chose de fort et grand. Grande ferme dans le Midi pour vivre en paix et répéter : David Sainte-Colombe. 84410 Bédoin.

AGREGE BIENTOT ? : Faire la musique festival pop 1973. Envoyez vos idées : mimes, clowns, photographes. Music is love. Vends cassettes N. Young, Live in love is music for together. Bernard Kappes, 18, rue Fontaine-du-Large, 63100 Clermont-Ferrand.

POULBOTS : Urgent, groupe ch. local, grand, beau, pas cher, préférence Goutte-d'Or, pour collectif enfants. C./O. D. Carle, 195, rue du Faubourg-St-Denis, 75010 Paris.

DE FUNES ? : « Tatouage » : titre du scénario qu'un collectif voudrait rendre visuel. Ch. 200 000 F plus pour production. Frugier Guy, 7, rue Malbranche, 75005 Paris.

AN 10 : C'était vers la fin de 1969. On était réunis à quelques mecs dans un troquet et on savait que bientôt on serait séparés, chacun partant dans un coin du monde. C'est alors qu'on a pensé à se fixer rendez-vous, quoi qu'il arrive et on a pris comme date « dans dix ans ». Depuis ce jour-là, à tous les types que nous avons rencontré sur la route ou bien ailleurs (Européens, Américains, Japonais et même des Africains), nous avons filé notre rencart. Aujourd'hui, j'invite tous ceux qui se rencontrent ainsi sur la route et qui veulent au moins se revoir une fois de donner à leur tour ce rendez-vous. Pour plus de sûreté, la date s'étend sur une période d'un mois : « Du 15 décembre 1979 au 15 janvier 1980. Rendez-vous « Love In » à Pacific Grove (California) on the beach. » Krys Planterose, 544 Morvan, 76420 Bihorel.

DEMONOLOGUE : Photographe effectuant reportage sur l'antivoiture en tant qu'expression personnelle et animation des rues, aimerait rencontrer propriétaires-artistes de 2 C.V., bariolées et autres. Gordini et S.P. sport s'abstenir ! Jean-Louis Civade, 1, rue Charles-Fourier, 94500 Champigny-sur-Marne.

EXODUS : 2 filles et 3 garçons veulent faire le tour du monde sur voilier 15 m cherchent tous renseignements — techniques, pratiques, adresses utiles — contacts avec connaisseurs voile et expérience analogue. Michel Forner, 5, rue des Lorgues, 83 - Toulon.

VAS-Y BOBET : Mec cherche filles et garçons pour créer une troupe théâtrale débile. Si tu as des idées, passe me voir ou écris. Louison Boulanger, 2, rue du Mont-Christ, 25200 Montbéliard.

MAMOUTH : Démarrage école parallèle, ouverture librairie marginale, organisation groupement d'achats produits bio, ramenez vos sales tronches. Carrefour Communautaire, 68, cité Herveline, 45000 Semoy.

LE GRAND PIED : Marionettistes de tous fils, si projet spectacles vous intéresse, téléphonez vite (le soir) : 531-82-89. René Quinon, 11, rue Leculrot, 75014 Paris.

CINEPHILES : Si vous êtes intéressés par un ciné-club, venez, écrivez-nous ; amenez vos copains, vos copines. Parlez-en. Ciné-Club populaire, La Lanterne, 33, rue des Vignoles, 75020 Paris.

SUSPENDS TON VOL : Recherche collaborateurs, gens intéressés par cinéma, en vue adaptation et réalisation film romantique. Claude Appert-Bizot, 92, bd de Metz, 35 - Rennes.

ARBRES EN FETE : Du 7 au 15 juillet, Saulieu invite musiciens, théâtres, mimes, clowns, marionnettistes, chanteurs, qui veulent s'exprimer en fêtant la forêt, camping possible. « Arbres en fête », 21210 Saulieu.

Route

TRIGANO : Ch. 1 garçon plus une fille av. permis et plus de 21 ans, habitant Marseille pour départ de Marseille destination Allemagne et Amsterdam. Durée 2 sem. en juil. 73. Possédant 1 500 francs pour se balader joyeusement et participer aux frais. Ecrivez-moi, ensuite prendre contact. Nicole Bern, 103, bd. de Strasbourg, 13, Marseille.

KARABOUDJAN : Rech. urg., un ou deux coéquipiers sympas pour m'aider à descendre mon bateau débaut mars. Bernard Corne, chez M. Contreras, 18, rue Euler, 59, Lille.

OM : Libéré (enfin) O.M. en mars, je repars le 8 avril. Je ne sais pas encore où. Y-a-t-il un mec ou une nana qui va au même endroit ? Réponse suivant les moyens. Jean-Michel Billaut, 3, place du Château, 27650, Mesnil-sur-l'Estree.

ROBICS : Ch. garçons et filles anti-pollueurs pour voyage à vélo, mois d'août en France. Jean-Claude Crespin, 3 bis, bd. Richelieu, 02, Saint-Quentin.

MARINE SUISSE : Nomades en voilier : couple breton, vivant 8 mois sur 12 à bord d'un voilier de haute mer sur le lac Léman (projet vie marginale en haute mer dès que possible), ch. autre marginaux de tout poil pour échange expériences, amitié et bonheur immédiat. Jean-Claude Le Sage, route de Genève, CHL028, Préverenges, Suisse.

ISIS : Mec 18 ans, ch. Champollion(e), avec 2 CV, pour l'Egypte, en passant par Maroc, Algérie, Tunisie et Lybie (juil., août, mi-sept.), Philippe Thierry, 9, allée Pasteur, 92390, Villeneuve-la-Garenne.

VOLCANO : Ch. tous rens. sur Irlande du Sud en juil., adresses sympas... et surtout rens. sur îles, régions en autarcie vierges de société industrielle et tous trucs sentant le Celtic. Scottin, 49, rue des Aurays, 35600, Redon.

TECNICOLOR : Ch. téléspectateur(trice) d'Actuel 2 pour partir fin août sur la route d'Auroville. Je suis à pieds. Patrick Desigaud, villa Alice-Marcel, 64, Cambo.

FOUCAULD : Urg. rech. combines, communautés de passage, routes, adresses, pour aller au Maroc. Traversée probable du Sahara. Gérard Guerre-Souye, 49, rue des Cauettes, 64, Pau.

BON LEVAIN : J'ai 17 ans ½. Au mois d'août je vais à Cannes où je ne connais personne. Si tu dois t'y trouver à cette époque, ou même si tu

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sjuet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

y habites toute l'année, écris-moi afin de lier amitié et de se retrouver pour les vacances. Jean-Pierre Boulanger, 54, bd. de Verdun, 92400, Courbevoie.

MIDI NET : Plaule chauffée et gratis pour freaks de passage (s'adresser au garage et demander Isabelle...). Isabelle Cuelna, 7, av. Cot, 34600, Bédarieux.

CITAETE : Ch. tuyaux tous genres pour partir à Tahiti (bouffe, logement, ticket avions, pas cher). Vite. Roger Le Rey, appt. 7212, Le Merisier, 93, Aulnay.

NERVEUX : Couple rech. un mec et une nana pour Algérie, mois d'août. Touristes glandeurs s'abstenir. Dominique Dornier, 8, rue Philippe de Rouvres, 21000, Dijon.

CHALENDON : Ch. fille ou garçon pour route (départ fin 73) plus tuyaux divers. Guy Van Eeckhout, 52, rue Repar Vreven, 1020, Bruxelles.

POISSON D'AVRIL : Ancien marin pêcheur, 27 ans, donnerait conseil à tous ceux qui sont intéressés pour partir en bateau. André Duranteau, 179, rue de Vaugirard, Paris 15e.

DUGON : Ch. rens. tous pays (plaules, boulots, combines, pays à déconseiller, etc...). Je compte sur vous tous, merci. Jean-Claude Dagonneau, 106, rue de la Pompe, 75016, Paris.

BON PIED BON ŒIL : Garçon ch. compagne pour voyage à pied en France, mois d'août, écris-moi. Patrick Cornu, 37, rue de Calais, cité Quimault, 02100, Saint-Quentin.

CHRISTOPHE COLOMB : Aimerai avoir tous rens. en vue voyage en Amérique du Sud. Merci bien. Michel Vasseur, chez M. Robert Bourgeois, Les Jouvenceiles, 39220, Les Rousses.

LA BARBE OTIN : Rech. 2 filles 20, 22 ans et 1 garçon 20, 22 ans, pour tour du monde environ 5 ans. Moyens de transport suivant finances (stop, train, bateau, voiture). Bon niveau intellectuel, capable faire au retour conférences, bouquins, films. Connaissant photo ou rudiments, si guitare, plus agréable. Ecrire, Dominique Barbottin, « Les Plantes Dorées », Puilly-sur-Loire, 58150.

LE BON VIN : Les gars faisant la route peuvent s'arrêter à : « Les Cendrailhas » St-Victor pra Rabastens. Ça se situe entre Toulouse et Albi. Nouriture et logement gratuits. Communauté « Las Cendrailhas ».

COLIS : Ch. voiture se rendant au Marco à Pâques. Possède permis de conduire. Participation aux frais. Roseline Ossart, 10, rue du curé Saint-Etienne, 59, Lille.

ALLEZ LA BURNE : Ch. gars et filles dingues de nature pour faire route à vélo, direction Grèce, etc... Départ début juil. Daniel Teyssier, quartier de la gare, 69530, Brignois.

BON CHAPEAU : Envisage descente en Afrique Noire pendant 4 mois. Ch. rens. utiles et expériences vécues. Ecrire ou venir me voir, offre bon thé. Roland Pfefferkon, 10, rue de Palerme, chambre 145, 67000, Strasbourg.

TOURIST : Ch coéquipiers(es), pour voyage en Inde, Népal, en juil. 73. Michel Kempf, 21, rue Nicolaï, Paris 12e.

BLAGUE ? : Accueille freaks, marginaux de tout poil, coucher, bouffe, etc... Sébastienne Pujol, 6, rue Rubens, 44, Nantes.

CULBUTEURS Il me manque partenaire pour partir cet été en moto, en Haute-Provence, Massif Central, etc... Venez, on en discutera. Agnès Patri, Hameau de la Jonchère, 92, Rueil, tél. : 969-92-55.

VISSA PEROVINA : Folle envie de partir (Mexique, Pérou, Amazonie), ch. tuyaux, documents, gars et filles, qui y sont allés, pour m'en parler. Bernard Visse, 88390, Bouzey.

EAST COAST : Ch. rens. sur est des U.S.A. plus coins pour dormir et manger. Merci. Christine Dauchez, 21, av. du Dragon, 93220, Gagny.

PAS DEGONFLE : J'ai 20 ans, j'ai tous les défauts et qualités, suis amoureux de l'aventure, moto, voiliers, avion, etc... Fou de liberté, mais romantique. Je voudrais rencontrer une chic fille libre. Voyage de 14 000 km en moto en Afrique du Nord au mois d'août 1973, à faire avec elle pour compagne. Fabrice Charpiot, La Villette, 73490, La Bavaroise.

V'LA L'PLOMBIER : Tuyaux pour voyage cet été en Inde, Népal, Cachemire, Pakistan, Afghanistan. Jean-Luc Verit, résidence E.C.P. 92, Châtenay.

VOLS SPECIAUX : Ile Maurice, U.S.A. et autres destinations, rens., Aits, 66, rue de Provence, Paris. Tél. : 874-85-17.

CONCHITA ! ! ! : Ch. jeune fille 17-18 ans, par trop moche, pour faire route vers l'Espagne ou le sud de la France, au mois d'août. Excentrique s'abstenir. Bernard Plan, 12, rue du hameau de villaine, 91300, Massy.

PEPEE POP : Suis seul à Paris, ch. jeune fille, habitant Paris, pour faire la route, cet été, à l'occasion festival pop. Claude Fointin, 17, rue Bessières, 75017, Paris.

SIAMOIS : Dupon et pondu, ch. tandem pour faire la route. Marc Cauch, 44, rue Robert Dupré, 95150, Taverny.

RASSURETOIBASNIPAL ! ! ! : Ch. éventuelles personnes hébergeant sur le parcours Paris-Nice, (nat. 6 et 7) début et fin mai. Merci. Gilles Dubois, 18, rue Véron, 75018, Paris.

PISSEDRU : Mec paumé, orgiaque et mélancolique, cherche nana, freak, en vue s'éclater Afga. Vite ça presse, je tiens plus... Philippe Ledru, 13, av. de Reims, 02200, Soissons.

PIPLICH ET PIPLOCH : 2 gars sympas, 20 ans, possédant permis, cherchent fille possédant voiture en vue voyage en Grèce, mois d'août, camping. Frais partagés. Stanislas Plich, 5, allée des Marguerites, 57310, Guénange.

MARCO POLO : J.H. 26 ans, rech. compagne pour projet tour du monde. Date départ à fixer. Finances pas nécessaires. Robert Tiel, bât. C 23, Barbéjas, 04000, Digne.

SCHKRBLTZWA : Aimerais avoir rens. sur voyage et hébergement pas cher, au Danemark, (mois d'août), pour 2 nanas. Liliane Bécavin, 48, bd. Albert-1er, 76600, Le Havre.

A TES SOIT : 27 ans, ch. quelqu'un pour faire soit la Turquie, soit l'Iran, soit le Moyen-Orient, en juil, août. (5 à 6 semaines). Monique Croizier, 77, rue Pierre Delore, 69008, Lyon.

ENCORE : J.H., 18 ans, ch. jeune fille pour faire projets vacances. Amérique, Israël, Espagne, Italie... Lucky Pérez, 54, rue de Maubeuge, 75009, Paris.

VETEBEY : Branlo, 23 ans, ch. joyeuse drille plus 21 ans, pour pays de l'Est (Tchéco. Roumanie...), départ, début juil. pour 2 à 3 mois, j'ai la voiture. Bernard Darsy, bât. 5, 5, av. de la Marne, 92120, Montrouge.

AVANT-BARBE : Juillet-août en Amazonie, rech. internationale sur « La protubérance céphalique de Fulgare ou la fin du Darwinisme ». Ouvert à tous. Académie de l'Avant-Garde, 7, rue Brézin, 75014, Paris.

DOOOUCEMENT : Garçon, 26 ans, ch. amitié chez garçon ou fille pour un voyage vers l'Asie en toute sérénité. Guy Blaise, 122, bd. du Faron, 83, Toulon.

AMERIQUES ET PERILS : En vue voyage Amérique Latine, ch. rens. cargos Lisbonne, Récife, ou autres combines bâteaux. Alain Verdelet, av. des Célestins, 01700, Miribel.

LES MOLLETS CLOS : J.H., 21 ans, ch. pour juin, juil., août, garçon et fille pour voyage en vélo. Voyage du changement de vie, rencontres, équilibre. Patrick Quiviger, 69, rue de Glasgow, 29 N, Brest.

RAMASS GLAVIAU : Ch fille et garçon, kool, voulant être avec la vie et les autres, pour aller simple, Indes ou Afrique (coins plus vrais). Départ et lieu d'arrivée à décider ensemble. Jacques Blanc, ch. 431, 62, av. de Genève, 74, Annecy.

NÉGOCES

DU BOUDIN : Vds statuette or de Bouddha en Lotus, haute de 35 cm : 50 F en contre-remboursement. Photo sur demande. Moins cher si directement. Yves Lhotellier, 86, rue René-Coty, Yerres 91.

TETE : Vds tête vox AC 50 : 1 000 F. Baffle Arbiter (70 W) : 600 F. Guitare Randall : 500 F. Distorsion : 150 F. Hp 46 cm : 350 F. Wawha Mi : 300 F. Philippe Granger, 133, rue du Pont-St-Jean, 91150, Etampes.

CACA : Collectionneur de lunettes de W.C., voudrait agrandir sa collection. Attends avec impatience nouvelles occasions à vendre ou à échanger. Ch. aussi local en vue d'exposition. Eric Lemaire, 42, rue Fossé-aux-Raines, 4000, Liège.

FOURRIERE : 3 nanas, 1 mec, 1 bébé, 2 chiens, 4 chats... sont à la rue à partir du 1er janvier. Ch. baraque pas chère ou autre solution. Bernard Colin, poste restante, Courbe, 92.

GUITAROIDE : Guitare Hoyer, 2 micros achetée (preuve) 1 500 F. A vendre 750 F. Ampli, 2 entrées 50 W (800 F) pour 400 F. Daniel Indebetou, 379, chemin de Grenelle, 49400, Saumur.

2001 : Pour départ, groupe autonome itinérant rech. roulotte hippomobile genre gitant. Urgent. Carrefour Communautaire, 68, cité de l'Herveline Semoy, 45.

KOMMUNMARKET : Freaks revenant d'Inde ach. maison campagne, France. Welcome : fric, régions... Rochon Sidonie, Frederik Straat 91. Amsterdam-1013.

HOU-HOU : Ach. vivant hibou ou chouette ou chat-huant. Henri Cazaux, n° 3, bât. D, La Saulaie, 45500, Gien.

ROLLS : Groupe pop ch. pour tournées car aménagé. Environ 3 000 F. Moins cher se manifester ; plus cher s'abstenir. Didier Glatigny, 82, av. du Val-de-Marne, Nogent, 94. Tél. : 873-05-90, le soir.

ENTUBER : Vds tube Citroën 1 500 kg (rallongé) 1966. Prix : 3 500 F. Tél. : 783-20-36.

POURQUOI PAS ? : Mec naïf et sans fric rech. gars taré et sympa voulant bien me céder batterie (bon ou mauvais état) sans aucune condition : ni échange ni argent. Jean-François Boddaert, 14, rue du 8-Mai, 62300, Lens.

ZOO : On est 8 dont 2 gosses et un cheval. On ch. une roulotte hippo-tractable pour mettre films et bouquins à exhiber dans les villages. Jean-Claude Selze, 47 bis, rue de Lozère, Orsay, 91.

PEPERE : Ch. petite ferme isolée et pas chère

FESTIVAL DE TABARKA (Tunisie) : 650 F 1 semaine

MILES DAVIS -
RAVI SHANKAR - GONG -
PROCOL HARUM
TEN YEARS AFTER -
CRIUM DELIRIUM
RUFUS - MAFIC CIRCUS
et beaucoup d'autres

RIVAGES vous offre la possibilité de voyages découvertes notamment :

SENEGAL
3 semaines 1 995 F
CAMEROUN
3 semaines 2 400 F
LIBAN
2 semaines 1 350 F
MAROC
2 semaines 595 F
Formule de voyages autogérés en Afrique. Dans les villages, chez l'habitant !

rivages

230, rue Saint-Jacques
75005 PARIS

Veuillez m'envoyer votre journal programme sans engagement de ma part.
Nom :
Prénom :
Age :
Adresse :

.PARTIR.

le voyage, c'est la rencontre.

un nouveau mensuel pour partir...

NUMÉRO 1 4 F.

autour de Nantes (Bretagne ou Vendée). Jean-Pierre Philippe, « Le Val Joli », Saint-Sébastien-sur-Loire, 44.

BASSE PRIX : Possède 600 F pour acheter ampli basse, bon état, le plus puissant possible. Pierre Merley, 33, rue de l'Espérance, 42100, Saint-Etienne ou tél. (après 20 h) : 33-07-41.

TERRIER : Ch. à louer pas trop chère, chambre grenier, cave ou cabane. Un coin isolé où je puisse faire de la musique en paix sans être dérangé et sans déranger personne. Banlieue sud. Roger Rigaux, 4, allée Anatole-France, Bagneux, 92. Tél. : 655-72-02, soir et week-end.

ARTISAN-RECUPERATEUR : Ch. plans pour construire métier à tisser + adresses à Paris où trouver cuir, peau, etc. Dominique Louis, 9, square Yves-Monnier, 35000, Rennes.

CITRON : Vds tube Citroën (HY), année 62. Repeint (laine de verre et toile de jute à l'intérieur) 100 F (achet. 2 000 F en octobre). M. Andredi, 37, rue St-Honoré, Igny, 91.

TROC : Décadence : désormais inactif, gus achèterais Vespa 125 cc, bas prix et vendrais (400 F) une 403 B 7 de 31-10-1964. Alphone, 108, rue D.-Casanova, St-Denis, 93.

HYPOTHEQUE : Cause départ loue : colonnes marbre lumineuses, fer à souder, frigidaire, humidificateur d'air et pantoufles. Parik Damiens, 237, rue St-Charles, 75015, Paris.

GROSSE CAISSE : Terrible besoin de fric, vds batterie complète avec caisse claire Ludwig, toute neuve : 2 000 F. Un vrai cadeau. Pour 400 F, une guitare électrique avec un son potable, une valise, des cordes, 2 micros. Pierre Crosset, 11, rue Vaubecours, Lyon, 69.

JOSH : Ach. véhicule équipé pour vente de frites, friteuses, glacières matériel 2 000 à 3 000 F. Andrée Pétain, 4, villa Valentin, 75013, Paris. Tél. : 331-24-51, le soir.

MOLGOMES : Ch. vélo de f. d'occasion en état de marche et pas cher. Martine Genisson, 79, rue N.-D. de Nazareth, 75003, Paris.

LIQUIDATION : Pour cause de fric, vds discs partition Stones, Zappa, Hendrix, et nos 19 à 70 de « Rock and Folk ». Merci. Pascal Pallerin, 4, rue Branchard, 95870, Bezons.

RESIDENCE : Groupe ch. baraque et terrain (1 ha minimum) en location ou achat. Patrick Bigeard, Challanges, 21, Beaune.

HOTAGEN ! : Vds duplicateur Gestetner, mod. 301, électr., 2 vit., encre auto. Prix : 3 500 F, à débattre. F. Bourriot, 17, rue Marquiand, 38, Grenoble.

REINE : Avons besoin d'air pur : ach. baraque à la campagne, 3 pièces minimum. Caroline Leborgne, 83, rue St-Martin, 75004, Paris.

BOULOT : Ch. trad. amér. et angl. et même esp. qui ne soient pas trop chiantes. Ne dites pas que c'est impossible ! Viviane Lerner, 38, rue de Chaligny, 75012, Paris.

WAO ! : Suis dans l'impasse, vds ma Laverda 750 : 3 500 F. (cote bourgeoise 5 200 F). Bernard Lebellec, 56, rue Poullain-Duparc, 35000, Rennes.

VITE FAIT : Vds contrebasse. Tél. : SOL. 99-09, poste 439, aux heures de bureau. Michel Bouvier, 7, av. des Cerises, 93, Montfermeil.

QUARANTAINE : Ch. maison le plus isolée possible, région indifférente. Agnès Carnus, 51230, Fère Champenoise.

ACHAT : Communauté ch. hameau ou village avec eau et électricité, maisons assez bon état. Patrica Coaquette, « La Chassagne », 23460, St-Martin-Château.

SANSAK : Ch. batterie complète 1 000 F. Christian Chaumier, 11, rue Beethoven, 95190, Goussainville.

CLAIRON : Pour cause armée, vds guitare weison, bon état : 300 F. Jean-Claude Herbster, 10 ter, chemin du Buisson, 94500, Champigny.

ON THE ROCKS : Ch guitare basse bon état pour satisfaire ma fièvre musicale. Georges Mavel, 9, rue des Grands-Augustins, 75006, Paris.

FAIBLARD : Vds très, bon état, ampli guitare 10 W sound vibrato, 350 F. Tél. : SUF. 35-34. Eric.

RAPIECEES : Ch. pièces percussion bon état (drums, cymbalies, grosse caisse, charleston) pour rien ou très peu. Bruno Terdeaux, 48, rue de Grenelle, 75007, Paris.

CASSEROLE : Vds guitare élect. Sakai, pas terribles mais bon état et prix très raisonnable.

DU NEUF ! : A vendre combi VW 1962, moteur neuf (6 000 km), pneus neufs, boîte neuve : 2 000 F possible rabais. J.-Claude Donzeliex, 22, rue Hermel, 75018, Paris.

CITROEN ! : A vendre tub aménagé pour voyage (isol., gaz, chauff., eau, meubles). Chaliet, 10, rue Rondelet, 75012, Paris. Tél. : 343-81-37.

RINGARD : Ach LP'S de SB Lenoir, Slim Harpo, Jack Elliot, mêmes très vieux. Roland Pignaud, 3, rue Malassis, 75015, Paris.

LOCATION : Groupe ch. local pas trop cher ; région Versailles. Joël Martin, 4, rue Houdon, 78000, Versailles.

PEDALES : Ch. ou vélo d'époque. Que tous les concernés m'écrivent très vite. Jean Haaga, 14, rue Daguerre, 75014, Paris.

BRADERIE : Beaucoup de disques, qui en veut ? C'est pas trop cher. Jack Ruct. 353, 21009, Dijon, Cédex.

FIFTY FIFTY : Je ch. une fille ou un mec pour louer un appart., 50 % chacun du loyer. A trois, 30 %. Ecrire - Dominique Oudart, 33, rue Saint-Antoine, 75014, Paris.

MOTOLO/LO : Vds, cause armée, Ducati 350 Desmo, 15 000 km, 71, moteur refait (factures visibles), bon état. Urgent Jean-Claude Perrin, 70, rue Saint-Armel, 85100, Les Sables d'Olonne.

CREDO IN VIDEO : Pour cause de superfauche, vds un magnétoscope Akai complet : caméra, vidéo, chargeurs. Tél. : 326-66-99. Michel Gutelman, 39, rue Saint-Louis, en l'Isle, Paris 4e.

GERBIB : Affairiste véreux et laid se sépare en pleurant de sa très bandante Bonneville, because grand pied perdu. Ecrire ou appeler : Patrick Zerbib, à Actuel.

CHANDUCOK : Ch. maison à retaper dans région isolée avec terrain, possibilité culture et élevage. Philippe Ducateau, 24, traverse de la Marne, 83700, Saint-Raphael.

ENFANT DE GROUPE : Couple, hébergerait fille sérieuse, aimant poneys, pour seconder un poney club et s'occuper de 2 enfants. Claude Ernst, Le Cros Château l'Evêque, 24.

BARBEROUSSE : Vds cassettes pirate, 25 F. Beatles, Who, Stones. Bons enregistrements en livre. Marc Dufeu, C.E.S. Alain, place Alain, Maromme, 76150.

CAMPING 200 : Je vds 2 CV, bon état, moteur neuf, avec remorque camping au prix de 2 500 F. Urgent. Gérard Rayen, rue St-Jean, 38520, Bourg d'Oisans.

SIDESFOIS : Si vous avez un tom bass, ou un médium ou les deux, qui traînent, pourriez-vous me les filer, ou me les faire très très peu cher, merci les gars. Pierre Chauvin, 9, rue de l'Isle Adam, 95260, Beaumont.

DUBOL : Vds électrophone mono, très bon état, 200 F. Nombreux disques pop, 33 t, 45 t, au plus offrant. Liste sur demande et albums, bandes dessinées. Lucien Lachaussée, 7, rue Honoré-Chevalier, 75006, Paris.

DENTISTE : A vendre batterie, Sonor, 4 caisses. Bon état, peaux Ludwig. Ecrire pour rendez-vous. Jean-Claude Queroy, 17, rue du Maréchal-Foch, 94130, Orly.

BENVOYONS : Troupe expérimentale ch. local dans Paris, pour répéter quotidiennement. Si vous pouvez nous trouver ça, dites-le à Chris Pagès, 34, av. Jean-Moulin, Paris 14e.

MOULINEX : Ch. Ludwing complète, bon état si possible, env. 3 000 F. S'adresser François Aubert, Serre-les-Sapins, 25770, Doubs.

SUPER : Vds gratte, très rare Gretch chet Atkins TSF 66 II Albert.

ACHETEURS : Ch. amplis basse et guitare bon état, bonne marque, dans les 700 à 800 F. On ch. aussi basse, bonne marque et batterie, bonne marque, dans les 1 200 F chaque. Frédéric Guedj, 3, rue Berthelot, 92, Issy-les-Moulineaux.

A BOUT DE SOUFFLE : Clarinettes si bémol plus méthodes. Après 18 heures ou le week-end. Patrick Capezza, 12 BD Ivaldi, 13004, Marseille.

Journaux

L'ECCHYMOSE : Le numéro 8 de l'Ecchymose paraîtra en mars-avril 73, avec des poèmes de Pierrot, Monsigny, Marquer, illustrations de Jean-Claude Leselier. 12 numéros pour 10 F. Didier Bidard, 43, rue Ecuyère, 14000, Caen.

FANZINE : Achète B.D. de Milton Caniff : « Male Call », « Terry et les pirates », et « Play-boy's little Annie Fanny ». Jean-Jacques Regnard, 23, rue des Ecoles, 02000 Athées-sur-Laon.

LA VACHE ENRAGEE : Numéro 1 est paru. Spécial démographie, stérilisation, etc... ch. B.D. pour no 2. Abonnement : 10 F par an. Prix au numéro : 2 F. 137, bd de Magenta, Paris 10e.

INTER-ACTION : Est en marche. Envoyez textes, expériences, récits, projets, utopistes de tous poils unissez-vous ! B.P. 8, 21210, Saulieu.

PLCF : Le premier fanzine de ciné fantastique de portée internationale, 7 numéros parus en offset, 20 F le lot pour lecteurs d'Actuel. Gérard Noël, 90, rue Gandhi, route de Payrat 46, Cahors.

VALKIS : Numéro 2 est pour 2,50 F, chez Frédéric Laffue, 9, rue Marengo, 33000, Bordeaux.

SKBLLLZ : Terrible, étonnant, formidable, prodigieux, stupéfiant, époustouflant, génial, tel est ce modeste zine nommé SKBLLLZ, 26 pages ; 2 F n'est-ce pas un prix phénoménal, faramineux, renversant par sa modestie ? Patrick Pinchart, 64, rue René-Jourdan, B-1301, Bierges, Belgique.

TEST : Le témoin de l'actualité en Bretagne ; mensuel breton libre et sans publicité, fait tilt en disant ce que la presse commerciale ne peut pas dire. Abonnement annuel : 25 F. R. Sterven, Test, chez NPP, 56, rue des Haies, Paris 20e.

MAINMISE : Branchez-vous sur Mainmise, under-

ground kébékois, en mars distribué dans quelques librairies ; ch. éventuels diffuseurs, librairies ou particuliers. Ecrire : Jean-Luc Pengam, 43, rue Saint-Marc, Brets 29200.

PIRATE : Publie dessins marrants, terribles, quelques under. Tout sur la sexualité champignonne ; le numéro : 1,50 F ; aidez-nous ; S.O.S., prêtes? partez ! 69, rue Ferrer, 62680, Méricourt.

POURQUOI DEUX : L'association de jeunes écrivains non édités propose aide littéraire et amicale pour publication des textes (poésie et prose) dans sa revue, lutte pour un assainissement de la littérature. Rens. contre 2 timbres. Jean-Roger Bronnimann, 32110, Nogaro.

FALATOFF : Reiser, vedette du zine. B.D. Falatoff nº 16-17 ; toujours disponibles, les nos 1-Gotlib, 2-Derib, 3-Tabary, 4-Druillet, 5-Lorot, 6-Mandryka, 7/8-Fred, 9-Norma, 10-Martin, 11-Macherot, 12/13-Franquin, 14/15-Caza. Le numéro : 4 × 50 centimes ; albums de 0 à 13 : 23 F. 3 bis, ch. Carrière, 95230, Soisy.

HAHAHA : Dessinateur humoriste, bandes dessinées, illustration + dessinateur au trait, ch. emploi ou éditeur. Jacques Passet, 117, av. de Villiers, Paris.

SCHKRABOUGNAZE : Ch. collaborateurs, ronéo et fric pour futur journal. Le canard sera le début d'un réseau parallèle, pour passer entre nous tout ce qu'on veut. Envoyez déjà vos trucs et écrivez-moi. Eric Onnen, 32, av. de Condé, 94, St-Maur.

SOIE MEME : Ch. tuyaux et rens. pour réaliser sérigraphie et posters. Jean-Pascal Serpollet, 25, rue du Cornillon, 38, Le Fontanil.

DES IDEES : Mettre au point un bouquin regroupant tout ce qui concerne le surréalisme, le fantastique moderne, tout ce qui a trait à l'imaginaire. Envoyez articles ou reproductions d'auteurs, connus, mais aussi dessins, peintures, écrits, photos, etc.... personnels, en joignant votre nom et une petite fiche sur vous même. Jean-Pierre Hayem, Choses de l'Imaginaire, 44, av. Carpaux, Arnouville, 95. Nous essaierons d'envoyer plus tard un exemplaire à chaque participant ! Merci.

COUPEZ ! : Jeune sérigraphe dynamique et consciencieux, ch. massicot (largeur minimum 80 cm). Laurent Patrix, Gonneville-sur-Scie, 76590.

LA MANDIBULE : Journal de bandes dessinées, ch. dessinateur pour son nº 3 et suivants. Ecrire : Du Colombier, St-Etienne, 42100, réponse assurée.

PROJET : On veut faire un canard, on a les moyens financiers. On embauche. Frédéric Gled, 3, rue Berthelot, Issy-les-Moulineaux, 92.

MORFFF : Presse débile, journal gluant de bandes dessinées, parlant de tout ce qui rapporte des gros sous (contre culture, anarchie, etc...), 20 p. ronéotées, 10 p. de B.D. en sténo électronique. Prix : 1 F. Chez Bernard Roche, rue Henry-Chapu, 13110, Port-de-Bouc.

L'AMER : Est un recueil de poèmes à lire dans un autobus d'absolution en route pour la maison mauve. Il est vendu 9 F, chez l'auteur : Marc Villard, 3, rue Lapeyrère, 75018.

A HAUTE VOIX : Petite revue de poésie consacre son nº 5 à Gérald Neveu (1921-1960) ; nombreux inédits Nous avons besoin de lecteurs... Prix : 2 F en timbre. Didier Arnaudet, 6, rue Mony, 33000, Bordeaux.

GUERRE DE SECESSION ? : Attends B.D., articles, sur B'D, poèmes, Pour journal régionaliste ; non rémunérés. Bretons, catalans, corses et occitans à vos plumes. Christian Erre, 19, rue de l'Eglise, 93, Montreuil.

CLOAC : Numéro spécial : la mort du travail ; journal sans aucune valeur, donc gratuit. Jean-Claude Suhard, poste restante, nº 84, 75009, Paris.

SPECIAL FOLIE : Le numéro hors série de la revue poétique « Soi-même » est encore disponible. 2 F pour 20 pages explosives et toujours 6 F les 6 premiers numéros. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83340, Le Luc.

ZONE LIBRE : Le nº 1 de « Zone libre », revue libertaire sans prétention intellectuelle, est sorti (et on prépare le nº 2). Chaque numéro sera mis en vente (1 F) sur les Fac. de Lettres et Sciences, contactez nos distributeurs. Les zanars de Nice. (Sans adresse volontairement.)

APINIOU : On vous écrit pour vous dire qu'Apiniou ça marche très fort, et on le dit d'autant plus volontiers que d'après l'article de Tony Cucumbercock paru dans le nº 28, la presse parallèle de 1973 a l'air de croucrouillouter abusivement. Nous, à force de combines, de démerdages et de pelures de girafes, on a réussi à hisser notre petite feuille de chou en ronéo jusqu'au palier de grande fleur de fesse en offset, pleine de pages, de bédés, de grandes joies jouisseuses et on est heureux comme tout, on plane comme Pline, et Apiniou se porte comme un torse jeune sain et fort de GI'S défoncé. Ah, ah, ah, ah, ah, ah, on en est même arrivés à se faire la Compagnie Chpeuneuneu pour bander plus haut et plus rouge, avec des éditions de dards, les Editions du Boyau, qui envoie des dards comme son nom l'indique, aux dardons les plus ronds. Eh oui, cheu nous tout va bien, tout va même très bien, alors quoi les marginopes, les undergrouilles, vous flippez, vous flippez, si fort que ça, écrivatez-nous donc, on va vous informer les seins. Salut ! La Compagnie Chpeuneuneu et Apiniou, 11, rue Brière-de-Boismont, 94160, Saint-Mandé. (Le dernier numéro d'Apiniou, le 31, eh oui, on en a déjà fait paraitre 31, on en est tout trembiants, contre 8 timbres à 0,30 F.)

DEMAIN L'OCCITANIE : Occitans de Pertot, « Demain l'Occitanie » est votre journal. Abonnez-vous. (10 F les 6 numéros.). CCP : C.M.J.O., 4571, 56, Marseille. Centre marseillais de la jeunesse Occitane, B.P. 47, Marseille, 13202.

RESONANCES : Revue poétique. Nº 0 consacré à Philippe Azières (stock épuisé). Nº 1, consacré à Pierre Hautecombe, prix Marie-Noë 1971 (parution fin avril), ch. auteurs et lecteurs. Prix du numéro : 4 F en timbres. Abonnement 12 F, mandats postaux. Résonnances, 7, rue Voltaire, 92300, Levallois.

CITRON HALLUCINOGENE : Le nº 4 va paraître le 20 avril. Vous pouvez le commander pour 2 F en timbres, ou abonnement pour 6 numéros, 10 F. Nous rech. des collaborateurs et diffuseurs. Notre première édition parallèle, « La Jungle Neuve » de J.P. Rémy, recueil de B.D., est toujours disponible pour 3 F. Nous acceptons volontiers tous les manuscrits, essais, poèmes, nouvelles et autres... Bernard Blanc, 22 bd Clémenceau, 83000, Draguignan.

FAT DRUM : N'est pas mort. No 2 parus, nº 3 à venir, plein de bonnes choses et beaucoup de mosik. 1,50 F en timbres. Miam. Miam. Jean-Paul Peugeot, 9, rue Léon-Cogniet, 75017, Paris.

L'HYGIENIQUE : No 0 et 1 : 20 pages de textes et dessins infantiles et monculistes : 2 F le numéro en timbres ou chèque. Pour se torcher le cerveau. Jean-Baptiste Drouin, 36, rue Bersot, 25 000, Besançon.

BRAVO : Très jeune dessinateur, 14 ans, ch. journal pas trop con acceptant de publier ses dessins genres S.F. ou surréaliste. Patrice Colin, 88, rue Gugelot, 62210, Avion.

CONSTIPE : Ai besoin de vos B.D. pour sortir un canard underground de B.D. en majorité, mais on pourra y mettre ce que vous avez de bien à nous envoyer (poèmes, faits divers, témoignages...) le journal s'appellera « Merde ». On enverra un gratuit si on peut aux expéditeurs d'œuvres. Gilles Laforgue, 29, av. de Wagram, 75017, Paris.

ELAN : No 62 est paru avec des messages et poèmes au service du pacifisme intégral. Spécimens : Louis Lippens, 59126, Linselles ou tél. (20) 78-30-68.

VITRIOL : Premier Fanzine au vitriol, no 1, 8 pages, mars-avril : 2 F en timbres. Echos, information, articles tirés à 4 épingles à la ronéo. Mal imprimé mais bien vitriolé. Premier newszine qui dit parfois la vééérité ! Jean-Roger Bronnimann, 32110, Nogaro.

IRILY : No 2 est paru. Bref sommaire : 30 pages. Le lycée, répression dans les prisons, discussions avec Charles Lebouet, infos régionales, textes, surréalistes, poèmes agagaïstes, contes fantastikes, contre 1,50 F, Philippe Hubert, 9, rue du Taillis, 52000, Chaumont.

SUPPOSITOIRE : Journal profondément engagé. Le no 2 est paru après bien des emmerdes, avec des B.D.; textes sur les communautés, concerts du coin, science fiction... et des dessins. Le tout pour 1,50 F en timbres. Suppo ch. aussi diffuseurs et contacts avec d'autres canards. G. Bottela, 2, place Roland, 57100, Thionville.

SPHINX : Le dernier cri !... un numéro spécial 5/6 « Love and Peace » de 40 pages, offset, tout en couleurs, pour 5 francs. Aidez-nous, aidez-vous en achetant « Sphinx », 15, rue François-1er, 17200, Royan. (Un auto-collant de Fritz-le-Chat pour les lecteurs d'Actuel.)

Aux Editions

STOCK

du 26 mars au 7 avril de 14 heures à 19 heures

CLAUDIE ET FRANCIS HUNZINGER

pour fêter la sortie de leur livre

Bambois, la vie verte

exposent les objets qu'ils ont tissés dans les Vosges
avec la laine des brebis, celle des béliers et des agneaux
Ils ont teint les toisons
Avec de la bruyère, des fougères, du millepertuis,
avec des myrtilles
Et des corolles de boutons d'or,
Ils ont tissé
Le paysage et ses saisons
Et ils en ont fait des couvertures, des houppelandes,
des besaces, des tentures.
Vous êtes invités à venir voir, sentir et lire.

JERICAL EXPEDITIONS

Si vous aimez les voyages organisés,
les clubs où l'on s'em...
les circuits traditionnels...
les balades en « troupeaux »...

ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! ! !

Nous faisons autre chose...
des expéditions en mini-bus Ford et Land-Rover par petits groupes.

FORMENTERA - MAROC - GRECE - TURQUIE - AFGHANISTAN - SCANDINAVIE (Cap Nord) - SAHARA - AFRIQUE NOIRE

Le catalogue est gratis, mais les P. et T. ne nous font pas de cadeaux, pensez-y (2 timbres à 0,50 F sont les bienvenus).

JERICAL « EXPEDITIONS », 113, RUE DE L'OUEST, 75014 PARIS.

BANANASTAN

99, rue Legendre, PARIS-17e
Tél. : 627-02-64
Importation directe
Afghanistan et USA
Vente gros et détail

GIVAUDAN * IMPORT DISQUES *
201, Bd St-Germain. PARIS-7e - Tél. 548-10-44

MOZIK

MUSIMAGE

74, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris-6e

Tél. 325-23-53
DISQUES IMPORT
song books methode
encens parfums
Vente par correspondance
cours de folk guitare

Contacts

DE JOIE : Gourou Peter, ch. contacts avec anars, freaks, lecteurs(trices), de la région pour correspondre et agir. Pierre Mons, 9, rue Georges-Clemenceau, 33210, Langon.

GROUPIE : Que tous ceux qui, depuis Magma, y ont découvert la seule musique, m'écrivent. Bonsoir. Sylvie Bodart, 7, allée Lully, 94140, Alfortville.

AIGUILLER : Quelles voies faut-il suivre pour faire de la mise en scène de cinéma (sans bac) ? Je voudrais avoir des rens. par écrit. Christian Coat, 131, rue de la Santé, Paris 13e.

JONGLEURS : Rech. jeunes bien équilibrés en vue formation troupe théâtrale amateur. Ecrire Michel Devoucoux, 105 bd Ney, 75018, Paris.

A LA MODE : Rech. contacts avec passionnés(es) de psychanalyse, yoga, écologie, autogestion, pour lutte contre l'aliénation galopante. Ecrire : Michel Lebel, 6, rue Gager, Gabillot, 75015, Paris.

TOUKONTAKT : Etudiante, 19 ans, pouvant se mettre à la portée de tous et avide de tous contacts. Attend lettre de tous ceux qui ont envie de parler. Dominique Leroux, résidence Cujas, 19, rue Coursalon, 18000, Bourges.

ELLE LE MET : J'ai 20 ans ; existe-t-il celui qui accepterait de partager avec moi amour et tendresse ? Pas sincères, ne répondez pas, mon cœur est déjà si malheureux ! Merci. Marie-José Paquet, 31, rue Lecat, 76, Rouen.

DO MAMGE ! : N'ai pas l'intention de porter un entonnoir sur la tête pendant 12 mois. Branchez-moi ! Marc Maupas, 14, rue du Crot-Villoux, La Charité-sur-Loire, 58400.

SYSTEME POP : Mec méchamment seul et sans copains partageant ses idées, désire faire connaissance garçon ou fille aimant la vraie pop, la liberté, et voulant échapper au système. S'il vous plaît, écrivez-moi ou venez me voir voir. J.-Luc Lethuillier, 134, rue de Vaugirard, 36, Châteauroux, jusqu'au 13/04/73.

ESPEDERASTRES : Les mecs du Fhar ! Réveillez vous, réveillons-nous, la ville rose devient pâle ! J.-Luc Bled, 19 bd de la Marguerite, 31, Toulouse.

CAMARADE : Fille, 21 ans, ch. fille pour sorties week-end, éventuellement soirs de semaine. Chantal David, 187, rue de Charenton, 75012, Paris.

FARADAY : Harf, Arfh, Rfha, Fhar : je répondrai. Vincent Le Ray, poste restante, 37000, Tours.

PARAVIDEO : Peintre et cinéaste amateur aimerait réaliser film (super 8) sur vie communautaire durant l'été, et correspondre avec adeptes du yoga. Guy Marjon, 164, Montchouet, 42100, St-Etienne

DUR : Suis dans collège anglais pour apprendre la langue. Aimerais recevoir des lettres. Réponse assurée. Bye, bye. Yasmina Choudar, Pax Hill, Bentley, Farnham, Surrey ; Grande-Bretagne.

LES NUAGES : Mec qui s'emmerde ch. mecs valables pour blaguer de tout et de rien (j'ai 18 berges et espère réponse). Didier Peyras, école Jean-Jaurès, 64600, Anglet.

SODOME ET GOMORE : Ch. freaks sympas, tous pays, 19 à 22 ans, pour leur remonter le moral. Réponse assurée. Sabine Estur et Nanou Moreel, 22, av. Marceau, 59130, Lambersart.

COPTERE Aimerais contacter filles et gars de la région pour discussions intelligentes et organisation des prochaines vacances d'été. Freaks, sympas, fleurs, scouts, et artistes de 18 à 19 ans, m'écrire urgemment. Elie Dahan, bât. C2, La Grappinière, 69120, Vaulx-en-Vélin.

MALEFIK : Apporterais bénédiction à qui m'enverrait adresses et rens. sur Ecole Sup. de Sciences Hermétiques, et Mage Azaludjah de Picpus, timbre remboursé. Marie-Cadé pour Jean, no 33 pour Jean.

14-18 : Ancien élève I.M.P. de Péronne, 1964-69, voudrait retrouver anciens IMPiens pour connaître le même sort. Michel Cagnon, H.L.M. 88, rue des Déportés, 80300 Albert.

ORIGINAUX : Suis seul à Paris, cherche à contacter des amis(es) aimant la musique, le sport et le cinéma. Hedi Omran, 17, av. Ste-Foy, 92 Neuilly-sur-Seine.

SERINCER LATETE : Je n'ai qu'une douche, mais on peut quand même rechercher la vérité. François Chautru, 21, cours Marc-Noaux, 33000 Bordeaux.

YOGAFRIK : Voulant faire du yoga et n'ayant pas les moyens de payer des cours, cherche autres débutants pour essayer ensemble. Dominique Loiseau, 8, rue des Hortensias, 49300 Cholet.

TROPLEIN : La troupe de théâtre amateur de la M.J.C. de Morsang-sur-Orge cherche un local pour jouer. Ecrire à Victor Carvalho, 8, square Barbanson, 92220 Bagneux.

COPYNE : La solitude est pesante à 18 ans, aussi si un gars entre 18 et 22 ans aimant Pink Floyd et les Who, me tendait la main ? Evelyne Chateller, 41, rue du Chardon, 57100 Thionville.

PULL : J. F. 24 ans, art. peintre, guitare, piano ; reviens du Cachemire, très seule, aimerais trouver amis et chambre à louer dans Paris. Possède une ferme dans le Beaujolais et accepte tout projet de communauté. Turquoise Guétat, 11, rue Haguette, 93 - St-Denis.

WAO LE LAID ? : Cherche G. ou F. s'intéressant aux sciences occultes et dites para-normales, ainsi qu'aux phénomènes surnaturels : voyance, dédoublement, etc. Liliane Godon, 6, parc du M.-Neuf, 93240 Stains.

GRANDELART : Danseuse moderne aimerait s'intégrer août, septembre dans groupe intéressé par recherches chorégraphiques, expression corporelle, etc. Ecrire : Anny Cordina, 12, rue Soumaya, Rabat (Maroc).

BLABLABLA : En attendant l'an 01, paniqué de 22 ans d'une société paranoïaque, à la recherche de la vérité, de l'amour, du bonheur et de la liberté. Désire rencontrer autres idéalistes des deux sexes afin de constituer une société pleine de bonnes vibrations. Flippés, phallocrates, s'abstenir. Hervé Perron, 6, rue Eugénie-Gérard, 94 - Vincennes.

LASOLDORELAMIREMILAMILA : Sommes isolés dans notre quartier, aimerions rencontrer des gens ; il y a plein de bons disques ! Pierre Lami, 14, rue Lakanal, 75018 Paris.

GENS BONS : Paumés cherchent à prendre contact avec gens sympathiques de Bayonne et des environs. Jean-Claude Carteron, Foyer Espérance, 40 - St-Martin-de-Seignaux.

T'HABITES... : Formation du groupe libertaire : le nouveau monde amoureux. F., G., prenez vite contact, y'a du boulot à faire à Bourg. Jean-Claude Arnaud, B.P. 152, 01000 Bourg-en-Bresse.

RETRAITES : N'y a-t-il donc plus de jeunes sur la Côte-d'Azur, qui, s'ils ne sont pas révolutionnaires, sont au moins libres ? J'attends seul. Serge Senis, 17, rue Ricord-Laty, 06400 Cannes.

EVE : Renseignements pour cueillettes de fruits dans le Sud pour les grandes vacances. Espoir ? Marie-Anne Gominet, 2, square de Grandchamps, 78160 Marly-le-Roi.

PAIENNE : Cherche des êtres mystiques pour contacts profonds d'amour et de paix, communication intense et sincère. Elodie Letendre, Pavillon « La Savoie », 78 - Choyet-par-lès-Mureaux.

ALTITUDE 300 : En gestion : groupe recherche synthèse individuation et éveil supra-conscient. David Guéniffey, 38, bd des Castors, « Altitude 300 », 69005 Lyon.

TARTARINS : Si, la nuit, l'idée que le snark est un boojum, vous empêche de dormir, devenez sectateur de Lewis Caroll. Contact : Jean-Marc Darmon, 79, bd Monclar, 84000 Avignon.

EN FRANÇOIS : Profs/potaches, problèmes et expériences précises en français et nouvelle pédagogie, écrivez-moi : François Harotte, 89, av. de Magny, 57000 Metz.

PROS : Si vous recherchez des amis et des correspondants étrangers, envoyez-nous vos noms, âges, adresse et photo, et deux timbres à 50 centimes à Union et Amitié Internationale, section C.I.C., 70 bis, rue Jean-Jaurès, 94320 Thiais.

A DEBRANCHER : J. H. ayant marre de son entourage cherche G. ou F. (15-18) aimant pop, ciné, pour discuter. Ecrire vite à Christian Manoir, 36, rue Thiers, 92100 Boulogne.

ANTIBROUILLARD : Cherche allumeuses et morceaux de phares. Christian Durand, C./O. Mme Gauthier, Quartier Montmartel, 26340 Saillans.

PETITE REINE : Cherche personnes de la Côte-d'Azur qui prêteraient des bicyclettes pendant tout le mois de mai. D'avance merci. Gilles Dubois, 18, rue Véron, 75013 Paris.

MOI AUSSI : Qui est Nico du Velvet ? Dingue de cinéma parce que c'est une arme efficace, cherche à participer à toute action qui défend et organise la liberté du cinéma. J'attends. Frédérique Maillet, 8, rue de Babylone, 75007 Paris.

AVIS : Voici mon adresse pour ceux qui me connaissent et ne la connaissent pas : Alain Wrobel, Ch. 316, Bât. 4, Cité U, Hérouville, 14034 Caen.

EXPLOITEURS : Jeunes étudiants épris d'amour et de liberté cherchent jeunes filles pour cueillir du muguet durant le week-end du 1er mai. Jean-Pierre Maho, 10, rue de l'Epte, 78270 Villez-Limetz.

LOUCHE : Cherche travail ou autres moyens pas chers, séjour en Angleterre été 73. Michèle Nivolle, 1, rue de Picardie, 35000 Villejean-Rennes.

BARBE BRUNE : Vive le tandem ! Aimerions trouver gars et filles qui apprécient ce moyen de locomotion non polluant. Gilles Brunebarbe, 24, r. Emmanuel-Vinson, 93700 Drawey, tél. : 284-24-04.

ARCHIMEDE JARDINIER : Recherche mecs et nanas pour communiquer et s'épanouir ensemble. Williams Tessier, 68, avenue du Parc, 77360 Vaiton-sur-Marne.

JELEMBOCH 'PA : Cherche renseignements pour boulonner cet été, France ou étranger. Chantal Chauvel, 4, rue des Ecotais, 35 - Rennes.

RALBOLBETON : G. sympa., fana. mer et soleil, liberté, nature (encore sauvage), possédant matériel, ras-le-bol-béton, cherche fille sympa., mêmes goûts (avec ou sans fric) pour naviguer et camping côte méditerranéenne ou Atlantique. M'écrire vite : P. Boissy, 16, rue Lesueur, 75016 Paris.

HOU HOU ! : Toutes personnes intéressées par dessins humoristiques, me faire signe : Patrick Michau, 200, rue St-Jacques, 75005 Paris.

BERTHE ? : Jeune homme à la frange de l'effeuillement cherche belle jeune fille, jolis pieds, pour vie commune. Ecrire rapidement. Jean-Jacques Passera, 8, passage de la Moselle, 75019 Paris.

REPONSE ASSUREE : Il faut que tu sois vraiment con pour m'écrire ! Razak Maatoug, 7 bis, rue de l'Aqueduc, 75010 Paris.

CREVE ET REGONFLE : Cyclotouristes lyonnais et les autres, help ! je crève de solitude. J'ai 26 ans, les voitures me répugnent. Randonnées possibles tous les après-midi. J'envisage une virée maxi. du 15/7 au 30/8/73 en vélo, et camping sauvage. Qui veut en être ? Michel Alcon, 137, bd de la Croix-Rousse, 69004 Lyon.

RENKONTRES : Type pas trop con, aimerait entrer en contact avec F. ou G. pour échanger idées, éventuellement se rencontrer. Dominique Allan, Poste restante, rue Lamazière, 87100 Limoges.

JOUER A PAPA ET MAMAN : Toi qui aimes politique, mosik, et docteur Carpentier, où te planques-tu ? Jean-Jacques Pellerin, Criquebœuf, 27110 Le Neubourg.

DE SOMMEIL : S.O.S. 19 ans cherche âmes secourables, pour faire n'importe quoi, aime nature, mosik, photo. Blablabla... Réveillez-vous. Bruno Marchand, 49240 Avrillé.

SIGISMOND : Petit groupe s'intéressant aux phénomènes parapsychiques recherche « initiés » médium, ou toute personne ayant de l'expérience dans ce domaine. Bruno de Bonduwe, 30, rue Nungesser-et-Coli, 75016 Paris.

HELP : Grand handicapé suite accident cherche groupe G. et F., activités diverses, pour s'y intégrer. Yves Haber, 59, bd St-Michel, 75005 Paris.

FAUT PAS POUSSER ! : C'est par nos communications avec les êtres, nos échanges, nos actions, nos manifestations, que la création d'une vie différente deviendra possible. Si vous y croyez autant que moi, et si vous êtes prêts à bouger, nous pouvons, en unissant des espérances communes, aboutir à des choses valables. Pourquoi pas à notre bonheur ? Caroline Lamoureux, 54, rue des Arts, 92700 Colombes.

VERT POMME : Message des extraterrestres : des phénomènes objectifs et subjectifs qui vont se déclencher au cours des périodes qui viennent ne seront plus à la mesure des hommes, ni des instruments, ni de leurs lois ; les amis de l'espace vous côtoient, à vous de les contacter. J. Roger, 17, rue Eugène-Nicot, 94290 Villeneuve-le-Roi.

TECH-NICO : Le groupe super 8 Cinéma libre a besoin d'une équipe technique : assistants, opérateurs, son et image si possible, matériel en Super 8. On voudrait prendre contact avec Nico, du Velvet, et on cherche G. et F. pour tournage film underground. Guy-Jean Genevier, 41, rue du Château-Landon, 75010 Paris.

ROUGE VIF : F. + G. cherchent G. et F. pour établir des rapports dans lesquels créativité, subjectivité, et poésie des conduites pourront s'exprimer. Différentes activités inattendues refléteront les passions mises en jeu. Ecrire : D. Sol. 125, bd Richard-Lenoir, 75011 Paris.

L'ENTONNORD : Nils Borh a beau dire que tout peut être possible à condition d'être suffisamment insensé, moi je perds les pédales. S'il existe des Lillois valables et qui pensent m'aider, je compte sur eux. Fanny Harley, 15/17, rue de Tournai, 59390 Lannoy.

CHATOFORE : G. et F., si vous avez des problèmes, ou si vous voulez faire quelque chose d'enfin positif, pour vous en sortir. Christian Manoir, 36, rue Thiers, 92100 Boulogne.

TON SUR ? : Ermite cherche compagne pour vivre en compagnie de poules, chênes, et cultiver son jardin. Ecrire Thierry Dumont, Boussagues, 34260 Le Bousquet-d'Orb.

AH ! C'QU'... : On s'emmerde ici ! Cherche copains fous de musique et libres pour voyager cet été. Réponse assurée. Eric Tersen, 60, rue St-Laurent, 38000 Grenoble.

NIANNIAN : Si tu es marginal, anticonformiste, ultra sympa, je te cherche, compagnon ou compagne. J'aime Neil Young, Léonard Cohen ; je suis poète obscur, hypersensible, et réceptive, voulant éditer. France Charles, 1, grand-rue des Feuillants, 69000 Lyon.

HELAS ! : Fonctionnaire exilé à Valenciennes, je cherche d'urgence piaule ou communauté dans cette ville et ses environs, sinon n'importe quoi, pourvu que ce soient des contacts. La solitude est aliénante. Je ne veux pas mourir idiot. Ecrivez-moi, Jean-Pierre Comyn, 72, rue Jean-Bart, 59 - Hellemmes-Lille.

OUAIS, COOL... : Y a-t-il dans ce putain de patelin des mecs parlant d'autre chose que de bagnoles, sport, etc., de bonnes vibrations, quoi ! We should be together. Abdelaziz Halim, 5102 Fond-Robin, 60700 Pont-Sainte-Maxence.

DEUX BURNE BISES : Cherche tous tuyaux sur écoles parallèles, expériences réussies ou pas. Y en a-t-il à Paris ? Urgent. Anne Bizot, 35, av. Bugeaud, 75016 Paris.

CŒUR D'ARTICHAUT : Cherche poèmes et nouvelles d'amateurs (fantastique, fiction, divers) bretons, et voudrait correspondre avec une fille 17-18 ans habitant la Bretagne. Envoyez photo si possible. Réponse assurée. Pascal Lersy, 49, av. du Gl-Leclerc, 91330 Yerres.

BOUSEUSE : Fille cherche adresses d'éleveurs ou agriculteurs pour travailler. Ou adresse de gens, revues, stages pouvant me renseigner. Déjà expérience. Vite, c'est décisif. Sylvie Mora, immeuble l'Aubanel, 05000 Gap.

MON CO CON : Sérigraphe. Pour tous problèmes de sérigraphie, écrivez-moi, je vous donnerai mes conditions. Je peux fournir aussi toute machine à des prix intéressants. Ces machines sont en marche dans mon atelier. Marie-Louise Lagulhomie, 1, Montée du Fort, 30400 Villeneuve-lès-Avignon.

SILAFOTOAIBONE : Cinéastes amateurs recherchent en vue films jeune fille visage agréable. Ecrire, réponse assurée. Christian Riopel, 40, rue Gay-Lussac, 75005 Paris.

POUBELLE : Je suis fou. Envoyez-moi tout ce que vous voulez : lettres, dessins, etc., avec adresse : je vous répondrai. Jean-Pierre Borgnet, 87, avenue Jean-Jaurès, bât. 10, 33270 Floirac.

THEATREUX : Etudiants, cherchent garçons et filles passionnés de théâtre pour création troupe amateur. Ecrire : Jacques Turnin, Poste restante, 31000 Toulouse. Recette Principale.

DES CLOUS : Pas d'autos : des vélos. Que tous ceux qui ont des vieux creux à balancer me fassent signe, je récupère. Région Haut-Rhin, Bas-Rhin, Vosges. Patrice Leconte, 4, rue du Nord, 68 - Andolsheim.

MAISON CLOSE : 16 ans, révoltée contre les bourgeois et la société, aimant Hendrix, C. Stevens, P. Floyd, littéraire et vagabonde, connaissant le Québec, la Suisse, l'Italie, la Belgique, cherche gens pas trop cons pour me comprendre. Abrutis s'abstenir. Ecrire. Pas de visite. Réponse assurée. Nadine Expert, 32, rue Frémicourt, 75015 Paris.

BARBE BLEUE : Je désire réaliser photos originales underground, science fiction. Cherche modèles féminins. Ecrire avec vêtements et idées à Claude Vincent, 10, rue du 8-Septembre, 63 - Gerzat.

MARGUERITE : Etudiante, 24 ans, aimant encore la vie, beaucoup la musique, passionnément le ski, à la folie la mer et pas du tout la solitude. Line Bruna, 11, rue des Acacias, 41260 La Chaussée-St-Victor.

GETUM : Si les transports urbains vous intéressent, le Getum est un groupe de recherche et information créé par des usagers, cotisation : 25 F par an. Getum, 173, rue Armand-Sylvestre, 92400 Courbevoie.

VIVE LE KAVOS LIBRE : Jeune homme aimant la liberté, 22 ans, cherche jeune fille 19 à 21 ans pour passer vacances ensemble. Ecrire à Gérard Kavos, 28, rue Nungesser-et-Coli, 75016 Paris.

WAO'LE'LE : 3 jeunes profs pas très profs retirés en pleine brousse lancent appel : « Le tendresse d'un continent ne remplace pas toujours la tendresse. » Oh filles ! venez exister avec nous. Fournissons maisons, noix de coco, bananes, pilons, mortiers, etc. Professeurs français : B.P. 42, M'Bahiakro, Côte-d'Ivoire.

HUBëëëRT : Désire être berger à partir du mois d'août. Accepte tous renseignements. Ecrire à Hubert Guyado, 38, rue Campo-Formio, 75013 Paris.

TU VEUX PAS UN MOUTON PAR HASARD ? : Je suis seul, désespéré, et cherche fille de 18 ans, pour discuter d'amour, de musique... Venez à mon secours. Paul-François Hubert, 136, rue de Tocqueville, 75017 Paris.

BREBIS CHERCHE TROUPEAU : Suis seule (ou presque) à Nantes. Cherche farfelus(es) anars pacifiques, voulant action et désirant vivre en communauté d'amis se connaissant bien. Ecrire à Maryvonne Leroy, Haute-Gournière, 44 - La Chapelle-sur-Erdre.

TU L'AS DIT : A l'aide ! Y en a marre du rasle-bol G. et F. Jean-Claude Giraud, 8, rue Quentin-Bauchard, 75008 Paris.

BOUFFLE : Je cherche un travail à domicile se rapportant au secrétariat. Michèle Frelaut, Résidence La Franciade, 52, rue des Poissonniers, 75018 Paris.

Messages

OH ! : Christian Di Corrado ! Où es-tu ? Donne de tes nouvelles, si tu traines en Allemagne, vas voir Tania, elle a un fils de toi ! Martine Lesnard, 3, rue Mogador, 75009 Paris.

Saltimbanque

Un Hebdo pour vivre à Paris.

Programmes
Ciné, Musique, Théâtre

48 pages 2 Frs.
Tous les Jeudi

Mandala Yarn
11 & 13 RUE
PARIS 6e .. DAN. 08.50

RESTAURANT
spécialités indiennes
TEA SHOP

fermé le lundi

BOUTIQUE ORIENTALE
fringues cool
encens - gros - détail
ARTISANAT FREAKS

ouvert tous les jours
nocturne jusqu'à 23 h

Bourgeoise, la 500?

Témoins lumineux : contrôle de la marche de la machine en toute sécurité.

Appel phare par poussoir : facilité d'emploi et sécurité.

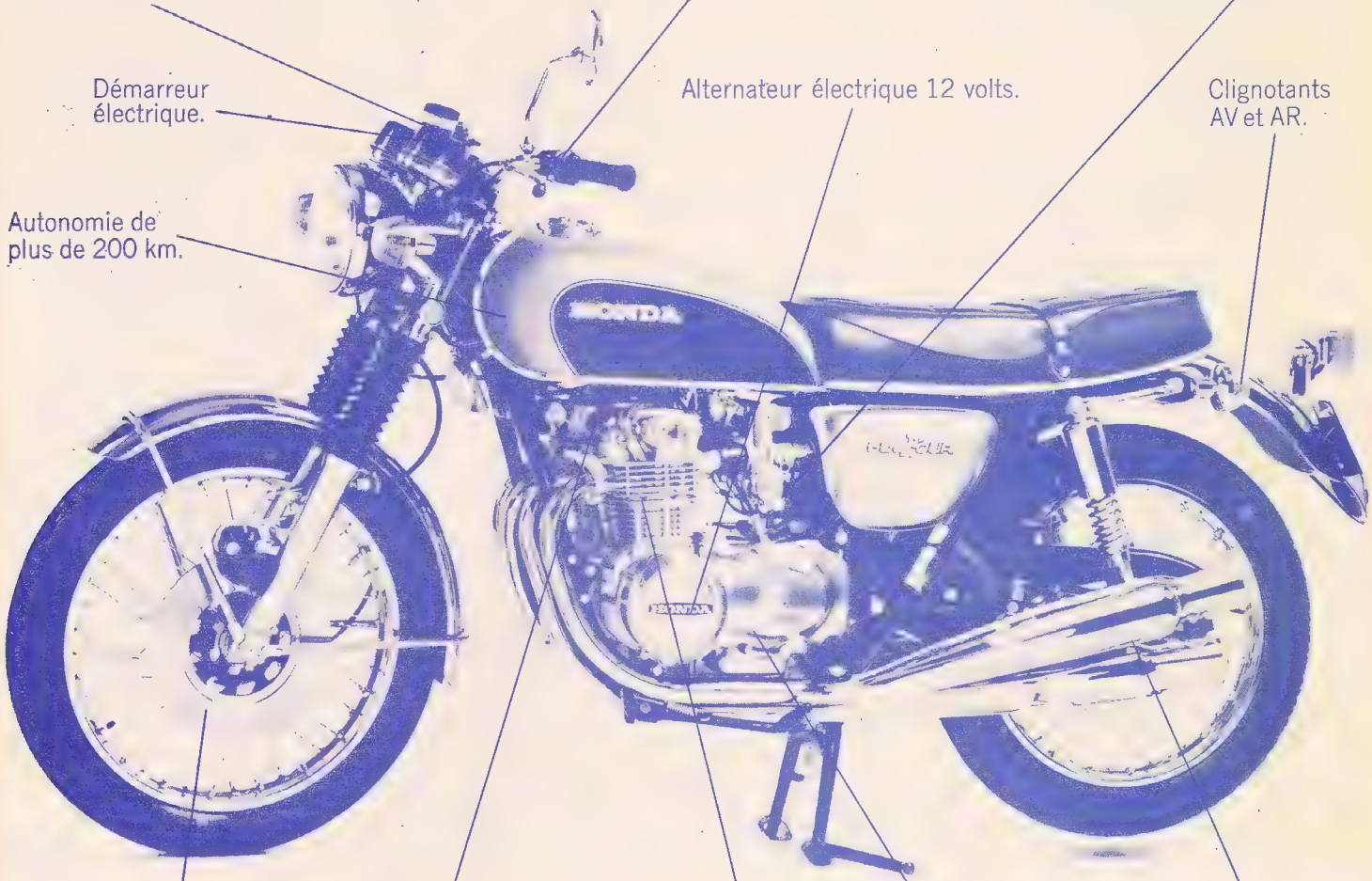
4 carburateurs : meilleur rendement et économie de consommation.

Démarreur électrique.

Alternateur électrique 12 volts.

Clignotants AV et AR.

Autonomie de plus de 200 km.



Freins AV à disque hydraulique : douceur, progressivité, efficacité, endurance, sécurité.

4 cylindres : large plage d'utilisation, souplesse couple élevé, puissance, robustesse, 48 ch à 9 000 tr/mn.

4 échappements : équilibre, diminution du bruit.

Arbre à cames en tête : souplesse, rendement, diminution de pièces en mouvement.

4 temps : souplesse, robustesse, économie, peu de bruit, pas de fumée.

Alors, vive les bourgeoises.

Parce qu'une machine qui monte à 60 en 1e, 90 en seconde, 120 en 3e, 150 en 4e, 180 en 5e et qui, départ arrêté, se retrouve après 13,2 secondes à 154 km/h, si c'est cela une machine bourgeoise, Honda aime.

HONDA

Plus de 2 000 concessionnaires en Europe dont 400 en France.

P.T.T. : Hippolyte Klamstoff, toi qui as écrit la petite annonce titrée Délire, et qui habites 9, rue Le Sidaner à Versailles, écris ou viens me voir : nous ferons de grandes choses ensemble. Dominique Magny, 32, rue du Haras, 78530 Buc.

WANTED : Aimerais reprendre contact avec le gars, se dirigeant vers la Hollande, qui m'a pris en stop sur l'autoroute Paris-Lille, en octobre 71. Vincent Monniez, 1, rue Corneille, 59960 Neuville-en-Ferrain.

URGENT : Recherche Jacky, ex-bassiste de Mayflower (69), tél. : 8 h 15 à EUR. 75-56. Daniel Cambier, 5, rue de l'Eure, 75014 Paris.

EH, GRATALOUP PARLAS TOU PATOUES ? : Cherche mec nommé Antoine Lengo, fou de Hendrix, prêt à filer paroles, musique, astuces, etc. Pierre Grataloup, 1, promenade Vénézia, 78 - Versailles.

PLUS VITE QUE ÇA : Hello, Marie-France la Vendéenne, pourquoi ne donnes-tu plus de nouvelles ? Ça me remonterait sérieusement. Jean-Yves.

VESTIAIRE : Aimerais revoir le grand « peylou », sans chaussure. Chez Gaston, Dathiou, maison slip kangourou. Jean-François Mounet, 15 ou 17, rue Crémieux, 30 - Bagnols-sur-Cèze.

QUAKERS : Et Pan ! Le 12 avril 73, à 20 h 30, aura lieu une conférence sur la stratégie de la non-violence et sur Martin-Luther King. Que ceux et celles qui veulent se réveiller accourent ! Venez nombreux. Antoni Van As, 114, rue de Vaugirard, Paris.

SYBILLIN M'ETAIT CONTE : If ever you've got rain in your Heart, someone has hurt and torn you apart, Am I unwise to open up your eyes to love me, If so, run to me ! Denis Ferrarion, 18, r. des Rosiers, 95100 Argenteuil.

OGRE IN : Recherche boulot dans un centre d'enfants (de préférence petits) style Summerhill. Urgent. Brigitte Wagner, 39, rue Esquirol, 75013 Paris.

COOLISSONS D'AIX : Recherche documents filmés (S. 8 et 16) et photos sur le Festival d'Aix-en-Provence en vue tournage d'un film underground au mois de juin à l'étranger (Maroc). Cherche garçons et filles cool pouvant se déplacer. Envoyer photo. Patrick Bonache, 41, rue de Château-Landon, 75010 Paris.

CHANSONNETTE : C'était en vendanges en 72... Nicole, souviens-toi... Que fais-tu ?... Ecris... « Un p'tit douteux. » Alain Paulat, « Villemoison », 58200 Cosne-sur-Loire.

CONTREPOINT : Amis de Collioure, Montpellier, Paris : fugue terminée. Suis dans un foyer. Please ! écrivez-moi, je m'emmerde. Njalika Elbar, 41, bd Edouard-Lacout, 47000 Agen.

CHASSE GARDEE : « Hi » Patrick, What they happen ? « Sugar brown » où es-tu ? Sur un chemin vicinal ? Au Sénégal ? J'attends... Magnes-toi de me contacter at my mother's house. Anne-Claude.

MAL BARRE ! : Intéressé par l'annonce de Patrick Lelière, pour l'idée d'une poste parallèle, aimerait avoir son adresse complète. Thierry Lauverjon, 38, rue de la République, 92100 Meudon.

SOYONS PRECIS : Veux fonder communauté dans ferme de semi-montagne région sud-est. Ind. économique, agr. art. Communauté : centre d'initiatives, d'échanges, d'expression coll. et pers. Liaison possible avec action politique de la région. Ceux qui y pensent et veulent en discuter, ceux qui connaissent une ferme vente ou location. Ecrivez ou venez me voir. J'ai des capitaux, des connaissances, des combines, et beaucoup d'espoir. Jean Bory, 5, rue Olivier de Serres, 42000 St-Etienne.

A L'AIR LIBRE : Ch. communauté artisanale (tissage, poterie...), pour 3 semaines en juillet, France ou Norvège. Présence d'enfants nécessaire, mon fils a sept ans. Aime par-dessus tout, la simplicité, le naturel et la liberté. Part. aux frais. Marie-Suzanne Kouyate, 26, rue Véron, 75018 Paris.

MARTYRE : Ch. gens ou groupe informel, désireux créer comm. rurale région sud-est, sur bases écologiques et politiques claires. (Vive l'an 01.) Possède moyens financiers, connaissances agricoles et haine du cartésianisme. Jean Bory, 5, rue Olivier-de-Serres, 42000 Saint-Etienne.

EN VOITURE : Si vous voulez triper à Istanbul, dans le Sahara, à Band-I-Amir, au bord du Gange, écrivez ou passez nous voir, on est les moins chers. Jérical Expéditions, 113, rue de l'Ouest, 75014 Paris.

A TIRE D'AILE : Ile Maurice, toutes destinations, A.I.T.S., 66, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 874-85-17.

Communautés

IN : Qui veut d'une nana de 32 ans pour communauté en voyage ou toute autre chose ? Vite, je ne veux plus jouer les bourgeoises. J'aime et connais groupes pop français. Jacqueline Tardy, 20, rue Eugène-Joly, 42100 Saint-Etienne.

ANTIPOLLUTION : Ch. G. et F., couples pour participer ferme bio (existe) ou toutes activités non polluantes. Préférences végétariennes, ayant bourlingué. Glandeurs, touristes s'abstenir. Michel Besson, « Maison Nouvelle », 17490 Beauvais/Matha.

FOOT BALLEUR : Ch. adresses de communautés France et étranger et buts recherchés. Michel Davril, 16, rue des Grandes-Terres, 78700 Conflans-Sainte-Honorine.

PROLETAIRE : 21 ans, ch. communauté banlieue Nord-Ouest, ou F. et G. désirant s'installer en commun, 15 km autour de Sartrouville. Jacques Filleul, F.J.J., 190, route de Saint-Germain, 78420 Carrière-sur-Seine.

MARSINGE POUR TOI LA BURNE : Désire créer en Haute-Savoie une communauté rurale (agricole et artisanale) sur des bases libertaires et naturistes (H. D. Thoreau, Charles Fourier). Couples et célibataires dynamiques intéressés, écrivez-moi. Toutes vos suggestions seront les bienvenues. André Dufour, Boîte postale 60, 1 213 Petit-Lancy/Genève (Suisse).

PLOMBIERS : Cherchons tuyaux pour vivre dans la campagne avignonnaise et créer ateliers d'art et d'artisanat. Bab Chauvin, 81, avenue Edouard-Vaillant, 92 - Boulogne.

HOLLAY BOULAY : Pour communauté rurale ch. G. et F. vie saine et paisible, travail non aliénant mais glandeurs exclus. Mise en chantier début 1974. Prévoir fric, pas sérieux s'abstenir. Gilles Boulay, 40, rue de la Baignerie, Lille.

C'EST MIGNON : Cherche personne sur le 18e, pour créer une petite communauté d'enfants, ou une crèche, ou une simple halte, ou tout autre chose pour regrouper nos enfants en vue de libérer parents et enfants. S'adresser à Marie-Edith Richard, 4, rue du Colonel-Fabien, 75018 Paris. Tél. : 292-03-10.

TOUT SEULS ? : Garçon plus fille désirent fonder communauté. Possédons appartement. Passer ou écrire : Denis David, 192, bd Félix-Martin, 83 - St-Raphaël.

POUR GARNEMENT : Etudiante arts déco. cherche gosse à garder et à amuser à la campagne pour vacances de Pâques. Enfants sages s'abstenir. Laurence Landelle, 20, rue des Ecoles, 75005 Paris.

SURMENE : Mec, 21 ans, désire contacter filles et garçons salariés ou étudiants, animés par un profond désir de vivre en communauté urbaine, banlieue N.-O., 10 km autour de Sartrouville, et contact avec personnes vivant expérience identique. Jacques Filleul, FJT, 190, route de St-Germain, 78420 Carrières-sur-Seine.

DESYNTOKS : Cherche freaks fous de la vie, des fleurs, des bafouilles géniales d'Alan Watts, de la « philo Zen », du psychédélisme, en vue de former une communauté dans un ou deux ans, habitant de préférence Paris et la région pour faciliter les contacts. Peace on You. Alain Legonzar, 5, rue des Iris, 94240 L'Hay-les-Roses.

TIERCE : Chambre + appartement + téléphone. Temps libre en semaine sauf dimanche, un peu de fric, j'aiderai quelqu'un. Réponse à toute proposition. J'ai voiture et moto. Robert, tel. : 344-77-89.

Mosik

HOMME ORCHESTRE : Batteur, bassiste, recherche guitariste, pianiste-organiste, saxophoniste pour travailler compositions personnelles. Possédons local. Aimons Magma, Komintern, Alice, etc. Nelson Palacin, 2 ter, rue Roger-Salengro, 92 - Chaville. Tél. : 926-47-64 à partir de 20 heures.

SCRIBOUILLE : Recherche partitions de Pink Floyd, Who, etc. Envoyez-les-moi que je les recopie, ou alors recopiez-les et envoyez les copies. Merci. Marcel Merienne, 25, rue Jean-Macé, 53000 Laval.

CHOPINOUS : Je ne sais pas si je dois me prendre au sérieux, mais je compose au piano ! Qui voudra bien me former et exploiter ce rab de musique ? Je touche un peu de tout. Richard Bonduelle, Les Bournay, 37300 Villandry.

N'IMPORTE QUOI : Recherche musiciens, instrument indifférent (cuivre, basse, percussions...) pour travail très sérieux en vue enregistrer. Lucien Landwerlin, 8, rue Winckelmatt, 68360 Soultz.

GURU GURU : En vue formation sérieuse d'un groupe musical (optique méditative de recherches) avec vie communautaire nuancée organiste et bassiste (à l'armée) cherchent batteur et second organiste pour d'avance préparer la réalisation (débuts dans un an et demi cause armée). Jean-Denis Rabout, 67, rue Gambetta, 92 - Suresnes.

MR TAMBOURINE MAN : Flûtiste (flûtes en tous genres) pouvant être également basse ou solo à la guitare, cherche groupe semi-pro. Tél. : 287-16-41. Jean-Luc Brimeur, 108, bd Aristide-Briand, 93100 Montreuil.

OFFRE : M. J.-C. Roye, cherche groupe marchant au % (80 %) pour concert. Alain Barbé, 17, rue Basse-Ville, 80700 Roye.

BAVARD : On demande des génies musiciens : flûte, tam-tam, épouvantail d'instruments bizarres à cordes et à vent... majeurs de préférence... prêts à tout... au-delà du possible, au-delà du connu. Cherche gars avec permis de conduire s'intéressant à l'Art du théâtre, musique... Cherche combine pour trouver un camion pour le transformer en roulotte afin de pouvoir le démarrer très vite. Ne dis plus : je veux faire de la musique, viens à la « Roulotte ». Pour premier contact, ne pas se présenter, mais écrire : « La Roulotte », 46, rue de Montreuil, 94300 Vincennes.

BINIOUPOP : Groupe cherche local peu cher pour répétition dans la région bigoudenne. André Tanniou, 35, rue de Guirric, 29120 Pont-l'Abbé.

FLUTYVES : Saxophoniste-flûtiste cherche groupe amateur ou semi-professionnel. Pop, Jazz. Yves Mathieu, 46, rue des Panoyaux, 75020 Paris.

SANSINSAIRE : Urgent, orchestre Blues Pop Rock, cherche chanteur possédant minimum matériel, ainsi que sax., connaissant solfège. Tél. : KLE. 88-22, poste 431, demander Frédéric. Frédéric Marty, 7, rue Madiraa, 92 - Courbevoie.

SANSOLFAIJE : Groupe Ultra-Plus-Nec, cherche chanteur pop. Pas sincères s'abstenir. Urgent. André Gros, 4, rue Henri-Musler, 92230 Gennevilliers.

ONLY YOU : Cherche textes, paroles, chansons Presley, anciennes ou nouvelles, et toute la documentation le concernant. Florence Tamone, 30, r. des Pâquis, 1 201 Genève (Suisse).

TROUBADOUR : Chansons pour l'An 01. Auteur compositeur cherche lieu où chanter : M.J.C., foyers, cités U, cafés-théâtre... Jean-François Groussin, 16, rue Jourdan, 37000 Tours.

ANGE : Cherche paroles chansons Tom Paxton. Possède seulement recueil « Ramblin' Boy ». Merci d'avance. Salut aux simples et débiles. François Pierre, 68, rue de la Vallée, Marange-Silvange, 57300 Hagondange.

HA HA HA HA HA ! : Ne faites pas l'âne pour avoir du son. Téléphonez-nous : Open Sound, sono-light-show, animation de soirées. Philippe Letang, 15, rue du Mesnil, 75016 Paris.

A TOI DE JOUER : Possède guitare Folk. Aimerai rencontrer personnes sachant jouer (Folk, Blues) et s'intéressant à la musique. Jean-Pierre Criqui, 25, rue du Chaignot, 21000 Dijon.

COPIEUR : Organiste et batteur avec bon matériel recherchent musiciens aimant la musique de Génésis ou de Yes. Urgent. Jean-Louis Guillet, chemin des Petits-Ouarts, 39000 Lons-le-Saulnier.

REFRAIN : Groupe cherche local pas cher dans Paris ou proche banlieue pour répéter. Jacky Patpatian, 6, rue Muller, 75018 Paris.

GUITARE ELECTRIQUE : Bons guitaristes du monde entier, écrivez-moi en vue échange « trucs de métier », d'accords, de grilles, de partitions, éventuellement de bandes. Je joue du Folk, du Blues, de la Bossa-Nova, du Jazz, du Pop, du Classique. Quoi que vous aimiez, soyez les bienvenus. Thierry Lescaut, 47, rue Victor-Hugo, 76000 Rouen.

DESŒUVRE : Compositeur chef d'orchestre (classion et exécution de ses œuvres. Jean-Marc Morin, 13, rue Paul-Bert, 94110 Arcueil. Tél. 656-77-68.

SACRE GEORGES ! : Ch. homme ou femme possédant guitare basse et voulant s'en débarrasser pour pas cher. Georges Mavel, 9, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ETUDIANTS : Débutants folk cherchons tablatures pour guitare : Baez, Dylan, G. Allwright, John Rembourg... Joseph Courbon, F. 425, 2, rue Sœur-Bouvier, 69005 Lyon.

SEUL : Guitariste ch. bassiste, batteur, violoniste avec matériel pour formation un peu jazz, un peu cosmic, tel. 03-00-41 Ascoux. Denis Baron, 45 - Ascoux.

DAGON ! : Etant responsable du club de musique et voulant faire quelque chose de bien, je recherche groupe pop ou chanteur Folg Song. Anne-Marie Duval, B.T.A.S. Lycée agricole, 23150 Ahun.

POURQUOI NOUS ! : A la recherche d'auteur (chansons varlétés) demande compositeur professionnel. Tél. : 203-33-67 sauf vacances de Pâques. Catherine Moyon, 88, rue Georges-Lardennois, 75019 Paris.

STAKANOF : Bassiste professionnel, recherche orchestre ou groupe sérieux avec travail (amateur s'abstenir). Gérald Renard, 35, rue Jean-Leclaire, 95 - Herblay.

LA CHANSON : Cherche fille pour chant, contrechant, style folk, même sans connaissances musicales. Gérard Daubannes, 77 bis, rue Pierre-Jouhet, 93600 Aulnay-sous-Bois.

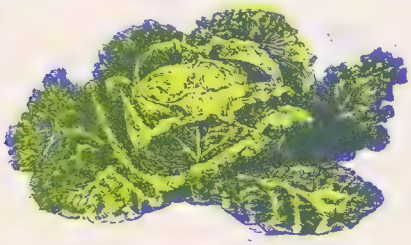
DE PIQUE : Vends ampli 10 Watts + guitare + micro. Prix intéressant. O.K. Merci beaucoup. Yannic Wallet, 9, rue d'Auvergne, 78000 Versailles.

DOUBLE ZOO ! : Pierrot, singe francophone jouant du piano à quatre mains, cherche joueurs de cornemuse style Alice Cooper et vernis à ongle d'occasion, pour créer Jungle Band. Pierre Azaïs, 14, rue de Langeac, 75015 Paris (Tar'Ann en prime).

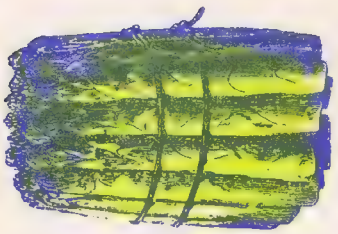
GRAND J'OSE : Cherche encore des choristes, 2 batteurs percussionnistes, pianiste-organiste, cuivres inter. par Free, etc., pour création requiem dans une église. Dépêchez-vous, il faut que ce soit grandiose. Thierrey Courtet, 97, rue de Villiers, 78300 Poissy.

combines

Ça y est, le printemps est arrivé, les petits oiseaux nagent dans les prés et les fleurs ont de belles plumes : il est grand temps de planter vos haricots sauvages. Dans un pot de taille moyenne mettez de la bonne terre tamisée mélangée avec un peu de sable (1/5). Ne la tassez pas trop. Vous aurez pris soin, auparavant, de mettre au fond du pot un lit de petits cailloux. Arrosez légèrement, pendant trois jours, de façon que la terre soit bien humide. Prenez la graine de haricot sauvage, faites un petit trou de un ou deux centimètres à l'aide d'une allumette, rebouchez et attendez.



Le pot devra etre place dans un endroit assez ensoleillé, une fenêtre au sud de préférence, et surtout ne jamais être déplacé sinon votre pauvre plante attrapera le torticolis. Evitez aussi de la tripoter sous prétexte qu'elle ne pousse pas assez vite. Arrosez régulièrement de façon que la terre soit toujours légèrement humide (lorsque vous frappez le pot avec le doigt il ne doit jamais faire un bruit creux). Au bout d'une dizaine de jours, parfois un peu plus, le haricot sauvage montrera son nez. C'est la période délicate, il est jeune et fragile, foutez-lui la paix, contentez-vous de lui parler gentiment.
Lorsqu'il aura atteint une dizaine de centimètres son avenir sera assuré. Espacez alors les arrosages : deux à trois fois par semaine suivant la plante et son exposition.



Une fois par mois donnez-lui un peu de Pokon, en vente chez tous les fleuristes, ça lui fera le plus grand bien. S'il fait chaud et beau, faites-lui prendre l'air et, si vous habitez dans le Midi, dépotez-le, plantez en terre : le haricot sauvage s'acclimate presque partout. Il peut atteindre un mètre en appartement et 2 m 50 si vous avez une âme de paysan. Il se coupe au début de l'automne, quand les feuilles commencent à jaunir, se fait sécher la tête en bas une semaine dans un endroit sec et aéré.
Parlons maintenant des fleurs, le 1er mai approche et votre fleuriste aura certainement besoin d'un coursier pour aller porter son muguet. Allez, dès aujourd'hui, lui proposer vos menus services. On se fait de bons pourboires, mais ne pas faire comme certains qui revendaient les bouquets au lieu de les livrer, vous seriez grillé pour l'année d'après.
Juillet-Août s'approchent à grands pas, de nombreux commerçants embauchent pendant cette période (alimentation, librairies, restaurants, etc.) ainsi que les grands magasins et les PTT (il faut le BEPC). Allez aussi les voir.

Si vous projetez de partir en charters cet été, méfiez-vous. Les choses vont de plus en plus mal et la IATA, l'organisme international qui contrôle les vols, ne leur a pas accordé d'autorisation de vol. La prochaine rubrique des boursiens sera entièrement consacrée à ce sujet. Ecrivez pour demander les renseignements dont vous avez besoin.
Si vous allez à Amsterdam, allez voir Pi, l'homme au béret basque, il vous emmènera dans son Magic Bus à la découverte d'Amsterdam, de ses Kabouters, des cafés où l'on boit du thé à la Marijuana, des où l'on boit du thé à la marijuana, des moulins à vent, symboles pour lui de la démocratie hollandaise, et de mille autres choses. C'est assurément le meilleur moyen de comprendre la ville et les Hollandais. Il est au courant de tout ce qui se passe.

Magic bus of Amsterdam, départ 65 Rokin (près de Dam Square) North American Travel, à 9 h 45 et 13 h 45. Tour de trois heures et demie environ, pour seulement 7,50 florins.
B. Duchâteau est un malin, voici sa lettre : Pour ceux qui rêvent de grands départs en craignant d'user leurs pieds, un bon tuyau : à 50 km au sud de Paris, en pleine forêt de Dourdan, le cimetière des autobus parisiens.
Pas de panneau indicateur ; il faut chercher. Mais le but vaut le coup d'œil. Ils sont là des centaines, dans une vaste trouée, à tous les stades de la décrépitude, depuis le tas de ferraille jusqu'à la verte vieillesse... Intacts, ces derniers, car les autobus font l'ultime route par leurs propres moyens.
Quelques encouragements suffiraient à convaincre ces jeunes retraités de partir autour du monde !
Merci, B. Duchâteau.

G. Planter

pieds divers

Mahjun : tous les lundis d'avril au Théâtre Mouffetard à 21 heures le 14 à Metz.
Robert Wood : le 13 à Choisy-le-Roi (Th. Paul-Eluard), 28 et 29 au Théâtre Présent (Pte de Pantin) à 17 heures, 28 à Suresnes (21 heures), 5 mai M.J.C. Fontenay.
Caravan : les 5 et 7 avril à Clermont-Ferrand, fac. des Lettres, le 8 au Théâtre du Chêne-Noir à Avignon.
Moebius et sa musique d'intervention le 7 à Charleville-Mézières, le 15 à Chauny (M.J.C.).
Osmose : en Bretagne (Finistère et Côtes-du-Nord) du 10 au 26.
Duffy : le 8 à Grenoble (salle des Concerts, 15 heures).
Art Zoyd III : M.J.C. de Ham le 7, Tergnier le 8, Le Nouvion le 14, Valenciennes le 20 et Douai le 25.
Groundhogs : à l'Olympia le 7 à 18 heures.
Concerts folk (Folk song international, Bourdon, T.M.S., etc.), les 4 et 5 mai au théâtre d'Aubervilliers.
La librairie La Chasse au snark n'existe pas au 135 du boulevard Saint-Michel, comme nous le notions dans le n° 29, mais au 33. Si vous étiez allé au 135, vous l'auriez vu, et auriez continué votre promenade vers la Seine.
Komintern, Virgule ; Alexander et Astley : le samedi 7 avril à partir de 20 h 30, à la Salle des Fêtes du Kremlin-Bicêtre, 5, rue Pierre-Brossolette. Prix unique des places : 15 F pour les 3 groupes.
Récital Brigitte Fontaine et Areski : à la Maison de la Radio, théâtre 102, le 30 avril à 20 h 30. Prix des places : étudiants : 4 F, pour les autres... 8 F !
Festival de Pop et Folk Song : sur l'île de Saint-Jean à Tournon (c'est à 15 km au nord de Valence), avec Catherine Ribeiro et Alpes, Argile, Mona Lisa, Steve Waring, Roger Mason, Grand-mère Funibus, Jean-Guy Barkan, Jack Triss, Béatrice Tekielski, etc. ; le 28, 29, 30 avril et 1er mai. Ce festival commencera le 28 avril 1973 à 16 heures... par un rassemblement « neutre » de motards. On héberge sous chapiteau.
Alexandre and Astley : groupe folk hollandais déjà cité plus haut, joueront le 6 avril à la M.J.C. de Montrouge, le 14 à Fontenay-aux-Roses, le 16 à Châtillon-sous-Bagneux.
Vince Taylor : le 30 au Centre Culturel de Châtenay-lès-Forges le 30 avril.
Novalis : 7 et 8 avril au Golf Drouot, 17 avril à la M.J.C. de Clichy, 5 mai M.J.C. de Noyon.
Komintern : le 7 au Kremlin-Bicêtre, le 14 au Palais des Sports avec Charlebois, Ferrat, Magic Circus, Arrabal, Magny.
Roxy Music : Olympia le 30 avril. Montreux le 29.
Festival de free jazz : à Louvain, les 2 et 3 mai, avec : Solis Locus ; Perception ; I.C.P., Joachim-Kuhn, etc.
King Crimson : le 9 avril à Paris.
Jazz Club : Café Mélusina : 54, tour Jacob ; Luxembourg. 13 : Third Eye (free jazz) et le 27 : Kollective.
Stage Magnétoscope : du 11 au 15 avril à la M.J.C. de Mont-Mesly, 100, rue Juliette-Savar, Créteil. Tél. : 207-37-67.
Musée d'Art Moderne : le 25 à 18 h 30 : Peter Warren. Le 19 à 20 h 30 : Ensemble musique nouvelle (Belgique).
Martial Solal : Jeudi 26 avril à 20 h 30 au Théâtre des Deux-Portes, 46, rue Louis-Lumière, 75020 Paris. Prix des places : 12 et 9 F.
2e convention française du Cinéma fantastique : du 8 au 15 avril 1973 au Tex Pop Le Palace, 8, rue du Faubourg-Montmartre, 75009 Paris. Tél. : 770-40-23. Pour la première fois : 30 longs métrages inédits en France. Signalons le retour de Terence Fisher avec « Frankenstein and the Monster from Hell » ; « Nothing but the night » de Peter Sasdy ; « L'Arche de Mr. Servadac », dernier film du Tchèque maître ès trucages Karel Zeman, etc. Permanence à partir de 14 heures des expositions photos et peintures, foire aux livres et un audio-visuel sur le thème du fantastique. Chaque soir de 20 h à 2 h du matin, 3 films inédits. Programmes, 9, rue du Midi, 92 - Neuilly.
Quinzaine de la science fiction et du fantastique : c'est la saison ! grand choix de bouquins et exposition de dessins, (J.-C. Forest, Roland Cat et autres) à la Librairie l'Abécédaire, 68, rue Crozatier, 75012 Paris. Tél. : 343-25-36.
Rencontres internationales d'art contemporain : à La Rochelle, du 11 au 21 avril. Concerts Stochausen, Xenakis, films inédits, etc. Ecrire : 12, rue Arcère, 17000 La Rochelle. Tél. : (46) 28-26-60.
Gong : 6, Vesoul ; 7, Aubergenville ; 14, Colmar ; 27, Montigny.
Magma : 27, Gisors ; 28, L'Isle-Adam.
Crium Delirium : 30, Fontenelle-en-Thiérache.
Crium + Nico : 7, Villerupt ; 21, Mitry-le-Neuf.
Tao : 14 et 15 au Golf Drouot, 28 au 4 mai en Belgique.
Soirée de musique arabe : Le 28 au Palais des Sports. Avec Abd el Halim Hafez et une pléiade de vedettes libano-égyptiennes.
Nuit du 21 au 22 : Spectacle, thème, débat sur les missions à la M.J.C. de St-Maur, 77, quai de la Pie.
Avis de Wao le Laid : Ne ratez pas la Foire du Trône au Bois de Vincennes.

LES TROGNES ROUGES

Le seigneur féodal nous protège des brigands, la flotte royale des pirates, la tempérance du bourgeois des atteintes orgiaques. Les Romains font montre d'organisation et bâtissent un grand empire, les croisades marquent l'apogée de la foi et tout cela nous permet de vivre en paix. Balivernes. La mécanique est plus subtile. Les pirates fuient les bagnes de l'arbitraire, Dionysos nous fait danser et planer, les Romains vivent du massacre, du pillage, de l'esclavage de ceux qu'ils appellent les barbares et qui, dans tous les cas, n'étaient jamais plus laids qu'eux.

Aujourd'hui, après deux guerres mondiales et quarante millions de morts, César Birotteau et Joseph Prudhomme n'offrent plus ce joli modèle d'équilibre bourgeois, digne de notre respect. Terrés dans l'abri de leur pavillon, ils cautionnent de leur passivité les génocides commis en leur nom et avec leurs impôts. Alors vaille que vaille, barbares pour barbares, autant parler de ceux qui assument leur vie et ne se conduisent pas si mal, adeptes de Dionysos, Vandales et pirates.

I-dionysos

A la tombée de la nuit, les adeptes de Dionysos quittent en cité en cortège.

Ils traversent les ruelles des faubourgs, passent les dernières fermes, et les paysans qui rentrent leur bétail regardent longuement ce défilé hétéroclite, mi-grotesque mi-inquiétant : quelques hommes et beaucoup de femmes, tous affublés de peaux de chèvres, de faon ou même de léopard, bardés de couronnes et de guirlandes en feuillage, marchant à la file derrière les musiciens, joueurs de flûtes criardes et de tambourins. Un valet porte un chevreau noir sur ses épaules. Le cortège s'enfonce dans la forêt. Bientôt le chemin commence à grimper sur le flanc de la montagne, on allume les torches, on parvient enfin à la grotte sacrée, à des kilomètres de toute habitation humaine.

Les esclaves confectionnent un grand feu, les musiciens prennent un rythme insinuant, plein d'une sourde violence. Déjà on a entamé les outres de vin, des rires hystériques fusent de partout. Une femme se met à tourner sur elle-même en poussant un hurlement à faire grincer les dents. En quel-

ques minutes tous l'imitent et le tumulte des cris suraigus et ininterrompus, renvoyé par l'écho, redouble la furie des danseurs. Les citadins, à qui le vent rapporte quelques bribes, frissonnent de terreur. Au vin s'ajoutent à présent des préparations hallucinogènes à base de champignons, des breuvages affolants de lierre et de feuilles de laurier. Certains danseurs entrent en convulsions, font des bonds surhumains, agitent la nuque en tous sens, se renversent d'avant en arrière. D'autres s'écroulent et restent prostrés à terre, puis se relèvent avec un hurlement et reprennent la danse, l'écume aux lèvres. Soudain le prêtre se saisit du chevreau noir et le lance au milieu du cercle qui l'accueille par des cris redoublés. Il lui tranche la gorge, et les bacchants se jettent sur l'animal, le déchirent, lui arrachent les membres, certains boivent le sang chaud, d'autres s'en maculent le corps, quelques uns mangent la chair crue. La musique ne cesse pas d'accélérer. Sous la lumière des torches les visages se déforment, les canines s'allongent, les yeux s'enfoncent et se brident. Les possédés voient partout des esprits, des démons gimaçants, des génies aux formes animales. Eux-mêmes se sentent satyres lubriques, nymphes en chaleur, des pilosités sauvages leur sont poussées sur tout le corps et le visage, ils frappent le sol de leurs sabots fourchus et se précipitent pour copuler dans les buissons. Brusquement un vent glacé les remplit d'effroi et instaure un horrible silence : derrière le masque et la longue robe du grand prêtre, il n'y a plus un fragile être humain, mais une force brûlante, un hâlètement semblable au vacarme d'une forge. La créature masquée lance un éclat de rire monstrueux, dont la force ébranle les tympans : Dionysos lui-même est descendu parmi ses disciples, et voici qu'il les excite, qu'il les exhorte à plus de frénésie, qu'il secoue les musiciens, qu'il se met lui-même à danser, à piétiner le sol, à lancer le cri modulé, à tourner sur lui-même. Regroupés autour du feu, les possédés atteignent le dernier stade de la transe, la « mania », la folie divine. Beaucoup s'évanouissent. Au lever du jour, les Ménades et les Bacchants, épuisés, les yeux vitreux, rentrent en silence vers la ville. Les femmes reprennent leur place, confinées dans leurs demeures, soumises, obscures. Les drames mesquins et les petites oppressions de la vie quotidienne recommencent.

En Grèce comme dans toutes les civilisations urbaines, la religion s'est affaissée dans les solennités et l'apparat. Zeus, le monarque patriarcal, règne sur un Olympe qui ressemble de plus en plus à un conseil de discipline de lycée. Temples imposants, rites majestueux, processions lentes et ordonnées, prêtres pompeux : le culte s'est mis au service de l'ordre public et de l'autorité. Seul Dionysos se sent mal à l'aise dans la rigueur des sanctuaires et préfère les montagnes arides, les grottes, les clairières au plus profond de la forêt, où subsiste encore le souvenir de vieilles pratiques païennes. Les génies de la végétation et les démons animaux survivent dans son culte : nymphes, satyres, silènes, pans, hommes-chevaux et hommes-boucs. Lui seul a su garder l'ancienne énergie du paganisme, avec ses débordements sexuels, la magie et la terreur, les hallucinations, les sacrifices, les incantations et, surtout, la transe orgiaque, clé de sa puissance. De nombreux peuples connaissent les mêmes techniques pour arriver à la frénésie extatique, à l'état de possession : chamans des tribus sibériennes, rites du « zar » ou du « bori » en Afrique et au Moyent-Orient, confréries de musiciens mystiques marocains, derviches tourneurs, vaudous aux Caraïbes, culte de Tlaloc chez les Indiens Messedec du Mexique, tarentisme en Italie. En Grèce même, quelques cultes d'Asie mineure lui font concurrence sur ce terrain, les religions de la Grande Mère, les rites de Cybèle et d'Attis avec leurs cortèges de flagellants et de châtrés, la transe des Corybantes, qui ressemblent à s'y méprendre aux Ménades de Dionysos. L'orgasme est l'envers et le complément indispensable de la sérénité et du classicisme « apollonien » des Grecs.

L'harmonie est de courte durée. Dionysos reste trop subversif, un ferment de désordre et de scandale. Il rassemble toujours les marginaux et les groupes les plus opprimés, les femmes, particulièrement muselées par les sociétés grecques et romaines, les « classes inférieures », esclaves, pauvres des villes, immigrés déracinés, peuples colonisés. A Rome, en 186 avant J.C., éclate la retentissante « affaire des Bacchanales ». Après enquête du Sénat on arrête sept mille coupables, on en décapite la moitié, on tue de nombreuses femmes à l'intérieur des maisons et deux mille adeptes périront encore l'année suivante. On ne s'indigne pas seulement des rites scandaleux, on craint la portée politique du dionysisme. Ses prophètes se doublent souvent d'agitateurs, les immigrés d'origine orientale s'en servent comme d'un symbole anti-romain et anti-colonialiste. Les Romains ont baptisé le dieu Bacchus, mais aussi Liber — le libérateur.

Le culte subsiste, mais finit par dégénérer. A la danse de possession on substitue une liturgie symbolique, des chants, la lecture de textes. Ceux qui entrent malgré tout en transe doivent prendre la porte, s'ils récidivent on les exclut de la secte. Dionysos aura vécu plus longtemps que le reste du panthéon gréco-romain, tombé en complète désuétude. Mais il est déjà poussiéreux et fatigué lorsqu'apparaît le christianisme. Au lieu du jeune homme équivoque aux traits efféminés, au regard noir et profond, l'imagerie romaine représente un fêtard joufflu, barbu et ventru, qui s'empiffre et s'imbibe de vin, folklorique et débonnaire.

Grecs et Romains ont perdu la recette du nectar et de l'ambroisie, boissons sacrées des dieux que Dionysos faisait partager aux Bacchants et qu'il tirait probablement du champignon Amanita Muscaria. Le dionysisme a mollement sombré dans les plaisirs de la décadence, tandis que la foi sévère des chrétiens attire les amateurs d'émotions religieuses intenses et de grands frissons mystiques. Jesus-Christ triomphe faute d'adversaires valides.

Dionysos n'est pourtant qu'assoupi ou assommé : il va ressurgir souvent à la face du christianisme. L'Eglise condamne le plaisir et la sensualité : dans la survivance des fêtes païennes, la création spontanée de nouvelles fêtes ou les pratiques du Sabbat, Dionysos le satyre lui fait un pied de nez avec un grand éclat de rire aviné. L'Eglise reconnaît l'existence des esprits et de la possession mais les condamne et les exclut, par le bûcher, par l'exorcisme : Dionysos au contraire tend les bras à la folie, lui donne une expression rituelle. La folie déborde à gros bouillons dans les épidémies de danse et les extases collectives.

« Schua ea schua ea
o tschi bio tira pea
akki lungo ta ri fungo
u li bara ti ra tungo
la tschi bungo titu wao »

Inutile de chercher un sens à cet idiome bizarre, ni bantou ni papou : c'est la glossolalie, un délire de mots incompréhensibles qui s'empare sans résistance possible des premières assemblées chrétiennes en Grèce Saint-Paul, qui nous transcrit lui-même quelques unes des formules, s'élève vigoureusement contre cette fièvre grégaire dans laquelle il voit l'œuvre du Malin.

Dans les contrées barbares de la Gaule ou de la Germanie, les fêtes païennes conti-

nuent. L'Eglise les a rebaptisées mais les vieilles pratiques se maintiennent. La fête du solstice d'été devient la fête de la Saint-Jean mais les paysans allument toujours leurs grands feux sur la place du village, ils dansent avec des torches, sautent au-dessus du feu et y font rôtir un bouc. Jusqu'au huitième siècle de notre ère, quelques Germains des plus tenaces continuent à griller ce qui, de toute évidence, remplaçait le bouc dans les rites antiques : de croustillants prisonniers de guerre, qu'ils assaisonnent et mangent avec ferveur. Doit-on préférer à ces sacrifices les innombrables bûchers de l'Inquisition qui, eux, n'ont même pas l'excuse de nourrir des vivants ? Pour la fête des Rogations — les trois jours qui précèdent l'Ascension — l'Eglise prescrit jeûne et abstinence. Las ! Les paysans se livrent à trois journées de banquets, beuveries et ripailles, à des cavalcades dans les près en tenue légère. Ils promènent l'affreux dragon Grawli et autres mauvais génies, jettent des sorts aux bêtes malfaisantes, menacent les arbres fruitiers afin que leur récolte soit abondante.

Le peuple chrétien des villes médiévales ne se conduit pas mieux : il s'obstine à danser dans les églises, jetant les écclésiastiques dans de profondes interrogations. Dès le IVe siècle Basile le Grand, évêque de Césarée, tout en se réjouissant de ces témoignages de liesse, s'indigne de certains excès, surtout de la part des femmes : « Les cheveux dénoués, sautillantes et court vêtues, elles dansent avec des regards lascifs et des rires bruyants. Comme saisie d'une sorte de frénésie, elles excitent les jeunes gens ». Pendant plusieurs siècles les prêtres tentent de règlementer les danses, d'en garantir la chasteté. Impossible ! Dionysos s'est infiltré dans les cathédrales et y déchaîne l'enthousiasme et l'érotisme galopant. Les interdictions se multiplient et le concile de Würzburg (1298) définit comme « péché grave » la danse dans les églises.

N'importe : les fidèles dansent sur les parvis, au passage des processions, dans les cimetières sur les tombes des martyrs. Les chanoines se trémoussent. Devant les cathédrales, des labyrinthes dessinés sur le sol prescrivent des itinéraires complexes pour les farandoles. Les chanoines d'Auxerre lancent à tour de rôle de grosses pelotes, ceux de Besançon dansent la « Bergerette », une sarabande qui serpente longuement, mais le concile de Vienne le leur interdit en 1311.

Pour fournir un exutoire à la gaité des masses, l'Eglise multiplie les fêtes spectaculaires : somptueuses processions, transport de reliques et de statues, pluie de fleurs, vols de colombes, distribution de gâteaux, églises décorées de tentures et de cierges par milliers, enfin les Mystères, tableaux vivants et représentations sur le parvis des églises qui prennent parfois des proportions énormes : à Florence, l'archange Gabriel vole au dessus des foules, soutenu par un long cable, Jésus-Christ décolle pour l'Ascension, le trône de Dieu apparaît suspendu dans les airs, éclairé par sept rais de lumière figurant les sept ciels.

Le peuple applaudit mais n'en maintient pas moins ses festivités. La Fête des Fous, par exemple, qu'on appelle aussi Fête de l'Ane — héritière des Saturnales romaines, survivant aujourd'hui sous la forme tiède et sage des carnavals. On danse dans les rues, on porte des masques, on fait des concours de grimaces. L'Eglise s'est associée à la Fête des Fous, et va bientôt le regretter. Enfants de chœur, diacres et petits clercs prennent pour un jour la place des autorités ecclésiastiques, et font éclater tout leur ressentiment envers leurs supérieurs, vivement encouragés par le peuple. Dionysos ricane longuement.

Les fidèles élisent un évêque de parodie qu'on promène sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal. Puis ils installent devant l'autel l'âne coiffé d'une mitre d'évêque. Les diacres mangent et boivent sur les autels, mêlent les chants obscènes aux psaumes, jouent aux dès à l'intérieur des églises, font brûler de vieilles savates dans les encensoirs. Ils parcourent la ville en portant leurs vêtements à l'envers, se costument en femmes ou portent des tenues d'hommes sauvages, peaux de bêtes et feuillages. Un Grand Aumonier harangue la foule : « De par Monseigneur l'Evèque, que Dieu vous donne mal au foie, un plein panier de pardons et une bonne galle sous le menton. » ou encore « Monseigneur ici présent vous donne vingt paniers de maux de dents et la côte d'un animal mort et nauséabond. » A la fin de la grand'messe au lieu de prononcer le solennel « Ite missa est » le prêtre hurle « hi han, hi han, hi han » et les fidèles reprennent en chœur. La Saturnale renverse l'ordre des choses.

La Fête des Fous est interdite par de nombreux conciles provinciaux et synodes.

Dans les campagnes, l'inoffensive sorcière occupe toujours les fonctions de sage- femme et de médecin, son influence fait concurrence à celle des prêtres. Les persécutions commencent au début du XIVe siècle : on en fait une créature du Malin, un mons-

tre malveillant qu'on traque et qu'on brûle par dizaines de milliers. Les Sabbats n'étaient que des cérémonies païennes et joviales où les paysans de plusieurs villages se réunissent afin de boire, de baiser et planer pour quelques heures grâce aux décoctions de belladone et de plantes magiques que savent préparer les sorcières. Au XVe siècle, les prêtres ont tellement rebattu les oreilles des paysans avec leurs histoires de démons, d'incubes et de succubes qu'on commence à adorer le Diable. Comment ne pas reconnaître une résurgence de Dionysos et de Pan dans cet être cornu aux pieds de bouc ? Le Sabbat se transforme en « messe noire » imitation païenne de la messe chrétienne : Satan, sous la forme d'une grande statue de bois noir, trône au-dessus de la sorcière, qui s'unit à lui et sert d'autel vivant. Un banquet, des danses en rond ou dos à dos, de grands feux et des orgies complètent la cérémonie. Ivre de rage, l'Eglise redouble la répression. Elle parviendra effectivement à anéantir le culte.

Un jour de marché dans une ville de Rhénanie au XIVe siècle, un mendiant se met à danser, retrouvant les techniques éprouvées, le tournoiement, le balancement d'avant en arrière, les hurlements. Bientôt une paysanne l'imite, puis un chanoine flippé, un artisan ruiné, un adolescent à qui la peste a enlevé toute sa famille. Ils se retrouvent des centaines à danser comme des possédés pendant toute la journée et une bonne partie de la nuit. Puis ils partent en procession, certains marchent jusqu'à la ville voisine pour répandre l'enthousiasme, laissant derrière eux leur famille et tous leurs biens. Des farandoles d'hommes et de femmes à moitié nus, portant des couronnes de fleurs, criant à tue-tête pour s'encourager courent en sautant et envahissent les églises. Des couvents, des orphelinats, des processions entières entrent en transe, le « fléau » touche rapidement des dizaines de milliers de personnes. C'est la « danse de Saint-Guy », ou de Saint-Jean ou de Saint-Vitus.

A un peuple ravagé par les guerres, les pestes, les famines et la misère il faut d'autres consolations que des Mystères et des psaumes. Mais cette transe spontanée, sans rite, sans mythe et sans musique, ressemble plus à un suicide collectif qu'à une thérapie : souvent les possédés se blessent ou meurent d'épuisement. Aux danseurs fous succèdent les Flagellants qui vont en procession de ville en ville — on en compte des centaines de milliers —, les religieuses possédées de Loudun ou d'Auxonne, les Convulsionnaires, les Tarentulés et bien d'autres. Dionysos prend là une revanche cruelle sur le christianisme et prouve de façon éclatante la faillite de l'Eglise : tout un peuple verse dans la folie furieuse, l'épilepsie, faute d'une religion sainement orgiaque. Il n'en existe toujours pas aujourd'hui dans nos régions. La figure de Dionysos hante bon nombre de penseurs modernes, Nietzsche le premier. Certains ont vu le dieu observer en souriant les danseurs fous du Fillmore, de l'Avalon, de l'Ufo et des antres psychedéliques vers 1967. Dionysos dresse l'oreille chaque fois qu'on prononce le mot de « fête », des groupes de rock font des efforts louables pour obtenir ses faveurs. Dionysos est partout, et pourtant nulle part encore. Les fanatismes religieux nés de la nouvelle culture — Hare Krishna et autres Guru Maharadji, Jésus freaks — l'ont oublié et c'est tant mieux. Les religions sentent trop le moisi, il faut trouver d'autres formes d'enthousiasme collectif, la musique et la danse, de grandes célébrations du printemps ou du solstice d'été, ou des farandoles hululantes dans les rues de Paris, sur le boulevard des Italiens et le long du canal Saint-Martin, dans les églises, à l'Olympia, à l'Elysée et au sommet de la Tour Eiffel.

Jean-Pierre Lentin

II - Tagada, tagada, voilà les vandales

LE vent cinglait les chaumes, les mares étaient gelées, les sapins ployaient sous la neige. Debout au seuil de sa masure, tourné vers l'Orient, Ascolpion fouillait la tempête des yeux. Il y cherchait le ruban d'argent pris dans les glaces. Les jours de disette — et ce 31 décembre de l'an 406 en était un — Ascolpion prenait un seau de bois, un épieu, et s'en allait au Rhin. Son arme perçait le miroir blanc, le seau plongé dans les profondeurs lui ramenait toujours une carpe ou une brème. L'œil pâle, le poil jaune et le cuir craquelé, Ascolpion était un Franc. Des tribus de son peuple s'étaient établies, il y avait bien longtemps, sur la rive gauloise du grand fleuve.

Ce matin-là l'épieu se cassa avant d'avoir atteint le flot. L'homme se redressa : un frémissement le saisit des bottes jusqu'au chignon, un ensemble bien graissé d'huile rance. Par Odin ! Le souvenir d'étranges terreurs, contées à lui par le père de son père, broya sa cervelle de paysan barbare. Les Temps revenaient ! Le temps des grandes errances, des marches instinctives qui jadis avaient comme une mer déposé son peuple sur la terre de Gaule.

Ce qu'Ascolpion venait de voir entre les rafales, là-bas, sur la rive qu'on appelait Germanie, c'était les chariots, les lances et les emblèmes, les feux des campements, le grouillement sinistre et silencieux d'une immense cohorte surgie du fond de la Mongolie. De maléfiques insectes noirs s'accroupissaient déjà sur les glaces ! L'avant-garde des envahisseurs cherchait le chemin sûr par où traverserait la horde.

Ascolpion lâcha le seau, grimpa sur le talus et, sans se retourner, courut avertir les siens.

C'EST en soufflant que le vieux Symmaque se hâte dans Rome par une ruelle escarpée du Transtevere. Parvenu devant une certaine porte, le vieillard frappe selon un signal convenu. C'est Kamir, son serviteur égyptien, qui l'accueille : « Maître tous sont là et attendent votre enseignement. » Des temps douloureux sont proches. Qui sait si l'Eglise de Pierre et de Paul, les papes, leurs évêques et leurs conciles ne vont pas brandir contre sa communauté les bras de la force et de la fureur ? On les nomme hérétiques. Hérétique... Christus en son temps ne l'était-il pas ?

Symmaque se recueille. Lui, courbé sous les ans et les périples, revoit comme en songe celui qui jadis lui enseigna la voie.

Un autre vieillard, un Lybien nommé Arius. Arius savait Tout, après des années d'études dans cette Alexandrie baignée du Nil ! Cité des intelligences, des sciences et des gnoses païennes les plus secrètes. Des parchemins précieux et des maîtres aux yeux flamboyants lui avaient parlé du mazdéisme, de Manès et du Christianisme des Apôtres, de Zoroastre, de Brahma et de Boudha, des mystères de Mithra et d'Eleusis, et de certaines sectes innommables. Les premiers ébranlements de l'Empire, par les Barbares et la corruption, engendraient le retour de ces penseurs d'une force singulière. Les conquêtes même de Rome, qui hâtaient sa perte, mettaient sous ses lois des villes savantes, d'une fécondité inconnue, aux confins de la Perse et de l'Inde. A Constantinople, Antioche et Alexandrie, les théologiens païens et chrétiens, nourris de voyages incroyables aux pays du thé et de la soie, s'affrontaient en débats subtils. Arius niait avec audace que Jésus était d'essence divine. Christus était un homme, et Dieu l'Etre absolu qui ne peut avoir de semblable. La doctrine d'Arius avait gagné comme un éclair la moitié de la chrétienté ; les tribus des Balkans et de Dacie, les Alains, Sarmates, Vandales et Goths : ces cœurs barbares n'admettaient point qu'un Dieu put mourir du supplice ignoble de la croix. Que Jésus fut un homme, qu'il ait accédé à la toute puissance par la tension de la volonté, voilà qui séduisait ces guerriers troublés.

Une escarbille vive, se décrochant d'une torche, brûla la main agitée de Symmaque. Enfiévré par la méditation, le prophète sursauta, resserra sa robe et rejoignit les disciples.

LA foule vociférait, entassée aux portes de la taverne. De nobles citoyens, oublieux du grand style, s'écrasaient le menton sur la plèbe la plus honteuse. Les sandalettes de cuir fin se déchiraient aux bottes barbares : des Wisigoths, des Ripuaires, mercenaires de l'Empire, tenaient garnison à Rome sous le général Aetius. Beaux et corrompus, des éphèbes amollis par le vin de Corbius et l'abus des concoctions d'Orient retrouvaient une dernière énergie dans l'espoir du spectacle. Tous s'ébattaient en une cohue sordide, aveuglée par leur intérêt. « Par Vénus, le mime commence et nous n'avons point de place ! — Cet aubergiste a le cerveau plus racorni qu'un raisin de Corinthe ! »

Veberion, lieutenant d'Aetius, fendit la tourbe avec dégoût. Lui, un Slave des forêts du Septentrion, ne pouvait supporter ces abandons égarés. Il doutait du destin de l'Empire : que faire avec ces marchands rapaces, ces milliers d'affranchis qui refusent le labeur, ces fils de patriciens dont la chevelure longue et parfumée, la toge brodée comme celle des femmes et le fard crayeux dénonçaient l'amoralité et le goût du plaisir. Veberion était un soldat.

Il pénétra dans la taverne. Une espèce de nuit y régnait, une angoisse de ténèbres violettes. Les vapeurs l'étourdirent, les lourdeurs d'alcool montaient des coupes renversées, des écharpes de parfum d'Afrique que balançaient des esclaves presque nus. Accroupis sur des sièges de pierre ou des coussins souillés, vascillant le long de parois couvertes de fresques obscènes, riants ou hébétés, tous fixaient la scène, située en contrebas. Souples sous des voiles transparents comme des sources, des joueuses de flûte et de tambourins, des danseuses agiles représentaient avec indécence les mystères de Priape. Les gazes, teintées de mauve, d'émeuraude et de soufre, tournaient en enlaçant des effigies phalliformes taillées avec précision dans le porphyre. Sous l'effet du maléfice, la chaleur s'épaississait, les rires s'étranglaient, les corps tressautaient. Aux orgies de Priape avaient succédé des sortilèges d'Orient, les cultes indescriptibles des dieux de lumière et de cruauté, aux corps d'animaux, accouplés à des prêtresses en transes. Malgré lui, Veberion subissait la fascination. Le fracas d'un vase de myrrhe, tombant d'une colonnette, l'aida à se ressaisir. Celui qu'il cherchait, un agent des provinces illyriennes, n'était pas là. Il sortit.

Coupant par le Forum, Veberion gagna le palais Oestium. D'amères pensées ralentissaient son pas. Des maux étranges frappaient les citoyens, ceux du meilleur sang comme la masse de moyenne condition. insultantes à l'égard des héroïnes du passé et abdiquant leur sexe, les femmes de la ville délaissaient la broderie, le chant et la lyre, pour s'adonner avec présomption aux divertissements masculins. Enduites de ceroma, disparaissant sous le baudrier et l'endromide, certaines s'épuisaient dans l'exercice de l'escrime. Ce matin encore, chez le légat Laburnius, des concubines supputaient la gravité des menaces barbares et donnaient leur conseil pour la défense des frontières. En retour les hommes prenaient du mépris pour les vertus guerrières et se perdaient par l'oisiveté. Flattant le vice, un édit de la cour venait de porter à deux cents jours par an le nombre de fêtes que le travail ne devait pas troubler. Le cosmopolitisme était maître de la rue. Partout le Thrace et le Syrien, le Sarmat et le Gaulois tenaient échoppe. Les fils débauchés des nobles familles y venaient chercher les soies, les laines de Perse, les cuirs d'Arabie. Le déguisement leur était une règle. Ceux dont la virilité avait perdu toute force dans les excès se rendaient ensuite dans les souterrains ignobles où des vieilles femmes, prêtresses de rites oubliés, leur rendaient leur bien au cours des sacrifices. Le centre du monde était malade : Veberion le sauverait malgré lui.

DEBOUT à la proue du navire royal, le plus beau de la flotte, Genséric joue avec le soleil. Il le fixe, se laisse innonder par l'éclair qui l'aveugle, referme les yeux pour un répit, le défie encore. Des centaines de voiles, courbées sous la vague bleue par un vent favorable, portent en Afrique la flotte Vandale. Le ciel de mai, entre l'Espagne et les nouvelles terres, est propice aux navigateurs. Les scintillements du Sud étonnent le roi barbare. Des images très vieilles lui reviennent par bouffées : des plaines basses, immenses, que parcourent les troupeaux; les bergers maîtres de l'espace y cheminent en solitude, jusqu'aux dunes sablonneuses que baignent le Danube, la Theiss et le Maros. Genséric y est enfant, fils du roi Godesigel et d'une esclave. Un jour, tous durent s'enfuir : de l'horizon des grandes steppes déferlaient des remous sanglants, le tourbillon de cavaliers descendus de plateaux inconnus. Le teint jaune, les épaules larges, ils savaient lâcher la bride de leurs chevaux pour décocher mille flèches mortelles. Des étendards en forme de dragons, de griffons menaçants, hérissaient leur course. Leurs casques étaient plantés de cornes d'aurochs. C'était les Huns d'Asie.

Genséric revoit la fuite vers l'Occident, les batailles atroces pour frayer la route, le harcèlement des Huns et des Goths, la traversée du Rhin gelé, un matin d'hiver, et cette mêlée sur l'autre bord contre l'armée franque. Atteint par une hache de jet, son père Godesigel avait péri, le crâne fendu jusqu'à la cervelle.
Et puis la course à travers la Gaule et l'Espagne, les nuits d'été dont la voûte rougeoyait, reflet sinistre des cités en flammes. Metz, Reims, Orléans, Bordeaux, pas une ville de l'Empire qui n'ait échappée aux colonnes Vandales. Lui, Genséric, fils et frère de roi, était au premier rang, portait au nom d'Arius, la torche aux monastères, défonçait les fantasins de Rome, fracassait à la masse les conduites d'aqueducs et menait son cheval souiller les citernes de briques.

Sa main retomba, les voiles s'affaissèrent. Sur un milliers de coques, quinze mille familles se tournèrent vers leur roi. Là-bas, sous le soleil, se levaient, pleines de promesses les falaises d'Afrique.

COUCHE dans sa litière, l'empereur Valentinien présidait les Jeux. A ses côtés, le véritable chef, celui qui tenait les légions et les milices, Aetius. Ecrasés de soleil et de passion, cent mille Romains trépignaient. L'aurige Sanctor Martinus allait remporter le grand Trophée de Constantinople de l'an 438.

Soudain à trois quarts de tour de la borne finale, une tunique pourpre se rapprocha. Polydore l'Arverne, un aurige adoré du peuple, célèbre en cela qu'il finissait toujours à la seconde place, tentait l'impossible. Aetius et Valentinien échangèrent un fin sourire : la passion de la plèbe pour Polydore les servait admirablement.

La nuit s'épaississait mollement. Une escouade de cavaliers Burgondes traversa en sifflant le bosquet, s'arrêta au rebord du plateau. Devant eux, la plaine des Champs Catalauniques. Les éclaireurs y distinguèrent immédiatement ce qu'ils cherchaient : les milliers de foyers à peine cachés par les pare-vents de peau, les chars énormes, le campement de l'armée hunnique. En retrait une hauteur où se dessinait, masse sombre, le retranchement du Fléau de Dieu, du roi semeur d'épouvante, Attila. Les cavaliers tournèrent bride. La bataille décisive, ils le savaient, se livrerait ici.

AETIUS regagne sa tente au mat sculpté. Il vient de tenir conseil, le dernier, avec les princes barbares alliés de Rome : Mérovée le Franc, Ademar le Burgonde, Théodoric le Wisigoth. Pas une épée ne fera défaut. Depuis des mois, il a parcouru la Gaule, rassemblé les énergies, levé des contingents. Ces chevauchées anxieuses dans la campagne fumante, les haltes au milieu de villes abattues, entre les colonnades fracassées et noircies des sanctuaires, lui ont montré ce qu'il reste de la civilisation en l'an 451. Partout les volutes de fumée, courbées par les vents, se tordant sur elles-mêmes, dissimulent l'horizon. Des bandes misérables errent dans la plaine, craintives au moindre galop. Des silhouettes tremblantes, dans les forêts, griffent l'humus à la recherche de quelques racines comestibles. Les grandes voies dallées, orgueil d'Auguste, de Néron et de Dioclétien, éclatent sous la poussée végétale où s'effacent sous la boue des charrois. La bureaucratie impériale assiste, impuissante, à son propre écroulement. Comment payer les mercenaires qui protègent les marches de Bretagne, de Dacie et de Germanie ? Comment équiper des flottes, pour escorter les convois d'argent, de nard et de santal, attaqués par les amiraux de Genséric qui règne désormais sur l'antique Carthage ? Rome se vide, son peuple court aux jetées d'Ostie, attendre des vaisseaux qui ont déjà sombré.

Ses citoyens regardent monter en eux l'étrange et molle pulsion qui leur lie les bras au moment suprême, les poussent gorge ouverte sous les glaives barbares.

Aetius ne mange pas de ce pain là. Contre les hordes d'Attila il lance la coalition des derniers Romains et des princes Germains. Trois jours de fureur, de torches et de blessures, de charges décimées par les flèches du Hun et de piétinement atroces. Les Dragons d'or se brisent sur les Aigles et la Croix. Théodoric et Mérovée ont succombé quand, au soir du troisième jour, une percée rompt à la lance le front des Asiates. Attila s'enfuit avec ses bijoux, ses femmes et ses chevaux. Aetius regarde vers Rome où se terre Valentinien : c'est lui désormais, le général rassembleur, qui règne. Février 445. Valentinien, jaloux, fait assassiner son général. Mai : un soldat mécontent lui perce le flanc d'un jet de framée. Juin : la flotte de Genséric se déploie au large d'Ostie. La ville éternelle, rendue sans combat, est prise avant que le soleil ne tombe derrière les colonnes d'Hercule.

Julius Mercadius Aetro

III - ho hisse, voici les pirates !

Ils avaient des trognes couleur de merguez, rouge brique, luisantes d'embruns et craquelées de soleil, la peau tannée comme du vieux cuir, des anneaux d'or aux oreilles, bandeau sur l'œil et jambe de bois et des grands sourires terribles qui s'ouvraient sur des canines rangées en clavier de piano. Ils semaient la terreur dans le crâne combinateur des marchands, le trouble chez l'armateur, la colère chez le soldat, l'émoi chez les femmes et le rêve dans le sommeil des enfants. Pirates, flibustiers, Frères de la Côte, boucaniers, reîtres perdus qui écumaient les mers du globe en quête de rapine, ils faisaient trembler les corps et l'imagination dans le même temps que ces gallions chargés d'or et d'épices qui, tout au long du XVIIe siècle, cinglaient du Nouveau Monde pour enrichir la vieille Europe. Justiciers aussi, et horribles pères fouettards des légendes océanes, dans le souvenir que des générations entières de faussaires nous ont légué nous ne garderons aujourd'hui que l'image un peu folle, romantique à souhait et un brin cannibale de tout un peuple de mutins soucieux d'accabler du moulinet de leurs sabres courts les nantis arrogants et les mollassons sans idées. Après tout, les navires battant pavillon de Castille s'étaient bien arrogés le droit divin de posséder les mers comme celui de piller l'Amérique, et leur officiers n'étaient qu'un ramassis de tortionnaires, de profiteurs et de valets. L'histoire de la flibuste est l'une de ces étonnantes épopées qu'on se garde bien de chanter : on nous décrit des monstres et nous trouvons bien souvent, à côté des inévitables bouchers, des individus libres comme nous les aimons, que guident le caprice, le goût du large et le dégoût des carcans, des dogmes et des devoirs. Ils s'affublaient de noms qui grinçaient avec les haubans, cocasses ou sonores, l'Ollonais, Brin d'Amour, la Merluche, Double-Nerf, Grammont, Morgan ou Alexandre Bras de Fer. Les uns avouaient un plaisir douteux à étriper leurs semblables, sans doute pour le spectacle du sang qui coule, des chairs qui se tordent et des gosiers déchirés par le cri. Mais d'autres préféraient la vie facile et imprévue, le vin, l'amour et le jeu ; d'autres encore cherchaient loin d'une patrie que les soumissions rendaient abjecte le pays brutal et lumineux où ils pourraient planter le décor de cette société idéale qui les hantait, sans peur, sans honte et sans défiance.

Le hasard et le vent ne les poussaient pas tous du côté des Antilles, certains allèrent s'égarer à mille lieues de Saint-Domingue et de Campêche, tel Natahniel North, utopiste savoureux, tel Jérôme Lafleur, ce Néron flottant qui voulait un équipage recruté chez les rois, tel Misson, marginal parmi les marginaux qui échoua aux Tropiques, à quelques encablures de l'Afrique.

A mi-chemin entre l'Equateur et le Tropique du Cancer, le Cap d'Ambre marque l'extrême pointe Nord de Madagascar. Ici se rejoignent et s'affrontent les eaux du Mozambique et de l'Océan Indien : la mer est toujours grosse et les courants violents. Quelques milles au Sud, sur la facade océane de l'île, s'ouvre une baie défendue par une passe étroite et périlleuse. Elle porte le nom d'un des premiers navigateurs européens à s'être risqué dans les parages : le capitaine portugais Diego Suarez. Lorsqu'on pénètre dans ce refuge naturel, une anse assez large se dessine à babord, c'est la baie des Français. Voilà tout ce qui demeure d'une singulière aventure : là, il y a près de trois siècles, un gentilhomme provençal et un moine dominicain établirent une communauté de pirates libertaires qui, cent cinquante ans avant les pays occidentaux, abolit l'esclavage, supprima toute discrimination de race et de nationalité et inventa un embryon de langue universelle avant de se faire massacrer ou chasser par les indigènes du lieu.

Le gentilhomme s'appelait Misson. Son père, petit noble fiérot et sans fortune l'imaginait mousquetaire mais Misson parlait de voyages, de continents inconnus et de mers lointaines. Folie de jeunesse, songe le père, offrons lui une croisière en Méditerranée. Et nous retrouvons le jeune homme en escale à Naples, puis à Rome, qu'il désirait tant connaître. Cette équipée fut décisive. Flânant aux abords des thermes de Trajan, il se heurte à un curieux moine, Caraccioli, libre-penseur, déiste et anarchiste. Misson, radieux, se convertit aux idées du libertin, hurle avec lui contre la monarchie, réclame l'égalité, condamne la peine de mort et souhaite l'avènement d'un « ordre naturel ». Alors il faut quitter l'Italie, fuir l'Europe, hors d'atteinte du joug pesant et tranchant du trône et de l'autel. Dès lors, ils ne se quittent plus, taillent en pièces quelques corsaires au gré des abordages et voguent sur l'Amérique. Misson a vingt-trois ans.

A la suite d'un combat contre un navire anglais au cours duquel tous les officiers sont frappés de mort violente, il profite des pleins pouvoirs qu'il s'accorde pour abolir le pouvoir. Derrière le grand mât, Caraccioli lui souffle : « Tu es Alexandre, tu es Mohamet, ton devoir est de saisir ta chance et de réaliser tes rêves... » Le capitaine Misson réunit ses matelots, leur brosse un noir portrait des horreurs et des contraintes de l'Etat, du roi et du pape puis leur propose la liberté. L'équipage, qui ne s'y attendait pas, se réunit en conseil, s'organise et se recycle dans la piraterie libertaire : on pille les riches navires marchands

des mers du sud, on flanque à l'eau tout ce qui porte des galons, on exhorte les marins à rallier la flibuste et on ouvre toutes grandes les cales moisies où croupissent les esclaves.

On aurait du mal à comprendre cette étonnante volte-face si l'on oubliait que les marins, loin d'être des volontaires, se recrutaient de force. On leur bottait le cul ou bien on les saoulait, et ils se retrouvaient au large sans rien avoir demandé, sur les vaisseaux du roi. Parfois, on donnait le choix aux forbans : le service en mer ou la prison. Ce n'est donc pas l'enthousiasme qui gonflait les voiles de la flotte royale, mais le chantage, la matraque et la ruse. Ce troupeau humain s'activait, mal logé, encore plus mal nourri, soumis aux fantaisies des officiers qui pavanaient sur le gaillard arrière.

Madame de Clisson, suivie de ses deux fils, vend tous ses biens pour équiper un trois mâts, s'improvise pirate et massacre sans quartier tout ce qui, sur mer, porte l'uniforme. Les soudards anglais n'avaient qu'à laisser son mari tranquille, au lieu de le décapiter comme un malpropre. C'est Stede Bonnet, un bien paisible gentleman fortuné qui se rend compte, à soixante-cinq ans, qu'il ne laissera à ses enfants que le souvenir d'un stupide bâton de chaise. Il fait dresser un Jolly Roger sur le pavillon d'un de ses gallions marchands et se métamorphose en féroce écumeur bientôt redouté aux mille coins du continent. C'est John Avery, le dernier des matelots, qui fomente une insurrection dans le port de Cadix et s'empare d'une flotte royale au grand complet pour délivrer ses congénères maltraités par la bande croassante des officiers poudrés. Ou bien encore de jeunes aristocrates qui se livrent à la supercherie sur une grande échelle, tel Belain d'Esnanbuc qui, à force de lécher les bagues du Cardinal de Richelieu, finit par obtenir de lui, en 1623, trois navires, des hommes et une petite fortune. Il devait aller porter la bonne parole aux sauvages de l'île de Saint-Christophe, dans les Caraïbes, mais se met illico au service des Frères de la Côte avec armes et bagages.

Lorsque les coffres sont pleins à ras bord et que, comme pour allaiter leur légende, ils en ont enterré une bonne partie dans des îles désertes en prévision des mauvais jours, où se rendent les pirates ? A la Jamaïque ,à la Tortue, à Saint-Domingue ou dans l'une ou l'autre des nombreuses et libres républiques flibustières ayant brasillé dans les Antilles tout au long du siècle.

Au premier abord, une jolie pagaille. Sans doute parce que la loi était l'évidence, et que l'organisation était le fait de tous, fondée quoiqu'on en pense sur le respect mutuel — ce qui n'excluait pas certaines brutalités. Chaque projet de coup de main, soumis aux voix de tous les Frères de la Côte intéressés, est élu ou répudié en démocratie directe. Chacun a son mot à dire, s'il le souhaite. Les équipes qui se constituent se choisissent librement un chef d'expédition possédant toutes les qualités requises : esprit inventif, réfléchi, génie tactique, fermeté et souplesse, équité et loyauté. Ce « chef » désigné par la base ne tient les rênes que pour le temps de l'entreprise plébiscitée et reste révocable à tout instant. Dans l'histoire de la flibuste, six seulement de ces chefs ont trahi leurs hommes. Quant au butin, il est réparti d'une manière absolument égalitaire entre tous les participants. Seuls étaient privilégiés dans ces partages les blessés qui, en sus de la part à laquelle ils avaient droit, touchaient une colossale allocation en vertu de la charte dite « chasse party » : « Tout homme qui perdra une articulation au combat recevra 400 piastres, et si c'est un membre 800 ».

Les flibustiers méritent notre respect en ce que jamais ils n'ont voulu profiter de leur immense popularité pour se tailler une place au soleil dans la société établie. Il suffit de penser à Grammont, qui renvoya à Louis XIV les galons d'officier que le monarque lui avait fait solennellement parvenir. Plus tard, il refusa en hurlant de rire les titres et les pouvoirs étendus que la Couronne le suppliait d'accepter. Un seul essaya de prendre le pouvoir à l'île de la Tortue, en 1659 : Jérémie de Rausset, il proposait à ses compagnons de rallier l'autorité anglaise, en braves colons, et de soumettre les indigènes. La réponse de ses acolytes est peu suspecte d'ambiguité : ils découpent Rausset en dodus morceaux et en font cadeaux aux Indiens sous forme de corned-beef. A côté de cela, entre deux expéditions, les républiques flibustières communient avec Bacchus dans d'interminables happenings dont nous n'avons plus guère que l'idée. Il arrivait aussi que des jouvencelles hier violées et détroussées de tout leur avoir se retrouvent comblées de présents. Princesses, on se fait un devoir d'exaucer déféremment leurs moindres vœux. Mais le grand jeu, c'était la parodie des procès, le blasphème permanent contre cette autorité imbécile qui sévissait sur les continents civilisés.

A Madagascar, la communauté du capitaine Misson obéissait à peu près aux mêmes règles : la république du Libertalia naquit dans la baie de San Diego sous le patronnage de deux batteries de quarante canons. Toutefois, ils n'ont pas adopté le pavillon noir, Caraccioli s'est indigné : « Nous ne sommes pas des pirates, dit-il aux marins rassemblés, mais des hommes résolus à maintenir la liberté que Dieu et la Nature leur ont donnée. Notre cause est bonne, juste, innocente et noble. C'est la cause de la liberté. » Et ils arborent un pavillon blanc. Passent les abordages et passent les escales, les mutins, les noirs libérés, les prisonniers qui se sont joints à eux défrichent, plantent, abattent les arbres, construisent des cases, des magasins et de chaque côté de la passe, deux fortins aussitôt défendus par les canons des vaisseaux capturés. La sécurité assurée, une partie des hommes s'embarque pour écumer les mers alentours. Ainsi, peu à peu, Libertalia s'agrandit. De nouveaux champs sont défrichés, de nouvelles maisons construites, des docks ébauchés, trois cents zébus achetés aux indigènes sont mis à paître.

Pourtant, malgré les bonnes intentions, il est difficile de faire vivre en harmonie une communauté aussi diverse ; difficile de maintenir l'égalité absolue entre blancs, noirs, indiens, hommes, femmes, enfants ; difficile d'instaurer un langage commun, espèce d'espéranto des tropiques ; difficile de mettre le trésor de la communauté au service de tous, selon les besoins et appétences ; difficile de bannir tout interdit. Un jour, une violente querelle éclate entre les Français de Misson et les Anglais du capitaine Tew, un pirate qui les avait rejoint. Caraccioli a bien du mal à leur faire rengainer leurs rapières, mais il parvient néanmoins à calmer les esprits. Cependant, afin d'éviter tout risque, on juge indispensable d'établir des lois. Un Parlement est élevé en quinze jours, on s'attribue responsabilités et titres : Misson devient Sa Haute Excellence le Conservateur, Tew est fait Grand Amiral et Caraccioli Secrétaire d'Etat. Un conseil composé des individus les plus capables de la colonie, sans acceptation de nationalité ni de couleur, est chargé de veiller à son administration et répartit entre tous l'argent et le bétail de la communauté. Alors, chaque colon s'empresse de clore les terrains qu'il veut cultiver. Deux sloops de 80 tonnes chacun sont bâtis et gréés à partir des dépouilles des bateaux capturés. La Victoire, vieux bateau malmené par tant de tempêtes et de combats, est démolie et reconstruite.

De fait l'essor se poursuit. La colonie réussit même à repousser victorieusement l'attaque de cinq navires de guerre portugais. Pourtant la chute est proche. Elle sera inattendue, brutale, définitive.

Tew part en croisière le long de la côte occidentale de Madagascar et perd son bateau, seul rescapé d'un naufrage. Bloqué sur le rivage, Tew allume chaque soir un grand feu. Un matin il a la surprise de voir deux sloops à l'ancre. De l'un d'eux un canot se détache. Tew reconnait la silhouette de Misson.

« Arrivé à terre, Misson embrasse Tew et lui dit que tous leurs rêves de bonheur se sont envolés. » Une nuit, profitant de l'absence des vaisseaux et d'un grand nombre de pirates partis en croisière, une forte troupe d'indigènes a attaqué Libertalia et massacré un grand nombre de colons avant qu'ils puissent se mettre en défense. Les deux sloops ont pu échapper avec quarante-cinq hommes seulement et quelques diamants. Caraccioli a péri dans le combat.

Tew propose à Misson de l'accompagner en Amérique. Misson, qui veut revoir la France et les siens, refuse. Il périt peu après dans une tempête.

Ajoutons pour conclure brillamment cette légère évocation digne du plus pur des cinéramas, que les pirates européens périrent dans la vapeur des navires sans voiles. Jamais les Frères de la Côte ne prirent d'assaut les cuirassés ventrus qu'inventèrent conjointement Fulton et Jules Verne. On retrouve leurs traces sur ces jonques sauvages qui croisaient au large de Malaka ou sur les eaux jaunes de la mer de Chine — mais l'opium remplaça vite le pavillon noir. Les derniers pirates ayant aujourd'hui, posé le panache, sont devenus souteneurs à Pigalle, ou dans un bureau haut perché de la Banque de France. Mais ils n'ont plus de voile, et plus de vent dans la poupe.

Au gouvernail : Olivier Oudiette
Vigie : Alice Pleasance-Ridelle
Chirurgien de bord : Captain Hyma.

LES ANARS AU BÛCHER

En unifiant sous sa tutelle et dans l'orthodoxie de ses écrits le mouvement ouvrier, Karl Marx l'a du même coup profondément divisé. Socialistes de gauches diverses, libertaires de tout crin sont exclus, expulsés, rejetés, diffamés voire carrément abattus, mais les scissions ont la vie dure. L'anarchisme hérétique diverge toujours et de longue date. Bakounine critique les œuvres de Marx dès leur parution, il se méfie de l'idée de parti communiste, où il devine le germe de toutes les bureaucraties et les excès du centralisme. Il oppose la spontanéité des masses et leurs conseils librement élus à l'organisation militaire souhaitée par Marx et Engels. Et les marxistes d'entonner la vieille litanie : « Les anarchistes sont désorganisés, noyautés par les provocateurs, incapables d'actions durables. » Le conflit, trop souvent, fut noyé dans le sang des exécutions sommaires : les mutinés de Cronstadt et l'armée noire de Makhno matés durement par Trotsky, les anarchistes russes liquidés par Staline, la C.N.T. espagnole brisée par le parti communiste, on a souvent frappé plus près. Les marxistes, Marx le premier, n'aiment pas cette concurrence qu'ils appellent « division ». Bakounine, Makhno : Actuel est allé rencontrer deux des grands exclus.

Coup de théâtre chez les Révolutionnaires

MARX EXCLUT BAKOUNINE

EST-CE LA FIN DE L'INTERNATIONALE ?

De notre envoyée spéciale Dominique Desanti

La Haye, 27 septembre 1872. La salle de bal, rue des Lombards, est pleine de tables en fer à cheval. Grimpée sur l'instable galerie, parmi les journalistes, je cherche. Beaucoup de ces délégués, je les connais depuis Bâle, il y a trois ans, quand Bakounine et Marx ont joué leur grand numéro de lutte sur l'héritage, l'État et l'idée de classe. J'en ai vu d'autres à Londres, voici juste un an, à la conférence qui a condamné Bakounine.

Il n'est pas là, le titan à tête de lion et à l'œil de ciel. Il a connu les barricades de Prague, de Dresde, les prisons du Tsar, il a mené les Communards à l'assaut de l'hôtel-de-ville de Lyon, mais il n'a pas voulu affronter Marx et Engels. Avant de partir, je suis allée l'interviewer en Suisse. Le Don Quichotte de la Volga m'a dit : « Les grands chefs du communisme allemand rêvent d'un empire knouto-germanique. Tout Etat centralisé tourne à la bureaucratie ; si le pouvoir centralisé est aux ouvriers, c'est une bureaucratie rouge, voilà tout. » Sa belle voix de colosse faisait se retourner les promeneurs, autour du lac.

Par contre, je vois Frederic Engels, rouquin, grisonnant, impeccable, maigre, d'une netteté militaire ; on le surnomme le Général. Toujours galant, m'apercevant, il se lève et salue, œil de myosotis, nez de coquelicot... serait-ce la bière ? Je l'aime bien. Dès qu'il prend la parole on se retrouve dans une brasserie du Quartier Latin. D'ailleurs il m'a dit : « Si la grisette parisienne n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Derrière lui, barbe fleurie, peau ambrée, œil de jais, très Herr Professor dans son habit de drap fin, se tient Charles Marx. Son aristocratique épouse (Jenny von Westphalen descend des ducs d'Argyll) tient à ce que son « Maure » soit élégant malgré leur pauvreté. Il lit le rapport du conseil général de l'Association Internationale des Travailleurs. C'est terrible, mais dire le maximum de choses avec le minimum de mots, c'est le contraire de l'éloquence ; on s'essouffle à le suivre. Je perds le fil et le regarde jouer du monocle : tantôt il le visse à l'œil droit, tantôt il le laisse retomber au bout du cordonnet de soie. Bakounine aurait-il raison de le trouver vaniteux ? Engels répond à une question.

— La discipline est la seule arme des révolutionnaires. L'ouvrier monte sur les barricades une fois tous les trente ans mais il livre des batailles tous les jours... Il faut un parti prolétaire dans chaque pays.

— Les bakouniniens sont si fous, si provoquants qu'ils amènent la police !

Aïe ! Cette voix, c'est celle du beau métis, le charmant Paul Lafargue, le gendre de Marx ; je l'aimais bien : il a fait l'éloge de la paresse. Déception...

— C'est un bakouninien qui m'a livré à la police à Vérone ! crie Théodore Cuno, brave allemand évadé des geôles, qui adore Dieu en deux personnes : Marx et Engels.

— Ose répéter que Bakounine est un argousin et je te descends ! hurle un Espagnol qui pointe un revolver sur Cuno. On le désarme.

Des voix crient « Netchaïev ! Netchaïev ! » (c'est une allusion à un emballement malheureux de Bakounine). D'autres voix crient « Rats de bibliothèque ! Bakounine, lui, a connu le fer, le feu et la prison ! »

Théodore Cuno dit :

— Engels connaît douze langues, Marx à 50 ans apprit le russe pour lire les documents de là-bas. »

Un anarchiste jurassien répond, très haut :

— Dommage qu'ils n'aient pas été là pour la tour de Babel. On aurait évité le capitalisme...

Imperturbable. Marx reprend : « ...seules l'éducation et la discipline, seule l'analyse de la société et la dictature du prolétariat permettront aux travailleurs de prendre en mains leur propre émancipation. »

Un Espagnol interrompt. Il se met à lire une lettre de Bakounine. Les citoyens Marx, Engels et Philip Becker (tiens, le voilà, géant à barbe noire) ont créé l'Internationale. Mais, si notre respect pour eux reste intact, nous devons combattre leurs théories autoritaires et leurs intrigues sournoises. Un Italien surenchérit : « La calomnie est une habitude allemande ! Nous n'en voulons pas à l'Internationale ! »

Enorme tumulte. Des Suisses, Robin et Utin, crient que l'Alliance pour la démocratie socialiste, la formation de Bakounine, n'a jamais été vraiment intégrée à l'Internationale...

Je sens venir le pugilat. Qu'une commission s'occupe de l'affaire Bakounine et fasse un rapport au congrès. En attendant, on va lever la séance. Dans la confusion et les cris, Frederic Barberousse (c'est le surnom que je lui ai donné) parvient à faire nommer Théodore Cuno comme président de cette commission, et à y introduire deux marxiens éprouvés dont un Flamand surnommé Walter, qui passe pour n'être pas « sûr » (1). Le congrès, préparé avec la minutie pédante des Allemands, compte une majorité de marxiens.

Je descends dans la salle. James Guillaume, un Jurassien anarchiste, ami de Bakounine, m'invite à une excursion à

Benjamin Baltimore

Scheveningen, au bord de la mer, pour le lendemain : le congrès ne siègera pas.
— Vous savez, il n'ont que deux buts : nous exclure, Bakounine et moi. Et envoyer l'Internationale à New York, c'est-à-dire la tuer. Marx en a assez. Il préfère reprendre son œuvre. Pour lui le travail militant c'est une perte de temps.
A ce moment Engels survient, salue Guillaume comme si de rien n'était et me prie à dîner pour le soir même. J'accepte les deux invitations. Un repas avec le Général c'est toujours une fête. De plus, les cloches ennemies vont me verser dans l'oreille leurs ragots et leurs finasseries...
Comme je vais à l'hôtel, mettre ma blouse blanche en broderie anglaise. Philip Becker, le géant barbu, m'accompagne, ainsi que Longuet, un Français communard qui a épousé ou va épouser une des quatre filles du Dr. Marx, Jenny, l'aînée, la préférée, celle qui, enfant, avait des extases. Pourtant il fut disciple de Proudhon. A travers les allusions des deux hommes, j'apprends qu'en fait, depuis la conférence de Londres, l'an dernier, le conseil général de l'Internationale, où Marx et Engels sont tout-puissants, s'est exclusivement occupé de rendre certaine l'exclusion des bakouniniens. Le 5 mars dernier, le conseil a adopté une circulaire secrète, intitulée « Les prétendues scissions de la première Internationale » : on y dénonce les duplicités de l'Alliance Bakounine et des anarchistes en général. J'objecte qu'en fait d'intrigues, de duplicités et de scissionnisme ce congrès et ce qui a précédé atteint un sommet...
Longuet, mal à l'aise sans doute, dit que Marx était un homme très secret. Et soudain, en deux mots, me conta une histoire ahurissante. Les Marx, à travers toutes leurs misères, ont gardé avec eux une petite paysanne allemande entrée au service de Jenny von Westphalen quand elle avait neuf ans. Hélène Demuth a parfois fait vivre la famille avec des travaux de couture. Seconde mère des enfants, elle était très intelligente et battait Marx aux échecs... Bref, un jour elle fut enceinte. Marx avoua à Engels qu'il était le père mais le pria d'endosser cette responsabilité aux yeux de sa femme... et la puritaine Jenny interdit quelque temps sa maison au « suborneur »... Ainsi l'homme qui veut révolutionner le monde, abolir l'héritage et la famille, manque nettement de courage dans sa vie privée.
Je ne commente pas, mais que le gendre connaisse l'histoire et la transmette prouve qu'entre Longuet et Marx les tensions ne manquent pas. Nous sommes rejoints par un Espagnol, Anselmo Lorenzo, typographe, à la vêture bariolée. Il raconte qu'à Valence, on l'a soudain élu délégué à la conférence de Londres, l'an dernier, sans qu'il comprenne pourquoi... Je le comprends, moi, quand il raconte qu'Engels lui écrit en espagnol, qu'Engels c'est l'image de l'homme futur... Le congrès est bien préparé : la majorité, marxienne, acceptera tout : un paragraphe dans les statuts en faveur d'un « parti prolétarien » dans chaque pays ; l'envoi du siège de l'Internationale à New York... et surtout l'exclusion des anarchistes.
Le dîner avec Engels fut charmant, dans une salle bien hollandaise, toute en étains, en petits vitraux verts, en bois brillant. Lui, répétant que le vin, les femmes et les chansons sont le sel de la vie, me fait boire du blanc, puis du rouge, me fait manger d'exquis plats exotiques confectionnés par le patron, ancien marin. Il m'invite chez lui, à Londres, à Regent's Park Road : il y a de la place et on y mange bien, et le dimanche on y voit des socialistes de tous les pays... Engels, c'est le feu, la flamme, la joie... comment lui résister ? J'ai tenté de parler de Bakounine. Aussitôt le ton change.
— Ecoutez-moi, je ne le sous-estime pas. Il porte en lui un génie révolutionnaire et c'est l'idéal même de la générosité russe. Mais Don Quichotte jusqu'au bout, il est incapable d'organiser patiemment, de persévérer. Il vit trop dans l'instant. Son influence est grande dans les pays où l'industrie reste arriérée : l'Italie, où la jeunesse n'a pas d'avenir ; l'Espagne, où manœuvres et artisans n'ont aucune protection légale. Et aussi les malheureux mineurs du Borinage belge. Ces hommes sont capables d'explosions, de luttes sanglantes... nul ne les a encore organisés. Et ce n'est pas Bakounine...
Bien sûr, les arguments ne manquaient pas. Je le sais : mon titan à tête de lion a la manie des sociétés secrètes, des conspirations des franc-maçonneries. Il ne tient pas en place... Mais justement, les Allemands et lui seraient complémentaires... Je plaide. Engels rit.
— Nous avons tout essayé. A présent, c'est trop tard... ou trop tôt.
Et il me raconte l'affaire Netchaïev. Un jour, en Suisse où il vivait des 500 roubles d'avance donnés par un éditeur pour qu'il traduise en russe le premier tome du *Capital*, Bakounine voit apparaître un jeune Russe, Netchaïev. Il se dit évadé de la forteresse Pierre-et-Paul et envoyé par un comité qui prépare la révolution. Il n'a ni morale ni lois, il ne croit en rien : nihil en latin. Il est nihiliste. Bakounine prend feu, dépense son argent en tracts, accrédite le garçon qui repart en Russie. Là un étudiant, Ivanov, découvre que Netchaïev n'a jamais été en prison, que le fameux comité n'existe pas. Netchaïev le tue pour le faire taire. La police multiplie les arrestations ; le coupable a déjà franchi la frontière. Revenu chez Bakounine, il le convainct que son crime était politique... et le malheureux Bakounine se compromet auprès des Suisses pour éviter l'extradition... Voilà de quoi il est capable. Comment confier à un homme pareil le destin du parti prolétarien ?
Le lendemain, devant les eaux grises, sur la plage plate de Scheveningen, j'entends le point de vue de James Guillaume. D'accord, l'affaire Netchaïev fut une erreur. Qui n'en commet ? Est-ce une raison pour exclure les anarchistes, les plus révolutionnaires des révolutionnaires ?... Il marche, remplissant ses bottes de sable et se lance dans une grande tirade.
— Qui est avec Marx ? Les réformistes, les Anglais des trade-unions qui croient tout résoudre par le bulletin de vote, les Allemands de la social-démocratie, les horlogers de Genève si petits-bourgeois ! Marx croit en l'industrie autant qu'y croyait son beau-père, M. von Westphalen, le saint-simonien... Bakounine fait confiance aux plus misérables, y compris les moujiks illettrés de Russie.
Marx veut une révolution à Londres, à Berlin ; Bakounine croit qu'elle se fera sur la Volga et à Moscou. Il croit en des fédérations, des conseils, un grand élan soudain...
A ce moment nous avons vu venir à nous des mariexns, Lessner, Philip Becker, Lafargue et les filles de Marx. Guillaume m'a entraînée.
Le congrès a repris, tantôt mou, tantôt tumultueux. Aux votes, les marxiens étaient majoritaires. On introduit dans les statuts un paragraphe sur la formation d'un parti prolétarien par pays, avec pour les unir l'Association Internationale des Travailleurs... dont le siège en effet serait transféré à New York. Le brave Théodore Cuno, homme sûr, partait pour l'Amérique.
Auparavant, il fait son rapport sur la commission contre les anarchistes : trois voix pour l'exclusion (dont la sienne), deux voix contre.
L'ardent bakouninien espagnol brandit de nouveau son pistolet et à nouveau on le désarme... On vote. Bakounine et James Guillaume sont exclus. Le tumulte recommence. On entend « A nous, le Jura ! A nous le Borinage ! A nous l'Espagne et l'Italie ! »
Puis tout se calme. On chante la Marseillaise...

A la sortie j'entends un délégué dire à Engels :

— Ce cinquième congrès sera le dernier. Croyez-moi, la Première Internationale est morte... D'ailleurs vous avez stipulé que le conseil général fixerait le prochain congrès. D'où ? De New York ?
Je vois passer Marx, entre ses filles et ses gendres. Je l'entends :
— Les bakouninistes croient que condamner l'Etat et le bulletin de vote suffit pour jouer à la révolution. En fait, dès qu'un événement pousse le prolétariat au premier plan, il faut qu'il se jette dans la bataille politique. Dire le contraire, c'est prouver que le cœur vous descend dans les talons...
James Guillaume soupire.
— Si le prolétariat devient la classe dominante, sur qui va-t-elle régner ?
C'est le mot de la fin. Je sens que j'ai assisté à l'enterrement de l'Association Internationale des Travailleurs ; elle aura duré six ans.

Dominique Desanti.

P.S. — Dominique Desanti prépare un livre sur Anarchistes et violents *à paraître dans la « Petite bibliothèque Payot ».*

TROTSKY CONTRE MAKNO

LE 23 septembre 1919, les isbas de bois, les clochers torsadés et les fumées d'Ouman apparurent aux soldats de Makhno. La plaine d'Ukraine vibrait sous la chaleur, mille dangers y guettaient les insurgés. Devant eux, les troupes régulières de Petlioura, un nationaliste conservateur qui profitait de la grande guerre pour jouer sa carte. Derrière, acharnés à la poursuite, les mitrailleurs et les cosaques de Denikine, le général blanc.

Nestor Makhno comprit que l'heure était venue. En quatre mois ses détachements avaient retraité de six cents kilomètres vers l'Ouest, enveloppés par des nuages de poussière et d'obus. A plusieurs reprises, les moins patients avaient protesté : « Tournons bride, petit père ; allons vers le Dniepr, vers Ekaternosalaw et Coulaïe-Rolé ; retournons au cœur de notre Ukraine et de notre révolution ! »

Makhno hésita. Cinq régiments blancs les dépassèrent et occupèrent Ouman, Petlioura tendant la main à Denikine resserrait la tenaille. Au front des troupes, Makhno s'écria : « Compagnons, ouvriers et paysans libres, la vraie guerre commence. La route est finie. Demain nous serons morts ou vainqueurs. »

Les compagnons firent volte face et regardèrent l'Orient. Ils arrivèrent au village de Pérégonovka dans la nuit du 25. L'aube russe vit la bataille déjà engagée. A dix heures du matin le feu des Blancs cernait le village, des milliers de fantassins brisaient leur charge aux premières fermes. Makhno avait disparu. Une ravine le cracha soudain au flanc de l'ennemi, harassé et silencieux, le sabre nu et haut brandi, suivi de son escorte. Le premier régiment d'officiers de Simféropol tint dix minutes. La débandade le conduisit aux flots de la rivière Sinukhta qui engloutit des centaines de corps. Les autres, hachés, jonchaient la route sur des kilomètres. La makhnovtchina ouvrait l'avenir à coup de sabre.

Son drapeau était noir, et ne voulait pas flotter sur les terres asservies du tsarisme ni sur celles, étatisées, du bolchévisme. Né d'une fermière pauvre, Makhno est berger à sept ans, anarchiste à seize, condamné à mort à dix-neuf. Sa jeunesse lui évite le gibet au profit du cachot. La sombre prison de Boutyrki, à Moscou, est son école. Le prolétariat insurgé de février 1917 l'en fait sortir après dix années, nanti d'une culture historique et d'une tuberculose pulmonaire.

Ses premières balles furent pour les occupants austro-allemands qui bafouaient l'Ukraine : elles lui firent un nom.

Juin 1918 : Makhno s'interroge. Comment continuer ? Il monte à Moscou consulter quelques vieux anars qui le décoivent, et prend le chemin du Kremlin. Un après-midi il se retrouve dans un bureau face à Lénine et Sverdlov. Plus tard il racontera : « Lénine m'accueillit fraternellement. Il me prit par le bras et, me tapotant doucement l'épaule de son autre main, il me fit asseoir dans un fauteuil. Avec le talent qui lui était propre, il s'efforçait de poser ses questions de manière que je puisse y répondre point par point. Par exemple la question : Comment les paysans de ma région ont-ils accueilli le mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux Soviets dans les villages ? », Lénine me la posa à trois reprises. Il fut étonné que je lui réponde : les paysans l'ont accueilli à leur manière, ce qui veut dire que tout le pouvoir doit, dans tous les domaines, s'identifier avec la conscience et la volonté des travailleurs, que les soviets de députés ouvriers-paysans de village, de canton et de district ne soient ni plus ni moins que des rouages de l'organisation révolutionnaire et de l'autogestion économique des travailleurs en lutte contre la bourgeoisie et ses laquais.

— Pensez-vous que cette manière de comprendre notre mot d'ordre soit juste ? demanda Lénine.

— Oui, répondis-je.

— Dans ce cas, les paysans de votre région ont subi la contagion de l'anarchisme.

— Est-ce un mal ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Au contraire, il faudrait s'en réjouir, car cela hâterait la victoire du communisme sur le capitalisme et son pouvoir.

— C'est flatteur pour moi, répondis-je en me retenant pour ne pas rire.

...Sur ces mots, Lénine se leva de son fauteuil et, marchant de droite à gauche, il ajouta :

— Oui, oui, les anarchistes sont forts par les idées qu'ils se font de l'avenir ; dans le présent, ils n'ont pas les pieds sur terre ; leur attitude est lamentable et cela parce que leur fanatisme dépourvu de contenu fait qu'ils sont sans liens réels avec cet avenir.

Répondant à cela, je dis à Lénine et Sverdlov que j'étais un paysan à demi illettré et que je ne voulais pas discuter l'opinion pour moi trop savante que Lénine venait d'émettre sur les anarchistes.

— Mais je dois vous dire, camarade, que votre assertion, à savoir que les anarchistes ne comprenent pas le « présent » est foncièrement erronée. Les anarchistes-communistes d'Ukraine ont déjà donné un grand nombre de preuves qu'ils sont de plein-pied dans le « présent ». Toute la lutte de la campagne révolutionnaire ukrainienne a été menée sous la direction idéologique des anarchistes-communistes et en partie des socialistes-révolutionnaires. Vos bolchéviks n'existent pour ainsi dire pas dans nos campagnes. Presque toutes les communes ou associations paysannes en Ukraine ont été formées à notre instigation.

A ce moment, je regardai Sverdlov. Il devint rouge, mais continua à me sourire. Quand à Lénine, il dit, écartant les bras :

— Il se peut que je me trompe.

Makhno repartit en Ukraine, le poignet alourdi par une valise de littérature libertaire. La paysannerie, l'anarchisme et la révolution furent désormais pour lui une seule et même cause. Les villages frémissants attendaient un homme d'action. En trois semaines, Makhno mit sur pied un escadron et battit la campagne. De la mer d'Azov au Dniepr, de Berdiansk à Sinelnikovo, pas un propriétaire foncier, pas un officier de la garde nationale qui ne trembla. Nés cavaliers, les paysans couvraient cent kilomètres du crépuscule à l'aube.

Dans la forêt de Dibrivki, Makhno gagna son surnom de Batko (« notre Père »). Les Autrichiens verrouillaient les sentes. Makhno choisit de rompre le cercle au bourg de Grande Mikhaïlovna. Tapi sous un buisson, il voyait la place de l'église grouiller du campement adverse, ses dizaines de mitrailleuses, ses centaines de chevaux. Mille hommes contre trente. Les anarchistes foncèrent en hurlant. Psychologiquement foudroyé, l'ennemi fut balayé.

C'était un guerrier, qui porta l'anarchisme à la pointe de l'épée. L'affaissement libertaire du pouvoir est-elle compatible avec la loi du fer et du feu ? Makhno vit le danger : « Notre armée n'est pas une armée anarchiste, elle n'est pas formée par des anarchistes. L'idéal anarchiste de bonheur et d'égalité générale ne peut être atteint à travers l'effort d'une armée quelle qu'elle soit. L'armée révolutionnaire, dans le meilleur des cas, pourrait servir à la destruction du vieux régime abhorré ; pour le travail constructif, l'édification et la création, n'importe quelle armée, qui logiquement ne peut que s'appuyer sur la force et le commandement, serait complètement impuissante et même néfaste. »

Mahkno n'a pas le temps de construire. Les communes que ses cavaliers sèment derrière eux n'ont de liberté que quelques minces semaines. Les divisions blanches en déroute ou à l'offensive les ravagent au passage, fusillant les meneurs et brûlant les récoltes.

Autour de la Goulaïe-Polè, centre de la makhnovtchina, la fête dure six mois, de novembre 1918 à juin 1919. Plus qu'une simple lampée libertaire, encore loin du festin. La première commune à naître prend le nom de Rosa Luxembourg. Trois cents personnes, travaillant à la mesure de leurs forces, les fonctions organisatrices leur revenant par roulement. Les prisons sont vides, l'école est libérée. La question de l'enseignement passionne Goulaïe-Polé, des théoriciens de l'école libre y viennent mettre leurs idées en pratique. L'armée insurgée promène de commune en commune sa section de théâtre ; de spectateurs, les paysans et leurs femmes deviennent acteurs et même auteurs.

La guerre imposa la coordination des paysans, ouvriers et partisans » furent convoqués. On mit sur pied un Conseil Révolutionnaire Militaire, organe exécutif suprême. Exécutif au sens propre : le Conseil Révolutionanire se contenta d'appliquer les instructions et arrêtés des congrès. L'Ukraine se couvrait d'un

Benjamin Baltimore

réseau d'organes d'autodirection quand Dénikine, du Caucase :

« Je m'appelle Simon Karetnik. Avant la Révolution j'étais valet de ferme et n'allai à l'école qu'une seule année. Je suis anarchiste depuis 1907, j'ai toujours combattu aux côtés du Père Makhno. Voyez ces cicatrices : balles et sabres de cosaques. J'ai chargé à cheval sur les glaces du détroit de Sivach, pour prendre à revers la Crimée que tenait Wrangel. Les commandants Martchenko et Thomas Kojine galopaient à mes côtés. Vous m'avez attiré dans un piège. Oserez-vous fusiller un paysan révolutionnaire ? »

CELUI qui parle est le second de Makhno. En novembre 1920, il est fait prisonnier par l'Armée Rouge qui le fusillera. Depuis le passage de Bakto, au Kremlin, les relations entre les anarchistes et les bolchéviques, d'alliances tactiques en ruptures, en sont venues à la guerre impitoyable. Le pouvoir léniniste est, à court terme, incompatible avec l'idéal anti-autoritaire. La Tchéka tend un guet-apens et s'empare de la plupart des chefs makhnovistes. Simon Karetnik, Pierre Gavrilenko, Pierre Rybine.

Makhno résiste. Inlassable, il reconstitue un bataillon de mille lanciers et quinze cents fantassins. Quelques succès brillants, des officiers rouges se rallient, mais la lutte est trop inégale. Les légions bolchéviques l'écrasent sous le nombre.

Saignée irréversible et lente. Chaque escarmouche réduit la troupe efflanquée. Les lanciers chargent comme des fous aux gueules des canons qui les clouent à terre, des mitrailleurs de vingt ans se sacrifient pour couvrir leur chef blessé, évanoui, traîné dans une cariole. Dix blessures pour chacun, la maladie... Le 26 août 1921, les derniers combattants disent adieu à leur Père au seuil de la Pologne : « Passez à l'étranger, Bakto, guérissez et revenez à la rescousse. »

Makhno mourut à Paris sans revoir l'Ukraine. Son cri, qui souleva voici un demi-siècle des paysans illettrés et sibériens, n'a pas fini de vibrer. Notre époque lui offre un assez beau champ de propagation. Le programme-manifeste de l'armée insurrectionnelle répond, avec des accents connus, à certaines questions :

« Comment pensez-vous obtenir la libération des travailleurs ? »

« En renversant le gouvernement. A sa place doivent être élus dans des élections libres des conseils de travailleurs, qui ne seront pas un gouvernement, avec des lois écrites et arbitraires (à l'opposé des sociaux-démocrates et communistes bolchéviques qui se définissent aujourd'hui comme autorités soviétiques). Il est la plus pure forme du socialisme anti-autoritaire et anti-étatique qui s'exprime par une libre organisation de la vie sociale des travailleurs, une vie indépendante des autorités ; une vie où chaque travailleur, isolé ou associé, pourra en toute indépendance, construire son propre bonheur et son propre bien-être intégral, selon les principes de la solidarité, de l'amitié et de l'égalité. »

Le danger blanc écarté, Trotsky, qui commandait l'Armée Rouge, combattit durement Makhno. Lui voulait la dictature du prolétariat. La dictature, justifiée par la menace de l'intervention étrangère, des koulaks et des derniers aristos assoiffés de vengeance. Trotsky fut sans pitie, mais non sans interrogations, car il était honnête : « Makhno ne veut pas s'unir aux contre-révolutionnaires, mais il a rompu avec le camp de la révolution. Il a quitté les rangs de l'Armée Rouge, a perturbé sa discipline, lui a causé des dommages incalculables et continue aujourd'hui encore à mettre sur pied ses propres détachements. Cela montre simplement qu'il n'arrive pas à s'y retrouver. Parmi les atamans rebelles, il y a deux catégories : les bandits, les aventuriers et les arrivistes vendus : mais il y a aussi d'honnêtes gens qui ont perdu le nord. Grigoriev (un aventurier) a porté préjudice à l'Armée Rouge par arrivisme, avidité et vénalité. Il est tout à fait possible que Makhno ne soit pas coupable des mêmes péchés. »

Mais c'était la guerre, les lois en sont vraiment très dures, pas de place pour les tiers-partis. Les makhnovistes tentèrent la fraternisation et lancèrent en vain cet appel :

« Arrête-toi ! Lis ! Médite !

« Camarade de l'Armée Rouge !

« Tu as été envoyé par tes commissaires-commandants pour combattre les insurgés révolutionnaires. Réfléchis, camarade de l'Armée Rouge ! Nous sommes les insurgés makhnovitsi, les mêmes paysans et ouvriers que vous, nos frères ! »

Makhno galopant, Makhno effrayant, son drapeau noir à tête de mort, pirate de la révolution, Robin des Bois des steppes, rongé par la fièvre, la liberté, la guerre. Makhno, l'anarchiste épique.

Ephraïm Malinovitch.

PETIT TOUR CHEZ LES...

Ils ne sont pas tous là, ceux qui nous faisaient vomir lorsque nous apprenions par cœur leurs exploits magnifiés dans nos livres d'étude ; il y faudrait sans doute plusieurs numéros d'Actuel. Nous en avons cueilli une brassée, au hasard de nos ricanements : tous, on nous les a assez donné en modèle, il fallait les casser un peu plus. Vous pouvez vous soulager en allongeant la liste — il en reste de superbes à épingler sans pitié.

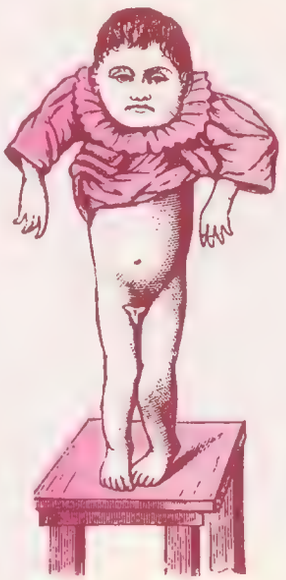
... FLIPPÉS

CARAMBOUILLE AU VATICAN : **C'est dans l'horreur et la putréfaction que le pape Formose disparut de l'histoire. Poursuivi par la haine féroce de dame Algitrude, égérie d'une faction rivale, il était mort paralytique le 4 avril 896. Algitrude ne s'apaisa pas pour autant et exigea que Formose fut jugé. A cette fin, le cadavre déjà visqueux fut déterré, revêtu des habits pontificaux et calé sur le trône de Saint-Pierre. Macabre synode : Formose tout à fait incapable de répondre à ses accusateurs fut excommunié et ses restes jetés au Tibre. Ce n'est pas tout. Deux ans plus tard, le fleuve rejeta des lambeaux innomables et verdâtres, en lesquels on reconnut le malheureux Formose. O miracle ! l'acharnement de ce pape à se montrer au monde connut sa récompense : il fut illico transporté et enseveli dans la basilique Saint-Pierre.**

NIAIS ET FLIPPE : PAR LA BARBE DE BARTHELEMY ! : Après avoir vu trois fois le Christ et Saint André alors qu'il avait trop jeûné pendant le siège d'Antioche, Pierre Barthélémy, chanoine, déterre une lance, déclarée sans ambages celle qui a percé le flanc du Christ. Galvanisé, les Croisés forcent le siège. Mais certains doutent de l'authenticité de la relique. Après huit mois de discussions, on soumet Pierre Barthélémy à l'épreuve du feu. Le pauvre sort des buissons enflammés la barbe incandescente. On se précipite sur sa pilosité outragée et lui tire les poils pour en faire des reliques. Il meurt douze jours plus tard.

XIIe SIECLE EN FRANCE : MAFIA-VOUS, FILLETTES : **La plupart des seigneurs n'arrivent pas à empêcher de voler. De toute façon, on achète leur complicité. C'est déjà la Mafia. Dans son testament, en 1172, le comte de Roussillon se repend : « A Pierre Martin, marchand de Perpignan, pour le tort causé, je restitue 150 sous... Pour la part de brigandage de Pons de Nevage, que j'ai touchée, je restitue mille sous et je veux qu'on donne, sur cette somme, cent tuniques neuves aux pauvres. » A la porte du paradis, il faut être prudent.**

VAMPIRO GRATIAS : Le jésuite espagnol Antonio Ruiz de Montoya a en 1610 une vision capitale. Le chroniqueur raconte : « Il ressentit réellement que le Christ, Notre Seigneur, descendait vers lui (...). Il put alors approcher sa bouche de la plaie du côté et, pendant un bon moment, boire le nectar suave qui en sortait, la jouissance du goût et de l'odorat dépassant tout ce qu'on peut imaginer. »



MEDART-CIRCUS, CONTORSIONS EN TOUO GENRE : **Eté 1731, un janséniste mal barré meurt des supplices inouïs qu'il s'est infligé. Au petit cimetière de Saint-Médart où on l'enterre la foule se presse en rangs serrés. Tout d'abord on signale quelques miraculés : les malades se tordent comme des vers, glapissent et se convulsent puis se relèvent en parfaite santé. Mais bientôt les bien portants sont aussi saisis du même mal étrange : à leur tour ils se crispent et se révulsent en tous sens. On prie pour les aider, ils se convulsent de plus belle ; on finit par les cogner : ils n'en sont que plus agités. Les jours passent, leur nombre augmente. Rien n'est assez mauvais pour eux. On leur donne des coups de pieds : ils avalent des pierres grosses comme le poing ; on les frappe à coups de pierres, de bûches et de chenêts : ils gobent des charbons ardents ; on leur piétine le ventre : ils s'énervent deux fois plus. L'armée intervient, le cimetière est fermé, les convulsionnaires dispersés.**

VINGT ANS APRES : FOUCAULD (PERE CHARLES DE) : Ancien officier, débauché comme il se doit et grand massacreur d'Algériens dans les années 1880, lâche le sabre pour le goupillon en 1886 et s'installe à Beni-Abbès. Il se construit une cellule trop exiguë pour y coucher de tout son long. Il accompagne le commandant Laperrine dans sa conquête du Sahara et finit par s'enfermer tout seul dans un fortin flanqué de bastions crénelés, aux murs de deux mètres d'épaisseur entourés d'un fossé profond. Il est néanmoins tué par un rebelle en 1916. En 1897, tandis qu'il servait chez les Clarisses de Nazareth, l'apôtre avait noté sur son carnet : « Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui. » Ce vœu devait attendre vingt ans pour être exaucé.

... NIAIS

CHINE, 683 AV. J.-C. : POLITESSE TRAGIQUE : **L'ennemi est engagé dans le fleuve Hung. « Allons-y, attaquons », disent les officiers du duc de Sung. Mais le duc de Sung refuse. L'ennemi approche. Sung refuse toujours : « Attendons qu'ils soient en ordre de bataille », dit-il avec le fin sourire du stratège bien élevé. Comme il n'y a pas de miracle, les troupes du duc de Sung sont écrasées et lui-même gravement blessé. Vingt-quatre siècles plus tard, le comte d'Autero-**

Les loulous de Grégoire IX

« Ils laissaient les bêtes en pâturage, et s'en allaient sans saluer ni père ni mère. » (chronique de Primat, XIVe siècle).

« A cette époque, des jeunes gens sans chefs ni guide se rassemblèrent dans toutes les régions d'Europe et se dirigèrent vers la mer... Ceux qui revinrent, quand on leur demandait la raison de leurs pérégrinations, répondaient qu'ils ne le savaient pas... » (Chronique de Mathieu Paris, XIVe siècle, sous l'an 1212). Un siècle après cette croisade des enfants, la croisade des pastouraux rassemble à nouveau d'immenses foules de jeunes bergers, paysans, apprentis et clercs. Comme leurs prédécesseurs, ils partent à la recherche de la Jérusalem terrestre. Comme eux, ils ne savent ni où elle est, ni ce qu'ils font. Mais papes et rois ne leur pardonneront pas pour autant d'avoir bougé sans ordre, ensauvageant la croisade...

« Nous passerons la mer, car elle s'assèchera devant nous... » Quand ceux de Cologne entonnent le refrain, ceux du Vendômois reprennent pour la centième fois le couplet obscène qu'ils ont intercalé dans le chant des croisés. Nul ne sait où commence l'immense cortège, qu'entourent les meuglements des troupeaux abandonnés par leurs bergers. Nul ne sait où l'on est, sinon qu'à l'horizon, au delà des nuages de poussière, les murailles d'une nouvelle ville apparaissent, dont les portes se ferment dans le soir tandis qu'approchent les cohortes hétéroclites. Un groupe, l'aîné, aux longs cheveux roux, a peut-être seize ans, s'est arrêté au bord du champ. Le jeune paysan, de l'autre côté de la haie, les écoute, vaguement inquiet, tournant la tête vers la ferme, tandis que défilent, parade sauvage, les jeunes clercs aux habits déchirés, les bandes de gamins pilleurs de récoltes, ceux qui montent des chevaux de labour à cru, ceux qui ont enfilé des aubes volées dans les sacristies ou des robes de bure retaillées qui laissent voir les casaques de cuir bruni et les jeunes corps poudreux. On lui redit l'hypocrisie des curés, les chanoines gras de Saint-Quentin refusant la nourriture aux Croisés, mais aussi l'oubli du travail inutile, des parents qui n'ont jamais quitté le village, la fuite loin du long servage qui abrutit les vieux, les joies de l'errance chapardeuse, et, à l'Orient, la cité aux toits d'or et aux jardins de roses. Alors, au milieu du bruissement des armes sans nom provenues d'on ne sait quelles razzias, couteaux domestiques et rapières trop longues, épieux et lance-pierres, épées de bois et frondes, parmi la floraison de croix en T, à la grecque, en feuillage, en étoffes bariolées cousues qui, sacrilège, font hurler les chapitres et scandalisent les bourgeois, il saute la haie tandis que les vieux, embusqués derrière la porte à claire-voie, impuissants, se signent.

Le lin candide est quelque peu taché, et l'on reconnaît, sur la plupart des assistants, les draps abandonnés par les servantes infidèles. Les lances cruciformes entourent l'immense brasier, et la coupe d'argent cabossée circule, qui contient la décoction sacrée d'herbes mystérieuses, nouvelle communion. L'antique cérémonie des purs, de l'agneau innocent cher au cœur du Christ, renait encore ce soir.

On amène l'agneau lié devant Nicolas de

che récidive à Fontenoy : c'est lui qui tient son chapeau à plumes au premier rang de l'armée française et lance la phrase célèbre dont se glorifient tous les livres d'histoire : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Aussitôt dit, aussitôt fait, les deux premières lignes françaises en tombent de courtoisie pour ne plus se relever.

SPARTE, 241 AV. J.-C. : DANS LA DETTE, ABSTIENS-TOI : Le Péloponèse crève de faim et son trésor est vide. Le roi Agis expose une riche idée : on va abolir les dettes, tout le monde sera content. Il est aussitôt massacré par la population.

« RIEN. » : 14 JUILLET 1789 : **Un grand niais, ce Louis XVI qui sur son calepin, note à cette date : « Rien. » En février 1917, ce bon Romanoff, tsar de toutes les Russies, en fera tout autant.**

ALPHONSE DE LADEPRIME : Lamartine se voit décerner à l'unanimité la tiare de pape des niais. C'est l'as de la déprime, le citadin qui fait semblant de s'extasier devant un brin d'herbe mais qui pose son mouchoir à carreaux sur le sol avant de s'asseoir sous un arbre. De 1790 à 1830 il joue au mourant. Il renie en partie ses sanglots adorés pour pouvoir devenir chef du gouvernement provisoire en 1848, ce qui nous vaut une redoutable apologie du drapeau tricolore. Déçu par la politique qui le recrache à une forte majorité, il se rabat sur son prie-Dieu et gémit sur le sexe des anges. Rien de ce qu'il nous laisse ne peut le sauver, il a dégoûté trop de gens de la lecture : Lagarde et son complice Michard, les grands pense-bête des anthologies scolaires, lui consacrent la bagatelle d'une quarantaine de pages.

AFRIQUE, 1880 : CONGO-NIGO. **Le 7 novembre, à N'dambi-Bongo, le grand explorateur Stanley rencontre son homologue, le Français Savorgnan de Brazza.**

« Suborgnan de Razzia, je présume ? », dit Stanley.

« How, Stan, you dou dou ? »

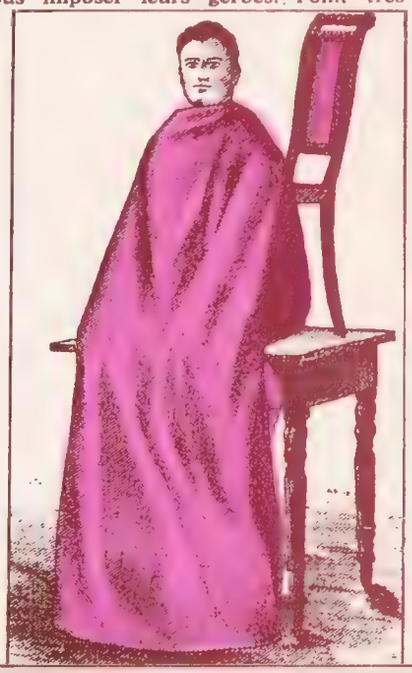
Beaucoup plus tard, en lisant leurs mémoires respectives, on s'aperçut que Stanley ne parlait pas un mot de français et que Brazza ignorait tout de l'anglais. Chacun avait crû se faire comprendre et mis dans la bouche de son interlocuteur les propos les plus invraisemblables.

LA CAVALERIE ARRIVE TOUJOURS TROP TARD : En 1885, un général de cavalerie aux cheveux beurrés et à la moustache en virgule déclare tout de go qu'il veut coucher avec tout Paris, que Paris est une femme et qu'elle ne demande qu'à se laisser violer. Poussant plus avant la niaiserie, Boulanger rédige un programme particulièrement crétin, que voici : « Interdiction de la représentation de **Lohengrin**, érection de baraquements dans la région de Belfort, introduction de la morue dans l'ordinaire des corps de troupes, adoption du bourgeron de toile pour les soldats de deuxième classe, unification des types de guérites et peinture aux couleurs tricolores de ces édicules, autorisation du port de la barbe pour les sous-officiers rengagés, vélocipédisation de l'armée, et, enfin, stricte application de la loi sur la remonte des capitaines. »

Il était évidemment trop con, ce ministre de la guerre là, pour réussir un coup d'Etat. Après avoir gaspillé toutes les chances qu'on lui offrait sur un plateau, il va se suicider sur la tombe de sa maîtresse. La République est sauvée.

FRANCE, 1919 : « ET MOI, JE SUIS NAPOLEON. » **Paul Deschanel était devenu incapable de faire la différence entre un bidet et une voie ferrée. Un jour, il en tombe du train qui l'emmenait on ne sait plus très bien où. Il longe les rails pendant quatre kilomètres et, au garde-barrière ahuri qu'il rencontre, décline son identité : « Je suis le Président de la République. » — « Oui, bien sûr », répond l'autre avec gentillesse. Le Président Deschanel meurt six mois plus tard dans une cellule capitonnée.**

LAIDS ET NIAIS SOLDES : Pour mémoire et pour ne pas faire de jaloux dans l'enfer des niais, citons en vrac Charlemagne avec son pourpoint en peaux de rats, Jules Ferry qui inventa l'école et fit une politique coloniale abjecte, Bugeaud qui coiffa quelques milliers d'Arabes heureux avec sa casquette sale, Kant qui a vécu bien longtemps avec une horloge qui lui sonnait dans la tête, Pompée (qui s'impose), Blanche de Castille qui préférait voir son fils mort plutôt que de le voir commettre un péché (nous aussi : c'était Saint Louis), Thiers pour les raisons que personne ne saurait ignorer un siècle après la Commune et la réussite de la S.N.C.F. (« Les chemins de fer n'ont pas d'avenir », disait ce grand visionnaire en mettant le pied dans son pot de chambre), le baron Haussman qui saigna toutes les artères de Paris, Démosthène, trop friand de cailloux pour être crédible, la reine Victoria qui inventa le corset et la mauvaise conscience, Raphaël parce que la platitude de ses fresques laissent pantois tous les barbouilleurs de la place du Tertre, Grouchy qui n'en finit pas de passer pour Blücher, Louis Philippe et Charles X qui ont tous les deux raté leur vocation d'épicier en Basse-Provence, Lagarde et Michard enfin, qui, s'ils avaient rencontré Mallet et Isaac, ou Lebossé et Emery, ou Roux et Combaluzier, ou Jacob et Delafon, auraient pû faire un bon pocker au lieu de nous imposer leurs gerbes. Point très final.



Trani, qui est là-bas, sous sa croix de résurrection à double croisillon. Il gigote, le petit agneau, même quand se détache et roule au pied de Nicolas la tête bouclée tranchée d'un coup par l'épée consacrée au pommeau croisé. Il a douze ans, de pur sang juif, comme le veut le rituel. Alors Nicolas se baisse, trempe ses doigts dans le sang, puis psalmodie les anciens répons :

« Je te donne et tu me donnes
Agneau de joie et d'espérance »

Dans l'ombre, le cercle reprend confusément les paroles de l'Elu. Le feu, sur lequel on a jeté la poudre apportée de Hongrie, élève les tourbillons blancs de la fumée qui énivre. Les corps se joignent, se tordent dans la joie, reproduisant partout la croix mystique. Nicolas unit maintenant les jouvenceaux et les vierges, les jouvenceaux entre eux. Ils se présentent nus devant lui, et il murmure à chacun dans son latin germanisé les droits de la jeunesse élue, de la jeunesse qui accomplit l'œuvre sainte abandonnée par les puissants et qui annonce la fin des temps.

« Lorsque la troupe des pastoureaux entra dans Orléans, l'évêque interdit sur-le-champ d'assister à leurs prédications. Un de ces pastoureaux avait commencé sa prédication lorsqu'un étudiant lui cria : « Tais-toi, hérétique...° » Un de ces fanatiques le frappa d'une hache à la tête ; ce fut pour la multitude le signal de courir sus à tous les prêtres. » (Mathieu Pâris.)

L'entassement des lourdes draperies flamandes s'est écroulé. Les plus jeunes y taillent de nouvelles croix, à grands coups de ciseaux crissants. A genoux, contemplant le piétinement de ses étoffes, le maître drapier, fournisseur de l'évêché et de la cour, confesse, velours noir et bajoues tremblantes, le nouvel évangile, celui qui dit que la jeunesse est élue pour vaincre les tièdes et les infidèles. Un grand pâtre blond lui rappelle, moqueur, que c'est là œuvre pie. Le vieil homme maudit en secret tous les papes qui ont appelé ou appelleront jamais à la croisade. Au cri du guetteur, tous ramassent armes et butin ; soudain, au moment de franchir le seuil, le pâtre s'est retourné. Il revient, se baisse, et sa lame luit d'un coup bref. Sanglotant, le drapier, les bras au visage, le sang plein les yeux, tâte, incrédule, la blessure à son front : la marque de la croix.

A quoi pense le pape Grégoire IX.

Ce fut grand désordre dans toute la chrétienté que ces croisades d'enfants. Il n'est certes pas bon pour la sainte Eglise que le désordre s'instaure sous le manteau de la croix. Aussi sont-ce de bons chrétiens que nos fils de Marseille, qui ont embarqué toute cette foule sur sept navires. Ainsi ce grand tumulte a-t-il été dispersé sans scandale. Cinq navires se sont rendus à Alexandrie, et comme nos négociations avec le Calife le laissaient prévoir, tous ces imprudents ont été vendus comme esclaves aux chefs sarrazins. Et ils prendront place dans les sérails où leur beauté sera appréciée à son juste prix. Il n'a malheureusement pas été possible d'en prélever quelques uns pour notre cour, ou pour grossir la troupe de nos castrats. Quant aux deux vaisseaux qui se sont engloutis avec tous leurs passagers non loin de nos côtes, ils ont ainsi apporté à cette dangereuse entreprise une fin édifiante. Et, comme il convient que les peuples chrétiens ne gardent en mémoire que ce qui est conforme au salut de l'Eglise, nous avons proclamé que ces enfants nous faisaient reproche de nous endormir, lorsqu'ils volaient au secours de la terre sainte. Et nous avons bâti autour des ossements blanchis, afin que la piété et l'innocence retrouvent leurs droits, en ce récif de Saint-Pierre, une église avec douze prébendaires où brûleront éternellement de saintes huiles. Pour les siècles des siècles, ne restera de cette aventure engendrée par un faux zèle que cette pieuse image de l'enfance que nous avons ainsi instituée, le culte des Saints-Innocents.

Guy Hocquenghen

...LAIDS

ESPAGNE : LE CID BOUCHER. **Ruy Dias de Bivar nait en 1040. Son audace et sa fourberie en font un caïd (en espagnol : Le Cid) parmi les bandes de brigands qui écument alors l'Ibérie, vendant leur épée au plus offrant. Le Cid organise sa petite troupe et bataille indifféremment pour les chrétiens et les maures. Passé au service de l'émir de Saragosse, il fait le siège de Valence pendant toute l'année 1094. Quand la ville se rend, il viole les conditions de la reddition, brûle vif le grand juge, s'accapare les biens des citoyens. Il aurait brûlé la femme et la fille du juge si ses propres soldats ne l'en avaient empêché. Pierre Corneille, qui le donna en exemple à des générations de lycéens, était un grand fou, ou bien un dangereux subversif.**

XIIIe SIECLE : LE PLAISIR ET LA HYENE. A propos d'Inquisition, il faut mentionner son premier chef, Torquemada, sadique tortureur, bourreau de milliers de personnes. Il mettait, avec un plaisir cynique, main à la tâche. Après une longue vie de ce plaisir, il eut envie de changer et se dénonça lui-même à ses amis en leur expliquant qu'il n'avait jusqu'ici torturé que par plaisir, pour prendre son pied. Il fut alors torturé à son tour, et mourut dans un nouvel orgasme.

1210, ANGLETERRE : ENTERREZ CE JEAN. **Jean sans Terre ordonne l'emprisonnement de tous les juifs, hommes, femmes et enfants. Il en profite pour leur voler la somme de 66 000 marcs. Ceux que l'on soupçonne de cacher un trésor sont torturés : on leur arrache une dent par jour jusqu'à ce qu'ils avouent. Et au bout de trente-deux jours de silence, que faisait Jean sans Terre ?**

LAID PIEUX : SAINT-LOUIS. Devenu homme, Louis fut très beau, très grand, mince, avec un visage gracieux et des « yeux de colombe ». Toute sa vie il s'adonna à des exercices de piété. Chaque matin il entendait deux messes. Il assistait à tous les offices de la journée. Le soir il faisait cinquante génuflexions et récitait les Ave Maria, puis il se couchait sans avoir bu de vin, comme c'était l'usage alors. Il s'agenouillait sur le pavé des églises sans coussin, et il lui arrivait de prier si longtemps que ses serviteurs restés à la porte s'impatientaient.
Pour se mortifier, il se privait des choses qu'il préférait, des primeurs et des brochets ; quand il trouvait une sauce bonne, il y versait de l'eau pour la rendre insipide. En temps de carême, comme il aimait le vin, il buvait de la bière qu'il détestait. Tous les vendredis, il se confessait et se faisait donner la discipline sur les épaules nues par son confesseur avec cinq chaînettes de fer : il portait un cilice et même il en avait donné un à sa fille. Souvent il invitait des mendiants à dîner et, pour se mortifier, il faisait mettre à côté de lui les plus sales : il tranchait leur pain et leur viande et mangeait leurs restes dans les plats qu'ils avaient tenus de leurs mains sales. Aux jours de fête, il leur lavait les pieds, les essuyait et les baisait. Il y avait dans une abbaye un moine qui avait le nez et les yeux mangés par la lèpre, et les lèvres fendues ; le roi le fréquentait de préférence. Saint Louis ne fit jamais étalage de sa piété ; au contraire il cachait ses mortifications. Quand il faisait venir des mendiants pour leur baiser les pieds, il choisissait de préférence des aveugles et se les faisait amener dans le secret.

Charles Seignobos
Cours d'histoire — 5e A.D.

TELL EST PRIS QUI CROYAIT PENDRE. **Le peuple helvète vivait paisiblement, gardant ses vaches et s'escIaffant joyeusement lorsqu'une monnaie étrangère se cassait la gueule. Il faisait bon fumer dans les herbes grasses et souffler dans les longs oliphants pour annoncer la soupe. Un méchant bailli autrichien, du nom de Gessler, tyrannisait bien un peu le bon peuple suisse, mais guère plus qu'un quelconque autre tyranneau. Là-dessus, une histoire fort controversée fit d'un certain Guillaume Tell un héros national. Alors que celui-ci se promenait dans la campagne, il vint à passer sous un arbre. Cet arbre était un pommier, d'où un fruit, trop mûr sans doute, se détacha et vint s'écraser sur son crâne. Il inventa tout aussitôt la loi sur la gravitation universelle, invention qui assura la fortune de son pays. Toute autre version de cette lamentable histoire ne serait que pure légende pour encourager malsainement le nationalisme suisse.**

CALVIN ETIRE, IL FAUT LE VOIR. Suisse 1550 : Calvin, l'homme qui a dénoncé la dictature des évêques, s'empresse de réprimer à son tour dès qu'il parvient au pouvoir à Genève. Tous n'en mourraient pas, mais tous étaient frappés. Il interdit les jeux, le théâtre, rend les sermons obligatoires, règle la coupe des habits, bride les mœurs. Il avait subordonné son église à l'Etat et dira à ce propos : « Les seigneurs sont des dieux ; le peuple est Satan. »

PARIS, 1716 : BANQUEROUTE DE LA BANQUE LASSE. **Law invente la banque. Un trop grand succès et le manque de contrepartie le mèneront au désastre. Il inventera alors la banqueroute. On fit la queue pour avoir ses papiers sales, on se battit, et des gens étouffés furent portés par le flot jusqu'au guichet où l'on constata leur mort plusieurs heures après. Faillite de 10 milliards dont 46 millions remboursés. Rue Quincampoix, de nombreux flippés pendant les transactions. Un garçon de café gagne trente millions et s'achète un titre de milord le soir même. Un « frotteur » en gagne quarante et devient fou. Un bossu malin fait fortune en louant sa bosse aux acheteurs d'assignats à la recherche d'un pupitre. Et lui, il se fait payer en or.**

LA FAYETTE - LE VALAID. 1791 : Type même du crétin militaire, le marquis de Lafayette était considéré comme un héros de la Révolution. Très populaire auprès des parisiens, il fut accueilli comme un triomphateur. Il se mit aussitôt au service du roi de France et fit tirer sur la foule sans sommation, à la première occasion qui se présenta. Ce fut le Massacre du Champ-de-Mars.

LE LAID DE MON MOULIN. 1873 : **Alphonse Daudet décrit « Arthur », l'ouvrier-type qui rentre samedi à une heure du matin, après avoir bu au bistrot toute sa paye de la semaine. Il bat sa femme toute la nuit et au petit matin va parler avec les voisins, « d'une voix blanche, déclamant des bouts d'idées ramassés un peu partout sur les droits de l'ouvrier, la tyrannie du Capital. Tout cela ne l'empêchait pas le samedi suivant de boire sa paye et de battre sa femme (...) Et c'est cette race-là qui voudrait gouverner le monde ! »**

Les Romains sont laids

Les soldats romains prisonniers de Pyrrhus obtiennent l'autorisation de revenir à Rome célébrer les saturnales, puis repartent en captivité parce qu'ils en ont fait le serment à Pyrrhus. Mucius Scaevola se brûle une main pour impressionner l'ennemi. Caton termine tous ses discours, quel que soit le sujet, par « et puis, il faut détruire Carthage ». Plusieurs généraux romains en campagne font décapiter leur fils pour avoir désobéi ou combattu sans ordres. Néron n'a qu'une passion : se produire en spectacle comme chanteur et acteur. Il constitue une claque de cinq mille jeunes prébéiens et les divise par bandes pour leur apprendre les différents genres d'applaudissements (tels que les bourdonnements, les briques creuses, les tessons). Claude, l'empereur le plus trouillard de l'histoire romaine, pris d'une crise de parano, s'enfuit de son propre camp et s'informe tout le long de la route pour savoir s'il n'a pas été déposé. Décidément, les Romains sont trop cons. La chose ne serait pas grave s'ils n'y ajoutaient une cruauté et une malfaisance dont ils ne se départiront jamais.

Au Ve siècle avant J.-C., les Romains égorgent toute la population (y compris les femmes et les enfants) de plusieurs villes étrusques comme Veies ou Fidènes. Au cours des siècles suivants ils rasent complètement quelques-unes des plus grandes villes de l'antiquité : Palmyre, Carthage, Corinthe ou Jérusalem. Pendant la guerre des Gaules, Jules César fait trancher les mains à tous les habitants d'Uxellodunum. Quand on ne massacre pas on vend comme esclave, et l'expédition de Macédoine, au IIe siècle avant J.-C., ramène cent cinquante mille esclaves.

Les armées romaines, dit-on, doivent leur puissance à leur discipline. Mais il arrive souvent aux légions, composées de plébéiens, de prendre leurs jambes à leur cou pour ôter au consul la joie de s'offrir un triomphe, le grand défilé dans les rues de Rome auquel rêve tout chefaillon patricien. Tel un Pétain en 1917, le consul se venge en décimant les légions : il fait mettre à mort un soldat sur dix à coups de verges et de pierres.

Rome a engendré un peuple entier de soudards et de pillards. Le militarisme imprègne tous les esprits, et la principale assemblée de la république, l'assemblée centuriate, est calquée sur l'organisation militaire. Le tribun (magistrat plébéien) Sinclnius Dentatus proclame en guise de campagne électorale qu'il a « assisté à cent vingt batailles, suivi neuf triomphes, tué neuf ennemis en combat singulier, reçu quarante-cinq blessures, aucune par derrière, mérité quatre-vingt-trois colliers et soixante bracelets d'or, dix-huit lances et vingt-cinq harnais. » Il périt assassiné au cours d'une campagne sur ordre du gouvernement romain.

Rome repose entièrement sur le colonialisme : elle cesse rapidement de produire du blé et en reçoit d'Egypte et d'Afrique du Nord, elle importe tout et n'exporte rien. Lorsque cesse l'expansion coloniale, à partir du IIe siècle après J.-C., l'économie romaine s'écroule très mollement. La société romaine s'est corrompue de la même manière : les cultivateurs qui formaient la « classe moyenne » sous la république, et rendaient possible un semblant d'organisation démocratique, disparaissent dès les premières conquêtes. Les grands propriétaires rachètent toutes les terres et la campagne romaine n'est bientôt plus composée que de « latifundia », immenses domaines où toute la main-d'œuvre est composée d'esclaves. Les prolétaires se concentrent dans les villes, et comme les emplois artisanaux et industriels reviennent également à des esclaves, ils vivent des allocations de l'Etat, de petites fraudes et de combines minables ou encore de mendicité. Un recensement ordonné par Jules César établit que les deux tiers de la population de Rome (320 000 habitants sur un total de 450 000) vivent à la charge de l'Etat et sans rien faire.

Même les soldats possèdent leurs esclaves pour porter leurs armes, et les légions de Cépion comptent 40 000 valets pour 80 000 soldats.

Le XVIIe siècle français : l'âge d'or des zombies

Le peintre Hyacinthe Rigaud perche la trogne veule et boursouflée du roi Soleil au sommet du corps élancé d'un jeune éphèbe : le siècle de Louis XIV tout entier est à la mesure de ce grossier truquage. Grandeur, classicisme, éclat des lettres, des arts, des armes et des lois — ce mensonge charrie comme du vent un manque d'imagination et d'originalité des plus remarquables. Salons littéraires, camps militaires et corridors de Versailles deviennent la voie de garage de tous les faussaires de l'époque, une densité de niais et de flippés au mètre carré telle qu'on n'en a jamais connue de semblable dans l'histoire.

Passons sur les chefs militaires, Condé, Turenne, passons sur Colbert, le nombre des anecdotes bécasses recueillies à leur propos remplirait aisément un volume du bottin. Venons-en à ceux qui ont assombri notre scolarité et nous ont dégoûté de la lecture pendant de longues années. Tous, ils ont copié les « anciens » sans vergogne. Bossuet, le plus creux, avec ses grandes périodes qui ressemblent à des courants d'air : il empile les citations comme d'autres des briques. Tout ce qui le retenait, chez les vieux auteurs, il le notait soigneusement sur un cahier, et piochait dedans, y ajoutant quelques effets de manches. Dans la série « faisons du neuf avec du vieux », une poussière d'emperruqués tragiques : La Fontaine qui, pour se racheter d'une existence de pique-assiette et de chaud lapin compose des fables légères qui ne sont guère que des resuçées d'Esope (Esope lui-même avait tout pompé sans y rien comprendre chez les orientaux). Racine s'inspire directement, entre deux orgies discrètes, de la Bible, de Saint Augustin, de Virgile, de Sophocle et d'Euripide qu'il connaissait par cœur. Pierre Corneille, impérator des flippés, pris parfois de délire loufoque, décalque en alexandrins les leçons de Sénèque et de Lucain. Pascal, génie mathématique à douze ans, tourne vite au bigot triste : ce grand masochiste pleurnichard entend lutter contre Confucius, dont il ignore tout, au nom d'un Moïse qu'il réinvente. Descartes, qui nous fit tant souffrir, puise largement ses seules inventions dans la philosophie arabe et donne des grands coups de bottes dans les flancs de son caniche pour expliquer que les animaux n'ont pas d'âme. Saint-Simon donne ses lettres de noblesse à la médisance en inventant toute une théorie du trou de serrure qui sévit aujourd'hui encore dans la presse à sensation. Les interminables lettres de Mme de Sévigné valent ce que valent les films amateurs où l'on voit l'image tremblotante des premiers pas de bébé. La Rochefoucauld (surnommé Maxime), pessimiste aigre et confit, assène à ses contemporains une série de jugements brumeux et déprimants du style de celui-ci : « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler. » C'est une source inépuisable de sujets de dissertations inutiles.

A part ça, les idées se réduisent en querelles absconses teintées de théologie. On se flagelle bêtement ou l'on se pâme des heures devant l'autel. Les jansénistes tapent sur les jésuites qui tapent sur les quiétistes, etc. On découvre la mauvaise foi, la fameuse humilité et le goût pompeux de la ligne droite. Impression d'ordre et de calme, ennui en fait. Quand Louis XIV meurt on songe à se défouler, enfin.

Dans ces conditions la démocratie n'est rien d'autre qu'une farce saumâtre. Au début de la République et jusqu'au IIe siècle avant J.-C., il y a un parti plébéien avec ses tribuns et d'éternels débats sur des propositions de loi égalitaires. Mais la jeunesse patricienne s'organise en commandos fascistes, le « mouvement Occident » de l'époque attaque les assemblées plébéiennes et casse la figure aux tribuns de gauche. Tiberius Gracchus — qui se battait pour le partage des terres — et trois cents de ses partisans sont tués à coups de barres de fer par des nervis. Caïus Gracchus périt avec 3 000 partisans, massacrés en pleine rue ou égorgés dans les prisons. Bientôt la vie politique romaine se réduit à des luttes entre bandes armées. La rivalité entre Marius et Sylla (1er siècle avant J.-C.) fait des milliers de morts. On assassine en masse, on en revient aux sacrifices humains, on égorge ses ennemis au-dessus d'un tombeau ou on les coupe en morceaux. La dictature de Sylla massacre des milliers d'opposants et tous ceux dont la tête ne revient pas à l'un ou l'autre de ses proches. Catilina met la main sur un neveu de Marius, lui crève les yeux, lui arrache la langue, les oreilles et les mains, lui rompt les os puis le décapite et va porter la tête à Sylla. Pendant la guerre des Gaules, la rivalité de deux bandes de truands et de nervis, celle de Claudius contre celle de Milon, occupe la vie politique romaine. Puis on passe à la lutte entre armées : celle de Pompée contre celle de Jules César, Auguste contre Marc-Antoine. Tout le monde soupire de soulagement lorsque César, puis Auguste mettent en place le pouvoir absolu de l'empereur.

Les Romains vivront bien mieux sous l'empire : plus de guerre civile, une relative sécurité économique, « du pain et des jeux » qui tombent gratuitement dans la bouche de la plèbe. Les empereurs assassinent beaucoup, mais surtout leurs proches, leur famille et leurs rivaux politiques. Ceux qui savent se garer et passer inaperçus se portent bien.

Tibère meurt empoisonné, Caligula égorgé, Claude empoisonné, Néron égorgé, Galba égorgé, Othon se suicide, Vitellius se fait lyncher par la foule et Domitien meurt poignardé. Ce sont les huit premiers empereurs de la famille d'Auguste, certains n'ont même pas duré un an. En 284, sur quarante-neuf empereurs, quarante ont péri de mort violente, trente-trois d'un assassinat. Par la suite, il y a trop de prétendants qui ne dépassent pas une journée : il devient impossible de faire un compte. En 306, six empereurs se font la guerre les uns aux autres et chacun pour soi. Tout se règle entre l'armée et les généraux riches : les soldats vendent la nomination contre une augmentation de leur solde, et chaque légion pousse son empereur. Beaucoup s'illustrent par leur exceptionnelle débilité, leur cruauté sans frein, et leurs perversions bizarres. Ne parlons même pas des empereurs fous, Caligula ou Elagabal. Tibère passe les dernières années de sa vie à Capri, entre un assassinat du haut de son rocher favori et une orgie avec ses sprinthries, une troupe de jeunes filles et de mignons rompus à tous les raffinements de l'érotisme. D'après Suétone « il dressait des garçons de l'âge le plus tendre, qu'il appelait ses petits poissons, à s'ébattre et à jouer entre ses cuisses pendant qu'il nageait, et à l'attraper de la langue et des dents. Il apprenait aussi à des bébés déjà forts mais non encore sevrés, à lui prendre le sexe comme ils eussent fait du sein de leur nourrice. »

Ah ! Qu'ils sont laids les Romains ! Si encore ils ne se vantaient pas avec une telle impudeur ! Mais il leur faut sans relâche déguiser la vérité sous des formules. Pendant toute la durée de l'empire ils sont théoriquement toujours en république et conservent un sénat et des consuls. Les grands hypocrites de l'empire chantent les antiques vertus romaines et se conduisent comme le reste de leurs contemporains. L'historien Salluste est un gouverneur pillard, ce crétin de Sénèque, malgré toutes ses maximes, n'est qu'un débauché de plus à la cour de Néron, et Cicéron, qui fustige les abus de Verrès, gouverneur de Sicile, empoche lui-même deux millions de sesterces en Cilicie. Reconnaissons une seule honnêteté aux Romains : ils maintiennent comme sainte légende de leur origine l'histoire d'un meurtre sordide, celui de Rémus par son frère Romulus.

Lentinus Dago

EN PLEIN DANS L'EMILE ! 1892 : Emile Zola dans « La débâcle » explique que la Commune fut une crise de nervosité maladive, une épidémique fièvre lâchant la bête humaine débridée : « Dans cette populace détraquée par des mois d'angoisse et de famine, ravagée de soupçons, l'insurrection poussait naturellement. »

ALBERT SCHWEITZER ET SON ORGUE DE BROUSSE. De l'apôtre de Lambaréné, on connait les talents de musicien ; le son aigre de son instrument venteux résonne encore dans bien des oreilles africaines. On connaissait aussi l'art du guérisseur — là évidemment les témoins sont plus rares. Savait-on aussi qu'il écrivait ? Cette phrase profonde, cette formule audacieuse en témoigne : « Le noir est un enfant, et avec, les enfants rien ne peut être réalisé sans faire usage d'autorité... pour les noirs, en conséquence, j'ai trouvé la formule suivante : je suis votre frère, c'est vrai, mais votre frère aîné. »

MUSIQUE ORIENTALE

A la cour du calife à Bagdad ou à Damas, dans les somptueuses capitales de l'Andalousie arabe, Séville et Cordoue, dans tous les palais de l'Arabie, c'est jour de deuil. Ishâk, fils d'Ibrahim, le plus grand joueur d'oud de son temps, vient de mourir. Déjà, quelques années auparavant, le calife al-Wâthiq disait de lui : « C'est une des grâces de la royauté. Si la jeunesse et la santé pouvaient être achetées, je les lui aurais procurées au prix de la motié du royaume ». Le jour de sa mort, le calife al-Mutawakkil pleure abondamment et s'écrie : « Aujourd'hui a disparu une grande part de la beauté, de la splendeur et de la parure du royaume ». A la même époque, l'occident chrétien et son « moyen-âge » pataugent dans l'obscurantisme. L'Eglise a réprouvé la musique et ne tolère pour ses liturgies que l'austère chant grégorien. Quant aux musiciens profanes, les ménestrels, ils ont fidèlement calqué leur luth sur l'oud arabe, et empruntent de nombreuses mélodies.

L'Islam a bien essayé de condamner la musique, cette « voix du diable », mais sans succès. Les princes arabes aiment trop les voluptés pour se passer de vin et de musique. Enseignée en bonne place dans les universités, analysée jusque dans ses propriétés acoustiques et mathématiques, pratiquée par des musiciens qui comptent parmi les grands personnages du royaume, la musique classique arabe s'élance vers d'incroyables raffinements. Du IXe au XIIIe siècle on dénombre deux cent soixante traités sur la théorie de la musique. Al-Farabi, que les Occidentaux nomment Alpharabius, écrit l'un des plus célèbres, le « Grand Livre de la Musique ». En jouant sur son oud il peut à volonté faire éclater de rire ou fondre en larmes ses auditeurs. Pour terminer ses concerts, ils les plonge dans un profond sommeil avant de s'éclipser.

Lorsque les Arabes conquièrent l'empire Perse au VIIe siècle, ils découvrent une civilisation tellement plus riche que la leur qu'ils en adoptent de nombreux traits, particulièrement la musique. Les Turcs à leur tour envahissent l'Asie mineure à partir du XIe siècle et s'imprègnent de la vieille civilisation persane. La musique persane forme le socle sur lequel arabes ou turcs se sont contentés de broder quelques variations. Ses racines remontent loin, jusqu'à la Mésopotamie antique et aux Assyriens. La Perse a su aussi retenir l'héritage grec que les occidentaux avaient laissé couler entre leurs doigts.

« Ecoute sur la flûte de roseau ce qu'elle révèle. Ecoute comme elle gémit sa douleur nostalgique ! Quand on me détacha, dit-elle, de mon lac planté de roseaux, le monde entier pleura mon malheur ». Ce sont les premiers vers d'un grand ouvrage didactique de Jalal-ed-Din Roumi, poète mystique persan. Il nomme les mélodies persanes « empreintes de l'ardeur de l'amour et du regret de la séparation ». La volupté et la mélancolie forment un alliage immuable, seules les proportions varient. « Est-il vrai que le cœur doit se déchirer pour chaque être digne d'amour? Que faire ? N'est-il pas fatal que le cœur né pour la souffrance se brise en mille morceaux ? La douleur devient à chaque instant la force des amoureux, ô mon cœur ! » Telles sont les paroles d'un **gazel** (poème lyrique chanté) **(Turquie II**, coll. Unesco, disques Musicaphon). Il y a cent nuances à l'intérieur de la tristesse, dans le dégradé qui va du désespoir à l'attente amoureuse, et mille jeux de miroirs et doubles sens entre l'amour humain et l'amour mystique. Toutes les subtilités des sentiments se coulent dans le phrasé de la musique, les ornements, les inflexions, les quarts de ton, les maniérismes vocaux, toutes ces fioritures que l'on compare souvent aux « arabesques » des arts plastiques. Un système de structures souples analogues aux ragas indiens (**maqam** arabe, **dastgah** persan) fixe certaines mélodies, certaines tonalités de base qui inspirent et soutiennent le musicien sans le lier à une composition. Comme les ragas les maqams désignent précisément des sentiments, des heures de la journée, des climats, des signes du zodiaque. « Sache, écrit le chroniqueur du Xe siècle Abd al-Mu'min al Balkhi, que **maqam râst** a pour tempérament le feu, comme signe le bélier, comme heure Vénus dans la troisième sphère au jour du vendredi. **Maqamushâq** a pour tempérament l'eau, pour signe les gémeaux, pour heure Mercure dans la deuxième sphère du mercredi... »

L'influence de la musique arabe et persane pénètre partout : en occident parfois, mais surtout en Inde du nord où elle engendre le **sitar** (un croisement entre le **vina** purement indien et l'**oud** arabe) et toute la musique ouvragée qui l'emploie, et jusqu'en Chine ou en Asie du Sud-Est. En revanche elle a bien failli se perdre dans son continent d'origine. **Munir Bashir,** un des grands joueurs d'**oud** classique, s'est longtemps exilé en Hongrie et ne se produisait qu'en Europe jusqu'à une date récente **(Iraq, 'ud classique arabe,** disque Ocora). Un album, **Musique persane** (disques Ocora) donne une bonne idée d'à quoi pouvait ressembler un concert à la cour d'Haroun al-Rashid, et peut-être même à Babylone il y a trois mille ans : un petit orchestre d'une dizaine de solistes exécute une ouverture composée, puis les solos instrumentaux et les récitatifs chantés se succèdent, ponctuées de somptueuses reprises orchestrales. Tout s'écoule avec une noble lenteur, les instruments ont des sonorités de bois précieux, il faut s'enfoncer dans des coussins moelleux et faire des rêves langoureux. Toujours vivante, camouflée sous le sirop d'Oum Khalsoum, la musique du monde arabe continue à se transformer, à susciter des individualités géniales : **Matar Mohammed,** musicien autodidacte, fougueux comme un guitariste de flamenco sans se départir de la mélancolie traditionnelle, **(Musique traditionnelle arabe,** disques Alvarez).

Ailleurs, alimentée par les forces de délires ancestraux, une musique de la folie se perpétue de père en fils. Les derviches se mettent à tourner en Turquie au XIIIe siècle. Comme le christianisme, l'Islam restait impuissant à remplacer les émotions fortes du mysticisme païen. Et les bédouins se souvenaient secrètement des vieux cultes de Cybèle et d'Attis. Ainsi naissent les ordres de derviches et les soufis : des sectes de moines mendiants à la recherche de la communion mystique. Certains prendront des voies ascétiques ou intellectualisées. d'autres retournent vers les danses frénétiques, les techniques de la transe : les derviches hurleurs, ou Rafa'ia, se tiennent tous par les bras, vocifèrent des formules pieuses et des invocations à Allah, onomatopées hypnotiques qu'ils répètent interminablement, et balancent le corps d'avant en arrière. Les derviches tourneurs, eux, virevoltent les yeux fermés et les bras ouverts jusqu'à ce qu'ils tombent inconscients, s'accompagnant de tambours et de tambourins.

En quelques siècles ces confréries essaiment vers l'ouest, le Maroc et l'Algérie. On les y trouve encore aujourd'hui. Ils vivent en groupe et se passent de père en fils le savoir ésotérique, les rythmes et les formules rituelles qui induisent la transe. Ils n'ont pas changé depuis les premiers derviches extatiques : « La ilaha illa Allah » (il n'y a point d'autre dieu qu'Allah), répété des milliers de fois par des voix gutturales et graves, un groupe de percussions qui accélère très progressivement les rythmes, des flûtes suraiguës, les « rhaitas » qui déchirent les tympans et entrelacent autour des incantations des motifs tout aussi hypnotiques. Ils se nomment Aissaoua, Hamadcha, Jilala ou G'naoua et chaque secte possède ses propres rythmes. Les Hamadcha sont les plus spectaculaires : ils s'enfoncent des poignards dans les membres, croquent des scorpions et des vipères, mâchent des feuilles de cactus et marchent pieds nus sur des braises, font reposer le poids de leur ventre nu sur un sabre et, pour clore le tout, s'enfoncent des clous dans le crâne. Les autres confréries se bornent à danser toute la nuit. Leur musique reste bien assez efficace pour troubler fortement les spectateurs, même occidentaux. Brion Gysin vit un jour les musiciens de Jajouka, au Maroc, et parla d'eux dans **The Process.** Puis il emmena William Burroughs les voir et Burroughs les décrivit dans **The ticket that exploded.** Enfin un jeune musicien de rock anxieux, guitare des Rolling Stones, névrosé et plein d'idées bizarres entendit les bandes et partit enregistrer les musiciens de Jajouka. Le voyage de Brian Jones a produit, avant

PLANANTE

de mourir, à l'écart des Stones, un disque fascinant, **Joujouka** (Rolling Stones Records, import. WEA). Sur une face, la musique improvisée dans la nuit par un petit groupe de musiciens, des rythmes relativement détendus mais déjà électrisants. L'autre face présente une tranche d'une des grandes fêtes, sur laquelle Brian Jones s'est livré à d'étranges manipulations. Sur place, l'ingénieur du son faisait passer ses micros de droite à gauche tandis que les musiciens tournaient autour de lui. En studio, les tambours déphasés semblent résonner au fond d'un tunnel ; des bandes passées à l'envers ajoutent des grondements oppressants et des vocalises impossibles. On a peine à distinguer la musique originale.

Un album restitue de manière beaucoup plus fidèle la musique des confréries marocaines : **Moroccan sufi music** (Lyrichord — import. Fnac). Mais la face « truquée » de Brian Jones suscite elle aussi d'intéressants vertiges : grinçante, maniaque, vaguement effrayante, elle préfigure une « musique électronique de transe » où les étonnantes possibilités du synthetiser seconderaient les rythmes démoniaques éprouvés depuis des siècles. On trouverait là un contraire et un pendant au mysticisme à l'indienne, calme et contemplatif, de La Monte Young et Terry Riley ou de certains musiciens allemands, une musique dionysiaque pour les années quatre-vingt — un bel horizon — n'est-ce pas ?

La vieille civilisation indienne fait de l'œil à l'occident industriel, lui dépêche ses gurus et ses musiciens. En 1966 les Beatles voyageaient en Inde, s'entichaient d'un maharishi à la belle barbe blanche, et George Harrison apprenait le sitar auprès de Ravi Shankar. Bientôt tous les groupes de rock incorporaient l'obligatoire solo de sitar dans leur répertoire et tous leurs auditeurs s'achetaient un album de Ravi Shankar. La musique indienne en sourdine fournissait un bruit de fond agréable et planant pour les soirées nonchalantes et flasques dans des chambres décorées de tentures, d'images pieuses et de coussins indiens tandis que brûlaient l'encens ou le santal. Cette mode instantanée a vite reflué, mais l'influence demeure, moins spectaculaire et plus profonde. Terry Riley et La Monte Young accomplissent le long chemin du musicien occidental en quête d'une discipline, et vont en Inde étudier longuement sous la direction du **pandit Pran Nath.** Le pandit a lui aussi une superbe barbe blanche. A vingt ans il fut naga, saint mendiant qui voyageait tout nu et couvert de cendres. Il ne consentit, dit-on, à quitter cette vie que parce que son guru le lui ordonnait : il fallait à tout prix faire entendre et enseigner cette tradition vocale, le style **kirana,** sous peine de le voir irrémédiablement disparaître. A leur tour les deux musiciens américains prennent le pandit Pran Nath

pour leur guru. Pour cette génération de musiciens, la musique indienne représente plus qu'un système tonal exotique, et reste inséparable d'une discipline spirituelle. Fantasme ? C'est pourtant bien ainsi que les indiens la comprennent. La musique indienne jaillit des racines profondes dans la religion, qui repose elle-même sur des métaphores musicales : le principe vital, l'essence de l'univers se déploient dans le souffle, ou dans le chant (Brahma), et la création du monde s'accomplit par la danse de Shiva. Les plus anciennes formes de la musique sont le chant rituel aux propriétés magiques, le « om », les mantra ou la psalmodie des Vedas. Les instruments viennent plus tard, beaucoup pénètrent dans le sillage des grecs au moment des conquêtes d'Alexandre.

La musique instrumentale, sans rompre le contact avec la religion, se fait plus mondaine et s'installe dans les palais, à la cour des possédants. Les musiciens appartiennent à des classes inférieures et sont employés au service des grands. On les décharge de toute autre préoccupation : ils se vouent complètement à la musique, lui consacrent des années d'étude, depuis l'enfance, sous la direction d'un maître personnel, souvent de façon héréditaire. Il n'y a pas de musicien amateur en Inde, la musique n'est pas un talent cultivé en société, mais la discipline d'un petit nombre qui s'y est entièrement immergé.

Dans le Sud, la musique a gardé pures les formes anciennes, plus noble et plus austère, encore profondément religieuse. Dans le Nord au contraire l'influence arabe vient raffiner et abâtardir les classes dominantes : il en résulte les styles les plus célèbres de la musique classique, la musique de sitar de Ravi Shankar, Imrat Khan ou Vilayat Khan : élégante, décorative, abandonnée, presque romantique. Dans le Sud domine le **vina**, la forme purement hindoue du sitar, que **Balachander** sait faire bourdonner comme des nuées d'insectes. Le Nord tend plus à varier les instruments, avec le **sarod**, un luth aux sons plus courts qu'affectionne Ali Akbar Khan, et surtout le **shahnai**, un instrument à vent, ample et plaintif, aux notes ininterrompues : il faut écouter un album de **Bismillah Khan**, grand maître du shahnai, pour commencer à oublier les gazouillements du sitar.

Tous ces styles ont en commun une même approche mélodique : les sons s'organisent autour d'une note tenue, d'un « drone » invariable duquel ils semblent surgir et dans lequel ils se résorbent à l'expiration du morceau. Le musicien a toute latitude pour improviser, faire durer le morceau aussi longtemps qu'il le désire. Là encore des formes de base, les **ragas**, fournissent des cadres : des gammes de cinq, six ou sept notes avec une note dominante sur laquelle le musicien revient sans cesse, et un mouvement mélodique. Raga signifie littéralement couleur, humeur ou sentiment. Comme les maqams arabes les ragas possèdent des propriétés précises et ne conviennent qu'à une certaine heure de la journée ou à une certaine saison. Les légendes abondent : un roi exige d'un musicien, malgré ses protestations, qu'il joue le raga dipak, créateur du feu. Au milieu du morceau le musicien prend feu, d'une flamme qui refuse obstinément de s'éteindre, même lorsque le musicien plonge dans le fleuve Jamna. Le prophète Narada, encore dans sa période d'apprentissage, croit exécuter correctement les ragas. Vichnou, afin de lui donner une leçon, l'emmène en enfer : il y voit une foule d'hommes et de femmes qui se tordent de douleur, les bras et les jambes brisés ou arrachés. Ce sont les ragas qu'il a estropiés, et seule une exécution parfaite pourra les guérir. De retour parmi les vivants, Narada se remet au travail avec ardeur.

Quelques albums essentiels : **Pandit Pran Nath** (Shandar), **Bismillah Khan** (Emi — import. Pathé), le **Bharata natyam** (Chant du Monde, coll. Ethnologie vivante), **Balachander, Music of southern India** (Nonesuch — import. Vogue).

La musique balinaise est à la fois la plus monotone et la plus capricieuse des musiques de tradition orale. La répétition d'une gamme très restreinte et de formules mélodiques qui surgissent dans tous les morceaux, le principe des cycles, des retours, produisent une moelleuse hypnose à laquelle les occidentaux prennent goût grâce à des musiciens comme Terry Riley ou Steve Reich (le **In C** de Terry Riley doit à peu près tout à la musique balinaise). Mais les soubresauts, les embranchements les plus imprévisibles parcourent les morceaux : l'orchestre s'arrête brusquement, passe d'un rythme rapide à un rythme lent, exécute dans un unisson parfait une figure d'une folle complexité qui dure à peine quelques secondes. Tous les morceaux procèdent par cycles, alternances de courtes séquences, lentes et rapides, joyeuses et tristes, inquiétantes ou sereines. Les bons et les mauvais esprits se livrent à un combat jamais résolu, le bon dragon Garuda n'en finit pas de s'approcher, de s'enfuir, de repousser le méchant Barong.

Les balinais savent jouer de leurs métaux avec une subtilité démoniaque : les notes claires, précises comme un cristal ou un diamant, des métallophones découpent les mélodies, le gong profond fait vibrer l'air et la terre et tient lieu de basse, les grattements ou les chuintements des percussions et des minuscules cymbales accompagnent les lignes mélodiques et savent les amener à d'éclatants emportements, les tambours au contraire fabriquent un contre-point haletant.

Aux éclats métalliques viennent s'ajouter un autre principe, hérité de l'influence indienne : les lignes sinueuses, voluptueuses, de la flûte ou de la voix, du chant nasillard et sinueux avec ses tonalités troubles, lignes mélodiques qui serpentent et s'enroulent autour du tracé net des métallophones.

Il existe aussi des morceaux, des styles, des types d'orchestres différents. A chacun de découvrir ses préférences, les disques ne manquent pas, chacun contient en général quelques moments mémorables. Le Barong — un ballet — exorcisme exécuté par les temples — possède parfois des rythmes féroces, et certains orchestres l'exécutent avec une instrumentation sans métal, uniquement composée de bois et de bambou, avec une énergie proche de certaines musiques africaines (**Barong, drame musical balinais**, disques Vogue, coll. du Musée de l'Homme). Il y a aussi les dix minutes haletantes du Gandrung, une danse endiablée (**Gamelans de Bali**, disques Bam, coll. Musée de l'Homme). Ou la musique qui accompagne le théâtre d'ombres, extraordinaire carillon pour quatre métallophones (**Bali, musique et théâtre**, disques Ocora).

Un mot sur l'Afrique noire : des cannibales qui crient à tue-tête au-dessus d'un épais martèlement de tam-tams ? Oui, c'est très bon, mais aussi la dentelle des marimbas et des percussions de bois, qui tissent des rythmes répétitifs dignes de la musique balinaise, le chant « roulé » des femmes, d'un velouté surnaturel qui chatouille au creux de l'estomac, et, proche de lui, le « hindewhu » des pygmées qui mélange le son d'un sifflet à une seule note avec la voix aiguë : une des sonorités les plus étranges qui puisse surgir d'une chaîne hi-fi d'occidental. Avec l'Afrique noire il devient impossible d'expliquer ou de présenter : chaque peuplade invente des formes originales, solos d'instruments à cordes ou de ces indescriptibles résonateurs, les **sanzas**, contes chantés auxquels le groupe entier participe, berceuses, chant chuchoté, grands éclatements de trompes barbares, partout un jaillissement de sonorités, une formidable imagination pour inventer des timbres, des combinaisons raffinées de textures sonores. Quatre albums pour démarrer un « trip africain » : **République centrafricaine** et **Musique du Burundi** (disques Ocora), **Pygmées Ba-Benzélé** (Unesco-Musicaphon) et, pour ceux qui aiment les cannibales criant à tue-tête sur un épais martèlement de tam-tams, un disque qui ne contient que cela, pris dans diverses régions : **African drums** (Folkways — import. Chant du Monde).

Jean-Pierre Lentin

Photos Bernard Plossa

QUEL SIECLE EST-IL MONSIEUR FLAMEL ?

C'ETAIT un mercredi d'automne, dans un café de la place Saint-Michel. Je sirotais une bière sans conviction — le verre sentait salement le chien mouillé ou le vieux torchon — et je me serais complaisamment roulé dans d'imbéciles rêveries si je n'avais pas été maintenu en éveil par les manières d'un petit vieillard, à la table voisine, qui en était à grignoter avec conscience sa sixième pomme. Comme il ajustait en pyramide ce dernier trognon par dessus les cinq autres, je vis ses mains : la peau toute sèche s'en allait par plaques, craquellée aux nervures de la paume. « Un chimiste, pensais-je, abîmé par la manipulation des acides », mais il me regarda au même moment et me dit d'une voix étonamment basse et couvrante : « Tu vois, je change de peau ! » Puis il se leva, froissa le petit sac brun d'où il avait sorti ses pommes et s'en alla d'un pas que je jugeais bien alerte pour son grand âge. J'oubliai cette rencontre qu'un mauvais film suffit à effacer, et je l'aurais définitivement enfouie tout au fond de mes souvenirs si, moins d'un an plus tard, traversant la Seine en direction de l'île de la Cité, je n'avais été abordé par un inconnu d'une trentaine d'année qui s'enquit de ma santé. Sa voix faisait écho à celle du vieux, qu'elle raviva soudain dans mon esprit et, comme je fixais l'homme, je lui trouvai dans le visage cette même expression à la fois sereine et lointaine qui m'avait déjà retenu ce fameux mercredi. Il me proposa de « prendre le soleil » dans le petit square derrière Notre Dame et, sans poser l'ombre d'une question, j'acceptai. Nous venions de la rive droite et marchions sur l'esplanade devant la cathédrale quand, passant à la hauteur du triple portail, il m'arrêta d'une pression de la main sur mon poignet. Là, désignant le trumeau du porche central, il me montra le bas-relief d'une femme au sourire à peine marqué et aux cheveux dénoués qui lui flottaient aux tempes ainsi que des vagues. Elle tenait un sceptre de la main gauche et deux livres de la main droite. « Vois-tu l'échelle à neuf barreaux posée contre sa poitrine ? ». Je la voyais. « Ce sont, m'expliqua-t-il, les neuf degrés de la patience et du savoir alchimique. » « Et ces deux livres ? » — « Ils symbolisent la matière première de l'Œuvre. Celui qui est fermé représente le minerai brut, sauvage, et celui qui est ouvert le minerai travaillé, que la connaissance acquise a rendu lisible. » Je passais chaque jour devant ce porche et n'y avais jamais croisé que des images pieuses, bosses taillées dans le roc et naïves, sinon innocentes. Maintenant mon guide feuilletait ce livre de pierre, et je vis les pages tourner, je vis l'Alchimiste barbu coiffé du bonnet phrygien s'interrogeant tout en haut de la tour sud, ou dans la chapelle du Saint Sacrement ; je vis un voyageur arrêté au pied d'un chêne creux d'où coule une source claire, au portail du Jugement ; puis un chevalier combattant les flammes, et une femme brandissant le caducée, et l'effigie de l'évêque Marcel qui plante sa crosse dans la gueule en fournaise d'un dragon ailé. Je vis aussi le visage altier du premier évêque des lieux, Guillaume de Paris, si versé en Sciences Hermétiques qu'il dût inspirer la symbolique de plus d'une sculpture, délivrant le sens et le mystère, et recevant en contre-partie les bouillonnements de vie des maîtres-d'œuvre et des artisans. Puis mon guide m'entraîna dans le square et me parla en ces termes :

« Ce que je dis, je l'ai vécu. Je viens d'atteindre six cent quarante et un ans car je suis né sous le règne de Philippe VI de Valois et n'avais que quinze ans quand la neuvième génération finit d'édifier Notre Dame sur les ruines d'un vieil autel gallo-romain... Les villes sortaient alors des murs, dévalaient les remparts et mangaient les champs. Les métiers se groupaient par rues et les églises trapues, lourdes de l'héritage roman, voyaient s'effiler leurs voutes sombres et épaisses. Les murs se mettaient à porter la voix et la musique d'orgue, les tapisseries se changeaient en vitraux, et l'air et la lumière les allumaient d'ocre, de pourpre ou de feu au rythme des jours et des saisons. Les roses s'ouvraient sur les trancepts, et les tours massives et pataudes comme la foi de Saint-Paul se ciselèrent d'une végétation grouillante et confuse, l'harmonie s'organisait comme une ivresse dans une débauche de feuilles, d'animaux, de statues chargées de noblesse, de dentelles et de simple bonté. L'église d'alors doit contenir la cité, elle est née avec et pour la commune : on y rassemble, on s'y réchauffe et on s'y envole parfois. L'humeur de l'un ou de l'autre débordait souvent en plein sermon sans que personne ne songeât à s'en offusquer : ouverte à la vie comme à la cité, la cathédrale flamboie au grand jour de ses mille statues peintes, de ses feuilles vertes ou caramel, de ses démons rouge sang et de ses anges bleu et or. Nefs ombreuses, ramures des ogives d'où l'ossature de l'édifice rayonne comme le squelette d'un grand navire, la cathédrale est un lieu magique, lyrique et quotidien. Partout, de Canterbury à Amiens, de Reims à Noyon, on redécouvre l'ogive de l'Egypte ancienne et de l'Inde. La religion abstraite des croisés se nourrit en Terre Sainte des éclats de l'Orient et c'est au gré de leurs désirs que le charpentier, le maçon, le peintre ou le sculpteur animent un linteau, un chapiteau ou la frise d'une galerie. Avec l'instinct, l'émotion règne, et les symboles s'entrelacent sous le ciseau inspiré de milliers de visionnaires anonymes, les coupoles se modèlent sur les cieux et les colonnes sur les arbres... »

L'écoutant ainsi parler, je voyais grouiller sous mes yeux le Paris de la Sorbonne et de Quasimodo. Je voyais un peu comme dans ces médinas du Maroc, les échoppes se presser au fil des ruelles, et leurs enseignes forgées grinçaient pour retenir le chaland chez l'apothicaire, l'oiseleur ou le barbier. Je voyais les batteleurs, Esméralda et sa chèvre blanche aux cornes dorées, je voyais trois mendiants édentés appeler d'une main crochue la charité du riche drapier ou du baron de cour. La Seine mourait, tortueuse, au pied des arbres de ses rives et les bateaux charriaient du blé, des légumes et du bois.

Il n'était pas loin de midi, dans le square Notre Dame et des enfants s'agitaient alentour sous l'œil inquiet de leurs gouvernantes ou de leurs mères. Mon guide se leva, regarda un petit garçon blond, tout rose d'avoir couru, jeter du sable aux yeux de son camarade de jeu, puis il me convia à déjeuner chez lui, « à deux pas d'ici ». Il logeait dans une de ces petites rues qui dévalent place Maubert, au-dessus de la minuscule et poussiéreuse vitrine d'une libraire : il régnait là sur tout un peuple de livres jaunissants qui ne ressemblaient pas à sa jeunesse. L'image du vieillard et de ses pommes se fit plus persistante, et je la

confondais avec celle du libraire. J'allais à peine lui demander son nom, et d'où lui venait cette voix, ces traits, ces gestes, quand il me fit entrer chez lui et me présenta à une petite vieille. « Ma femme » dit-il en se tournant vers la momie, griffée de rides et toute sèche. Je pensais que ce mythomane devenait monstrueux mais son attitude me démentait, il respirait le calme. « Venez, asseyons-nous ici... Je ne veux pas vous intriguer plus longtemps. » Et Nicolas Flamel me raconta sa vie.

Il naquit vers 1330 près de Pontoise mais vint très tôt s'installer à Paris en qualité d'écrivain public — sous la galerie du cimetière des Innocents. Ensuite, la peste noire de 1347 l'exilant dans un autre quartier, il s'établit sous les arcades de Saint-Jacques-la-Boucherie, non loin du pont Notre Dame et de cette place de Grève où l'on tranchait le cou au cadavre des suicidés.

« Je gagnais ma vie, dit-il, en dressant des inventaires, des comptes, en rédigeant des lettres d'amour. » Il m'avoua même que le prix de ces lettres pouvait doubler selon que le style était simple ou fleuri, à la demande du client.

A cette époque, le Prince Noir, héritier d'une Angleterre de quatre millions d'âmes, pille l'Auvergne et le Berry, inflige des pertes sévères aux chevaliers de parade du roi de France, Jean le Bon, qu'il capture lui-même à Poitiers. A cette époque, un drapier de la Cité, Etienne Marcel, dresse la bourgeoisie contre le dauphin, futur Charles V. Puis la Jacquerie déferle des campagnes sur les châteaux et sur les villes, armée braillarde des vilains las de ployer sous les taxes, le prix des guerres et des rançons. Ailleurs, l'Allemagne et l'Italie se décomposent en un émiettement de villes et de duchés, les papes s'installent en Avignon pour quelques décades et Giotto élève le Campanile de Florence. Là-bas, l'Islam vient déjà battre aux portes de Byzance.

Dans ce creuset où viennent se fondre, par l'entremise des arabes d'Espagne et des moines éclairés, les mystères d'Isis, la science d'Hermès, la médecine des herbes et la connaissance des astres, Nicolas Flamel est confronté aux œuvres d'Albert le Grand, savant, saint et Alchimiste, de Raymond Lulle, le Docteur illuminé, de Thomas d'Aquin ou d'Arnaud de Villeneuve, infaillible praticien qui parcourt l'Europe en guérissant les corps et redressant les têtes. Pendant ce temps, le commerce de Flamel prospère, il ouvre une librairie, achète une maison rue des Ecrivains et épouse Dame Pernelle qui, seule, devra partager son secret, lui rendant la vie tendre, l'esprit vif et l'amour patient. Il dit :

« Une nuit que je dormais d'un sommeil pesant, l'esprit débarrassé, un ange m'apparut. Il portait un livre à couverture de cuivre et, l'ouvrant à la première page, il m'affirma que le temps viendrait où je pourrais comprendre. Des mois passèrent. Un jour que j'étais dans ma boutique, un étranger vint me proposer un ouvrage dont il voulait se défaire. Il avait très certainement appartenu, disait-il, à l'un de ces juifs dont on se méfiait à double titre : leur science du monde inquiétait le bourgeois, et leur métier de prêteur sur gages, interdit aux bons chrétiens, créait des obligations à leur endroit. Dans l'ouvrage doré que me tendit le voyageur, je reconnus celui de ma vision et m'empressai de l'acquérir, pour une somme d'ailleurs dérisoire — cinq ou six de nos francs actuels. Sur la première de ses vingt et une pages était écrit :

Abraham le juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe à la gent des juifs ou par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules, salut D.I.

Puis venaient des foudres et des malédictions, Maranatha ! Maranatha ! contre quiconque se plongerait dans sa lecture s'il n'était pas Adepte, je veux dire Sacrificateur ou Scribe... J'étudiais des mois, des années, et mon laboratoire était un œuf loin du monde où j'apprenais lentement à naître. Ainsi les neuf degrés de l'Alchimie, ainsi les neufs mois de la gestation d'un homme. Aux portes, la condamnation sans appel de ces pratiques par le pape Jean XXII, qui s'y adonnait cependant, était toujours en vigueur. Il fallait se cacher et se taire, chercher et travailler dans le silence et dans la solitude pour parvenir aux mystères de la transmutation des métaux... » Je l'interrompis : « Pour l'immense majorité des hommes, l'Alchimiste est avant tout celui qui sait changer le plomb en or et, buvant cet or ainsi testé, connaître l'éternelle jeunesse et la pleine intelligence... » Il sourit : « Mais l'on fit du mythique docteur Faust un possédé du Diable, on se mit à confondre l'alchimie à la magie, et l'on mêla l'image des fourneaux, des creusets et des ballons de verre à celle, démente et vouée au Mal, des messes noires et des sabbats de sorcières.

Le XIXe siècle en est en partie responsable, qui vit fleurir tant de sectes occultes, de spirites et de mages envoûteurs que le romantisme dans ses croyances les plus infantiles entraînait après soi comme une nuée de scories. La facilité porte toujours à ranger dans un même pot tout ce que l'on ne comprend pas, par frayeur ou par respect de la coutume. Beaucoup de disciples, possesseurs de la Pierre que leur confiait un Maître afin qu'ils en démontrent la réalité au long de leurs voyages, se vantèrent de posséder la connaissance des Adeptes. Aussi les empereurs, les électeurs ou les princes, cupides et avides d'accroître encore leur potentat dans le même temps que leur trésor, les jetaient-ils en forteresse jusqu'à la révélation d'un secret qu'ils ne détenaient pas... »

« Mais pourquoi fabriquer précisément de l'or, depuis toujours lié au luxe et à l'inconduite ? »

« D'autres dévoilent un coin de leur sagesse en donnant des paraboles à la réflexion des hommes, ou en exorcisant des possédés. Nous affirmons tout simplement que la créature capable de transformer le plomb en or peut se transformer elle-même en Soleil, Source de Vie. L'Adepte ne troque pas son or contre le pouvoir, c'est à peine s'il use deux ou trois fois de la vertu de sa Pierre, et quand il obtient de l'or, il le distribue comme autant de preuves à moins qu'il ne bâtisse des hôpitaux ou ne dote des paroisses. Les Adeptes ont révélé aux hasards de leurs expériences ce qui pouvait directement profiter aux hommes. Ils développèrent la chimie, éclairèrent la physique et la médecine, mais quand ils eurent découvert la structure de la matière, présageant le pire, ils s'enfermèrent dans le symbole. Le professeur Oppenheimer libérant l'énergie du sein de la planète fit œuvre d'Alchimiste manqué, incapable dès lors de retenir ce feu qu'il avait tristement réveillé. Le silence des Adeptes avait jusqu'à ces temps préservé l'humanité d'une pareille inconséquence... »

« En somme, bredouillai-je pour faire le malin, les Alchimistes seraient les détenteurs de cette vérité qui nous vient de l'Egypte Antique, de Thèbes et des prêtres d'Osiris... La Science Hermétique serait enfin la double retrouvaille de nos racines et du cosmos ? » Fier de cette belle tirade pleine de culture et d'évocations ronflantes, mais néanmoins justes, je m'enfonçais dans mon fauteuil comme dans un marais sous l'œil de celui qui a tout vu. Il ne répondit pas aussitôt et en fut empêché du reste par une compagne qui ressemblait à son arrière-grand-mère. « Le déjeuner est prêt », fit Pernelle.

« Allons, nous causerons d'Hermès devant nos assiettes ! » Et j'en oubliai complètement que mon hôte portait le témoignage de plusieurs centaines d'années. Il m'expliqua plus tard qu'il ne passait jamais à table par nécessité mais par plaisir, et je dois confesser que cela se voyait : tous deux mangeaient comme de robustes jeunes gens affamés par une longue course, en y mettant toutefois une attention, une pondération et une qualité de gourmet raffiné.

Ses phrases me berçaient, vibraient jusqu'au bout de mes ongles, et je sentis mon cerveau lancer dans mes tempes des équations et de l'or. C'était comme l'intuition de fouler un champs de neige vierge, de s'y enfoncer, de s'y laisser ensevelir et d'y trouver le revers de tous ces événements violents ou mensongers dont on accable notre scolarité, et qui se fanent en brochures sommaires supposées traiter l'Histoire. Flamel buvait son café en se brûlant la langue et Pernelle tricotait. Je ne sais plus s'il ouvrit vraiment la bouche ou si ses pensées m'effleuraient aux oreilles, mais j'entendis tomber ces mots :

« Ce qu'on sait faire, on le fait. Ce qu'on ne sait pas faire, on l'enseigne. »

Puis ce long discours m'enveloppa comme une fumée :

« Voyez-vous, les Adeptes ont ouvert le chemin à la quête individuelle de cet état poétique ou religieux, appelez-le Tao, Paradis, Graal, Nirvâna ou Pierre Philosophale, où se ramassent dans l'Unité reconquise la Connaissance et le sacré, la musique et les nombres, le principe masculin et le principe féminin, la lumière et l'ombre. Ils se sont écartés et s'écartent encore soigneusement des dogmes, des idéologies et des lois morales pour se tourner vers la Terre et l'Inconscient qui court entre les époques et les hommes. Cette exigence de procéder dans cette zone, qui terrifie ou que l'on veut d'ordinaire méconnaître, conduit l'Alchimiste au désert. Et le sable qui coule entre ses doigts est plus près de comprendre son Eveil que la masse muselée de la population où il naquit ! »

Quand il s'arrêta, j'étais encore tout étourdi, mais il me ramena sur terre, dans une rue près de la place Maubert, dans un fauteuil. D'un coup d'œil il consulta la pendule encastrée dans une poutre : « ...mais je vais devoir ouvrir ma boutique, il est déjà près de trois heures... » Quand je me retrouvai dehors, longeant les quais en direction de la place Saint-Michel, j'entendais encore, avec une précision telle que je dus m'arrêter et me tenir contre le parapet, les quelques mots qu'il me lança en me donnant congé : « Revenez me voir dans quelques semaines. Le mois prochain ma compagne aura vingt ans. »

Patrick Rambaud

amour fou, queue grise

C'était l'année de Verdun et du mensonge. On bourrait savamment les crânes de tant de lieux-communs, de tant de glorioles et de hontes mièvres que les jeunes intelligents de 1917, bourgeois cultivés, éclatèrent d'un grand rire de dérision. Ils refusaient d'être conformes, malgré leurs cols durs, leurs redingotes et leur amour de cette culture dont, moins que quiconque, ils surent se défaire. Puis vint le temps des explosions, la farce des années folles. On glissait allègrement le pétard sous les fauteuils des douairières, on signait de son nom un fer à repasser, on se voulait prussien pour choquer le drapeau. Quand le goût du canular s'épuisa, Dada mourut — mais ces joyeux plaisants avaient du talent. Chacun suivit sa voie, et les plus désireux d'ébranler le vieux monde préparèrent l'orage : le surréalisme devait devenir, et pour plusieurs générations, l'étincelle salvatrice. André Breton, qui avait l'âme d'un général, s'empara de la théorie et régna. Ses Manifestes **devinrent l'indispensable référence : il y stigmatisait les tares d'une société sans rêves sur le ton de Bossuet. On trouvera l'essentiel des événements de cette époque dans le livre de Nadeau** (Seuil) **et dans celui de Jean-Louis Bédouin** (Vingt ans de surréalisme, **Denoël) : l'un complète et suit l'autre.**
Etrangement, Breton assumait ce fatras. Il se voulait universel et ne supportait pas les éclats : Artaud en fut maudit, et bien d'autres, Desnos, Aragon, Eluard, Naville. On l'a divinisé et on l'a vomit. Il est aujourd'hui rentré dans les anthologies, désamorcé et serein. Il ne faudrait cependant pas oublier que ces briseurs de dogme se cramponnaient à des préjugés d'autant plus vifs qu'ils ne les soupçonnaient même pas. En 1928, au cours d'une véritable séance d'auto-critique involontaire, ils en étalent un bon nombre avec une belle naïveté : n'avaient-ils pas ressuscité le vieux mythe de l'amour fou pour mieux esquiver les problèmes de la sexualité ?

Quand ils tombaient de l'idéal dans cette réalité pourtant qualifiée de merveilleuse, ils pateaugeaient, se lançaient au visage avec une surprenante bonne foi les rogations d'une pensée tristement réactionnaire. Il ne s'agit pas ici de les condamner, mais de montrer en quelques répliques l'envers plutôt boueux des casseurs très chics qui sévirent, pour notre plus grand bien, au début de ce siècle.
Les extraits que nous publions ont pu ravir en 1928 les lecteurs assidus de la révolution surréaliste. **Il nous semble bien que le jeune Raymond Queneau, seul, trouvera grâce aux yeux pervers ou rigolards du lecteur d'**Actuel, **quarante-cinq ans plus tard.**

Benjamin Péret. — Queneau, comment imaginez-vous l'amour entre femmes ?
André Breton. — L'amour physique ?
Péret. — Naturellement.
Raymond Queneau. — J'imagine qu'une femme fait l'homme et l'autre la femme, ou le 69.
Péret. — As-tu à ce sujet des renseignements directs ?
Queneau. — Non. Ce que j'en dis est livresque et imaginatif. Je n'ai jamais interviewé aucune lesbienne.
Péret. — Que penses-tu de la pédérastie ?
Queneau. — A quel point de vue ? Moral ?
Péret. — Soit.
Queneau. — Du moment que deux hommes s'aiment, je n'ai à faire aucune objection morale à leurs rapports physiologiques.
Protestations de Breton, de Péret et d'Unik.
Unik. — Au point de vue physique, la pédérastie me dégoûte à l'égal des excréments et, au point de vue moral, je la condamne.
Jacques Prevert. — Je suis d'accord avec Queneau.
Queneau. — Je constate qu'il existe chez les surréalistes un singulier préjugé contre la pédérastie.
Breton. — J'accuse les pédérastes de proposer à la tolérance humaine un déficit mental et moral qui tend à s'ériger en système et à paralyser toutes les entreprises que je respecte. Je fais des exceptions, dont une hors ligne en faveur de Sade et une, plus surprenante pour moi-même, en faveur de Lorrain.
Pierre Naville. — Comment justifiez-vous ces exceptions ?
Breton. — Tout est permis par définition à un homme comme le marquis de Sade, pour qui la liberté des mœurs a été une question de vie ou de mort. En ce qui concerne Jean Lorrain, je suis sensible à l'audace remarquable dont il a fait preuve pour défendre ce qui était de sa part une véritable conviction.
Max Morise. — Pourquoi pas les curés ?
Breton. — Les curés sont les hommes les plus opposés à l'établissement de cette liberté de mœurs.
Péret. — Que pense Tanguy de la pédérastie ?
Yves Tanguy. — Je l'admets sans que cela m'intéresse.
Péret. — Quelle représentation as-tu de deux hommes faisant l'amour et quels sentiments en éprouves-tu ?
Tanguy. — Je me les représente dans tous les cas possibles. Sentiment d'indifférence.
Naville. — Prévert, que pensez-vous de l'onanisme ?
Prevert. — Je n'en pense plus rien. J'y ai pensé beaucoup autrefois quand je m'y adonnais.
Naville. — Il est donc un âge où il n'est plus de mise de s'y adonner ?
Prévert. — Il n'y a pas d'âge. C'est limité à des cas particuliers. En soi, par exemple, c'est assez triste.
Naville. — Cela a toujours le sens d'un défit ?
Prévert. — Pour moi, oui, toujours.
Tanguy. — Je pense exactement le contraire.
Naville. — L'onanisme s'accompagne-t-il toujours de représentations féminines ?
Prévert. — Presque toujours.
Naville. — Que pense Breton de ces opinions ?
Breton. — Elles ne sont pas la mienne. L'onanisme, dans la mesure où il est tolérable, doit être accompagné de représentations féminines. Il est de tous âges, il n'a rien de triste, il est une compensation légitime à certaines tristesses de la vie.
Unik. — Je partage entièrement cet avis. Mais, bien entendu, l'onanisme ne peut être qu'une compensation.
Queneau. — Je ne vois pas de compensation ni de consolations dans l'onanisme. L'onanisme est aussi légitime en soi et absolument que la pédérastie.
Breton, Unik, Péret. — Aucun rapport !
Péret. — Il ne peut pas y avoir d'onanisme sans représentations féminines.
Tanguy. — Et les animaux ?
Breton. — C'est une plaisanterie !
(...)
Queneau. — Faites-vous toujours l'amour de la même façon ; sinon est-ce pour accroître votre jouissance ou celle de la femme ?
Breton. — Fort heureusement non, je m'ennuierais trop. Quant à la femme, elle peut prendre l'initiative de changer autant qu'elle veut.
Queneau. — Péret ?
Péret. — J'obéis toujours à l'avis de la femme, je lui demande toujours son avis.
Breton. — Queneau ?
Queneau. — J'approuve Péret.
Breton. — Prévert ?
Prévert. — Je suis de l'avis de Breton.
Breton. — Morise ?
Morise. — C'est selon l'intérêt commun.
Péret. — Unik ?
Unik. — De même que Péret, je demande toujours l'avis de la femme.
Breton. — Je trouve cela colossal, phénoménal. Vous parlez de complications !
Péret. — Tanguy ?
Tanguy. — Comme Morise.
Unik. — Pourquoi Breton touve-t-il colossal de demander l'avis de la femme ?
Breton. — Parce que ce n'est pas de mise.
Unik. — Le contraire peut n'être pas de mise.
Breton. — Je m'en fous.
Dans l'ordre de vos préférences, Queneau, quelles sont les attitudes passionnelles qui vous sollicitent le plus ?
Queneau. — Eh bien, la sodomie, la position dite en « levrette », le 69. Les autres indifféremment. Je pose la même question à Breton.
Breton. — La femme assise de face perpendiculairement à l'homme couché, le 69, la sodomie.
Naville. — Quel rôle accordez-vous aux paroles durant l'acte sexuel ?
Breton. — Un rôle de plus en plus grand au fur et à mesure que je me déprave.
Queneau. — Qu'entendez-vous par dépravation ?
Breton. — Je citerai de mémoire Théodore Jouffroy : « A vingt ans, j'aimais les blondes ; à trente, je préfère les brunes : je me suis donc dépravé. »
(...)
Queneau. — Péret aime-t-il les femmes qui boîtent ?
Péret. — J'ai horreur de cela comme de toutes les malformations.
Morise. — Quelqu'un pense-t-il différemment ?
Queneau. — Cela m'intéresse beaucoup.
La bestialité n'intéresse personne.
Breton. — Vous serait-il agréable ou désagréable de faire l'amour avec une femme ne parlant pas le français ?
Péret. — Tout à fait indifférent.
Prévert. — C'est très bien.
Breton. — Insupportable. J'ai horreur des langues étrangères.
Tanguy. — Très agréable.
Queneau. — Quelle importance accordez-vous aux paroles durant l'acte sexuel ?
Péret. — Une énorme importance d'ordre négatif. Certaines phrases peuvent m'empêcher complètement de faire l'amour.
Queneau. — Une importance considérable. Certains mots sont de nature à accroître la jouissance.
Tanguy. — Je suis de cet avis.
Naville. — A encourager.

Prévert. — Je pense tout le contraire.
Unik. — Je n'aime pas qu'on me parle.
Breton. — Dans quelle mesure et dans quelle proportion un homme et une femme faisant l'amour sont-ils susceptibles de jouir simultanément ?
Tanguy. — Très rarement.
Péret. — Quel pourcentage ?
Tanguy. — 10 %.
Breton. — Cette proportion varie-t-elle en fonction de l'habitude qu'on a d'une femme ?
Tanguy. — Non.
(...)
Queneau. — Je voudrais simplement demander à Péret et à Noll ce qu'ils entendent par aimer une femme ?
Marcel Noll. — Je dis que cela ne m'intéresse pas de faire l'amour avec une femme quand j'en aime une autre.

Queneau. — Qu'est-ce qu'aimer une femme ?
Péret. — On ne peut me demander une définition semblable à brûle-pourpoint.
Noll. — N'étant pas amoureux pour l'instant, je ne puis dire ce que c'est qu'aimer une femme. Je ne me fie pas au souvenir.
Breton. — Il est curieux d'observer que nul ne puisse dire ici que ce que c'est qu'aimer une femme.

Aragon. — Si moi. Aimer une femme c'est considérer celle-ci comme l'unique préoccupation de sa vie, préoccupation devant laquelle toute autre préoccupation cède.
Péret. — Baron, vous est-il possible de faire l'amour avec une femme quand vous en aimez une autre ?

Jacques Baron. — Je répondrai comme Noll. Cela ne m'intéresse pas ; je ne vois pas d'autre femme.

Aragon. — J'en suis capable, sous une seule restriction, c'est qu'alors simplement cet acte épisodique vient s'inscrire dans le cours d'une aventure plus générale, non pas tellement de mon fait que de celui de la femme que j'aime (colère).

Baron. — Noll, que penses-tu de la pédérastie ?

Noll. — Je ne pourrais parler que des pédérastes. Je n'éprouve qu'une antipathie foncière, organique à l'égard de ces gens. Aucune similitude de préoccupation morale entre eux et moi.
Baron. — Man Ray ?
Man Ray. — Je ne fais pas grande distinction physique entre l'amour d'un homme avec une femme et la pédérastie. Ce sont les idées sentimentales des pédérastes qui m'ont toujours éloigné d'eux : les conditions sentimentales entre hommes m'ont toujours paru pires qu'entre homme et femme.
Queneau. — Je trouve ces conditions sentimentales aussi acceptables dans les deux cas.

Breton. — Queneau, êtes-vous pédéraste ?
Queneau. — Non.
L'avis d'Aragon sur la pédérastie ?

Aragon. — La pédérastie me paraît, au même titre que les autres habitudes sexuelles, une habitude sexuelle. Ceci ne comporte de ma part aucune condamnation morale, et je ne trouve pas que ce soit le moment de faire sur certains pédérastes les restrictions que je fais également sur les « hommes à femmes ».

Baron. — Je suis de cet avis.

Duhamel. — Je ne crois pas que le point de vue moral ait à intervenir dans cette question. Je suis en général gêné par les affectations extérieures et les gestes efféminés des pédérastes. Néanmoins il m'est arrivé d'envisager sans répugnance, pendant un laps de temps très court, le fait de coucher avec un jeune homme que j'aurais trouvé particulièrement beau.
Boiffard. — Tous les pédérastes ne se livrent pas à ces manifestations extérieures. Des gestes de certaines femmes sont plus ridicules, gênants que ceux de certains pédérastes. Je ne condamne absolument pas la pédérastie d'un point de vue moral. J'ai envisagé également le fait de coucher avec un homme sans répugnance. Je ne l'ai d'ailleurs pas fait.

Breton. — Je m'oppose absolument à ce que la discussion se poursuive sur ce sujet. Si elle doit tourner à la réclame pédérastique, je l'abandonne immédiatement.

Aragon. — Il n'a jamais été question de faire de la réclame à la pédérastie. La discussion prend ici un tour réactionnel. Ma réponse, que je désire commenter, ne m'est venue à propos de la pédérastie que parce qu'il en était question. Je veux parler de toutes les habitudes sexuelles.
Breton. — Veut-on que j'abandonne la discussion ? Je veux bien faire acte d'obscurantisme en pareil domaine.
Queneau. — Breton, condamnez-vous tout ce qu'on appelle les perversions sexuelles ?
Breton. — A aucun degré.
Queneau. — Quelles sont celles que vous ne condamnez pas ?
Breton. — Toutes les perversions sexuelles qui ne sont pas celle dont nous venons trop longuement de parler.
(...)

Breton. — Dans quelle mesure Aragon considère-t-il que l'érection est nécessaire à l'accomplissement de l'acte sexuel ?
Aragon. — Un certain degré d'érection est nécessaire, mais, en ce qui me concerne, je je n'ai jamais que des érections incomplètes.
Breton. — Juges-tu que c'est regrettable ?
Aragon. — Comme tous les déboires physiques, mais pas davantage. Je ne le regrette pas plus que de ne pouvoir soulever des pianos à bout de bras.
Duhamel. — Aragon attache-t-il une plus grande importance à la jouissance de l'homme qu'à celle de la femme ?
Aragon. — Cela dépend essentiellement des jours.
Avant de partir, je tiens à déclarer que ce qui me gêne dans la plupart des réponses formulées ici est une certaine idée que je crois y démêler de l'intégralité de l'homme et de la femme. Pour moi rien ne sera dit sur l'amour physique si l'on n'a pas d'abord admis cette vérité que l'homme et la femme y ont des droits égaux.

Breton. — Qui a prétendu le contraire ?
Aragon. — Je m'explique : la validité de tout ce qui précède me paraît jusqu'à un certain point infirmée par la prédominance fatale du point de vue masculin.
(...)

Le grand jeu
UN autre ticket POUR UN autre tour DE manège, S'il VOUS plait
CONCIERGERIE
du septième, comme d'habitude?
f. Masse